This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

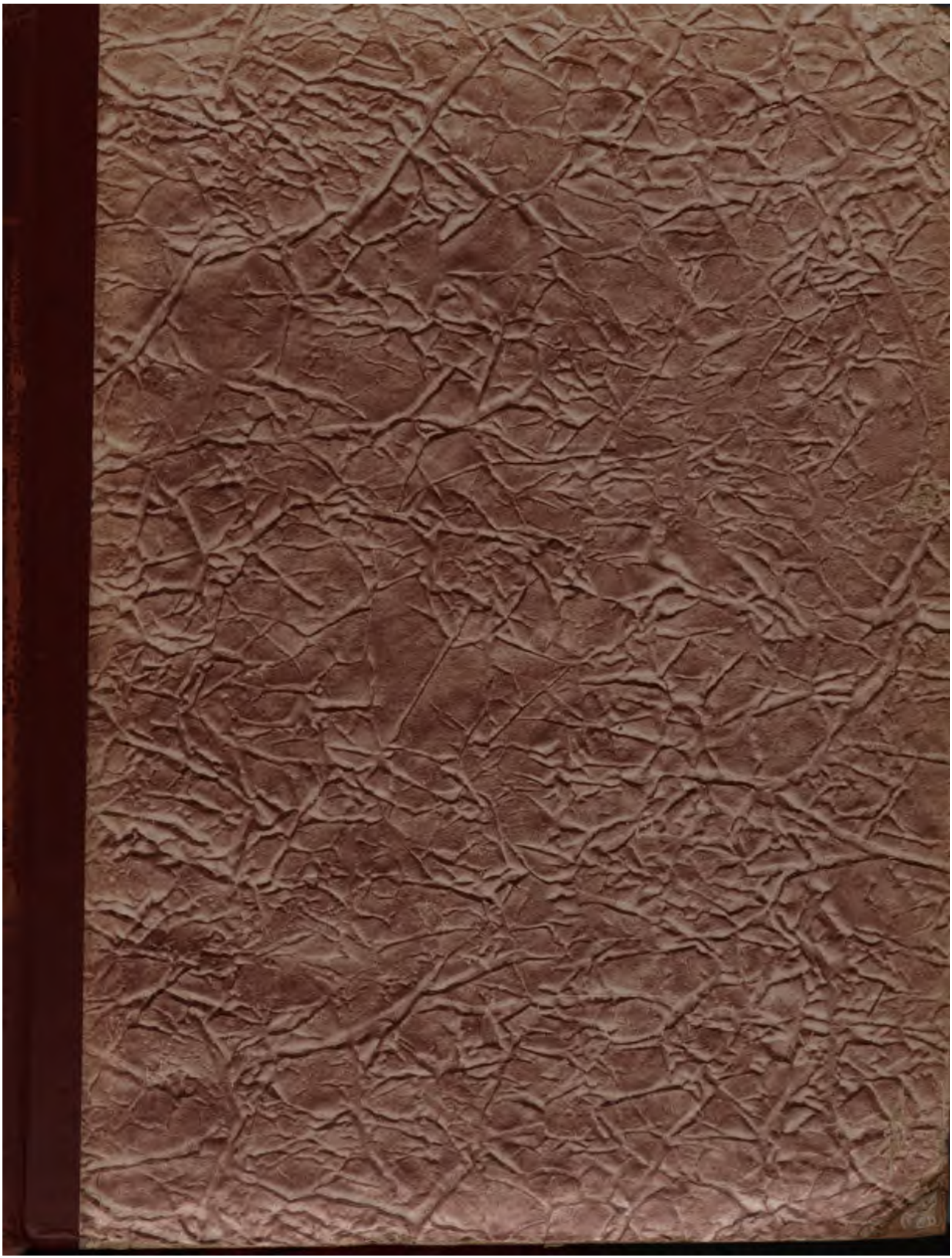
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

VOYAGE

AU

TOCANTINS-ARAGUAYA

HENRI COUDREAU

VOYAGE

AU

TOCANTINS-ARAGUAYA

31 décembre 1896 — 23 mai 1897

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 87 VIGNETTES

ET D'UNE CARTE DES RIVIÈRES « TOCANTINS-ARAGUAYA »

PARIS

A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

9, RUE DE FLEURUS, 9

1897

F2586
C87

INTRODUCTION

Des trois missions que me confia, à la date du 1er mai 1896, M. Lauro Sodré, Gouverneur de l'État de Pará — *Mission du Xingú*, *Mission du Tocantins-Araguaya*, *Mission de traversée entre* le *Xingú et* l'*Araguaya*, — les deux premières sont maintenant accomplies.

La troisième m'est aujourd'hui rendue possible par la connaissance que j'ai acquise de l'Araguaya et du Xingú, et aussi par les voyages récemment faits par le P. Gil Villanova dans la région habitée par les Cayapós Paraenses.

Le P. Gil Villanova, dominicain français, qui est au Brésil depuis une dizaine d'années, est peut-être l'homme du monde connaissant le mieux l'ensemble de la région du Nord Goyaz et des territoires limitrophes, à l'est du Tocantins et à l'ouest de l'Araguaya. Ses supérieurs en lui confiant la direction de la mission de l'Araguaya ont fait un choix dont la science profitera.

En comparant ensemble ce que nous avions de renseignements sur la région située entre Araguaya et Xingú, nous sommes arrivés, le P. Gil et moi, à faire quelque lumière à l'endroit de cette grande province au sujet de laquelle Pará ne possédait jusqu'à ce jour que des notions bien incertaines.

Les « Campos des Cayapós », immenses prairies naturelles qui occupent une

bonne partie de cette région, promettent d'être du plus bel avenir aux mains des éleveurs Paraenses.

Ces Campos des Cayapós et aussi la possibilité de l'établissement de la navigation à vapeur de Pará jusqu'en amont de l'Araguaya Paraense me paraissent les deux questions qui sont de beaucoup les plus importantes parmi celles qui se présentent au voyageur qui remonte de Pará au Tapirapé.

Pará, 24 mai 1897.

VOYAGE

AU

TOCANTINS-ARAGUAYA

CHAPITRE PREMIER

De Pará à Alcobaça. — La *Companhia Viação Ferrea e Fluvial de Tocantins e Araguaya.* — Cametá, Mocajuba, Baião. — S. Joaquim. — Patos. — *Travessão dos Patos.* — Alcobaça. D'Alcobaça à Arumatheua. — Arumatheua. — Les Campos du Bas Tocantins. — L'équipage et le pilote.

Le 31 décembre 1896, à 8 heures du soir, nous embarquons, à Pará, au « Trapiche Auxiliar », pour notre expédition du Tocantins-Araguaya, la troisième mission que me confie M. Lauro Sodré, Gouverneur de l'État de Pará[1].

Le 1er janvier 1897, à 6 heures du matin, nous sommes à *Abaeté*, petit centre qui est de quelque importance pour la construction des petites et moyennes embarcations en usage dans le Bas Tocantins.

Notre vapeur, le *General Jardim*, de la Companhia Viação Ferrea e Fluvial de Tocantins e Araguaya, étant médiocre marcheur, et faisant d'ailleurs de très nombreuses escales, nous ne mettrons pas moins de cinq jours pour arriver à Alcobaça, point de départ du tronçon de voie ferrée

1. Mission du Tapajoz et du S. Manoel. — Mission du Xingú. — Mission du Tocantins-Araguaya.

projeté sur Santa Maria Nova, village qui est le point extrême atteint, vers le nord, par la navigation à vapeur sur la partie de l'Araguaya libre de chutes.

Nous ne pousserons d'Alcobaça à Arumatheua que si notre petit vapeur trouve des eaux déjà suffisamment accrues ; cette partie de la navigation ne s'effectuant d'ordinaire qu'au cœur de l'hiver, à cause des bas-fonds rocheux qu'on rencontre au-dessus d'Alcobaça.

Nous mouillons devant *Cametá* fermée et silencieuse, fêtant, sans doute, le jour de l'an.

La population de Cametá demeure stationnaire; l'agglomération urbaine ne dépasse pas, paraît-il, 2 000 habitants. Autant que j'en peux juger d'après une très rapide enquête, Cametá, comme étendue bâtie et comme chiffre des habitants, serait inférieure à Santarem.

Partis de Cametá le 2 dans la matinée, nous nous réveillons le 3 à *Mocajuba* où nous sommes arrivés pendant la nuit. Deux grands trapiches décèlent l'importance et l'activité de Mocajuba où l'on compte environ 120 maisons.

Au moindre village, l'escale est longue : ce n'est qu'à 11 heures que nous partons de Mocajuba. Nous emmenons à la remorque plusieurs batelões qui s'en vont à la « safra » (cueillette) de la « castanha » ou noix du Brésil, la principale production du Tocantins Paraense, — on peut même dire son unique production, son unique moyen d'existence, de même que le caoutchouc constitue l'alpha et l'oméga de la richesse de tant d'autres rivières Amazoniennes.

Ce soir nous mouillons devant *Baião*, de 4 à 5 heures. Baião, qui a environs 100 maisons, s'étend sur un plateau à pic dominant la rivière. Au bas de ce plateau, sur la rive même du Tocantins, une seule maison. Au mouillage, au pied du plateau escarpé, nous ne voyons de Baião que l'abrupte falaise; comme une manœuvre nous ramène vers le milieu de la rivière, nous découvrons, au fur et à mesure, l'église, puis quelques maisons isolées, puis tout un quartier de la petite ville qui paraît s'étendre déjà à loisir comme sûre de ses destinées.

Et pourquoi douteraient-elles de leurs destinées, ces petites villes Amazoniennes? Elles ont déjà leurs journaux, plus ou moins hebdomadaires, Cametá : *O Industrial*; Mocajuba : *O Tocantins*. On leur proposerait de

les éclairer à la lumière électrique qu'elles n'en seraient nullement étonnées. Pense-t-on donc que ce soit le seul peuple Yankee qui ait monopolisé l'esprit d'audace et d'entreprise? Si, à l'instar de la grande République du Nord, l'Amazonie avait reçu, elle aussi, pendant des générations consécutives, de 100 000 à 500 000 émigrants d'Europe chaque année, la latine Amazonie aurait montré, elle aussi, et ce qu'elle peut, et ce qu'elle vaut. Mais patience....

Le 4, nous dépassons, rive droite, *S. Joaquim*, village dont nous ne voyons que quelques maisons, les autres établies derrière la bordure boisée, étant invisibles de la rive.

Ce soir, nous mouillons trois heures, de 6 à 9, devant « Santa Clara do Jutahy », propriété appartenant à un M. Sapucaya qui a là quelques têtes de bétail.

Puis encore deux heures de vapeur, et enfin vers 11 heures, nous arrivons à *Patos*, rive droite, petite agglomération de dix maisons au plus à ce qu'il semble, parmi lesquelles une École, une véritable École publique, me dit-on.

Le 5 nous partons de Patos à 6 heures du matin. Nous avons aussitôt à passer le Travessão dos Patos. L'eau y ride un peu, presque imperceptiblement, sur un « pedral » maintenant complètement au fond de l'eau. Toutefois, ce « pedral » que les eaux moyennes de maintenant recouvrent suffisamment pour le passage de cette grande chaloupe qu'est notre *General Jardim*, ce « pedral » constitue un obstacle infranchissable, croit-on, à la grande navigation à la vapeur. Les grands navires, qui sillonnent aujourd'hui quotidiennement l'Amazone, auraient fatalement ce barrage de pierre pour terminus de la navigation franche dans le Tocantins. C'est en raison de cette particularité que certaines personnalités, qui en cela me paraissent être absolument dans le vrai, auraient voulu faire partir d'en bas du travessão, d'à peu près en face du village de Patos, le tronçon de voie ferrée dont les travaux ont été commencés en amont, à Alcobaça, à environ huit heures de marche du *General Jardim* en amont de Patos.

Au-dessus du « Travessão dos Patos », rive gauche, commencent à se dessiner des collines dont l'importance augmente à mesure qu'on poursuit vers le haut de la rivière où elles forment des chaînes de petites montagnes réparties bientôt également sur la rive droite comme sur la rive gauche. On dit

projeté sur Santa Maria Nova, village qui est le point extrême atteint, vers le nord, par la navigation à vapeur sur la partie de l'Araguaya libre de chutes.

Nous ne pousserons d'Alcobaça à Arumatheua que si notre petit vapeur trouve des eaux déjà suffisamment accrues ; cette partie de la navigation ne s'effectuant d'ordinaire qu'au cœur de l'hiver, à cause des bas-fonds rocheux qu'on rencontre au-dessus d'Alcobaça.

Nous mouillons devant *Cametá* fermée et silencieuse, fêtant, sans doute, le jour de l'an.

La population de Cametá demeure stationnaire; l'agglomération urbaine ne dépasse pas, paraît-il, 2 000 habitants. Autant que j'en peux juger d'après une très rapide enquête, Cametá, comme étendue bâtie et comme chiffre des habitants, serait inférieure à Santarem.

Partis de Cametá le 2 dans la matinée, nous nous réveillons le 3 à *Mocajuba* où nous sommes arrivés pendant la nuit. Deux grands trapiches décèlent l'importance et l'activité de Mocajuba où l'on compte environ 120 maisons.

Au moindre village, l'escale est longue : ce n'est qu'à 11 heures que nous partons de Mocajuba. Nous emmenons à la remorque plusieurs batelões qui s'en vont à la « safra » (cueillette) de la « castanha » ou noix du Brésil, la principale production du Tocantins Paraense, — on peut même dire son unique production, son unique moyen d'existence, de même que le caoutchouc constitue l'alpha et l'oméga de la richesse de tant d'autres rivières Amazoniennes.

Ce soir nous mouillons devant *Baião*, de 4 à 5 heures. Baião, qui a environs 100 maisons, s'étend sur un plateau à pic dominant la rivière. Au bas de ce plateau, sur la rive même du Tocantins, une seule maison. Au mouillage, au pied du plateau escarpé, nous ne voyons de Baião que l'abrupte falaise; comme une manœuvre nous ramène vers le milieu de la rivière, nous découvrons, au fur et à mesure, l'église, puis quelques maisons isolées, puis tout un quartier de la petite ville qui paraît s'étendre déjà à loisir comme sûre de ses destinées.

Et pourquoi douteraient-elles de leurs destinées, ces petites villes Amazoniennes? Elles ont déjà leurs journaux, plus ou moins hebdomadaires, Cametá : *O Industrial*; Mocajuba : *O Tocantins*. On leur proposerait de

les éclairer à la lumière électrique qu'elles n'en seraient nullement étonnées. Pense-t-on donc que ce soit le seul peuple Yankee qui ait monopolisé l'esprit d'audace et d'entreprise? Si, à l'instar de la grande République du Nord, l'Amazonie avait reçu, elle aussi, pendant des générations consécutives, de 100 000 à 500 000 émigrants d'Europe chaque année, la latine Amazonie aurait montré, elle aussi, et ce qu'elle peut, et ce qu'elle vaut. Mais patience....

Le 4, nous dépassons, rive droite, *S. Joaquim*, village dont nous ne voyons que quelques maisons, les autres établies derrière la bordure boisée, étant invisibles de la rive.

Ce soir, nous mouillons trois heures, de 6 à 9, devant « Santa Clara do Jutahy », propriété appartenant à un M. Sapucaya qui a là quelques têtes de bétail.

Puis encore deux heures de vapeur, et enfin vers 11 heures, nous arrivons à *Patos*, rive droite, petite agglomération de dix maisons au plus à ce qu'il semble, parmi lesquelles une École, une véritable École publique, me dit-on.

Le 5 nous partons de Patos à 6 heures du matin. Nous avons aussitôt à passer le Travessão dos Patos. L'eau y ride un peu, presque imperceptiblement, sur un « pedral » maintenant complètement au fond de l'eau. Toutefois, ce « pedral » que les eaux moyennes de maintenant recouvrent suffisamment pour le passage de cette grande chaloupe qu'est notre *General Jardim*, ce « pedral » constitue un obstacle infranchissable, croit-on, à la grande navigation à la vapeur. Les grands navires, qui sillonnent aujourd'hui quotidiennement l'Amazone, auraient fatalement ce barrage de pierre pour terminus de la navigation franche dans le Tocantins. C'est en raison de cette particularité que certaines personnalités, qui en cela me paraissent être absolument dans le vrai, auraient voulu faire partir d'en bas du travessão, d'à peu près en face du village de Patos, le tronçon de voie ferrée dont les travaux ont été commencés en amont, à Alcobaça, à environ huit heures de marche du *General Jardim* en amont de Patos.

Au-dessus du « Travessão dos Patos », rive gauche, commencent à se dessiner des collines dont l'importance augmente à mesure qu'on poursuit vers le haut de la rivière où elles forment des chaînes de petites montagnes réparties bientôt également sur la rive droite comme sur la rive gauche. On dit

que, immédiatement derrière ces petites montagnes de la rive gauche, on trouverait des *campos*, médiocres il est vrai, mais élevés, secs, et qui seraient excellents pour l'établissement du chemin de fer projeté. Ces campos se continueraient, à une petite distance du Tocantins, et avec quelques rares solutions de continuité, fort loin dans la direction du sud où ils se lieraient au système des campos qui existeraient par là[1].

Après nous être arrêtés quelques instants, sur les 9 heures du matin, au

Alcobaça et le « General Jardim. »

sitio appelé « Tingapuá », rive droite, nous poursuivons quelques heures sans arrêt, et, sur les 4 heures du soir, nous voyons se dessiner, rive gauche, se relevant en clair sur les tons sombres de la forêt, quelques constructions éparses : c'est Alcobaça. Nous ne pousserons pas plus loin, les eaux, nous déclare-t-on, sont trop basses.

6. — Nous avons dormi au mouillage devant Alcobaça. La nuit a été humide à cause de la pluie d'hier soir.

Le *General Jardim* repart demain pour Pará. Il n'ira décidément point à

1. Les Campos Geraes des Cayapós.

Arumatheua. M. Victor Bezerra, l'agent de la Compagnie Ferrée et Fluviale, semble avoir hâte de repartir pour Pará où l'accompagne, atteint des fièvres, dit-on, M. Scherer, ingénieur en chef du chemin de fer d'Alcobaça.

Ces deux aimables messieurs me constituent, avant leur départ, un équipage provisoire pour conduire mon igarité jusqu'à Arumatheua où je tâcherai de me procurer un équipage définitif pour toute la durée de mon expédition.

D'Alcobaça a Arumatheua. — 7. — Nous commençons ce matin notre voyage au Tocantins et à la Haute Araguaya, à travers la terre classique de la fameuse « Castanha » du Pará. Ces deux rivières ont aujourd'hui presque le monopole de ce produit industriel. La « castanha », abondante sur de nombreux points de l'immense forêt amazonienne, n'est guère récoltée sur une grande échelle que sur les rives du Tocantins. La récolte qui se fait de la castanha sur différents autres points, notamment dans la partie inférieure des cours du Jary, du Trombetas et des affluents intermédiaires du versant nord, ne représente pas, en totalité, une quantité égale à celle de la castanha fournie par la région Tocantine.

En rivière. Comme on quitte Alcobaça, le Tocantins, étroit en cet endroit où le rétrécit encore l'Ilha do Santo, semble étranglé et paraît couler déjà tout près d'une région de cachoeiras. Cependant ce « fecho » est ici un indice trompeur ; la rivière, avec de nouveaux élargissements, se présentera encore libre de cachoeiras pendant quelques jours à la montée, jusqu'à Arumatheua et un peu au delà.

Il fait un temps voilé, humide. Nous voyons se mouvoir dans la brume quelques grands canots qui partent en même temps que nous et qui s'en vont, eux, « à la castanha ».

Sur les rives, qui ont maintenant 500 mètres de l'une à l'autre, se montrent quelques baraques de « castanheiros », les unes abandonnées, les autres récentes, ayant d'ailleurs les unes comme les autres, le même caractère d'abri éminemment provisoire.

Rive gauche, au lieu dit Goes, au confluent et en aval de l'igarapé du même nom, une dizaine de baraques alignées sur le bord de la grande rivière n'indiquent point, cependant, quelque réunion temporaire d'un nombreux groupe de ramasseurs de castanhas : ce sont les ouvriers de l' « Estrada de

ferro » d'Alcobaça, qui ont provisoirement établi là leur dernière station.

Nous allons par cette étouffante chaleur spéciale qui est à certaines après-midi des temps de pluie. Pas un souffle pour remuer une atmosphère opaque et lourde qui cache le ciel et pèse sur la respiration.

Notre marche est lente, nous allons au gancho et à la forquilha le long de la rive; le courant central est tellement violent que nous n'avancerions pas d'un kilomètre à l'heure si nous voulions tenter de le remonter. Nous ne quittons jamais la rive gauche : la rive droite, au-dessus d'Italoca, est par endroits abandonnée, par crainte des Indiens Gaviões, qui habitent les forêts de l'intérieur.

Nous passons l'embouchure du Caraïpé, igarapé important, « central », comme on dit ici, et qui viendrait de fort loin dans l'intérieur.

Les « araçazaes » se continuent, bordant la rive inondée. De loin en loin, à quelques pointes d'îles, de petites plages de sable se montrent encore au large, émergeant de quelques centimètres au-dessus de la crue qui achèvera bientôt de les recouvrir.

C'est à peu près dans ces parages qu'un vapeur a naufragé il y a quelques années. Aux plus basses eaux de l'été on voit encore, paraît-il, sa cheminée qui émerge.

8. — Les « cases de campagne » n'ont pu résister à la violente averse qui est tombée, presque sans interruption, à peu près de minuit jusqu'au jour ; la plupart des hamacs sont mouillés.... L'insomnie a été presque générale, presque tous les visages sont d'un pâle tirant sur le vert.

Puis on se met en route encore sous la pluie, mais lente et fine, celle-là. Le ciel, ténébreux et brouillé, distille de froides gouttelettes qui semblent en suspension dans l'atmosphère, tant elles tombent fréquemment renouvelées. L'indicible tristesse qui emplit l'étendue a de l'action même sur la sensibilité de mes braves canotiers qui, sous la poussière d'eau dans laquelle se dissout le firmament gris, larmoient des romances d'une mélancolie lamentable.

On va, par des courants toujours violents, à travers les araçazaes qui encombrent la rivière de leurs buissons épars.

Cette navigation qui ne peut se faire que grâce à de grands crochets pour tirer sur les branches supérieures, et à de massives fourches pour pousser sur

les branches inférieures, sous un inexorable ciel qui ne veut plus nous faire grâce de la tristesse de sa grise avalanche d'imperceptibles gouttelettes; les incessantes explications du pilote : « Pousse ici! tire là! » se croisant avec les cris que poussent les hommes pour s'exciter; les allures d'araignée de notre bateau cheminant lentement au bord ou au travers de végétations que la grisaille ambiante rend confuses; tout cela est d'un ennui maussade qui vous rejette nécessairement soit dans une mauvaise humeur très grincheuse,

Arumatheua, vu de la rivière.

soit dans une résignation sans bornes, incommensurable comme les fatalités de la terre et du ciel.

Par endroits la rivière s'élargit soudain, comme, par exemple, à la Bacia da Mucura où nous avons à nouveau à lutter contre des courants violents. Un peu en aval de la Ponta da Mucura, entre un saranzal et l'Ilha do Eduardo, ces courants deviennent plus violents encore, ils constituent ce qu'on appelle le Travessão da Mucura, bien qu'il n'y ait là ni cachoeira ni dénivellement sensible, mais seulement, du moins maintenant, un courant extrêmement fort.

L'Igarapé da Mucura, dans la même région que la « bacia » et le « travessão », est, à l'embouchure, obstrué et d'ailleurs étroit, mais il paraît qu'il serait plus important dans l'intérieur où il aurait un cours assez étendu.

C'est l'après-midi. Sous un ciel obscur nous allons dans une humidité chaude. Nous passons maintes baraques de castanheiros, ou ramasseurs de castanhas. Les castanheiros sont maintenant à la *safra* (cueillette) dans les forêts voisines. Les pauvres petites baraques, déjà si misérables, paraissent, vides du maître, vides du chien, une chose si lamentablement honteuse que l'on est tenté de supposer que le propriétaire a dû s'enfuir en voyant venir des gens qu'il ne connaissait pas.

9. — A sept heures du matin, par un temps moite et voilé, nous reprenons notre marche lente.

La rivière, déjà rétrécie à la Ponta da Mucura, se rétrécit encore davantage à la Ponta do Licuro, où elle présente un « fecho » ou étranglement entre les terrains élevés de la rive droite et les terrains marécageux de la rive gauche bordée d' « embaübas ».

Des buées noires montent lentement de la rive orientale, compactes et denses comme de la fumée de foin mouillé. Tout un côté de l'horizon est envahi par ces vapeurs opaques qui bientôt étendent, de la terre au ciel, comme un lourd velours noir dont une brise, qu'on ne voit pas mais qu'on devine, fait lentement onduler la massive draperie. Nous sommes au pied de ce rideau presque soudainement tiré de nos marais au firmament; l'ombre portée par la masse immense est telle qu'en plein matin la demi-obscurité qu'épand le grand fantôme d'orage et de pluie tourne parfois, par évolutions brusques, au noir des nuits brumeuses et sans lune.

Toutefois mes canotiers n'ont cure de cette fresque d'Apocalypse. Ils ne sont préoccupés que de leur lutte contre le courant. Plus ils font d'efforts, plus ils crient. Sous le ciel tragique qu'ils ne voient pas ils localisent leur âme dans leurs biceps et leurs jarrets, et ils sont tout de même beaux ainsi, d'une beauté spéciale, leur musculature crispée dans son enveloppe de bronze sous l'impérieuse volonté d'avancer.

Par endroits le Tocantins, réduit à peine plus de 300 mètres de largeur, paraît bien étroit pour qui est accoutumé aux largeurs du Xingú et surtout du Tapajoz.

10. — Nous arrivons à Arumatheua dans l'après-midi. Le Tocantins, maintenant d'un bleu argenté, se moire d'écume blanche sous la fraîche brise du

soir. Les collines riveraines commencent à s'estomper d'un bleu qui prend des teintes de plus en plus foncées à mesure que le soleil descend derrière la nuée grisâtre.

ARUMATHEUA. — Arumatheua, dans un défrichement aujourd'hui en partie repris par la forêt, n'est qu'une agglomération d'une quarantaine de baraques de castanheiros au milieu desquelles triomphent, modestement, quelque trois baraques plus grandes et plus hautes, qui sont des maisons de commerce. De

Arumatheua, rue du Port.

ces trois maisons de commerce, une seule peut véritablement se dire d'Arumatheua, celle de Raymundo da Rocha Pereira; les propriétaires des deux autres, MM. Rubim et Moreira, ne passent ici qu'une partie de l'année, l'époque de la récolte, et habitent le reste du temps leur établissement principal, le premier à Baião, le second à Cametá.

La quantité totale de castanha exportée par Arumatheua peut s'élever en moyenne à 30 000 hectolitres. Le prix de l'hectolitre de castanha à Pará variant de 20 à 30 milreis, c'est une production de 600 000 à 900 000 francs par an que représente annuellement l'agglomération de paillotes qui a nom Arumatheua.

Ce total n'est point sans étonner quand on considère l'aspect de misère insurmontable mais résignée sous lequel se présentent les quelque vingt-cinq ou trente baraques trop petites où le petit peuple des castanheiros d'Arumatheua oublie, dit-on, le dimanche, son excès de misère dans quelque excès de cachaça.

Et ces pauvres petites baraques si misérables ne sont habitées que l'été,

Campement à Arumatheua.

alors que pousse la castanha, que les premières pluies et les premiers vents de l'hiver projetteront du haut du vaste parasol de branchages du grand arbre qui les produit. L'hiver, le ramasseur de castanhas délaisse sa bicoque d'Arumatheua pour une autre plus exiguë et plus délabrée encore, tapie comme une pauvre bête peureuse dans les futaies où pousse l'arbre à castanhas.

11. — Installé sous une tente, au bas du village, je fais procéder à l'aménagement définitif de mon igarité. Je suis venu de Pará avec un homme à moi, j'en ai deux autres ici qui, du Xingú, sont venus m'attendre à Arumatheua et

qui vont m'arriver sous peu des castanhas voisins, M. Raymundo da Rocha Pereira (*vulgo* Mundico), va m'envoyer trois hommes et un pilote; — après quoi je partirai pour le lointain Tapirapé, à plusieurs centaines de kilomètres d'ici.

Le repos sous la tente n'a jamais été de mon goût, surtout à la veille d'un grand voyage, surtout par le temps si triste que nous avons!

Arumatheua, grande rue partie sud.

C'est un ciel nébuleux, humide, qui trempe les vêtements sans qu'on voie tomber la pluie, et qui unit les longues et lentes ondées qui finissent à celles qui vont commencer. Des nuages en grands coups de pinceau, grisâtres ou bleuâtres, se détachent en relief sur un fond dont la vague couleur est donnée par des pluies lointaines emplissant des horizons brouillés.

Arumatheua est assoupie, somnolente, sous les pluies toujours tombant ou toujours menaçant. Ce ciel plein d'eau n'invite guère aux excursions. Aussi dois-je me contenter, pour ce qui est des environs du village, des renseignements d'ailleurs évidemment dignes de foi.

Arumatheua n'est qu'un centre de commerce de castanhas, toutefois on commence à voir s'y dessiner quelques modestes tentatives agricoles. Les « roças », peu nombreuses et peu étendues, ne suffisent pas encore à la production de la farine de manioc consommée, toutefois il semblerait que quelques castanheiros se préoccuperaient maintenant de produire eux-mêmes leur farine. Pour ce qui est de l'élevage quelques commerçants de Arumatheua et des environs s'en sont déjà préoccupés. On a d'abord commencé par mettre dans un débroussement quelconque quelques têtes de bœufs qu'on abattait au fur et à mesure des besoins de la consommation locale. Puis on s'est dit que puisqu'on avait quelques petits campos dans la région, il valait mieux se mettre, une bonne fois, à y créer des troupeaux.

Ces petits campos du Bas Tocantins sont au nombre de cinq qui sont d'aval en amont, tous rive gauche :

Le *Campo de Arumatheua;*

Le *Campo do Breu Branco*, le plus petit;

Le *Campo de São Miguel*, le plus grand, donnant trois heures de traversée à travers des étendues de campo « limpo », c'est-à-dire sans arbres;

Le *Campo do Defuntinho;*

Le *Campo do Remansinho.*

A ces campos il faut en ajouter un autre, beaucoup plus petit, dans l'Ilha de Tocantins à l'issue du canal de Inferno à la cachoeira d'Itaboca. Le *Campo de l'Ilha do Tocantins* appartient aux héritiers Mathias Braga qui y ont de 60 à 70 têtes de bétail. Ce campo est également un campo naturel.

Le Campo de Arumatheua, à quatre ou cinq kilomètres dans l'intérieur, est, paraît-il, d'assez médiocre qualité. Toutefois Mundico y a déjà une centaine de têtes de bétail, et un autre commerçant d'Arumatheua, Maravilha, une vingtaine.

L'industrie pastorale, en se développant, arriverait, sans aucun doute, à améliorer le sort misérable des « castanheiros » actuels du Bas Tocantins.

Cette population de ramasseurs de castanhas, — Goyanos, Maranhenses et Cearenses en presque totalité (les Paraenses y sont rares), — cette population de ramasseurs de castanhas est éminemment nomade, plus encore que celle des seringueiros. La récolte faite, le ramasseur de castanhas remonte ou des-

cend la rivière et s'en va chercher du travail ailleurs pour la saison d'été. Rien ne l'attache à la terre « tocantina » où ne sauraient le séduire les maigres gains qu'il y fait.

C'est tout au plus, d'ailleurs, si les « castanhaes » sont considérés comme propriétés particulières. Le castanheiro se choisit bien son « point de castanhas » où il construit sa modeste baraque, mais parfois le castanheiro, à la

Arumatheua, la grande rue, partie nord.

fin de la récolte, brûle sa bicoque pour en purifier l'emplacement où il élèvera une autre paillote l'année suivante, à moins que quelque autre castanheiro ne soit venu s'y installer avant lui, auquel cas il est rare qu'il y ait conflit. Un castanhal ou un autre, c'est la même misère pour le castanheiro toujours obligé de vendre à des prix peu rémunérateurs sa récolte, qui lui servira à payer les vivres et les vêtements qu'il a achetés à crédit et fort cher aux commerçants d'Arumatheua et du Bas Tocantins, qui, en raison des aléas de leur trafic, tarifent à gros bénéfices les marchandises qu'ils ont achetées à Pará. Tous ces commerçants sont loin de faire fortune et tous ces ramasseurs

de castanhas sont misérables : il est des fatalités économiques contre lesquelles il est plus aisé de déclamer que de prendre des mesures efficaces.

13. — Mundico m'envoie, ce matin, trois jeunes gens engagés pour mon voyage : João, Pedro et Raymundinho. Ils s'en vont dans le bois couper les *ganchos* (crochets emmanchés d'une perche) et les *forquilhas* (fourches au manche massif et à la « fourche », courte et solide, adaptée au manche). C'est à l'aide de ces instruments bizarres qu'on navigue, à l'époque des grosses eaux, quand il s'agit de remonter les rivières. On accroche les ganchos aux branchages supérieurs et on tire; on appuie les forquilhas sur les branchages inférieurs et l'on pousse; — et le canot marche.

14. — Mes deux hommes du Xingú, Joaquim et Raymundão arrivent aujourd'hui d'amont à bord d'un batelão de Mundico où ils rament. En attendant je fais recharger et arranger à nouveau l'igarité par mes trois jeunes gens.

Sur le soir, le batelão de Mundico étant arrivé, Joaquim et Raymundão viennent aussitôt reprendre leur service. Nous pourrons partir après-demain, tous les préparatifs terminés.

J'ai pour pilote Raymundo Teixeira, un homme d'un certain âge, très sérieux, paraît-il, et de toute confiance. Avec mes six hommes : Hippolyte, Raymundão, Joaquim et les trois jeunes gens : Pedro, João et Raymundinho, nous pourrons sans trop de peine, du moins je le suppose, passer les cachoeiras du Bas Tocantins et poursuivre rapidement notre voyage vers les hauts de l'Araguaya.

CHAPITRE II

Les premières cachoeiras : *Guariba* et *Capuerana*, *Cruz* et *Arara*, *Tucumanduba* et *Cupim*, *Breu Branco*, *Curauá et Arapary*. — *Indiens Anembés*. — Les « castanheiros ». — La rivière aux buissons. — Igarapé Picuruhy et ses Indiens inconnus. — Aspects du Tocantins. — Furo do Caminho Longe. — Paysages d'hiver. — Campo de S. Miguel, Campo do Defuntinho, Campo do Remansinho. — Remansinho et Remansão. — Centres de castanheiros. — Ilha do Tocantins. — Areião Velho et Areião Novo.

16 *janvier*. — En sortant d'Arumatheua, nous avons à lutter contre de forts courants jusqu'à la Praia das Almas.

Cette plage « des âmes » est une plage des plus hautes, ayant encore environ trois mètres au-dessus des eaux pourtant déjà gonflées du Tocantins. Quelques bœufs y paissent maintenant une herbe rare, clairsemée en touffes maigres.

Bien que la plage soit haute, elle ne se continue pas toujours à pic jusqu'au lit de la rivière; à la hauteur où sont les eaux nous touchons fréquemment le fond de sable, qui se continue horizontalement, par cinquante centimètres de fond, jusque vers le milieu du Tocantins.

Dès la Praia das Almas commencent à se faire sentir les courants des cachoeiras, qui se succèdent presque sans interruption à une petite distance au-dessus d'Arumatheua.

Ces cachoeiras, au nombre de cinq, sont doubles, ou, plus exactement, elles ont un nom pour la rive droite et un nom pour la rive gauche :

I. Rive droite : *Cachoeira et Rebojo do Guariba*. — Rive gauche : *Travessões da Capueraninha et da Capuerana*.

II. Rive droite : *Cachoeira et Rebojo da Cruz.* — Rive gauche : *Travessão do Arara.* Le Rebojo da Cruz est, paraît-il, très périlleux.

III. Rive droite : *Cachoeira et Rebojo do Tucumanduba.* — Rive gauche : *Travessão do Cupim.* — Le Rebojo do Tucumanduba n'existe qu'une partie de l'année; Tucumanduba est surtout une cachoeira à gros bouillons.

IV. Le *Travessão do Breu Branco* qui va d'une rive à l'autre.

V. Rive droite : *Travessão do Curauá.* — Rive gauche : *Travessão do Arapary.*

Par derrière toutes les cachoeiras de la rive droite court un furo assez long, le *Furo da Magdalena,* qui sort en aval du Guariba et commence, en amont, un peu au-dessus [1].

Nous passons par le Travessão da Capueraninha. Le Guariba n'est pas transitable aux eaux moyennes, il dessine alors, par moments, un vaste entonnoir qui tout d'un coup s'ouvre avec fracas au milieu des eaux tumultueuses de la cachoeira. Pour quelque embarcation que ce soit ce serait folie que d'entreprendre alors de lutter contre la violence de ce pertuis, grondant comme Maumusson en Arvert, au pied des dunes de ma terre natale...

Toutefois, à l'étiage et aux grosses eaux, le Guariba se passe sans trop de risques. L'été, alors que la Capuerana est à peu près à sec, le Guariba est le chemin forcé et alors peu dangereux parce que le Rebojo a perdu sa force. L'hiver c'est un grand tumulte d'eaux accrues, mais le Rebojo, noyé, n'entr'ouvre plus ses redoutables profondeurs, et si de petites embarcations ne sauraient, sans péril, affronter les poussées tumultueuses du Guariba, les forts bateloes s'y peuvent aventurer sans probabilité d'issue fâcheuse.

Il est difficile de se faire une idée exacte de l'importance de cet ensemble de rapides, de rebojos et de cachoeiras. Seulement pour la première section du côté aval, *Guariba-Capuerana*, on peut décomposer comme suit, en allant de la rive droite à la rive gauche, l'ensemble des accidents géographiques :

Rive droite.

1. Du travers de la pointe appelée Ponta do Cocal. Ce furo passe derrière l'Ilha da Magdalena laquelle est située derrière l'Ilha do Tucumanduba. Un fort travessão, appelé Pancada da Magdalena s'étend de l'Ilha da Magdalena à la rive droite.

Travessão do Cavalleiro.
Travessão do Guaribinho.
Ilha do Guariba.
Travessão et Rebojo do Guaribão (vulgo Guariba).
Travessão do Tacuary.
Travessão da Vida Eterna.
Travessão da Capueraninha.
Praia dos Botos.
Travessão da Capuerana.
RIVE GAUCHE.

En réalité il n'y a, le plus souvent, aucune raison absolue qui détermine à prendre par un de ces canaux plutôt que par un autre. On fait son choix selon la hauteur des eaux, selon sa prudence, selon sa fantaisie.

Le TRAVESSÃO DA CAPUERANINHA, que nous prenons, est un rapide assez long et assez violent, au milieu d'un araçazal semé de roches actuellement à fleur d'eau. On le remonte à la vara, mais au prix d'efforts soutenus.

L'été, le canal de la Capueraninha et celui de la Capuerana étant à sec ou à peu près, c'est par les travessões du centre qu'il faut chercher un chemin.

Tout de suite en amont de la Capueraninha on prend le Poço dos Botos, bassin profond qui ne donne pas actuellement prise à la vara et qu'il nous faut traverser à la pagaye.

La « Praia dos Botos » qui commence au Poço dos Botos, s'étend du côté du nord jusqu'à la Praia das Almas dont la sépare, quand toutes deux sont complètement à découvert, l'Igarapé das Almas.

Des bouts de plage encore dehors sur la rive, aux pointes des îles, au milieu des courants, continuent vers le sud la Praia dos Botos qui peu à peu disparaît et s'efface sous les eaux de la rivière épandues en inondation débordant les rives.

Parfois ce sont des fonds sableux sur lesquels le canot touche et s'arrête et où pourtant, l'année dernière, aux eaux plus basses, le pilote avait librement passé avec un canot plus grand. Car les fonds changent et se déplacent. Ce qui fait que personne ne navigue dans ces parages sans tâtonner quelque peu, sans manquer le bon chemin qui n'est plus celui que l'on connaissait, sans

sonder de la vara à droite et à gauche comme un aveugle cherchant sa route avec son bâton.

Par endroits, entre les buissons secoués par les eaux des rapides, des rochers noirs émergent au-dessus de l'eau, surgis, on ne sait comment, du fond uniformément sablonneux.

Dans certains buissons plus fourrés que les autres, le canot, arrivé là d'aventure et qui ne peut plus aller ni en avant ni en arrière, reste prisonnier quelques instants malgré tous les efforts de l'équipage. Les hommes sont obligés de se mettre à l'eau, soulevant l'embarcation sur leur dos et leurs épaules. On finit par passer, non sans avoir perdu une demi-heure à tirer, pousser, soulever, toujours criant, jurant, pestant. Et aussi, parfois, il faut abandonner l'entreprise, reculer, chercher un autre chemin. Ce n'est pas un des moindres étonnements que présente cette navigation du Tocantins que de voir cette grande rivière obstruée sur de grandes étendues par de misérables buissons aux dimensions tellement modestes qu'ils font penser aux haies qui, dans certaines parties de la France, limitent et séparent les lopins exigus d'une propriété morcelée.

Le Travessão do Arara est également un rapide au milieu des buissons. Quelques rochers épars et quelques plages de sable exiguës et rares se montrent çà et là dans la garenne claire que nous traversons. Quand la garenne s'épaissit, c'est une menace que le canot y restera bientôt empêtré. Alors le pilote soulève le bras du gouvernail, les hommes poussent, tirent, balancent le canot dans tous les sens, et, la colère qui finit bientôt par s'en mêler doublant les forces, l'embarcation, sous des poussées vigoureuses, arrive à se frayer un chemin au milieu du taillis.

L'Igarapé do Arara Grande, rive gauche, est, paraît-il, de quelque importance. Pour étroit qu'il soit, cet igarapé, passablement coupé de cachoeiras, aurait un cours assez étendu.

En amont du Travessão do Arara, nous allons au varejão avec, par endroits, des fonds où n'atteignent pas nos perches. Puis, subitement, nous n'avons plus d'eau : les hommes, pendant une demi-heure, traînent l'igarité sur le sable d'un bas-fond. Des bas-fonds ou des fosses, c'est assez là le régime de cette partie de la rivière.

Puis on retombe au milieu des buissons émergés qui ornent le lit du Tocantins. L'eau de la grande rivière courant à travers ces îles de végétations maigres à demi noyées fait un bruit curieux, bien spécial et difficile à décrire : on dirait le susurrement d'une pluie d'orage qui approche ou le bruissement du vent dans les feuillages déjà tourbillonnants de l'automne.

Ensuite c'est le TRAVESSÃO DO CUPIM, rapide médiocre dans un araçazal clair.

17. — C'est dans l'Igarapé Ararinha, au confluent duquel nous passons ce matin, que vivent les Indiens *Ancmbés*. Ces Indiens sont réduits, paraît-il, à une unique maloca sous le commandement de l'unique tuxáua Pedro, qui a son installation à une petite distance dans l'igarapé. Nous voyons sortir de l'Ararinha ce personnage gouvernant une ubá où pagaye sa famille; tout ce monde-là est vêtu et paraît parfaitement civilisé. Cependant ils ont encore le visage tatoué. Ces Indiens, qui s'éteignent, sont réduits, paraît-il, à douze ou quinze environ.

En amont de l'Ararinha, la rivière s'étend libre d'îles pour un instant, élargie, mais avec peu de fond.

Tout de suite en amont c'est le TRAVESSÃO DO BREU BRANCO qui donne son nom au campo qui s'étend sur la rive gauche, dans l'intérieur. Le travessão ne présente que des courants médiocres dans un araçazal clairsemé et de nouvelle venue.

Le *Campo do Breu Branco* a une fazenda de bétail appartenant au nommé João Nambello et à son gendre Antony. On y compte, dit-on, environ 80 têtes de bétail. Le campo est à plus d'une lieue dans l'intérieur.

Le *Villagem do Breu Branco,* composé de sept cases couvertes de paille, paraît prospérer. Peut-être le campo voisin lui assurera-t-il quelque avenir.

Le TRAVESSÃO DO ARAPARY, rive gauche, se continue, rive droite, par le TRAVESSÃO DO CURAUÁ. C'est, dans la rivière présentant absolument un aspect de campagne inondée, un désordre de forts courants traversant, dans tous les sens, un araçazal clair et bas, avec des bruits insolites de torrent grossi. Les varas glissent sur le fond pierreux et il faut parfois redoubler d'efforts pour contourner quelque pointe de buisson secouée, comme de spasmes réguliers, par la poussée du rapide.

Des baraques misérables, toutes vieilles et mal entretenues, couvertes d'une paille très ancienne et entourées de hautes herbes qu'on ne se donne pas la peine d'arracher ni même de couper, tristes bicoques perpétuellement provisoires, si délabrées, si délaissées, qu'on ne sait pas le plus souvent si elles sont habitées ou non, — telles sont les maisons qui font dire que le Tocantins est peuplé.

Après les fonds de quelques pieds des précédents travessões, nous retombons maintenant dans la rivière profonde : les varas ne touchent plus, il faut recommencer d'aller au gancho et à la forquilha.

Au-devant de nous des nuées crèvent, presque toujours sur la rive orientale : une section de forêt et de ciel se teinte de gris et il nous vient de cette grisaille une brise humide qui transit.

L'Igarapé do Arapary, rive gauche, est à peu près de l'importance de l'Igarapé do Arara Grande. A la saison on y va récolter la castanha, et alors, (l'hiver) il est assez fréquenté. On n'y a pas rencontré de vestiges d'Indiens.

La région immédiatement au-dessus de l'Arapary est passablement peuplée. A la Ponta dos Tres Ranchos, on compte trois casas dans une roça de quelque étendue qui se continue dans l'intérieur sur la pente opposée du coteau riverain. Ici c'est l'élément indien, pur ou métissé, qui paraît dominer parmi la population. Le petit centre doit être déjà assez ancien, car, aux environs, on remarque un cimetière avec une dizaine de croix. A une petite distance de cette première agglomération en est une autre à peu près de la même importance.

On poursuit par des « estirões » de rivière relativement libres. Relativement, car, même aux endroits où le Tocantins s'étale le plus librement, la surface de l'eau n'est jamais parfaitement unie, se creuse de remous nombreux indiquant dans le lit généralement peu profond des creux brusquement dessinés qui impriment souvent un petit mouvement giratoire à l'eau qui les remplit.

L'animation de la rivière n'est pas grande : parfois, une fois, deux fois dans la journée, on voit passer une montaria que montent des blancs ou des métis d'Indiens dans le costume des travailleurs de l'intérieur : chemise et pantalon de toile bleue déteinte, feutre noir déformé.

En amont des Tres Ranchos », dans la région dite du « Cocal », la rivière

s'élargit sensiblement, de nombreuses îles s'alignent par groupes dans le Tocantins agrandi.

Cette « Ponta do Cocal » est très peuplée; une vingtaine de baraques s'y allongent au pied d'une colline de cette rive gauche que nous longeons toujours depuis Alcobaça et que nous suivrons jusqu'au Tapirapé. Aux portes des baraques de la Ponta do Cocal se montrent des femmes indiennes, pures ou métissées, vêtues comme les gens pauvres de l'intérieur, avec des enfants à type un peu plus européen décelant la présence de pères blancs, Cearenses, Maranhenses ou Goyanos, qui évidemment sont, à l'heure actuelle, à ramasser la castanha dans la forêt voisine. En voici même quelques-uns qui arrivent, le dos courbé sous le faix d'une barrique plus ou moins pleine de castanhas, haletants, haillonneux, emblèmes vivants du travail ingrat et de la sordide misère. Que ne se mettent-ils à la cultiver cette terre de la castanha qui leur donnerait le bien-être en y plantant n'importe quoi! Invincible puissance de la routine....

Sans doute y arriveront-ils, à l'agriculture, ces malheureux ramasseurs de castanhas! Toutefois, jusqu'à présent, le quart à peine de ce « castanheiros » est stable, habitant de l'endroit où il fait sa récolte. Les trois autres quarts habitent ailleurs, parfois très loin et ne viennent au castanhal qu'à l'époque de la « safra ».

Cette instabilité des « castanheiros » donne l'explication de l'état misérable des paillotes où ils s'abritent pendant la saison de la récolte. Ce ne sont point là des maisons, ce sont des abris temporaires, et l'ingrate profession est en même temps si périlleuse — (le danger de recevoir, de 50 mètres de hauteur, sur la tête, une noix de la grosseur du poing et tellement dure qu'on ne peut la casser qu'à coups de sabre), — et si pénible (charroyer sur le dos, par la forêt, par les collines, des charges de castanhas de 50 kilos et plus) — qu'il est aisé de comprendre pourquoi le malheureux ramasseur de castanhas montre tant de détachement à l'endroit du petit hangar de paille qui pendant quelques mois de l'année abrite sa triste existence. Pauvre ramasseur de castanhas! le seringueiro, à côté de lui, est véritablement un heureux de ce monde, un capitaliste! Mais on ne travaille pas le caoutchouc au Tocantins, soit que l'arbre y soit trop rare, soit qu'on ne se soit pas encore donné la peine d'y chercher des seringaes. (On parle déjà toutefois d'une nouvelle qualité de caoutchouc

qu'on y aurait découverte, mais la chose est encore trop nouvelle et trop peu étudiée pour que j'en parle autrement que comme d'un fait quelconque à citer sans commentaires.)

Ces nombreuses baraques de castanheiros que je constate depuis Alcobaça ne sont point l'apanage exclusif de la rive gauche, la rive droite, paraît-il, en possède également un grand nombre.

18. — Nous prenons de fort courants en amont de l'Igarapé do Pimentalzinho. Parfois ce sont des rapides partiels dans un milieu de rivière qui fait comme un trou : l'eau brusquement descendante se frange de blanche écume, puis tout à coup elle paraît s'élever quelque peu pour passer par-dessus un obstacle invisible.

Tous ces violents courants contre lesquels nous essayons parfois de lutter mais au prix de trop grands efforts pour de trop médiocres résultats, nous rejettent fatalement parmi les buissons de la rive, où du moins, nous avançons, à force de tirer sur les ganchos et de pousser sur les forquilhas.

La maussade besogne se poursuit sous un ciel brouillé, brumeux, sale. La rivière, avec les buissons qui émergent de son lit, s'étend comme une grande plaine blanchâtre avec de petites haies séparant de petits lopins de terre. La rive, aux végétations basses de buissons emmêlés d'où émergent par endroits, couleur blanc de chaux, quelques pieds d'embaûbas aux feuillages pâles, la rive, toute marécageuse et complètement inondée se déroule, pendant des heures lentes, se poursuit inexorablement uniforme inépuisable de monotonie et d'ennui. Parfois les petites îles inondées se pressent, se serrent,se joignent, et c'est le marais d'un côté et de l'autre, et il semble qu'on navigue dans quelque étroit écoulement d'une terre encore incomplètement formée.

L'*Igarapé Pucuruhy*, un peu en amont de la Ponta do Cocal, est un des igarapés importants de la rive gauche. Sa largeur au confluent est d'une quarantaine de mètres environ. Les ramasseurs de castanhas exploitent déjà le Pucuruhy ; ils y ont trois stations principales : la première en aval, Piranheira, est à une demi-journée de l'embouchure ; la seconde, Porto do Povo, à un jour au-dessus de la première ; la troisième, Tres Pedras à une demi-journée au-dessus de la seconde. A une petite distance au-dessus de Tres Pedras on rencontrerait une première cachoeira en amont de laquelle l'igarapé en présenterait beaucoup

d'autres, quelques unes assez fortes. C'est dans cette région des cachoeiras du Alto Pucuruhy que vivrait, d'après les « castanheiros » du Bas Pucuruhy, une tribu d'*Indiens inconnus*.

Aujourd'hui deux batelões passent, descendant du Tocantins ou de l'Araguaya. Les équipages, nombreux, sont composés exclusivement de noirs qui rament en accompagnant la cadence de leurs mouvements d'une chanson naïve et plaintive dont le bruit s'enfuit et bientôt se perd à travers les buissons d'aval.

19. — Le matin, si beau l'été, est maintenant toujours maussade. Le ciel est pavoisé aux tristes couleurs de la pluie. Quelques coins d'horizon sont spécialement laids : c'est du gris sale barbouillé de jaune livide, des traînées vert-de-gris sous des entassements de nuages noirs en mouvement.

Rétréci par endroits, l'inégal Tocantins, — le torrent aux buissons, — est parfois bien loin des largeurs majestueuses et kilométriques du Tapajoz ou même du Xingù. N'offrant plus que quelques centaines de mètres de rive à rive, on se demande, en contemplant ce cours d'eau plutôt modeste, comment le Tocantins peut donner passage en cet endroit peu profond, resserré, étranglé d'îles, à toute l'eau qui lui vient de ses énormes formateurs.

Les petites îles succèdent aux petites îles et les rives en sont littéralement flanquées. Entre elles sont des furos rétrécis par les buissons envahissants. Soudain, du côté de la terre ferme, une langue de terre non noyée où l'on voit, à peu près en pleine forêt, une ou plusieurs baraques de castanheiros.

On navigue parfois longtemps dans ces petits canaux qui souvent n'ont pas plus d'une dizaine de mètres de largeur. D'un côté c'est la rive flanquée de hautes draperies de lianes, de l'autre des îlots allongés qui se continuent presque sans interruption.

Par moment, le « paranàmirim » se rétrécit au point de donner à peine passage à notre igarité que les branches frôlent de chaque côté. Ces frôlements, en outre qu'ils nous valent d'être envahis par tous les insectes de la faune du Tocantins, nous mettent parfois sous le vent d'indicibles odeurs provenant de toutes les putréfactions, de toutes les décompositions qui peuvent s'élaborer dans les mystérieuses profondeurs de la forêt vierge équatoriale.

C'est vraiment par endroits, un paysage étrange. En terre ferme et dans les îles, une végétation rachitique, basse, n'arrivant guère plus qu'à hauteur d'homme.

Du fouillis des végétations marécageuses jaillissent de hauts et maigres palmiers épineux et parfois, de loin en loin, quelques arbres aux feuilles rares, au tronc lisse et blanc bizarrement contourné. Et si on s'abstrait du paysage, l'on entend la rivière qui court à travers ces buissons avec des bruits de rivière débordée dont les flots de crue se précipitent à travers plaines, parcs et vergers.

Souvent des rencontres de nids de guêpes mettent à une agaçante épreuve l'endurance de nos hommes et de nous-mêmes. Parfois ces féroces assaillants n'abandonnent l'attaque qu'après avoir distribué à chacun de nous une bonne demi-douzaine de piqûres. Parfois l'équipage perd la tête, saute dans l'eau et plonge pour échapper aux guêpes pendant que l'igarité s'en va à la dérive assez loin des insectes pour que les plongeurs enfin se décident à embarquer à nouveau.

Le *Furo do Caminho Longe*, qu'on prend un peu au-dessus de l'Igarapé Pucuruhysinho et qu'on suit jusqu'à l'Igarapé de São Miguel qui vient du Campo du même nom, est un de ces chemins fertiles en rencontres de guêpes. Le furo est étroit et souvent les buissons qui le bordent le ferment presque complètement, — c'est alors que, si le redoutable insecte est signalé, on peut d'abord entendre les rires de bravade des canotiers, puis bientôt les grognements et les jurons des blessés.

Un peu en aval du confluent de l'Igarapé de São Miguel, le Tocantins reçoit, rive droite, un igarapé de quelque importance, l'Igarapé Grande do Maguary où se trouvent, paraît-il, des castanhaes exploités.

Au sortir du « Furo do Caminho Longe », nous prenons, même rive, un autre canal, toujours entre des îles basses et la terre ferme où de grandes roças ont récemment été faites.

Puis, au-dessus de l'Igarapé de São Miguel, le Tocantins, momentanément élargi et ne présentant guère dans son lit que de grandes îles centrales, donne encore une fois et pour un instant la sensation d'une grande rivière.

Il se trouve que la rivière sensiblement élargie dans ces parages y est en même temps plus profonde. Maintenant la vara n'atteint plus le fond et il nous faut aller à la pagaye.

Puis bientôt la rivière se rétrécit à nouveau et nous voici encore dans les saranzaes de la rive gauche par des courants assez forts.

Quand les rives s'élèvent on y remarque quelques pieds de castanheiros, cependant, le plus souvent, ces arbres ne sont pas sur la rive même; on les rencontre en bien plus grand nombre sur les collines et les plateaux de l'intérieur.

Cette rivière est véritablement étrange. Les saranzaes et les îles basses qui bordent généralement les rives la divisent, longitudinalement, en trois parties : *la partie centrale* au courant violent, généralement plus ou moins libres d'îles, présentant parfois des rapides qui n'existent que dans cette partie centrale et qui ne se continuent pas jusqu'aux rives; *les deux rives* où des îles allongées, des îlots rapprochés les uns des autres, des saranzaes de toutes sortes, esquissent, rive droite comme rive gauche, une sorte de paranámirim, de furo, canaux rétrécis, resserrés entre les buissons qui les envahissent, et où les embarcations peuvent monter en s'accrochant du gancho et poussant de la forquilha, pendant que la rivière centrale descend avec une impétuosité qui demanderait pour être vaincue le déploiement de forces véritablement considérables.

L'été, cet aspect caractéristique doit être encore modifié par les roches et les plages de sable qui doivent se présenter, par endroit, en fort grand nombre, car maintenant, à rivière pleine, nous voyons encore, nombreuses sur certains points, les têtes noires des roches et les taches jaunes des plages qui surgissent, inattendues, du niveau d'inondation des eaux gonflées du Tocantins.

Nous avons quelques soirées magnifiques. Dans l'après-midi, avant que le soir tombe, il nous arrive d'avoir de l'été sur les eaux hivernales de la rivière. Un soleil clair et chaud dore d'intense lumière des nuages aux couleurs un peu disparates et criardes, mais éclatantes et vives et ressortissant en relief sur le fond bleu pâle du ciel.

La nature est recueillie et silencieuse. Des chants alanguis d'oiseaux viennent des feuillées voisines semblant formuler de tendres choses pendant que s'en va, finissant dans la nuit, la douce heure crépusculaire.

En finissant la journée, comme nous sortons des saranzaes pour entrer dans un bout de rivière libre, nous nous trouvons pris dans un véritable rapide que cependant n'explique aucun dénivellement brusque de la rivière. Rien ne ride à la surface; la pente de l'eau, si elle existe, est insensible, et pourtant la

poussée est tellement violente qu'il faut que « les pagayes se mettent en colère » pour que nous arrivions à passer.

Le couchant incendie de ses rayons les buissons qui tremblent sous la poussée des eaux. Si nous sortons des saranzaes ensoleillés c'est pour longer la rive dans l'ombre fraîche et reposante d'une haute muraille de grands arbres riverains, que drape d'un unique vêtement un immense tissu de lianes serrées, sombre velours vert que piquent de leur note gaie des fleurs blanc de lait et bleu clair qui adoucissent l'éclat métallique des feuillages.

Plus loin la haute draperie s'abaisse, la terre ferme a fait place au marais, et ce sont des végétations broussailleuses et basses d'où émergent de grands arbres au tronc lisse et blanc surmonté d'une maigre touffe de feuilles pâles.

20. — La nuit a été pluvieuse, le matin est froid d'humidité. Sous des cieux voilés, par une lumière terne, au sein d'une nature silencieuse, nous poursuivons, par les saranzaes.

Parfois une branche immergée se prend dans le gouvernail et arrête le bateau; il faut qu'un homme plonge, dégage le gouvernail, et la marche se poursuit.

Dans des marais qui paraissent s'étendre fort loin dans l'intérieur règnent, par endroits, capricieusement distribués, des alignements de palmiers jauarys. Et au delà ce sont des campos : le *campo do Defuntinho* qui s'étend, au nord, jusque non loin du *campo de São Miguel*, et au sud, jusqu'auprès du *campo do Remansinho*.

Le Campo de São Miguel est, dit-on, un campo limpo de trois heures de traversée. Ce serait un des meilleurs campos de la région.

Le Campo do Defuntinho s'étend, dans l'intérieur, de la Ponta do *Defuntinho* au Piranheira. Il est plus étendu que celui d'Arumatheua et que celui du Breu Branco. Mundico, d'Arumatheua, a l'intention de mettre, cette année, du bétail dans le Campo do *Defuntinho*.

Le Campo do Remansinho ne paraît pas avoir été, jusqu'à ce jour, bien exploré.

Dix heures. Une chaleur insolite nous endort : les hommes crient de plus belle en poussant l'igarité à travers les buissons inondés.

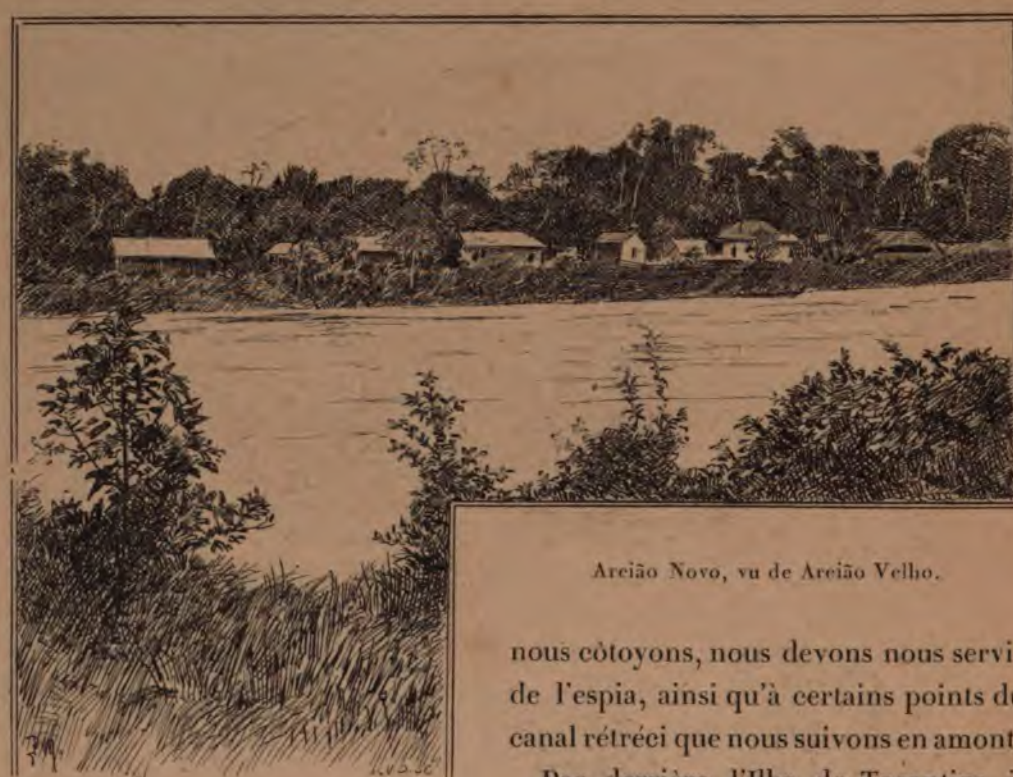
Voici midi, et l'on se demande si l'obscurité ne se fera pas complète. Le ciel, gris sale, pèse lourdement sur la terre.

Rive gauche, l'Igarapé Grande do Remansinho, qui a une quinzaine de mètres à l'embouchure, a, dit-on, à une petite distance dans l'intérieur, des castanhaes exploités.

Areião Velho, vu de Areião Novo.

Le Rapide do Remansinho, un peu plus fort rive gauche, où nous le passons, que rive droite, se franchit à la vara, mais non sans peine, à cause de la violence courant sur les roches immergées. Un peu en amont, le Rebojo do Remansinho, entre la partie aval de l'Ilha do Tocantins et la rive gauche, peut actuellement se passer sans grand péril, mais est fort dangereux en été.

A une petite distance au-dessus du Rebojo do Remansinho, le Rebojo do Remansão dessine un remous lent, mais puissant, qu'aux grosses eaux il doit être bien difficile de vaincre. Des roches, actuellement couvertes, en occupent la partie centrale. Nous contournons par la rive gauche, le courant de la rive droite étant le plus violent pendant l'hivernage. A certains caps rocheux que



Areião Novo, vu de Areião Velho.

nous côtoyons, nous devons nous servir de l'espia, ainsi qu'à certains points du canal rétréci que nous suivons en amont.

Par derrière l'Ilha do Tocantins, il existe, rive droite, en terre ferme, un assez grand nombre de petits centres de castanheiros, qui seraient, parait-il, d'aval en amont :

Jauarysinho	avec	6	barracas de castanheiros.
Jauary Grande	—	15	—
Trapiche	—	2	—
Samahuma	—	3	—
Ponta de pedras	—	2	—
Jacundá	—	17	—

Comme la plupart des autres installations de castanheiros dans la région Tocantins, celles-ci sont pour la plus grande partie évacuées pendant la saison estivale.

21. — Vers les six heures, le soleil surgit à l'horizon au milieu d'une clairière de nuages de pluie. Une demi-heure d'illusion d'été, puis des vapeurs

Rue de Chico Acacio à Areão Novo.

blanchâtres qui se tassent entre ciel et terre, s'étendant sur les forêts et la rivière, comme un voile trop adhérent et trop lourd.

Nous longeons l'Ilha do Tocantins. Près de la pointe d'aval de l'île, un peu au-dessous de Jauarysinho, rive droite, le Tocantins reçoit un affluent qui est son homonyme, l'Igarapé do Tocantins, ruisseau à castanhaes où l'on compte actuellement trois baraques de castanheiros.

Après avoir passé, à l'espia, la Ponta do Piteiro où se produit un rapide assez fort qui coupe tout le canal de la pointe à l'Ilha do Tocantins, on aperçoit l'Ilha do Bandeira par les travers de laquelle débouchent les trois canaux entre

lesquels se partagent le Tocantins dans la région des Cachoeiras da Itaboca : le *Canal da Itaboca*, rive gauche; le *Canal do Inferno*, au centre; le *Canal do Capitaricuara*, rive droite. L'embouchure des deux premiers canaux est parfaitement visible de la Ponta do Piteiro, toutefois celle du Capitaricuara est cachée par des îles de la rive droite.

Nous poursuivons, entre l'Ilha do Bandeira et la rive gauche, par des

Église de Areião Novo.

araçazaes clairsemés. Des courants, assez violents, qu'on remonte toutefois au varejão peuvent déjà être considérés comme faisant partie du système des cachoeiras et des rapides du Canal da Itaboca.

Exactement à la véritable entrée septentrionale de ce canal se trouve un village double qui s'est élevé partie rive gauche, en terre ferme, partie en face dans l'île allongée qui s'étend entre le Canal da Itaboca et le Canal do Inferno. C'est Areião dont l'agglomération de rive gauche est appelée Areião Novo (ou, plus rarement, *Nazareth*), et l'agglomération orientale est appelée Areião Velho. Areião Velho compte environ 15 maisons et Areião Novo, 30.

Les maisons des deux Areiões sont généralement assez petites, toutefois elles ont un peu moins l'air de paillotes que les maisons d'Arumatheua. Beaucoup d'entre elles sont passées à la chaux et respirent un petit air de bien-être modeste et de propreté qui m'a paru faire défaut à Arumatheua. La petite église d'Areião Novo (sous l'invocation de N.-S. de Nazareth, d'où le nom qu'on donne parfois à la localité), la petite église d'Areião Novo, avec sa petite place publique propre et fleurie, est d'une coquetterie aimable et gracieuse. Pris séparément ou réunis, les deux villages jumeaux donnent la sensation de quelque chose qui n'est pas malheureux et qui veut être joli. — C'est un village européen, tandis qu'Arumatheua ferait plutôt penser à quelque village annamite où l'on cherche involontairement la demeure du mandarin parmi les taudis de paille qu'enserre la capuera remplaçant ici la jungle.

De nombreuses igarités aux ports des deux Areiões indiquent une prospérité relative qui ne manquera pas d'aller croissant, Areião étant le véritable point d'attache du Tocantins maritime avec le Tocantins des cachoeiras, la station où, descendant d'Itaboca, on pourra, en tout temps, sur des vapeurs appropriés, s'embarquer pour Pará. En attendant le jour, peut-être moins lointain qu'il ne paraît, où le problème de la navigation hivernale des cachoeiras du Tocantins-Araguaya par des petits vapeurs sera enfin définitivement résolu, — au plus grand bénéfice du Pará et du Brésil, — mais aussi d'Areião.

CHAPITRE III

Les Cachoeiras da Itaboca. — Les trois canaux. — Cachoeiras du Canal da Itaboca : *Rebojo do Arrependido*, *Pancada do Arrependido*, *Tartarugueira*, *Pancada Tortinha*, *Cachoeira do José Correa et Pancada do Corrcão*, *Rebojo do Naná*, *Cachoeira do Naná*, *Cachoeira Grande*, *Rebojo do Bacury*. — Caminho do Arrependido. — José da Costa. — Les cachoeiras da Itaboca et du Tocantins-Araguaya remontées par la chaloupe à vapeur n° 2. — La navigation à vapeur sur la Haute Araguaya. — Sitio de José da Costa. — Projets de canal de l'Igarapé do Bacury au port du Arrependido jusqu'à Areião. — Reprise du voyage avec du renfort. — L'Igarapé do Bacury et ses Indiens inconnus. — Furo do Gavião et Gorgulho de Pirocaba. — Bruits de cachoeiras et mirages olfactifs. — Batelões endormis. — Estirão do Muricizal. — Rivière libre. — Tauiry Grande.

22 janvier. — Nous voici au pied des Cachoeiras da Itaboca.

A cette époque de l'année, au commencement de l'hiver, il n'y a pas à songer à passer par le *Canal do Capitaricuara* dont les « rebojos » sont très forts; on n'y passe que l'été, alors que le Canal da Itaboca est à sec et que le Capitaricuara ne présente plus guère que des difficultés et des fatigues mais peu de dangers véritables.

Il n'y a pas à songer à passer par le *Canal do Inferno*, le plus périlleux des trois, dont les cachoeiras et les rebojos sont tellement redoutés que ni batelão ni montaria ne s'y aventure guère, ni hiver ni été.

C'est le *Canal da Itaboca* qui est le chemin d'hiver. En revanche, l'été, il sèche à tel point qu'il n'est plus, pendant quelque temps, praticable sinon pour montarias ou même pour petites ubás.

De ces trois canaux c'est, paraît-il, le Canal do Inferno qui est le plus large. Itaboca et Capitaricuara sont, dit-on, à peu près de même largeur, toutefois Capitaricuara serait quelque peu plus étroit.

Entre le Canal da Itaboca et le Canal do Inferno, le Canal do Inferno et le Canal do Capitariouara, il existerait de nombreuses îles dont la topographie, dans l'état actuel des choses, demanderait, même pour être établie sommairement, plusieurs journées de canotages passablement téméraires.

Notre igarité s'engage dans le Canal da Itaboca où nous passons d'abord 4 rapides, puis un travessão qui est double et de force moyenne. Puis, en face

Arrependido. (Itaboca).

de la pointe d'amont d'une petite île, la partie occidentale de la Pancada do Arrependido, plus forte à la pointe de l'île où elle fait rebojo, plus faible rive gauche où nous accostons. Sur cette rive est un petit port naturel connu sous le nom de « Porto do Arrependido ». A ce port on décharge les bagages et la charge est portée par terre par le « Caminho do Arrependido ». L'igarité, à vide, passe les cachoeiras d'amont du Canal da Itaboca, celles d'aval, seules, pouvant être passées avec canot chargé.

Déchargée au « Porto do Arrependido », en face de la partie occidentale de la « Pancada do Arrependido », l'igarité revient en arrière pour passer

cette pancada dans sa partie centrale qui est un peu moins à pic que la partie occidentale. Dans le *Canal da Itaboca* l'ensemble des cachoeiras désignées ordinairement sous l'appellation générique et simplifiée de CACHOEIRA DA ITABOCA s'applique à 9 cachoeiras distribuées dans l'ordre

Repartição do Naná (Itaboca).

suivant, d'aval en amont, de l'Igarapé do Arrependido à l'Igarapé do Bacury.

I. — REBOJÃO DO ARREPENDIDO. — Fort rebojo, dangereux en toute saison.

II. — PANCADA DO ARREPENDIDO. — Forte chute l'été; l'hiver elle est presque aussi difficile, mais elle est moins périlleuse.

III. — TARTARUGUEIRA. — Cachoeira moyenne.

IV. — PANCADA TORTINHA. — De la force de celle do Arrependido, toutefois Tortinha est, l'été, plus forte encore que Arrependido.

V. — Cachoeira do José Correa. — La plus forte de ces cachoeiras. Elle se trouve dans le canal dit du « Desvio ». — De l'autre côté de l'île de rive gauche la cachoeira se continue, entre cette île et la terre ferme, par la Pancada do Correão, la plus forte des cachoeiras da Itaboca et par laquelle on ne passe presque jamais.

VI. — Rebojo do Naná. — Rebojo d'hiver. L'été ce rebojo ne se produit pas; on passe alors à la rame au-dessus de son emplacement, ne rencontrant guère que des eaux calmes.

VII. — Cachoeira do Naná. — Cachoeira moyenne.

VIII. — Cachoeira Grande. — La plus forte de ces cachoeiras avec José Correa; presque de la force do Correão mais beaucoup moins dangereuse.

IX. — Rebojo do Bacury. — Périlleux l'hiver, médiocre l'été. Un furo qui vient de l'Igarapé de Bacury et débouche au bas du rebojo permettrait d'éviter celui-ci à la seule condition de désobstruer le furo dont le lit est maintenant pris par la végétation.

Cet ensemble des Cachoeiras da Itaboca, mon pilote, Raymundo Teixeira, m'assure que nous ne le passerons pas, avec les forces dont nous disposons.... D'ailleurs l'équipage est bien faible pour un voyage si long, un voyage d'hiver où il y aura sans doute fréquemment des malades. .. Les trois jeunes gens que m'a fournis Mundico ont de la bonne volonté, il est vrai, mais peu de pratique, et l'un d'eux est presque un enfant. Demain le pilote et Hippolyte descendront à Arumatheua m'engager trois hommes de plus, trois jeunes gens de la famille du pilote, familiarisés depuis l'enfance avec les difficultés de la navigation du Tocantins.

En attendant, l'igarité étant accostée, les tentes de campagne étant dressées, nous respirons les miasmes de l'Arrependido.

Le furo ou canal qui porte ce nom, — le *Furo do Arrependido*, — a été ainsi appelé, dit la tradition, par le premier sertanejo qui a voulu remonter Itaboca. Arrivé au cul-de-sac où commence le furo, il s'est *repenti*.... De là le nom.

Ce repentir s'explique d'autant plus facilement que l'homme avait sans doute la fièvre, à laquelle n'échappent que bien peu de ceux qui séjournent au port d'aval do Arrependido, carrefour de canaux étroits où la ventilation

est nulle. Pour ne pas faire exception à la règle j'y prends également la fièvre, une fièvre bilieuse qui demande à être traitée avec méthode et rigueur pendant plusieurs jours consécutifs.

Le Furo do Arrependido, quand il a suffisamment d'eau, peut être remonté par les igarités jusqu'à l'Igarapé do Arrependido, igarapé à delta dont il constitue le bras septentrional. On évite ainsi les Cachoeiras du canal d'Itaboca, jusqu'au Rebojo do Ananás exclusivement. Toutefois l'Igarapé do Arrependido ne se trouvant qu'à environ 2 kilomètres du Furo de l'Igarapé do Bacury, un canal d'environ 2 kilomètres constituant la voie suivante : Furo do Arrependido, Igarapé do Arrependido, *Canal*, Furo do Bacary — Igarapé do Bacury — creusé entre le Porto do Arrependido et le confluent do Bacury, — sauverait de la presque totalité des Cachoeiras da Itaboca, c'est-à-dire de tout ce que la fameuse ITABOCA présente de redoutable.

Le *Caminho do Arrependido*, par où passent les marchandises, les embarcations passant les cachoeiras à vide, est un sentier d'environ 3 kilomètres. Du port à l'endroit où l'on traverse l'Igarapé on passe quatre petites collines, puis on trouve sur le sentier, du côté de la rivière, un rocher appelé Pedra do Meio (du milieu) bien que ce rocher ne soit qu'au tiers du chemin, du port à la maison de José da Costa où il aboutit. Cette *Pedra do Meio* a sa légende.

Jadis, quand un canotier, qui passait sa charge par le Caminho do Arrependido, posait son fardeau sur la pierre pour se reposer un instant, la pierre gémissait. Un prêtre vint, qui l'exorcisa. Rien n'y fit : la pierre gémissait toujours. C'est alors que quelqu'un eut une inspiration : on creusa sous la pierre; la pioche tomba dans un trou profond où il y avait de l'argent caché. L'homme garda l'argent, mais fit dire des messes. Depuis, on peut poser ce qu'on veut sur la pierre, rien ne saurait plus la faire gémir.

Après la Pedra do Meio on passe encore une colline, puis on coupe le bras principal de l'Igarapé do Arrependido large d'une dizaine de mètres avec 1 mètre d'eau en cet endroit. Près de là est un petit cimetière; encore une colline; puis un canal à sec qui paraît être un troisième bras du delta de l'Igarapé do Arrependido enfin une colline encore et l'on arrive à la capuera, puis à la roça, enfin à la maison de José da Costa.

Chez José da Costa on a déjà au-dessous de soi la partie la plus dangereuse

et la plus étendue des Cachoeiras da Itaboca. Il ne reste en amont que le Rebojo do Bacury.

Ces *Cachoeiras da Itaboca*, qui ont eu jusqu'à ce jour un rôle si funeste à l'endroit du développement économique et du peuplement de la grande voie du Tocantins-Araguaya, ces Cachoeiras da Itaboca ont cependant été déjà vaincues, vaincues par la NAVIGATION A VAPEUR.

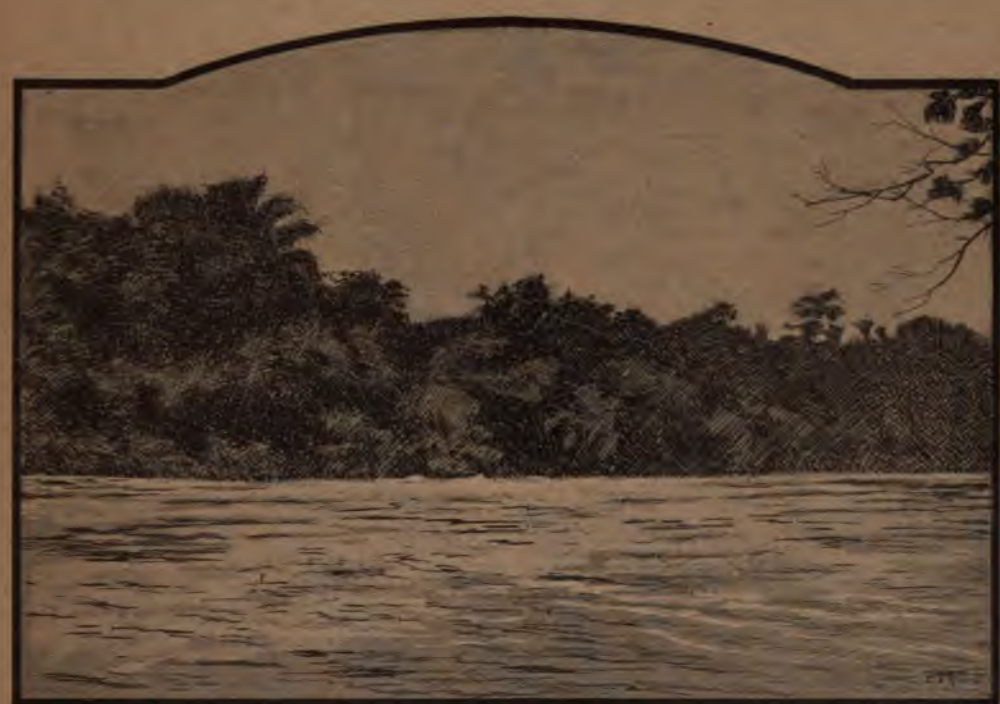
Une initiative intelligente et audacieuse, celle de l'illustre Brésilien qui s'est fait connaître au public savant d'Europe par sa remarquable étude *O Selvagem*, l'initiative de M. Couto de Magalhaens, président de l'État de Pará, puis de celui de Goyaz, triompha des difficultés, vraiment grandes d'Itaboca, et de celles, d'ailleurs beaucoup moindres, que présentent les autres cachoeiras du Tocantins et de l'Araguaya entre Itaboca et Santa-Maria. Le problème de la navigation à vapeur de Pará à la Haute-Araguaya, à Leopoldina et au-dessus, fut résolu.

Avec les moyens dont aujourd'hui on dispose il serait aisé, au Pará actuel, de transformer, en utilités pratiques, les démonstrations plutôt purement scientifiques faites par Couto de Magalhaens, de la navigabilité à la vapeur du Tocantins-Araguaya.

Ce fut avec deux petits vapeurs quelconques, nullement appropriés à ce service, que Couto de Magalhaens tenta de forcer le passage des Cachoeiras. Une première tentative, avec le petit vapeur *Pará* (?), ne fut pas heureuse. La rivière ayant baissé de près de 1 mètre pendant qu'on tentait de franchir le Canal do Inferno, le vapeur, s'étant échoué, resta pendant quelque temps dans l'impossibilité de monter ou de descendre. Puis, à une dernière tentative, on réussit à lui faire descendre la cachoeira; mais, par suite d'avaries très graves, il naufragea un peu en aval.

Quelque temps après une pareille tentative fut faite par la chaloupe à vapeur n° 2, de la flottille de l'Amazone, chaloupe qui remonta toutes les cachoeiras da Itaboca et entra dans l'Araguaya jusqu'à une petite distance en aval de S. Vicente. La tentative, couronnée de succès, de la chaloupe à vapeur n° 2 fut la démonstration première, mais concluante, de la possibilité de la navigation à vapeur du Tocantins-Araguaya. Trois vapeurs furent ensuite lancés sur l'Araguaya, mais ils ne remontèrent pas les deux rivières et leurs chutes. Ils arri-

vèrent démontés, à Leopoldina où ils furent montés et mis à flot. Ces trois vapeurs furent le *Colombo*, le *Mineiro* le plus grand des trois et l'*Araguaya* le plus petit. Le *Mineiro* et l'*Araguaya* étaient à roues, et le *Colombo* à hélice. Ces trois vapeurs furent employés au service, dès lors créé, de la navigation entre Leopoldina et Santa-Maria, section relativement libre de cachoeiras.



Cachoeira do Correão (Itaboca).

Malgré l'expérience de la chaloupe à vapeur n° 2, la preuve faite de la possibilité de franchir les Cachoeiras d'Itaboca, on ne songea point à recommencer la tentative qui avait une première fois réussi et l'on renonça, ce qui était pourtant une condition vitale, on renonça à prendre Pará pour tête de ligne de la navigation de l'Araguaya. L'ambition des novateurs se borna à relier ensemble, par un service de trois vapeurs, deux villages séparés par un désert et isolés par des déserts plus vastes encore, des grands centres existant au nord et au sud.

Les trois vapeurs fonctionnèrent concurremment pendant quelque temps,

vapeurs de faible tirant d'eau — conformément à ce que pourrait démontrer une étude minutieuse du canal, établissant les fonds et largeurs minima et la portant, à travers le pays des Indiens Carajás, des nouvelles du petit centre, récemment créé, de Leopoldina, au presidio de Santa-Maria, déjà en décadence.

Le plus clair du commerce de la ligne était constitué par le ravitaillement du presidio de Santa-Maria. L'entreprise vivait de la subvention du Gouvernement de Goyaz sans apporter, au désert parcouru, de bénéfice appréciable.

Puis il advint que les vapeurs eurent besoin de réparations, de réparations de plus en plus importantes et par suite difficiles et délicates dans une région où les ouvriers techniques nécessaires faisaient défaut. Le *Colombo*, puis le *Mineiro* furent obligés de cesser le service et achevèrent, inutilisés, de se détraquer au port, à Leopoldina. L'*Araguaya*, seul, continue à fonctionner, régulièrement. Il fait un service tous les deux mois, ponctuellement, entre Leopoldina et Santa-Maria[1], service parfaitement suffisant d'ailleurs, eu égard aux besoins de la petite section comprise entre la petite ville ruinée de Leopoldina et le village de Santa-Maria à moitié abandonné.

De ces différentes tentatives il ne reste donc aujourd'hui que la démonstration, démonstration qui paraît à peu près complète, de la possibilité d'établir, quand les eaux le permettent (c'est-à-dire tout au moins pendant les mois d'hiver), un service de navigation à vapeur entre Pará et Leopoldina et même jusqu'à Porto-do-Rio-Grande, service qui pourrait être fait par les petits force des courants d'étiage et de crue.

Quand on réfléchit à l'exiguïté des dépenses qu'entraînerait une telle étude et à l'importance exceptionnelle des succès à en espérer, il est permis de croire que le progressiste Pará désire quelque jour avoir les honneurs, en même temps que le profit, de cette étude et de cette entreprise.

Il est essentiel de se souvenir que, d'après les pilotes de la contrée, les seules difficultés sérieuses sont à Itaboca.

Or, aux eaux les plus basses, on a encore bien 1 mètre de fond et, aux eaux moyennes, on sait qu'un vapeur a déjà remonté le courant.

C'est chez José da Costa, un bon vieux nègre établi au port d'amont du

1. Depuis décembre 1896 ce service ne fonctionne plus.

chemin do Arrependido, que je recueille de mon mieux, à l'aide de mon pilote et de différents habitants de la rivière actuellement de passage dans cet endroit très « passager », ces notes évidemment sommaires et incomplètes — mais qui, en gros, doivent être à peu près exactes — sur les tentatives de navigation à vapeur dans le Tocantins-Araguaya.

De chez José da Costa, le canal da Itaboca apparaît en partie fermé par des

Casa de José da Costa à Arrependido (Itaboca).

ilots du côté aval où l'on entend gronder la Cachoeira Grande qu'on devine entre les arbres qui marquent son entrée. Du côté amont, le canal s'ouvre, presque de suite, sur une cinquantaine de mètres de largeur libre.

On transporte le bagage du port « do Arrependido » au port de la capuera de José da Costa, un peu en aval de la maison. Ce stationnement me fait assister à un extraordinaire défilé de loqueteux se rendant du port d'amont au port d'aval ou inversement. Ce sont des « castanheiros » en déplacement. Les malheureux ! les plus pauvres des seringueiros ne m'avaient jamais montré un tel degré de misère.... Et les voilà qui continuent à

déambuler dans leurs loques de miséreux du haut en bas du sentier du *Arrependido*, sans se *repentir*....

Il passe aussi des gens d'une autre catégorie sociale. Voici, par exemple, M. Penna, commerçant du Alto Tocantins, auteur d'une « picada » qui, du Alto Tocantins, (d'Imperatriz), longe la rivière jusqu'à un point du moyen Tocantins où elle traverse, ou doit traverser, pour atteindre le Guamá à un endroit où cette rivière est encore accessible aux vapeurs. M. Penna, qui a neuf hommes d'équipage, en a dû enrôler vingt-sept depuis Arumatheua : tout le reste lui a fondu dans les mains, vrais malades, paresseux, et ceux qu'effrayaient les perspectives de maladie et de mort qu'offre un long voyage d'hiver.... M. Penna est le propriétaire du sitio où habite actuellement José da Costa.

Les difficultés du passage d'Itaboca sont la préoccupation constante de tous ces voyageurs. Il n'est pas rare d'entendre présenter, pour améliorer la transitabilité d'Itaboca, des projets plus ou moins curieux, émanant de personnes plus ou moins qualifiées pour jouer à l'ingénieur.

De tous ces projets, celui qui me paraît le plus digne d'être pris en considération, tout au moins pour une étude sérieuse, consisterait en un petit travail de canalisation qui permettrait, tout simplement, d'éviter la presque totalité des différentes pancadas qui constituent le système de la « Cachoeira da Itaboca. »

Il s'agirait de prendre une partie de l'eau de l'igarapé, passablement important, du Bacury, qui débouche en amont du « rebojo » du même nom, à une petite distance au-dessus de la maison de José da Costa, pour l'amener dans l'Igarapé do Arrependido qui, par suite, s'en trouverait, à volonté, double ou triplé en débit, ainsi que le Furo qui le continue. Dans leur cours inférieur, l'Igarapé de Bacury et l'Igarapé de Arrependido ne sont séparés que par un isthme de 2 kilomètres environ, c'est cet isthme qu'il s'agirait de creuser. On pourrait, profitant des eaux fournies par l'Igarapé do Bacury et de l'accroissement qu'elles donneraient au Furo do Arrependido, continuer ce Furo jusqu'aux eaux libres d'en amont d'Areião. Ce travail, qui serait un travail d'une importance peu en rapport avec les bénéfices de la navigation actuelle des Tocantins-Araguaya, se comprendrait avec l'établissement

de la navigation à vapeur dans ces cours d'eau. Ce projet n'est autre, en somme, que celui qui a été formulé un peu plus haut. Il en diffère toutefois sur deux points : ouvrir le canal, non du Furo do Bacury, mais du Bacury même, et ensuite ouvrir un autre canal du port d'aval, du Arrependido jusqu'à Areião, évitant les forts courants d'un aval du port du Arrependido.

Dans l'état actuel des choses, le chemin est à l'Arrependido. Aux eaux basses et moyennes, les embarcations remontent jusqu'au Porto do Arrependido d'où on passe les marchandises par terre jusqu'à José da Costa; aux grosses eaux les embarcations remontent le Furo do Arrependido d'où elles passent dans le canal da Itaboca par le bas de l'Igarapé do Arrependido n'ayant ainsi à franchir que le *Rebojo do Ananás* et la *Cachoeira Grande*.

29. — Mon pilote étant arrivé hier soir m'amenant, comme renfort, son fils Pierre et deux jeunes gens de sa maison, Domingos Vieira et João de Brito, on s'en va maintenant passer l'igarité et poursuivre le plus rapidement possible.

1^er^ *février*. — Nous partons ce matin de chez José da Costa. Nous allons passer le Rebojo do Bacury.

Il faut décharger complètement l'igarité pour passer le fameux *Rebojo do Bacury*, encore plus redouté que celui du Guariba.

Le sentier, rive occidentale, fait sud, sud-ouest. C'est une demi-heure de marche, après quoi on arrive à l'Igarapé de Bacury.

L'Igarapé do Bacury paraît important, il a une trentaine de mètres de largeur dans son cours inférieur. On croit qu'il a un cours étendu.

On a vu paraître, l'année dernière, sur les bords de cet igarapé, des Indiens inconnus qui semblaient être d'intentions pacifiques, mais avec lesquels, la peur mutuelle aidant, on arriva bientôt à avoir des relations de flèches à balles....

Dans la soirée, les bagages ayant été transportés et l'igarité ayant été amenée au port, on pourra partir demain pour poursuivre un voyage que ne ralentiront plus, heureusement, de nouveaux « passages d'Itaboca. »

2. — Nous levons notre campement du bord du Bacury pour poursuivre notre route qui ne comporte plus maintenant, paraît-il, de transit par terre au passage des cachoeiras, car les eaux d'hiver allant grossissant, la Cachoeira

Grande d'Araguaya, elle-même, se passera sans qu'il y ait rien à décharger.

Nous prenons par le Furo do Gavião, au-dessus du confluent de Baeury. Le furo coule à pleins bords par-dessus un saranzal clair presque complètement noyé. Un matin obscur somnole sous un ciel couleur de boue.

Dans le passage du Furo do Gavião au Gorgulho de Pirocaba, quelques îles, fermant en partie le canal, font des eaux violentes, tumultueuses, où s'irisent de mouvants ornements d'écume blanche sautant sur les eaux glauques. Parfois le ciel, passant des teintes de boue aux teintes de suie, jette des nuances de plomb sur la surface agitée de ces étranges canaux.

Malgré l'inondation, nous n'avons parfois que 1 mètre de fond entre les saranzaes par où se poursuit notre marche un peu indécise. Parfois, au détour d'une pointe de feuillages qui tremblent, secoués par le courant qui les pousse, quelques roches émergent, rondes ou pointues, les unes nues, lisses ou rugueuses, les autres tapissées de mousse dessinant de fines arabesques d'argent ou d'or.

Les buissons dans la rivière apparaissent en masses compactes, qui dans les grisailles du ciel qui les enveloppe, les font ressembler à des buissons découpés à l'emporte-pièce à même une tôle de zinc.

Ce n'est que rapides. La poussée des eaux d'hiver à travers les buissons donne à chaque instant des mouvements saccadés et violents aux ondes pressées de la rivière.

Puis la rivière devient plus libre, s'élargit. Toutefois on navigue toujours entre les îles, ou entre les îles et la terre ferme. Entre le confluent de l'Igarapé do Jatobal et la Ponta du même nom, on passe par le travers de l'entrée du canal do Inferno et de celle du canal da Capitaricuara.

Nous voici déjà passablement en amont des Cachoeiras da Itaboca et par un phénomène singulier, nous les entendons de plus en plus distinctement : c'est qu'un vent, d'abord léger, qui nous vient du nord, s'enfle et grandit à chaque moment et nous apporte les bruits d'Itaboca jusque dans la région de Jatobal où on les perçoit fondus dans un étrange et formidable concert.

Puis midi s'élève. Dans une atmosphère de serre chaude, des vapeurs montent. Puis ce sont des merveilles de nuages qui se poussent. Il se fait un

grand mouvement d'air. Un souffle frais descend qui fait se gonfler les poitrines; inquiet, on regarde de toutes parts : est-ce la pluie?

Dans le ciel des changements de décor se font brusquement. Voici maintenant des choses qui ressemblent à du printemps. En effet quelle est cette brise? quelle est cette odeur? Oh! la senteur et la caresse de certaines brises de mai dans les blés de France?.... serait-ce cela? Elles ne peuvent être ici qu'une sorte de bizarre mémoire olfactive. Le cerveau, parfois, suggère des sensations et des odeurs, comme pour se reposer de sécréter sans cesse des idées. En effet, cette brise de rêve ne se fait déjà plus sentir, l'exquise odeur s'est évanouie. Plus rien que d'âcres relents de végétations pourries, une puanteur que fouette l'aile lourde de notre vent d'hiver. Et bientôt tout cela est dissipé; un après-midi sec, chaud et clair, rayonne sur la rivière qui se déroule maintenant avec ampleur entre ses rives espacées.

Les rayons chauds du soleil d'hiver illuminant de toutes parts la soirée libre de nuages nous donnent cette sensation spéciale d'on ne sait quel étrange renouveau. Prosaïquement les hommes étendent à ces rayons du soir leurs vêtements mouillés et moisis. Nous passons de gros batelões à l'ancre avec des équipages couchés sur le roufle : on se demande ce qu'ils font, s'ils viennent de se réveiller ou s'ils vont s'endormir. D'un air vague, ils nous regardent passer sans paraître interrompre le rêve commencé par chacun dans son rayon de soleil.... A quoi peux-tu bien rêver, pauvre ramasseur de castanhas?

Je comprends que ces paysages du Tocantins puissent faire rêver, rêver même un homme cultivé. Cette rivière n'est pas comme les autres. Avec ses largeurs souvent modestes, ses traînées de petites îles, ses profondeurs médiocres même aux grosses eaux, on ne serait point tenté de la prendre pour un affluent de premier ordre du premier des fleuves. Ses collines riveraines sont basses. Son lit est envahi par des buissons. Ses rives sont faites souvent d'immenses marais d'où émergent en bordure des javarys pressés. Quand c'est la forêt, la forêt est inondée et ce n'est qu'à certains endroits qu'on rencontre quelques petits îlots de terre ferme émergée.

C'est à un de ces îlots de terre ferme, un *torrão* comme on dit ici, que nous nous arrêtons, le soir, quand nous ne pouvons trouver mieux. Mais pour aujourd'hui c'est à une terre haute, étalée en cime d'une berge à pic, petit

site tranquille où vivent, chacune dans une baraque, deux jeunes femmes riches chacune d'un bébé. Les deux « castanheiros » de ces jeunes personnes sont à faire des achats à Areião.

Pendant que les deux jeunes femmes causent avec mes hommes, et des chers absents et des choses de la rivière, je rédige mon *Journal de voyage*, écoutant cependant, avec une attention à peu près égale, et les femmes qui parlent et la pluie qui tombe. Des perroquets babillent à la pluie, un chien aboie à moitié endormi. La pluie cesse, le silence se fait, les hamacs s'immobilisent, je termine une page et, pour moi aussi, ce sera le repos au sein de cette nature où tout déjà repose en attendant le jour.

3. — Le grand Estirão, à peu près rectiligne, du Muricizal, s'étend devant nous. Sur les rives, des fleurs, des chants d'oiseaux, et toujours un ciel sale et maussade. La nature sourit, mais le ciel boude.

Nous voici par les araçazaes inondés de la rive gauche, ne voulant pas essayer de lutter contre la violence du courant central. On y va du gancho et de la forquilha, des mains même, et l'on avance, en marche de procession, dans un bruit de cris inutiles, à travers un brouillard clair qui marche avec nous.

Les buissons cessent, le brouillard s'est dissipé, la rivière est libre. C'est plaisir quand on arrive enfin à un bout de rivière complètement libre, de vraie rivière bien tracée, de rivière aux contours nets et au milieu de laquelle il n'y a pas de haies. La grande masse d'eau qui descend entre des murailles végétales bien édifiées, au moins cela est normal, c'est conforme au type qui a été prédestiné à toute rivière, cela repose du paradoxe d'une rivière qui n'avait point de rives, sinon de vagues marais, et qui coulait à travers des taillis.

Mais la rivière ne s'élargit que pour un instant : c'est une *enseada* qu'elle forme entre le Tauiry Grande et l'Estirão do Muricizal. Là les « botos » ou souffleurs jouent encore autour de nous. Mais tout de suite en amont c'est le *Tauiry Grande*, la région la plus fermée, la plus broussailleuse, de tout le Tocantins-Araguaya.

CHAPITRE IV

Le Tauiry Grande. — Aspects du Tauiry. — Gîte de castanheiros. — Les *maribondos* (guêpes). — Igarapé do Sucuryú, — Route lente. — L'averse. — Le froid. — La forêt du silence. — *Agua da Saude*. — Un archipel. — *Rebojo et Travessões do Jahú*. — Igarapé da Cajazeira. — Furo do Pequiá. — Trovoada. — Praia Alta. — *Cachoeira do Maranhão*. — *Rebojo do Lourenção*. — En amont du Tauiry. — Indiens Gaviões.

La partie du Tocantins, connue sous le nom de Tauiry Grande, s'étend de la Bacia do Muricizal à l'Estirão da Praia da Rainha. Le Tauiry Grande est proprement la section dans laquelle le Tocantins est le plus encombré de buissons.

Ce n'est pas que l'eau fasse défaut, mais le lit de la rivière est encombré de petits îlots sablonneux maintenant couverts et dont on ne voit que de maigres végétations qui y poussent.

C'est, par excellence, la région des petits canaux étroits, entre les végétations centrales des saranzals et les rives.

Les rives, elles-mêmes, sont le plus souvent très pauvres. Par endroits la terre ne pouvant nourrir une forêt n'entretient qu'une végétation marécageuse que recouvre de son tissu serré l'envahissante armée des lianes.

Parfois cependant, malgré les hautes eaux, nous rencontrons encore quelques bouts d'espaces rocheux et de plages de sable dehors.

Nous prenons par la rive gauche et bientôt nous nous engageons dans un canal de la dimension d'un igarapé moyen, canal que, par endroits, forment complètement des araçazaes au travers desquels il n'existe de chemins qu'à coups de sabre.

L'eau coule lentement dans notre étroit canal; des traînées d'écume qu'il chasse descendent si paresseusement qu'on les croirait ensemble. C'est ici une bien profonde solitude que ne réussissent point à animer quelques chants d'oiseaux pas plus que les conversations décousues de nos pousseurs de varejão.

Le paysage devenu familier se déroule monotone, se déroule toujours le même. On a la sensation qu'on y a toujours été et qu'on n'en sortira jamais.

Aux coudes, aux endroits resserrés, ce sont des poussées d'eau plus rapides. Par endroits ce sont quelques bouts de plage dehors, recouverts d'un tapis de petites fougères. Sur la rive, c'est la maigre embaúba qui constitue la végétation géante de ces stériles marécages. Le canal, tantôt dans les buissons, tantôt sur la rive, menace à chaque instant de se fermer. Et parfois il débouche dans un élargissement subit, telle une rue tortueuse et étroite arrivant à une place publique.

Nous passons le petit *village de la Prainha* : cinq baraques de castanheiros dans un petit îlot, sur le bord d'une plage maintenant au fond.

Le canal s'élargit un moment, entre deux îles, puis il se rétrécit à nouveau, de nouvelles traînées de saranzaes l'envahissent encore, en long et en travers. C'est parfois dans ces endroits un peu plus ouverts que le courant, sous on ne sait quelle poussée, devient subitement plus violent.

Le faux *ingá* laisse tomber jusqu'au bord de l'eau ses grosses gousses jaunes en croissant allongé. Dans les îles de la rivière et sur les rives c'est parfois la note d'or de ce fruit qui vient jeter sa lueur claire et gaie parmi les tons métalliques, vert foncé ou vert grisâtre, des feuillages aux nuances innombrables.

Les buissons des chênes à gland d'Amérique sont nombreux ainsi que ceux du piranheiro. Le piranheiro est un des bois les plus durs de ces contrées. Il renvoie parfois, dit-on, des balles de rifle, lorsqu'il les reçoit sous un certain angle et sur quelque partie spécialement dure.

On tire au gancho, on pousse à la forquilha, on pagaye, on s'accroche des mains aux branches pour tirer le canot en avant et au bout d'une demi-heure, il arrive parfois qu'on n'a pas fait plus de 10 mètres. Une branche immergée est un obstacle qui exige qu'on s'arrête.

Soudain un concert de cigales part du fond des marais, évoquant pour moi,

dans le voisinage du logis paternel, certain vieil orme d'où partait jadis la même chanson. « La patrie, c'est le chien qui aboie le soir à la porte de la chaumière.... » Pour Chateaubriand, la patrie, ce n'était pas le député de la circonscription.

Tout à coup le canal se bouche complètement : les buissons d'araçazaes couvrent les eaux. Comme une aiguille dans de la filasse on pousse l'igarité dans les branchages et l'on se faufile comme on peut.

Puis, dans ces feuilles, soudain se montrent, émergeant de haut, de grosses

Barraca de castanheiro.

têtes de rochers noirs. Et parfois les hommes, à peu près colères, impriment à l'embarcation d'impétueuses poussées à travers ces buissons passablement serrés.

Nous déjeunons à un baraquement de castanheiro dont le propriétaire est sans doute au travail, car son hamac et ses ustensiles de cuisine sont sous le mauvais abri de paille qui sert de maison au pauvre diable. Une trentaine de barriques de castanhas sont là, dehors, par terre, ignorant la crainte du voleur.

Ce castanheiro-là est un des laborieux. Pour quelques-uns de ces castanheiros, la « saison » ne dure pas plus de quinze jours et pendant ces quinze jours de « safra » ils voudraient avoir gagné pour toute l'année. Or son patron étant obligé de lui acheter sa castanha bon marché et de lui

vendre cher les marchandises de Pará, on peut juger du degré de bien-être que peut se procurer notre homme.

Nous prenons des courants très forts comme nous arrivons à l'endroit appelé Cotovelo, à des rochers flanquant la pointe d'une île. Le Canal do Cotovelo se continue parmi les buissons, avec des rochers et des bouts de plage encore dehors. Le courant, toujours très fort, forme même un fort rapide à l'endroit où il se brise dans les rochers. Dans la partie centrale du canal, entre les courants, l'eau est plus calme et l'on passe au varejão sans trop de peine. Puis le Canal do Cotovelo se continue, avec des courants passablement violents que rejettent dans tous les sens les saranzaes poussés en désordre.

Ce « Tauiry Grande » est maintenant tout « courant »; l'été il est tout « cachoeira », une unique cachoeira forte par endroits, simple rapide par d'autres, présentant aussi des points où il faut décharger les canots. Pourtant, à cette époque, on passe sans difficulté, car le canal est aujourd'hui parfaitement connu des pilotes de la rivière.

Au-dessus de l'Igarapé do Cajueiro, qui débouche la rive gauche, ce sont encore des courants très violents jusqu'à un campement de castanheiros qui se trouve en face du rocher Pedra da Capellinha. Sur la rive c'est un marais haut poussé, tapissé de végétations grimpantes avec de surprenants émergements d'arbres gigantesques.

Dans la rivière l'eau gronde parmi les touffes d'araçazaes au point de faire croire à quelque puissant rapide : ce n'est rien, rien que de l'eau qui court ainsi que, par les campagnes dévastées, une eau d'inondation.

Puis c'est une expansion soudaine de la rivière au Largo do Valentim. Quelques îles coupent la vaste « enseada ». Par endroits c'est un abri isolé qu'on voit émerger d'un vaste espace d'eaux libres.

4. — Le jour commence dans la pluie, une petite pluie très menue, éclairée de quelques pâles rayons de soleil; une étrange atmosphère gris-perle baigne le Largo do Valentim.

Dans ces espaces libres quelques rochers paraissent encore au-dessus de l'eau indiquant de grandes masses rocheuses, toutes dehors, l'été. Alors le canal navigable de la rivière s'étend, étroit, entre les plages et les pedrarias : ces dernières plus nombreuses que les premières.

On commence la matinée toujours un peu somnolents, les bras mous, les ganchos sans forces, les forquilhas maladroites. Soudain un nid blanc, cylindrique, de la dimension d'une bouteille, et plus ou moins apparent dans les feuillages. La branche à laquelle il est suspendu a été secouée d'un coup de gancho : nous avons, bien involontairement, provoqué les maribondos dont nous n'avions pas vu le castel. Une douzaine de piqûres et notre réveil définitif s'accomplit dans les jurons et les grincements de dents.

Puis on s'anime, il le faut bien : le courant de la rive est violent, il roule parmi des pierres sur lesquelles parfois l'igarité racle ou s'assied. Quelques-uns de ces bancs à fleur d'eau sont dangereux : on peut y être jeté par le remous et s'y échouer ou s'y faire une avarie.

L'Igarapé do Sucuryú, rive gauche nous envoie une eau trouble, un flot couleur café au lait qui ne se mêle que lentement à l'eau du Tocantins. Par moment ce sont de véritables traînées de boue détrempée que nous envoie l'igarapé, comme si, pour justifier son nom, l'Igarapé de Sucuryú, prenant des allures mythologiques, conviait tous les boas des marais voisins à venir remuer les fanges de son lit.

Dans le Canal do Urubú Grande, entre le Canal do Urubúsinho qui est rive droite et le Largo do Valentim qui est rive gauche, il se produit, dit-on, un assez fort rebojo en aval d'une cachoeira dont on entend d'ici le bruit assourdi.

Un instant interrompus par le Largo do Valentim, les saranzaes du Tauiry Grande recommencent aussitôt.

Il tombe avec uniformité, sans interruption, une petite pluie fine qui égaye notre marche dans les saranzaes retrouvés.

Et nous recommençons à rencontrer des bouts de plage et des rochers émergés.

Et c'est toujours une grande poussée d'eau dans notre simili-verger semé de rochers d'ornement. Nous passons par des allées étroites et les massifs secoués par les ganchos et les forquilhas laissent tomber sur nos têtes l'eau de la pluie de la nuit. Le courant violent, les pierres sous l'eau esquissant de petite cachoeiras font trembler l'igarité sous nos pieds. On s'enfonce dans les buissons et bientôt on n'en peut plus sortir. L'un s'arc-boute du dos à un arbre pour pousser en arrière, un autre s'accroche, à l'avant, du gancho à une

branche, les autres poussent ou tirent chacun selon son ingéniosité, sa force ou sa paresse. Enfin : on passe !

Et la route se poursuit, combien lente ! Il nous arrive aussi, et cela plusieurs fois aujourd'hui, que le gancheiro d'avant, le gancheiro du gancho-boi, manque son coup. Dans certains cas si l'igarité est dans un courant il peut arriver (et en effet il nous arrive), que l'igarité, prise par le courant, est emportée à 100 mètres environ en arrière !

Nous passons différents ports d'atterrissement laissant voir des baraques : des castanheiros travaillent par là.

Il n'est que 10 heures du matin et il semble qu'on marche dans les approches de la nuit, le ciel, obscur, est humide, humide d'une grosse pluie prête à tomber. De lointains et sourds grondements éclatent dans les profondeurs des forêts de la rive gauche. Des colonnes de nuages viennent de là sur nous dans un mouvement rapide, en arrivant sur le lit de la rivière les nuages commencent à se dissoudre; la pluie tombe, noyant terre et ciel.

Nous naviguons dans les buissons riverains sur lesquels l'averse fait rage. Je ne sais comment les hommes font pour y voir, toutefois ils entraînent le canot dans une course furieuse brisant avec fracas les branchages. Le torse nu, le pantalon ruisselant, ils tremblent de froid bien qu'ils travaillent de bon cœur. Un peu de tafia, et les branches de craquer de plus belle, et l'igarité, pareille à un sanglier monstrueux, d'éventrer les fourrés !

Puis, changement à vue : rivière libre. Des arbres, arbre par arbre, sont isolés dans le lit de la rivière, rachitiques, avec une grosse touffe de branches supérieures les coiffant d'un uniforme parasol.

A l'heure du déjeuner on cherche pour accoster. On cherche un peu de terre ferme qu'on ne trouve pas. Si on rencontre un « torrão » on allume, à force de pétrole, quelques branches mortes trempées de pluie. Sous le ciel voilé, le sous-bois n'est que ténèbres; quand la pluie s'avance, croulante, à travers la forêt, elle fait l'ombre encore plus compacte; ce bruit, cette épaisse averse criblant l'espace, ont quelque chose de saisissant : on s'accroupit sous son parapluie dans la forêt ruisselante et l'on fait le gros dos en regardant par terre dans les feuilles mortes que la pluie cloue au sol.

Tantôt tombant, tantôt menaçant, la pluie nous poursuit parfois jusqu'au

soir. Nous arrêtons de meilleure heure pour avoir le temps de bien « armer » les tentes de campagnes. Au moins passera-t-on la nuit au sec, ou à peu près.

5. — C'est une surprise, comme je me réveille à 5 heures, de contempler un beau ciel clair. Aussi bien a-t-on généralement dans la région Amazonienne un « petit été » en février ou mars : je compte bien que, cette année, « l'été de mars » ne va pas nous faire défaut.

La rivière croît toujours. L'eau a monté, cette nuit, de plus de 1/2 mètre : des pluies abondantes ont dû tomber dans des forêts d'amont.

La journée commence au beau, toutefois cela a bien un peu l'air d'un mensonge : les pâleurs rosées du levant peuvent annoncer tout aussi bien la pluie que le soleil.

Nous allons maintenant perdus dans des saranzaes, parmi de petites îles basses en désordre qui encombrent tellement le lit de la rivière que, pour prendre mes directions, je suis obligé de me repérer sur le sommet de quelque colline riveraine entrevue à travers le fouillis de végétations basses.

Ce voyage a aussi ses travailleurs aériens : il y a le plus souvent un homme monté sur la tolde, c'est là son poste de combat. Il tire avec le gancho, il tire avec les mains, pendant que les autres sont aux forquilhas, aux pagayes, aux ganchos, et que le « proeiro », lui le *proeiro* par excellence, l'homme d'avant, est au *gancho-boi*, au *boi* comme on dit parfois pour simplifier.

Tout est silence. Ces solitudes paraissent être, par moments, le triomphe exclusif du règne végétal : on passe parfois toute une matinée sans entendre un chant d'oiseaux. Nous allons passant les rapides, doublant les points; poursuivant, devant d'autres horizons : le silence nous précède, le silence nous accompagne, le silence nous suit.

A l'issue d'un bout de canal libre, une vue sur un marais. Dans ce marais, assez loin, érigeant sa masse puissante, un grand castanheiro isolé.

De temps à autre, doublant quelque pointe ou contournant quelque saranzae, un des forquilheiros, manquant son coup, tombe à l'eau la tête la première. On arrête et bientôt notre jeune homme remonte à bord, ruisselant, tenant aux dents son petit chapeau de feutre noir qu'il a arraché au courant qui l'emportait. Le « barqueiro » se secoue et reprend en riant son instrument de travail.

Le *Rebojo da Agua da Saude,* calme maintenant, est dangereux l'été. On donne, me dit-on, à ce tourbillon le nom de « Eau de Santé » *parce que* dans ce Rebojo la rivière paraît, un instant, remonter son cours. Sans comprendre quelle relation pouvait bien exister entre cette particularité et la santé des Tocantinos, j'ai dû me contenter de cette explication.

A Agua da Saude la rivière, pour être libre d'îles centrales et ne présenter maintenant que quelques têtes de rochers à fleur d'eau, paraît former une enseada beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité.

En amont d'Agua de Saude, le canal, entre des îles de la rive gauche, roule des eaux rapides, violentes et écumeuses.

Des nuages crèvent sur la rive orientale. On sent venir d'abord le vent précurseur des averses, puis c'est un immense écran de nuages qui du levant vient sur nous, puis le nuage paraît se déchirer et se fondre et tout se fait gris sombre au ciel et sur la terre. La pluie, drue, crépite, clapote, dans la rivière et aussi sur le canot et les canotiers.

Un peu plus loin un singulier rapide longitudinal reste à notre gauche. Ce rapide ne paraît pas avoir la moindre répercussion sur les rives.

Tout au-dessus commence un important archipel composé d'une douzaine d'îles : l'Ilha da Cobra, l'Ilha do Alexandre, l'Ilha Purakécuara, l'Ilha Aranacuara, et d'autres moins importantes. Ces îles sont assez rapprochées de la rive droite dont les sépare le Furo du Pixuna Grande : entre l'Ilha da Cobra et l'Ilha do Alexandre, c'est le Furo do Pixuninho; entre l'Ilha do Alexandre et la rive gauche, c'est le canal principal de la rivière.

Entre l'Ilha do Alexandre et la terre ferme, on a à franchir un petit rapide occasionné par un banc de rochers épars, encore en partie émergés, banc flanqué un peu en amont d'un autre banc, continu celui-là, et émergé à 1 mètre au-dessus de l'eau.

Sur les 4 heures de l'après-midi, le soleil, absent toute la journée, daigne se montrer, entortillé dans des nuages gris ou jaunes ne laissant filtrer qu'une lumière insuffisante et invraisemblable. Parfois ses rares rayons blancs et sans chaleur viennent se jouer sur la tolda de notre igarité parmi notre linge mouillé qu'ils ne sècheront point encore aujourd'hui. Et l'embarcation, encombrée de petites lianes cassées, de feuilles mortes, de baies et de fleurs

inconnues, s'en va presque gaiement, dans l'allégresse d'un soir presque beau, vers ses destins lointains encore, dans la sérénité de la tâche quotidienne accomplie.

6. — Il me semble que nous ne serons pas trop malheureux sous le rapport des maladies. Il y a des années où des équipages entiers tombent malades et alors les canots restent pendant plusieurs jours attachés aux buissons des rives. Patron du canot et matelots, sous de sommaires abris de paille, sans personne pour les soigner qu'eux-mêmes tous malades, *laissent passer la fièvre....* Si la fièvre ne passe pas,... ceux qui survivent enterrent les morts.

La matinée est tiède; des brouillards blancs glissent lentement sur les collines riveraines.

Longeant la terre ferme de rive gauche, nous passons, sans trop de difficultés, les deux travessões qui contiennent sur cette rive le Rebojo do Jahú.

En amont du Travessões do Jahú et de la Pointe du même nom la rivière présente un « fecho » : des îles ferment la rivière qui descend par des canaux resserrés entre les îles et les îlots du petit archipel.

Dans le canal entre l'Ilha Aranacuara et la terre ferme, nous rencontrons des courants très forts. Sur un point rocheux, à l'ouest, un petit rapide de très peu d'étendue est assez violent pour nous obliger à passer à la corde. Un peu en aval et dans la partie centrale, le rapide se transforme en rebojo.

L'été, le canal entre Aranacuara et la terre ferme sèche presque complètement : ce sont de grandes flaques d'eau sans courant qui les relie.

Maintenant tout ce canal est un long rapide avec un unique courant d'une grande violence.

Nous poursuivons, longeant toujours la rive gauche.

Un gros orage se forme au levant, qui se revêt tout entier de cette teinte d'un bleu noirâtre et brouillé indiquant de prochaines et exceptionnelles averses. Avant que rien ne paraisse bouger un vent impétueux nous arrive, des masses nuageuses qui paraissent d'une immobilité absolue. Puis tout à coup elles s'ébranlent, elles envahissent tout de l'est au nord, elles arrivent sur nous, elles tombent. Plus de spectacle de masses nuageuses étranges de couleur et de mouvement, c'est la pluie, la pluie lente, uniforme, grise, monotone... la pluie !

L'Igarapé da Cajazeira, dont nous passons le confluent rive gauche en aval du Furo do Pequiá, a plus de 20 mètres de largeur à l'embouchure; c'est un « ribeirão grande », comme on dit dans la contrée. On entend, à une petite distance de l'embouchure le bruit d'un rapide; plus haut l'igarapé est, paraît-il, semé de pierres, de rochers et coupé de rapides sans toutefois présenter de fortes cachoeiras. Il serait riche en castanhaes dans la partie supérieure de son cours.

7. — Un pâle soleil fait miroiter d'un éclat métallique les feuilles des palmiers de la rive. Parmi les végétations des marais l'immense rivière s'est frayée un lit étroit semé d'îles basses. Dans le lointain des petites collines bien boisées émergent des forêts de la terre ferme.

Le Furo do Pequiá et la Cachoeira da Maranhão vont enfin nous conduire hors de la région du Tauiry Grande.

Nous allons par ces canaux étroits, prenant « notre reste » du Tauiry. Cette navigation au gancho et à la forquilha est lamentablement agaçante et bête. Dans les paysages où les rames sont frappées en cadence il y a comme un bruit d'ailes d'oiseaux; dans les rapides et rythmiques poussées du canot en avant; il y a une sensation de vie active, normale, heureuse. Dans cette navigation au gancho et à la forquilha, le long de la rive, dans les buissons on va lents et agacés, sales à cause des frôlements, et le mouvement dans lequel on s'en va, a tout juste la grâce qu'offrirait la démarche d'une grosse araignée maladroite. Pagayant ou ramant au milieu de la rivière on respire un air renouvelé, saturé de toutes les puanteurs des pourritures végétales.

Le temps est obscur, humide et chaud, le soleil est invisible, caché derrière l'uniforme grisaille qui pèse sur la terre.

Chaque pointe de buisson double, triple, décuple la force du courant et fait un rapide; et l'on crie, peste, geint et se surmène pour doubler une petite haie qui ne donnerait pas assez de bois pour se chauffer une soirée d'hiver.

Par moment on est littéralement assourdi par les cris de l'équipage et l'on a le corps moulu par les contorsions qu'il faut faire pour éviter les soufflets des branchages ou quelque coup de gancho ou de forquilha malencontreux.

Le *Furo do Pequiá* présente cinq rapides maintenant assez forts pour que nous passions dans les branchages de la rive pour les éviter. On aperçoit de loin, la

rivière libre, à l'extrémité de l'étroite embouchure du furo, et c'est une agréable sensation que de rêver d'un horizon plus vaste et d'un air plus respirable. Ce furo est facile maintenant, en comparaison des difficultés qu'il présente l'été. L'été le canal est étroit et fait des pancadas assez fortes, un « boto » s'est déjà perdu à celle d'amont. Maintenant l'eau coule partout avec violence, non seulement au centre, mais aussi sur les rives où chaque buisson en saillie fait une « pointe d'eau », un petit rapide; toutefois on passe sans trop de peine au gancho et à la forquilha, sauf au quatrième rapide (le deuxième d'amont en aval), qui est assez difficile à vaincre. Le cinquième rapide (le premier en amont) est le plus fort des cinq.

Sur la rive la forêt est serrée. Si l'on a 50 mètres à faire dans le sous-bois toujours humide et sale, on ne les fait que le sabre à la main.

A la sortie du Furo do Pequiá, on retrouve la rivière encore une fois à peu près libre d'îles.

On la retrouve sous la pluie. Pluie en aval, pluie au levant : nous allons escortés. Tout l'orient est dans la pluie, et aussi le nord. C'est d'un bleu épais avec des traînées cendrées. Les rives disparaissent sous la teinte bleu-gris. Des projections de lumière jaune cheminent sur la rivière qui paraît démesurément s'élargir. Il souffle maintenant un vent de trovoada et c'est une trovoada, en effet. Pendant vingt-cinq minutes elle ronfle, soulève de grands flots et nous force à chercher un refuge dans les branchages de la rive où nous nous maintenons fortement. La rivière bondit ainsi qu'un mer démontée; terre et ciel sont noyés dans une pluie fine qui ressemble à une immense et prodigieuse poussière d'eau, poussière fine, cinglante, qui tourbillonne, tombe dru et parfois est projetée horizontalement comme des monceaux de cendre de plomb par une artillerie de rêve.

Nous passons la Praia Alta, un des points bien connus du Tocantins; la Praia Alta est maintenant complètement au-dessous de l'eau.

La région du Maranhão est devant nous, *Cachoeira*, *Rebojo*, *Furo* et *Pedra*.

La Cachoeira do Maranhão se compose de huit travessões successifs, fort rapprochés les uns des autres. C'est une cachoeira moyenne que l'on passe avec une facilité relative, en longeant la rive gauche.

Le Rebojo do Maranhão est rive droite, il n'est dangereux que l'été.

Le Furo do Maranhão, rive gauche, qui sauverait d'une partie de la cachoeira, est malheureusement, difficilement praticable étant par trop obstrué.

La Pedra do Maranhão est une pointe de la rive gauche, en deçà du furo et sur la rive du grand canal de la rivière; c'est une énorme masse de roche encore en partie émergée.

8. — La nuit n'a été que vent, orage et pluie. Comme on se réveille, la pluie tombe toujours fine, froide, pénétrante, monotone et triste sous le ciel gris.

On va, par les buissons de la rive gauche, poussant de la forquilha aux capueranas, s'accrochant du gancho à des touffes de palmiers épineux poussés parmi les buissons noyés qui bordent la terre ferme. Partout les moustiques font rage. Par endroits la rivière libre apparaît entre les branchages plus grêles.

Un peu au-dessus du Rebojo do Lourenção, maintenant pas dangereux, c'est, — pour nous —, la *Sahida do Tauiry*, — l'*Entrada* pour qui vient d'amont.

En amont du Tauiry et en aval de l'Estirão da Praia da Rainha se trouve un petit village appelé Bocca do Tauiry — un hameau de cinq baraques. Un peu en amont, rive droite, habitent à une petite distance, dit-on, dans les forêts centrales, des Indiens encore peu connus, les Gaviões.

On peut considérer qu'ici commence une nouvelle section du Tocantins.

CHAPITRE V

Du Tauiry à l'Estirão da Praia da Rainha, — M. Raymundo Liart et les Indiens Gaviões. — Paysages calmes. — Lago Amitaú. — Village abandonné do Lago Vermelho. — Région des lacs du Lago Vermelho. — Estirão do Jacaré. — Les marais et la nuit. — Furo do Veado et Furo do Macaco. — *Burgo Agricola de Itacayuna*. — Paysages du ciel et de la pluie. — La Tapera de Itacayuna. — Le Rio Itacayuna. — *Travessão do Secco Grande*. — *Cachoeira do Tauirysinho*. — *Travessão do Landit*, *Travessão da Ronca*, *Travessão da Mãe Maria*. — Picada de Imperatriz à la Plage du Jacaré. — *Travessão do Taïtétú*, *Travessão do Bacabal*. — Encore les Gaviões. — *Travessão dos Araras*. — *Travessão da Ponta da Ronca* et *Travessão da Ponta do Armazem*.

Du Tauiry à l'Estirão da Praia da Rainha on suit les convexités d'une « beirada » en demi-cercle où l'eau roule avec des rapidités de torrent. Par moments la violence du courant nous oblige à prendre par les buissons inondés de la rive. On se fraye comme on peut un passage à travers le taillis vierge, mais bientôt il faut renoncer à naviguer « dans la forêt » pour aller à nouveau braver l'impétuosité du courant de la rivière libre.

Au-dessus du Tauiry ce sont des premiers estirões de rivière passablement rétrécie avec des rives plates et par suite inondées sur de grandes étendues.

La rivière, gonflée, charrie des arbustes, des arbres que la crue a déracinés sur quelque rive friable.

Le courant est très fort dans le grand estirão presque rectiligne qui venant de la Praia da Rainha se poursuit jusqu'au Tauiry Grande, sauf, toutefois, dans la partie appelée Poção, où, l'île surtout, le courant est presque nul.

C'est un habitant de cette région du Poção, un M. Raymundo Liart, qui aurait, à ce qu'il dit, noué récemment des relations avec des Indiens qui

apparaîtraient de temps à autre sur la rive orientale et qui seraient supposés être des Gaviões — ensemble de faits trop peu connus ou trop peu certains pour que la critique positive ait à s'en occuper aujourd'hui.

L'Estirão da Praia da Rainha va du Tauiry Grande à l'Estirão do Jacaré. La Praia da Rainha qui donne son nom à l'estirão est située rive gauche; elle est maintenant complètement couverte. L'été la Praia découvre sur une grande étendue du lit de la rivière, englobant trois petites îles maintenant entourées d'eaux profondes. Rive gauche, l'été, le canal sèche à peu près complètement, les petites montarias elles-mêmes n'y trouvent qu'insuffisamment d'eau; c'est rive droite que se trouvent les plus grands fonds, fonds suffisants, même au cours de l'été, non seulement pour les plus fortes igarités mais encore pour les petits vapeurs de l'Araguaya. La grande plage, quand l'étiage est à son maximum, rétrécit sensiblement le canal libre de la rivière, toutefois la largeur du canal reste suffisante pour le passage et les mouvements des petits vapeurs, — quand des vapeurs auront à passer par là.

Nous longeons la rive gauche. Derrière la plage, la forêt, basse et marécageuse, est partout noyée; c'est à une assez grande distance dans l'intérieur qu'il faut aller chercher la terre ferme.

En amont de la Plage la rivière descend d'une poussée puissante mais ralentie; le grand « estirão », d'une majestueuse coulée, brille au soleil comme une prodigieuse route qui serait revêtue d'argent neuf; ce n'est qu'aux « pointes », aux petits caps de la rive, que l'énorme poussée uniforme s'irise dans des courants brusques, soudain impétueux et bruyants.

9. — Après une nuit sans pluie, une matinée douce, un peu lourde; un ciel pâle presque pas brouillé, avec des zébrures de nuages clairs d'où tombe un jour incertain, crépusculaire. Le Tocantins, aux allures maintenant pacifiques, roule des eaux lentes, unies comme un miroir et qui paraissent aussi comme endormies sous la somnolence des forêts et des cieux. Les rives, d'une immobilité rigide sous un ciel sans brise, des nuages gris-perle qui semblent avoir la fixité et la rigidité d'un métal peint, se mirent dans le flot qui s'écoule.

Un petit batelão passe sur la rive opposée descendant lentement la rivière avec un équipage restreint.

C'est à peu près vers la partie médiane de l'Estirão da Praia da Rainha que

se trouve, rive droite, un Lago Amitaú qui serait, paraît-il, assez vaste et très poissonneux. Les gens de la région iraient fréquemment y faire des pêcheries. L'émissaire du lac serait praticable en tout temps. Le lac serait unique, sans aucune ramification dans l'intérieur.

Des terres basses et broussailleuses, actuellement inondées, se succèdent sans interruption sur la rive gauche — que nous suivons, et sans doute aussi sur la rive droite. La terre ferme, la grande forêt doivent être à d'assez grandes distances dans l'intérieur. Pendant des heures nous allons scrutant, sondant la rive pour y découvrir quelques mètres carrés émergés, — pour y déjeuner, — pour y dormir. Rien.

Nous voici à la Capuera du *Villagem do Lago Vermelho,* en amont de l'Estirão da Praia da Rainha et à quelques kilomètres au nord de la région dite du Lago Vermelho.

Le Villagem do Lago Vermelho a été abandonné, l'année dernière, par ses habitants; il reste actuellement une seule case habitée, celle qui est tout à fait dans le haut du village, du côté amont. Le reste des habitants est allé s'établir dans les parages du Lago Vermelho. La raison de l'abandon du Villagem a été une invasion de « formigas de fogo » qui, depuis leur conquête, n'ont pas abandonné la place. J'envoie à une des casas les plus rapprochées de la rivière un de mes hommes en reconnaissance, il revient aussitôt en courant, se démenant comme un possédé. Finalement il plonge avant de venir à bord : il noie les fourmis qui l'ont envahi des pieds à la tête.

Le Villagem se composait de neuf cases, huit ont été abandonnées et celle d'amont va l'être, paraît-il, bientôt. Devant le village, en pleine rivière, un rideau d'arbres et de buissons dessine, aux grosses eaux, comme un avant-port. L'été, cet avant-port est à sec et devient une sorte de promenade.

Un peu en amont du Villagem, dans un fond qui unit l'Estirão da Praia da Rainha à l'Estirão do Jacaré, débouche l'émissaire du Lago Vermelho ou plutôt de l'ensemble des lacs qui communiquent avec le dernier, le plus au sud et le plus important d'entre eux, le Lago Vermelho. Cet émissaire débouche derrière de petits saranzaes qui ne le dissimulent qu'en partie; il paraît être, à l'embouchure, de la dimension d'un igarapé moyen : à peu près une trentaine

de mètres de largeur. La région est basse et paraît noyée sur de grandes étendues.

Par l'émissaire ou Igarapé do Lago Vermelho on pénètre, de lac en lac, jusqu'au Lago Vermelho avec plus ou moins de difficultés, difficultés qui, l'été, permettent à peine le passage aux plus petites montarias.

Cette région des « lacs du Lago Vermelho », comme on dit communément dans la contrée, commence à être connue grâce aux habitants du « Villagem do Lago Vermelho » qui, depuis la récente invasion des formigos de fogo, s'y sont portés pour y pêcher le pirarucú et y établir quelques baraques qui peut-être se transformeront plus tard en un village définitif d'agriculteurs et de pêcheurs. Il s'y trouverait actuellement une cinquantaine d'habitants environ. Les principaux lacs sont, d'aval en amont, ceux da *Ressaca*, da *Marreca*, do *Miranda*, dos *Patos*, do *Pedreira*, le Lago *Grande*, le Lago *Redondo* et le Lago *Vermelho*, le plus vaste, au pied du morro qui porte son nom. Ce nom de Lago Vermelho serait dû à la couleur rougeâtre des eaux du lac. Du confluent de l'émissaire avec l'Araguaya on met un jour, l'hiver, pour remonter les lacs jusqu'au Lago Vermelho. On trouverait aussi, paraît-il, d'autres lacs de chaque côté de cette ligne des lacs du centre. L'été, à cause des barrages d'herbes, il est extrêmement difficile de remonter les lacs jusqu'au Lago Vermelho.

Entre cette ligne de lacs et l'Araguaya jusqu'à l'Estirão do Jacaré et au Furo do Macaco ce sont des terres basses, marécageuses, à travers lesquelles l'hiver, les eaux de l'Araguaya vont rejoindre le Lago Vermelho et les lacs de son système.

Les huit lacs qui vont du Lac da Ressaca au Lago Vermelho, plus d'autres lacs que l'on dit exister de chaque côté de la coulée centrale, semblent indiquer que cette coulée de lacs pourrait bien n'être qu'un ancien lit de l'Araguaya, lit qu'aurait fait abandonner une cause géologique ou géographique inconnue.

L'Estirão do Jacaré s'étend de l'Estirão da Praia da Rainha aux environs du Burgo de Itacayuna, présentant d'assez grandes largeurs bien que la partie orientale de la rivière soit occupée par les grandes *Ilhas do Jacaré* et *de João Vaz*.

La rivière charrie. Parfois ce sont des touffes d'herbes, parfois des espèces de nénuphars, parfois des arbres. Quelques-uns de ces arbres sont de grande dimension, ils descendent le tronc en avant, les racines hautes au-dessus de l'eau comme un pavillon planté en proue.

Rive gauche une partie des eaux du Tocantins se poussent à travers les forêts

Burgo Agricola de Itacayuna, amont.

jusqu'à la région du Lago Vermelho; actuellement tout est inondé jusque-là.

C'est par une après-midi d'été que nous contemplons ces paysages d'hiver. L'azur du ciel est sans une tache et se reflète dans le flot que dore par endroits le soleil qui lentement s'abaisse sur les marais. L'ombre gagne, les moustiques soudain surgissent, leur bourdonnement broche son rythme énervant sur les bruits parfois étranges de la nuit. Le marais, sinistre, semble s'emplir de grouillement de larves, les eaux équatoriales, échauffées, dégagent des miasmes

tièdes et semblent être en genèse de quelques échantillons nouveaux dans l'ordre de la vermine ou des microbes.

Nous cherchons, pour y dormir, un coin de forêt qui ne soit pas inondé, mais on ne trouve rien et il faut dormir dans l'igarité.

10. — Les terres noyées continuent, — les rives sont noyées, sauf de rares exceptions, jusqu'au Tapirapé, jusqu'à Leopoldina....

Les îles aussi sont inondées. Toute la grande Ilha do Jacaré est sous l'eau excepté quelques points de la partie amont. Elle est recouverte, comme les terres d'en face, d'une végétation marécageuse, basse, maigre, rachitique.

Le Furo do Veado, le Furo do Macaco traversent les mêmes terres misérables. Ce ne sont, à perte de vue, que des buissons de deux à trois mètres de hauteur d'où émergent de très rares grands arbres eux-mêmes poussés là rachitiques et souffreteux; quelques palmiers chétifs souvent découronnés, décapités, le tronc courbé, tordu sous l'effort répété des vents réguliers ou par l'action capricieuse des tempêtes qui poussent à travers ces mornes espaces les nuages qui recèlent les grandes pluies.

Un torrão (petite partie de terre non inondée) se présentant à nous pour y déjeuner, les hommes en profitent pour y tuer le premier gibier du voyage : un hocco pintado et un tatou, modeste chasse que nous devons considérer, par ce temps d'inondation, comme exceptionnellement heureuse.

De l'Estirão do Jacaré pour gagner le Burgo de Itacayuna nous aurions pris le Furo do Macaco, si son extrémité supérieure n'était quelque peu obstruée; nous avons pris le Furo do Veado, un peu en retrait de la grande rivière, sur la rive gauche.

De ces furos au Burgo, établi sur les premières rampes d'une colline, c'est la suite des marais du Lago Vermelho. Heureusement que les vents dominants viennent du sud et non du nord.

11. — Le Burgo agricola de Itacayuna est situé à l'extrémité nord-ouest d'une chaîne de collines qui, à partir du confluent du Rio Itacayuna, à l'est-sud-est, rejette le Tocantins dans un estirão ouest-nord-ouest d'une dizaine de kilomètres environ. Il paraît à l'abri des émanations, des intoxications palustres de la région des marais du Lago Vermelho, les vents dominants emportant ces miasmes vers la région du nord. De plus il semble aussi être

suffisamment protégé contre les marais de l'embouchure de l'Itacayuna par la chaîne des collines de l'Itacayuna au Lago Vermelho, chaîne qui constituerait, à ce qu'il semble, un isolateur suffisant. Aussi bien, le vent du sud devant pousser vers l'Ile Itacayuna et la région qui est au nord les miasmes des marais

Burgo Agricola de Itacayuna, aval.

du Bas Itacayuna, l'emplacement actuel du Burgo ne doit-il guère avoir à en souffrir.

La *population* totale actuelle du Burgo est, d'après M. Carlos Gomes Leitão, le directeur, de 80 personnes, hommes, femmes et enfants.

Le Burgo actuel a été commencé en juin dernier, ce qui donne actuellement (février 1897) *moins de neuf mois de travail* — toujours d'après M. Carlos Gomes Leitão qui m'a fourni, concernant le Burgo, tous les renseignements que je n'ai pu prendre ou contrôler par moi-même.

L'*état sanitaire* du Burgo, après comme pendant les défrichements, a été

satisfaisant. Ne sont morts, n'ont été gravement malades que ceux qui étaient revenus de la première tentative — la Tapera du confluent de l'Itacayuna — déjà intoxiqués par ce milieu malsain où l'impaludisme tua, en neuf mois environ, 19 colons sur 100 environ que Carlos Leitão amenait avec lui; — mortalité énorme de 25 pour 100 par an! Et cette mortalité, au Burgo actuel, des malades de la Tapera n'a été que de 8 personnes sur un nombre considérable de malheureux qui étaient revenus de la première tentative d'installation dans un état plus ou moins grave de maladie.

Le *personnel* des survivants restés fidèles se compose-t-il de bons agriculteurs et d'agriculteurs laborieux? Il paraît malheureusement évident qu'il faut répondre à cette double question sinon par une négative absolue, du moins avec une foule de restrictions, de réserves, de réticences. Il semblerait que les « colons » auraient assez peu de goût ou d'aptitudes pour leur métier d'agriculteurs, — ou peut-être encore que le travail « en grande famille », sous une hiérarchie, sous une direction, ne leur plairait guère et qu'ils préféreraient affronter les risques et les difficultés du travail individuel, — l'indépendance qu'il peut procurer semblant être pour eux le souverain bien. Les tentations du travail de la borracha et même de la castanha paraissent être aussi sur eux d'un assez puissant effet car déjà un certain nombre des « colons » ont quitté le « burgo » pour se faire seringueiros ou castanheiros. Ce nombre est encore restreint, une demi-douzaine tout au plus, mais l'exemple est contagieux.... D'autres quittent volontairement le Burgo pour s'établir à des distances plus ou moins grandes, faisant d'abord une roça pour avoir le temps de s'orienter dans l'avenir. Toutefois ceux qui se désagrègent, seringueiros, castanheiros, roceiros, ne sont-ils encore qu'une petite minorité, le plus grand nombre reste au Burgo et paraît vouloir y rester... quitte à profiter des récentes découvertes qu'on a faites de seringaes voisins, sans abandonner complètement, du moins tout de suite, ce pauvre Burgo Agricola déjà menacé bien qu'encore fort insuffisamment assis sur ses bases.

Les *plantations*, au Burgo, ne consistent encore qu'en manioc, riz, maïs et canne à sucre, cultures dont l'étendue totale est modeste pour une population de 80 personnes. Les roças sont au nombre de deux; la plus ancienne s'étend des casas du Burgo à la serra, la nouvelle occupe, de l'autre côté de la serra,

une petite vallée que baigne un igarapé minuscule qui débouche au bas du burgo. Si l'on mentionne encore quelques haricots, quelques pieds de tabac, quelque jardinage, on aura, je crois, recensé toutes les cultures du Burgo. Le directeur a l'intention de faire de grandes plantations de canne pour fabriquer de la cachaça sur place, il étudie la question d'un appareil distillatoire à

Burgo Agricola de Itacayuna.

demander à Pará, mais ce n'est encore là qu'un projet. Pour ce qui est de plantations de café et de cacao dont on parle aussi quelquefois, étant d'un rendement assez lointain et comportant d'assez grosses dépenses immédiates, ces plantations seront sans doute ajournées après l'époque des premiers succès.

Le *bétail* est la pièce de résistance dans l'inventaire des richesses du Burgo. Le « burgo » aurait, paraît-il, une centaine d'animaux d'espèce bovine, bœufs, vaches et veaux, dans le pâturage malheureusement trop petit de l'Ilha de João Vaz d'ailleurs presque complètement noyée pendant l'hiver et ne se

prêtant guère à l'élevage. Il est vrai qu'il n'existe pas de campos naturels dans toute la région voisine.

Pour ce qui est du *Village* en lui-même, avec ses quelque douze ou quinze casas ou paillotes éparses dans la capuera en bas de la roça qui s'étend jusqu'à la serra, il n'offre que le pittoresque de sa situation sur la pente de la colline. Si ces constructions, d'ailleurs toutes provisoires, arrivaient à se pousser au second plan de la colline, sur la rampe où doit s'élever la future maison d'école, elles bénéficieraient d'une ventilation rare, capable d'assurer, à ce qu'il semble, une situation sanitaire satisfaisante ou même excellente.

Tel est, en gros, l'état actuel du Burgo Agricola de Itacayuna. C'est peu de chose encore, sans doute, mais l'emplacement paraissant bon, l'œuvre pourrait, avec de vrais colons agriculteurs, arriver à se développer et à prospérer. Il me parait que cette région de fortes collines bordant la rivière conviendrait parfaitement à la colonisation européenne.

14. — Après trois jours passés au Burgo où j'ai fait abattre, saler et sécher un bœuf pour nos provisions de route, je poursuis vers l'Araguaya en même temps que deux autres igarités dont l'une se rend à S. Vicente, où, étant plus petite, elle arrivera première.

Les collines de la rive gauche se succèdent sans interruption du Burgo au confluent de l'Itacayuna.

En face c'est la longue Ilha das Novilhas continuant, en amont, l'Ilha de João Vaz. Cette autre île est également de terres noyées avec quelques rares *torrões* toujours émergés.

Nous allons par un ciel sans lumière, ciel étrange et particulier, sans doute, à certains parages de cette curieuse terre amazonienne. On y voit mal pour lire, sous ce ciel, à dix heures du matin, et, cependant, il n'y a point de voûte compacte de nuages : on dirait seulement que le soleil a soudainement perdu la moitié de sa lumière.

De ce ciel étrange il tombe quelque chose, qui n'est ni du brouillard ni de la fumée, mais qui participe des deux. Cela ne mouille pas, mais on n'y voit plus. Puis, au bout d'un quart d'heure, cela se résout en une pluie qui tombe dru, tout en restant fine et fumante et qui efface absolument toute sensation du paysage terrestre.

Et après cette pluie qui a nettoyé le ciel voici encore de gros nuages qui se reforment et qui s'en vont garnir à nouveau l'horizon un instant dégarni. De toutes parts la pluie assiège, la pluie bloque, et quand, enfin, elle tombe en avalanche, remplissant l'étendue de son crépitement et de ses fumées, notre œil et notre âme en ont maintenant une telle accoutumance qu'il nous semblerait étrange de voir se passer tout un jour sans que le ciel n'accomplisse sa fonction, qui est évidemment de verser sans répit ses cataractes sur la terre.

Comme nous nous rapprochons du Fundo où se trouve le confluent de l'Itacayuna, les montagnes riveraines, sans présenter une plus grande altitude, deviennent plus abruptes; la seconde de ces montagnes en descendant du Fundo do Itacayuna est le plus à pic sur la rive : elle s'élève brusquement au-dessus de l'eau par une rampe d'une dizaine de mètres de hauteur.

La *Tapera de Itacayuna*, première tentative de M. Carlos Leitão pour l'établissement du « Burgo Agricola », se présente à nous avec trois paillotes encore debout. L'emplacement, une petite étendue de terre plate et basse entre des collines qui l'enserrent, était réellement mal choisi. L'expérience a démontré que le lieu était malsain, puisque la mortalité y atteignit le chiffre énorme de 19 pour 100 en 9 mois.

Le défaut principal de ce premier essai de Burgo était d'être colloqué bien exactement entre des montagnes qui l'obligeaient à recevoir et à garder les miasmes du marais voisin. Du Rio Itacayuna aux montagnes de la Tapera ce sont des terrains noyés et marécageux comme ceux qui s'étendent du Burgo actuel au Furo do Macaco. Mais les vents généraux étant à peu près sud ou sud-est, les miasmes des marais du Furo do Macaco n'incommodent pas le Burgo actuel, tandis que ceux de l'embouchure de l'Itacayuna règnent sur la Tapera où ils ont, en neuf mois, empoisonné 19 pour 100 des colons.

Le *Rio Itacayuna*, de 80 mètres environ de largeur au confluent, débouche dans un vaste marais qui s'étend surtout entre la rive droite de la rivière et les montagnes de la Tapera.

L'Itacayuna a été remonté récemment par les frères Pimentel, qui, me dit Carlos Leitão, firent leur voyage à ses frais, dans l'intention de « découvrir » des *campos geraes*. Les frères Pimentel remontèrent l'Itacayuna en montaria pendant onze jours « de bonne marche ». Les huit premiers jours ils remar-

quèrent que l'Itacayuna, qui s'élargit dans l'intérieur, conservait une direction générale est-ouest. A la fin de ces huit jours l'Itacayuna bifurque en deux bras, qui paraissent d'égale importance, l'un continuant la direction générale est-ouest, l'autre venant du sud, où il coulerait à peu près parallèlement à l'Araguaya. Au-dessus de la bifurcation les explorateurs s'engagèrent dans le bras septentrional, qui leur avait paru un peu plus large et ils le remontèrent pendant trois jours, à la fin desquels ils rencontrèrent une assez forte montagne, dont ils firent l'ascension et du haut de laquelle ils virent, non point des campos, mais des forêts basses et rabougries, des *catingas* et d'autres indices de la proximité des campos, qu'ils ne découvrirent point, mais dont ils conjecturèrent la probabilité.... Tel est du moins, d'après M. Carlos Leitão, le récit primitif des frères Pimentel, tel qu'il lui a été fait à lui-même. Cette exploration du bras nord de l'Itacayuna, pour y découvrir des campos, est d'ailleurs une idée passablement singulière, personne à l'Araguaya n'ignorant que des campos immenses, les Campos des Cayapós, s'étendent à peu près sans interruption dans l'intérieur, en retrait de la rive gauche de l'Araguaya, depuis les sources du Tapirapé jusque par le travers de Martyrios. Les gens de la Barreira y ont même déjà près de 2 500 têtes de bétail. Mais il est, dans cet intérieur amazonense, quantité de braves gens qui se mettent de temps à autre, de la meilleure foi du monde, à *découvrir l'Amérique*.... Ils sont d'ailleurs bien excusables : en raison de la rareté des communications, du peu de fréquence des rapports, ce qui demeure le grand mystère pour les bonnes gens de l'Itacayuna est le fait banal pour les vaqueiros de la Barreira, et s'il est inexact, comme dit Carlos Leitão, que des campos quelconques aient été vus jusqu'à ce jour dans l'Itacayuna, voici, en revanche, quelques années déjà qu'un troupeau de près de 2 000 têtes de bétail se développe dans les Campos Geraes des Cayapós, campos qui vont des sources du Tapirapé au parallèle de Martyrios sur une étendue de plus de 500 kilomètres! Où les gens de l'Itacayuna veulent aller en véritables Christophe Colomb, les gens de la Barreira s'en vont modestement traire, chaque matin, leurs vaches familières!

L'Itacayuna, d'après ce que racontèrent les hommes de l'expédition, présenterait de nombreux travessões, une centaine jusqu'au point où on est parvenu dans le bras nord, mais ces travessões seraient faibles. On ne rencon-

trerait qu'une cachoeira un peu forte, à deux jours au-dessus de l'embouchure.

D'après des renseignements complémentaires obtenus dans l'Araguaya et d'après mes indications personnelles, le bras sud de l'Itacayuna prendrait ses sources dans la grande chaîne qui passe au couchant de la Barreira, et le bras nord aurait probablement les siennes dans les montagnes qui limitent à l'est le bassin inférieur du Rio Fresco.

15. — En amont de l'Itacayuna, sur les deux rives, tout est inondé. Le Travessão do Secco Grande, petite cachoeira d'été, est maintenant au fond.

Les rives de terre ferme, de terre émergée, deviennent une exception rare.

Déjà les eaux du Tocantins et de l'Araguaya laissent leur trace distincte dans le lit commun : l'eau de l'Araguaya est plus propre, plus claire, celle du Tocantins plus trouble, sensiblement plus vaseuse ; rive droite celle du Tocantins, rive gauche celle de l'Araguaya, se conservent, chacune sur sa rive, avec les caractères qui lui sont propres. Elles n'arrivent à se mêler complètement qu'au Tauiry Grande.

Nous prenons par la rive droite pour éviter les courants de la rive gauche qui sont, paraît-il, plus violents.

Rive droite ce sont les mêmes paysages marécageux, des embaúbas poussés en pleine rivière, des buissons épars flanquant les rives et presque complètement recouverts par les eaux de crue, puis la forêt inondée sur des profondeurs inconnues. Il y a évidemment de la terre ferme dans l'intérieur mais rien ne la fait soupçonner.

Notre rive droite est loin d'être exempte de courants; il paraît qu'ils sont moins nombreux et moins forts que sur la rive gauche, toutefois ils ne sont pas rares et ce n'est pas sans peine qu'on les franchit au gaucho et à la forquilha.

Le ciel est plein de nuages sombres. La grande rivière, maintenant libre d'îles et de saranzaes, étend au loin son flot que rien ne ride, réfléchissant, avec une tristesse accrue, les mornes paysages du ciel.

Des botos familiers jouent autour de nous, paraissant sortir, parfois, de certains coins de marais pleins de « canna brava ».

Parfois le marais, au lieu de présenter une bordure continue, ininterrompue, est découpé de canaux, où stagne, plus qu'elle ne coule, l'eau d'inondation. Et

c'est parfois à une pointe d'embaúbas ou à de maigres broussailles de cette végétation déchiquetée que se produisent les courants les plus violents.

On ne peut accoster nulle part, tout est inondé. Et, de la terre noyée au ciel qu'enténèbrent d'énormes et compacts amoncellements de nuages épais, ce sont les eaux des pluies qui tombent, qui tombent inexorablement, partout et sous toutes les formes, en amont et en aval, à droite et à gauche, par fines fumées, par brusques petites averses, ou à torrents.

Les terres de la rive gauche, avant de prendre la Cachoeira do Tauirysinho sont hautes, montagneuses, du moins à une petite distance dans l'intérieur ; celles de la rive droite restent marécageuses.

La Cachoeira do Tauirysinho, dont le canal est entre la rive gauche et l'île centrale, se compose d'un unique travessão assez médiocre en tout temps.

On donne le nom de région du *Tauirysinho* au petit espace comprenant les *cachoeiras ou travessões do Tauirysinho, do Landit, da Ronca* et *da Mãe Maria* entre les Estirões do Matto baixo et do Bacabal. Cet appellatif, assez peu justifié, vient de ce qu'on trouve dans cette région, comme dans le Tauiry Grande, — bien qu'en proportion beaucoup plus modeste, — des saranzaes faisant partout rapides.

Actuellement la Cachoeira do Tauirysinho est complètement au fond; l'été elle présente des rapides se succédant dans un canal assez étroit, bordé de chaque côté de « pedraes » ou de « pedrarias », comme certains canaux du Xingú. Nous prenons par la rive droite pour éviter la violente poussée des eaux du grand canal. Entre la rive de terre ferme et une île parallèle à celle de l'autre côté de laquelle, l'été, est la cachoeira, nous luttons, du gancho et des forquilhas, contre un courant assez fort, mais qui toutefois ne nous oblige pas à mettre l'espia (le câble).

Dans toute cette région la moindre pointe de buisson faisant angle sur le courant occasionne un rapide plus ou moins violent. Parfois le courant occasionné par cette pointe gagne la moitié de la rivière, parfois aussi, chose singulière, les rives ont des eaux calmes et un rapide s'étend longitudinalement entre les rives tranquilles du Tocantins!

Au-dessus de la Cachoeira do Tauirysinho les marais de la rive droite continuent, de même que les courants à chaque pointe.

Nous poursuivons dans ces étranges régions par un après-midi bien inattendu fait de plein ciel, de soleil clair et de brise fraîche, sans un nuage, sans la moindre menace d'orage ou de pluie.

Le pollen des embaúbas voltige, tourbillonne et tombe, tombe en fine pluie de petits points blancs.

Puis en quelques minutes le temps se fait obscur. C'est un voile compact,

Trois de mes canotiers : João, Raymundinho, Pedrão.

massif, de nuages gris foncé, sans une éclaircie, sans le moindre trou d'azur libre.

Des botos jouent par troupes à la surface du flot bleuâtre, flot que zèbre de traînées blanches je ne sais quelle mystérieuse lumière filtrant de la voûte compacte des nuages. Les botos, que semble émouvoir la tempête qui se prépare dans le ciel, sortent à moitié hors de l'eau, semblent regarder vaguement là-haut en soufflant bruyamment, puis ils plongent pour reparaître plus loin.

Par nos rudes journées plusieurs ganchos et forquilhas sont bientôt hors d'usage. Aussi est-ce un spectacle fréquent que celui que nous donnent en ce moment nos hommes, tous grimpés sur un piranheira pour y couper des crochets de ganchos et des fourches de forquilhas.

Après une journée de sérieuses fatigues, voici la nuit et avec elle la menace d'être obligés de dormir dans l'igarité. Toutefois par delà les terres noyées de la rive droite nous « devinons » des terres hautes. Nous nous frayons, à coups de sabre, à coups de hache, un passage à travers la végétation du marais et nous arrivons... à une picada en assez bon état! C'est la PICADA ouverte par M. PENNA DE IMPERATRIZ A LA PLAGE DU JACARÉ, en vue d'amener à Pará le bétail des sertões du Nord de Goyaz et du Sud de Maranhão. M. Penna a déjà conduit quelque bétail par cette voie. La picada a été quelque peu sabrée, très peu, c'est la marche des bœufs qui a fait véritablement l'aménagement du sentier. M. Penna voudrait maintenant terminer son entreprise en amenant sa picada de la Plage du Jacaré à un point où le Haut Capim est accessible à la navigation à vapeur, transportant ainsi, par terre puis par eau, sur le marché de Pará, le bétail des sertões du Nord Goyaz et du Sud Maranhão. En réalité ce sont les seuls dangers d'Itaboca qui ont suscité le projet de ce chemin par terre de plus de 300 kilomètres pour arriver, non à Pará, mais à la grande courbe orientale du Capim, encore à 300 kilomètres de Pará. D'ailleurs ce chemin « privé » de la rive droite ne pourrait guère faire tort au chemin public, qui existe pour le même objet, de l'Ilha da Sapucaya à Tapepucu, sur la rive gauche, chemin plus court, gratuit et qui existe.

16. — Le TRAVESSÃO DO LANDIT, les TRAVESSÕES DA RONCA, rive gauche, et DA MÃE MARIA, rive droite, sont des travessões moyens, peu dangereux l'hiver et offrant, l'été, suffisamment d'eau pour le passage des petits vapeurs.

Le plus important des trois, le TRAVESSÃE DA MÃE MARIA est à l'heure actuelle complètement sous l'eau. Il présente, au centre, un canal franc de un à deux mètres de profondeur aux basses eaux et qui n'offre maintenant qu'une poussée d'eau médiocre. Aux eaux moyennes, alors qu'il est le plus redoutable, le travessão fait un petit rebejo jamais périlleux et maintenant insensible.

L'Igarapé da Mãe Maria, rive droite, est travaillé par des castanheiros qui y sont, en ce moment même, à faire la récolte.

17. — Le long et large Estirão do Bacabal déroule devant nous son énorme ruban d'argent.

Du côté de l'est on voit s'élever des vapeurs d'un jaune très clair, avec des rayures verticales roses passant au bleu cendré en s'éloignant du centre, et indiquant le point où le soleil se lève, ordinairement. Mais il se passe maintenant des jours et des jours sans que la compacte et ténébreuse voûte des nuages laisse parvenir jusqu'à nous le moindre rayon de l'astre caché.

Des nuages sales dans le ciel, des brouillards blafards sur les eaux, et pour ce qui est de la terre elle n'est représentée que par d'interminables marécages d'où sortent, de jour et de nuit, bourdonnant et piquant, des moustiques par milliers.

Tout le long de ce grand Estirão do Bacabal, nous luttons, à chaque pointe, contre un courant assez fort. Parfois le courant, triomphant de l'effort de nos hommes, rejette brusquement l'igarité parmi les branchages qu'elle brise dans la violence de sa poussée.

Le Travessão du Taïtétu, rive gauche, dans un fond demi-circulaire de la rivière, est continué, rive droite, par le Travessão do Bacabal. Ces deux travessões sont maintenant complètement couverts, la rivière n'y ride même pas et son courant n'y est pas sensiblement plus rapide qu'ailleurs. On passe par un petit saranzal de la rive droite où quelques buissons et quelques touffes d'herbes brisent l'impétuosité du courant. Le canal pour le vapeur est au centre, et franc même au cœur de l'été.

Il paraît qu'on aurait vu, dans ces derniers temps, des Indiens Gaviões se montrer sur la rive droite du Tocantins, entre le Travessão da Mãe Maria et celui du Bacabal.

L'inondation est générale. Parfois, derrière une pointe qui, de loin, paraît haut boisée, on découvre, quand on arrive sur les hauts buissons qui flanquent la rive, un immense marais bordé d'une lisière de forêts inondées et semé d'îles de terres un peu plus hautes mais prises elles aussi pourtant par la périodique inondation hivernale. Il faut arriver aux premières montagnes pour rencontrer les premiers espaces émergés présentant quelque étendue.

Parfois quelque futile détail du paysage évoque je ne sais quelles idées de grands désastres et de cataclysmes. Voici descendre un énorme tronc

d'arbre que la crue charrie comme elle ferait d'un roseau. Les puissantes racines de l'arbre arraché passent les premières comme un pavillon en proue; après le tronc les branchages mutilés viennent en poupe. Or, des passagers sont juchés tout en haut des racines émergées, silencieux et immobiles, voguant au gré des traîtrises et des fureurs des eaux de crue déchaînées : ce sont trois petits oiseaux, fatigués sans doute, qui ont pris passage sans souci à bord de ce Leviathan des grandes eaux.

Le Travessão dos Araras est assez fort, rive gauche, à la pointe d'aval de l'Ilha dos Araras. Nous prenons par la rive droite où le travessão est maintenant à peine perceptible à la pagaye; c'est de ce côté qu'est le canal pour le vapeur, canal facile et sans danger, même au fort de la sécheresse.

En amont de l'Ilha dos Araras, sur les deux rives, ce sont des marais à végétation basse et maigre, au nombre des plus tristes, des plus désolés de la région.

En vain cherchons-nous un « torrão », rien, le marais à perte de vue! Et nous allons encore dormir dans l'igarité amarrée à une branche de la rive, les matelots sur la tolde ou à l'avant, nous deux sous la tolde dont nous fermons les portières en rideaux. Le pilote a fait couper les branchages qui accostaient afin d'éviter, dit-il, l'embarquement clandestin de quelqu'un de ces dangereux petits serpents des beiradas que la fraîcheur de la nuit pourrait, d'aventure, pousser à chercher quelque chaleur de notre côté.

18. — La nuit est une nuit de pluie et d'orages. On se réveille moitié énervés, moitié ankylosés. La tente de campagne avait été armée à l'avant de l'igarité, la protection a été suffisante contre la pluie, mais non pas contre l'humidité et le froid qu'elle dégage, la nuit surtout.

Les hauteurs de la rive gauche, collines médiocres, se continuent en face des marais de la rive droite. Une petite agglomération de 4 baraques, *Prata*, est installée dans une roça au pied d'une de ces collines.

Une assez grande île s'allonge près de la rive droite flanquée d'une île plus petite en aval et d'une autre en amont. Entre cette île et la terre ferme, — le marais, — un furo étroit où l'eau court avec une grande force, mais cependant moins rapide et moins puissante que dans la grande rivière. L'île est elle-même inondée à plus de 2 mètres, et les eaux grossies la découpent en plusieurs

sections. On s'engage dans ce furo de marécages. Du côté de la terre ferme c'est une série de buissons plus ou moins serrés les uns contre les autres, avec des échappées sur un intérieur qui ne laisse voir que des profondeurs de végé-

Mon équipage au repos.

tations marécageuses très basses. Il sort de là dedans un peu de fraîcheur, quelques odeurs âcres et beaucoup de moustiques.

Pour éviter la violence des courants, nous faisons des chemins singuliers : entre notre grande île coupée en sections par la crue et la petite île qui la

flanque en amont les branchages sont tellement rapprochés, — enchevêtrés — que c'est à coups de hache qu'on ouvre un passage à l'igarité.

Puis, tout de suite en amont, par le temps obscur, humide et triste de la pluie qui menace, nous passons le Travessão da Ponta da Ronca que continue, rive gauche, le Travessão da Ponta do Armazem, deux petits travessões qui n'offrent pas, l'été, d'obstacles sérieux aux vapeurs.

De suite en amont de ces travessões on rencontre, rive droite, l'Igarapé do Jacundá, qui n'est que d'importance moyenne, bien qu'il s'unisse au Tocantins par deux petits bras formant un delta.

Par une longue matinée brumeuse pleine du bourdonnement des moustiques, nos hommes, qui sont mal disposés ce matin, se dirigent vers S. João d'Araguaya avec une lenteur de convoi funèbre. C'est ici l'archipel du confluent des deux grandes rivières, le Tocantins que nous allons quitter, l'Araguaya que nous allons prendre. Les deux rivières vont à la rencontre l'une de l'autre à travers des terres plates et basses, marécageuses au confluent du Tocantins, présentant quelques petites collines du côté de l'Araguaya.

CHAPITRE VI

Travessão do Secco de S. João. — L'Araguaya et le Tocantins. — Souvenirs d'un autre confluent. — São João. — Les trois « furos » entre Tocantins et Araguaya. — Igarapé dos Apinagés. — Indiens Apinagés. — Rives uniformément noyées jusqu'au Tapirapé. — Rares exceptions de terres émergées. — Paysages de la terre et des cieux. — Fazenda de Bacury Grande. — *Travessão do Carmo* et Campos Geraes Goyanos. — *Travessão de São Bento.* — São Bento. — Porto da Manga, Ponta do Espinhel et chemin de bétail aboutissant au Bas-Tocantins. — Village de João Matheus. — *Travessão de S. Vicente.* — S. Vicente. — Magnifico Paraense. — Estirão do Gorgulho. — Estirão da Viraçãosinha. — Estirão da Viração Grande. — Serra dos Gradaús. — Indiens Gradaús. — *Travessão do Jacaré.* — Chichá. — Serras da Cachoeira Grande.

Du milieu du confluent, quand on voit à sa gauche le premier estirão, ouest-est, du Tocantins, et devant soi le premier estirão, nord-sud, de l'Araguaya, on a la sensation de quelque chose d'immense. Une traînée d'îles masque en partie le confluent du Tocantins, mais des échappées libres vers le haut de la rivière laissent supposer des largeurs plus grandes, des étendues plus vastes qu'elles ne le sont sans doute en réalité. Dans l'Araguaya, les îles, au lieu de se montrer par le travers, apparaissent en long, et des perspectives de terres basses, d'îles basses, de saranzaes, se déroulent à perte de vue sur le miroir tranquille du flot bleu ou argenté.

Le Travessão do Secco de São João, au confluent des deux rivières, semble vouloir nous indiquer que l'Araguaya non plus ne sera pas exempte de difficultés. Ce travessão se compose de trois rapides, celui d'aval un peu au-dessous du confluent, celui du centre à la pointe sud de la petite colline de São João, celui d'amont un peu au-dessous du confluent de l'Apinagé. Ce travessão,

ainsi que son nom l'indique, offre peu d'eau l'été. Le canal pour les vapeurs suit une ligne sinueuse entre les petites îles du lit de la rivière. Actuellement les trois rapides du travessão sont à peu près complètement au fond, ridant à peine la surface des eaux.

Pour qui arrive du Bas Tocantins au confluent du Tocantins et de l'Araguaya, c'est l'Araguaya qui, continuant sans transition, *sans courbe de raccord*, la direction générale du Bas Tocantins, c'est l'Araguaya qui paraît le bras principal et non pas le Haut Tocantins, l'Araguaya qui devrait continuer, logiquement, à porter le nom de Tocantins, le Haut Tocantins n'étant en réalité qu'un affluent de l'Araguaya-Bas Tocantins. Il est connu, d'ailleurs, que c'est l'Araguaya qui continue à présenter les caractères géographiques généraux du Bas Tocantins, le Haut Tocantins présentant, au contraire, des caractères particuliers sensiblement différents. Toutefois il serait puéril de vouloir s'attaquer à cela : en matière d'appellations géographiques, ce que l'usage a consacré est définitif.

Comme nous traversons de la rive du Tocantins à São João d'Araguaya, parmi des îles et encore des îles et des perspectives d'îles plus lointaines, le souvenir d'un autre confluent me revient à la mémoire, celui du Alto Tapajoz et du São Manuel, ce dernier combien plus net et plus majestueux! Tapajoz, Alto Tapajoz, São Manuel, les plus belles rivières du Sud-Paraense! Rivières « héroïques », sans doute, avec de véritables grands « saltos » obstacle éternel à la grande navigation à vapeur, et pourtant les richesses de ces rivières et l'excellence de leur climat leur ont valu une population déjà considérablement plus nombreuse que celle de ce Tocantins-Araguaya, la rivière de Pará, la rivière de la capitale de l'Amazonie!

Nous arrivons à São João. Les collines qui bordent une si grande partie de la rive gauche du Bas Tocantins se continuent ici, sur le Bas Araguaya, mais très peu accentuées.

Le travessão do « Secco de São João », qui est en face de São João, nous a coûté près d'une heure, tant les courants sont durs, et pourtant les huit pagayes de mon igarité donnaient le maximum de leur effort.

Nous voici à São João. Nous venons de longer des capueras, rive gauche de l'Araguaya. Entre des saranzaes continués par une petite île et la rive de terre

ferme nous rencontrons des courants assez forts ou même très violents : c'est la cachoeira d'été do Secco de São João.

La povoação de São João est très ancienne. Le village a été fondé, dit-on, il y a soixante-dix ans environ, — ce qui explique l'existence de grandes capueras que l'on rencontre aux alentours du village jusqu'à 2 ou 3 kilomètres au moins.

São João, bâti sur un petit plateau qui domine la rivière, paraît, à première vue, devoir être très sain. Il y aurait cependant, paraît-il, quelques réserves à

Une rue de S. João do Araguaya.

faire à ce sujet, la situation sanitaire du lieu ayant à souffrir des émanations de quelques marais voisins dont l'écoulement dans l'Araguaya ne se fait pas dans de bonnes conditions. Inconvénient que l'on rencontre d'ailleurs en tout petit centre en développement, mais auquel il est facile d'obvier avec quelque travail et un peu d'intelligence.

On compte actuellement à São João une cinquantaine de maisons d'assez bonne construction pour l'intérieur, avec une population totale d'environ 200 personnes, hommes, femmes et enfants.

Dans les environs immédiats de São João, dans de petites campinas ou dans de petits campos artificiels, on peut compter, paraît-il, environ 200 têtes de bétail d'espèce bovine, sans parler d'un troupeau, relativement assez nombreux, de chèvres et de moutons.

Deux des principaux notables, MM. Félix José de Seixas et Raymundo Pacifico Martins Ferreira qui me font les honneurs de São João, me laissent voir un sentiment qui paraît être celui de la plupart des habitants de la petite localité : un fort attachement au sol, au lieu où la maison est édifiée et où les roças sont plantées, un « patriotisme local » malheureusement trop rare dans ces solitudes amazoniennes où un chef de famille, sous le plus futile prétexte, transporte si facilement, au bout de quelques années d'un labeur qui demeurera en plus grande partie perdu, ses pénates à cent, á deux cents kilomètres du « sitio » qu'il abandonne.

En amont de São João nous longeons, rive droite, les trois grandes îles que forme le Tocantins en envoyant trois furos, le Furo dos Mineiros, le Furo do Meio et le Furo de Cima rejoindre l'Araguaya. Des trois grandes îles ainsi formées, celle d'aval, seule, a un nom : l'Ilha dos Mineiros.

A peu près par le travers du Furo de Cima, un peu en aval, l'Araguaya reçoit, rive gauche, l'Igarapé dos Apinagés dont le nom n'est plus qu'une indication historique. Les Indiens Apinagés sortaient jadis, en assez grand nombre, des forêts de la rive gauche, mais voici plusieurs années qu'on ne les voit plus apparaître de ce côté. Ils auraient disparu des forêts paraenses. Les Apinagés auraient, paraît-il encore, un aldeiamento, en Goyaz, dans le sertão de São Vicente, où les civilisés en tireraient le parti qu'on en tire ordinairement. Ces derniers Apinagés, « mansos » et « civilisés » seraient très peu nombreux. Il n'y en aurait pas au sud du parallèle de São José.

19. — En bas du petit plateau sur lequel est construit São João, le long de la berge escarpée, nous passons le canot à la corde : le travessão d'amont du « Secco de São João » court avec passablement de force.

Notre entrée dans l'Araguaya est plutôt gaie : nous allons par un petit vent frais qui semble annoncer, du moins pour le moment, le printemps et non la pluie.

La rive gauche de l'Araguaya court autant que les plus redoutables « beiradas » du Bas Tocantins. Ce n'est qu'au gancho et à la forquilha qu'on peut remonter et parfois à l'espia. Toutefois, immédiatement après le Plateau de São João, les rives noyées recommencent.

Sur l'autre rive, on voit s'aligner, assez hauts malgré la montée de la crue, de grands buissons, des saranzaes.

Le premier furo (d'aval en amont) débouchant du Tocantins dans l'Araguaya, la première *bouche* du Tocantins, comme on dit ici, est en face de l'Ilha do Condurú; c'est le Furo dos Mineiros passablement étroit, paraît-il, mais d'une navigation relativement facile.

L'Ilha dos Mineiros est considérée par les gens du pays comme étant « entre

Furo de S. João do Araguaya.

le Tocantins et l'Araguaya », et les deux îles qui sont en amont de celle-ci comme étant « des îles du Tocantins », — et cela à cause de la direction des eaux dans les canaux de séparation.

Les marais se continuent toujours sur la rive gauche, parfois présentant dans l'intérieur quelque « torrão » de petite dimension, parfois des espaces bas, ouverts, noyés, dont l'œil n'arrive pas à embrasser l'étendue.

Parfois on entend aboyer un chien dans le fond de ces marais. En regardant

attentivement, on arrive à distinguer, assez loin en pleine forêt noyée, une petite baraque dans le bas-fond, à peine perceptible sur un « torrão » exigu. Une famille habite là, et peut-être ces pauvres gens sont-ils étonnés de souffrir souvent de la fièvre.

L'Igarapé Apinagé, ou dos Apinagés, a son confluent à peu près par le travers du second Furo d'entre Tocantins et Araguaya, le Furo do Meio, et, un peu en aval du troisième et dernier, le Furo de Cima. L'Igarapé dos Apinagés est de quelque importance, il a environ une quarantaine de mètres de largeur à l'embouchure; au centre, il deviendrait tout de suite beaucoup moins important : il viendrait d'un lac qui ne se trouverait pas extrêmement loin dans l'intérieur et il aurait pour formateur, au lieu d'un bras central unique, plusieurs petits igarapés.

C'est sur la rive sud de l'Igarapé dos Apinagés que M. F. J. de Seixas, de S. João, a la plus importante de ses deux fazendas, — une fazenda de 500 têtes de bétail. L'autre, en amont, au Bacury Grande, n'a qu'une centaine de têtes de bétail.

Nous passons le troisième furo, le Furo de Cima, la première embouchure, disent les gens du pays, du Tocantins dans l'Araguaya, le Furo do Meio étant la seconde bouche et le Furo dos Mineiros, la première. A ce compte, ce serait le Haut Tocantins qui serait affluent de l'Araguaya, bien que l'usage ait conservé le nom de Tocantins, au lieu de celui d'Araguaya au cours d'eau issu de la réunion des deux formateurs. Toutefois, eu égard à la similitude des caractères géographiques, c'est bien le Alto Tocantins qui est bien la véritable origine du Tocantins inférieur.

En amont des îles du confluent, l'Araguaya, un instant bordée de terres hautes dans la région de São João, prend son caractère définitif de rivière de terres basses.

Sur la tristesse de ces paysages de marais règne en ce moment un ciel d'une limpidité parfaite, égayé pourtant de petits nuages floconneux alignés en traînées blanchâtres.

L'Araguaya a un flot plus lent que celui du Tocantins. Le Baixo Tocantins et le Alto Tocantins ont ceci de commun que leur cours est rapide et présente, par endroits, d'assez sérieuses difficultés; tandis que l'Araguaya est d'un cours

plus lent, ne présentant que de faibles cachoeiras peu nombreuses, qui ne constituent pas un obstacle insurmontable à la navigation à vapeur.

Nous traversons un joli saranzal ouvert, où rien n'embarrasse la marche du canot, un saranzal disposant ses buissons en squares et ses allées et faisant penser à un jardin d'agrément. Des perroquets, des perruches criaillent dans les buissons, à la cime desquels sont aussi perchées quelques aigrettes.

Poursuivant le long de notre rive gauche inondée, toujours marécageuse,

Église de S. João do Araguaya.

nous commençons à nous inquiéter, comme la nuit vient. Trouverons-nous un torrão? Une demi-heure, une heure, rien. Enfin nous voici à cinquante mètres de la rive. Un beau torrão de vingt-cinq centimètres au-dessus de l'eau et de vingt-cinq mètres de longueur, — dans un instant les tentes de campagne y seront dressées.

Nous avons, paraît-il, laissé dans le centre, entre ici et S. João (nous sommes au Furo dos Veados), une demi-douzaine d'habitations donnant un total d'une vingtaine d'habitants. Et c'est là tout l'avenir de l'Araguaya : c'est à deux ou trois kilomètres en retrait des rives, — noyées tout l'hiver, — qu'il

faut chercher les terres hautes pour y établir les maisons et y faire les cultures, — particularité qui d'ailleurs, une fois qu'on saura en tenir compte, ne nuira en rien au peuplement et au développement de la région.

Ici la crue de l'Araguaya est encore faible, elle descend en ce moment, d'après l'estime du pilote, à peu près du Tapirapé vers Santa Maria.

20. — Nous partons dans la limpidité d'un matin d'été. Comme nous quittons le port du torrão où nous avons dormi cette nuit, nous voyons recommencer le marais, vaste, profond, insondable.

Un peu en amont, c'est le petit archipel des Ilhas dos Veados, deux rive gauche et une rive droite. Derrière les îles, longeant la terre ferme, le fond est médiocre : nous allons à la vara.

En amont, les îles continuent. On va au gancho et à la forquilha le long de la rive gauche, dans des branchages touffus, partie émergés, partie immergés, où parfois le gouvernail se prend, ce qui nécessite l'envoi d'un plongeur qui coupe ou détache le lien fortuit.

Une petite agglomération se présente ensuite sur la rive gauche de l'Araguaya élargie en « enseada » en cet endroit avec des îles rive droite, c'est Bacurysinho, composée de six petites cases, qui s'espacent le long de la rivière. De ces six petites casas, deux paraissent abandonnées et les quatre autres ont un air de vétusté précoce, qui ne semble pas indiquer une prospérité bien grande.

Un peu plus haut, même rive, on rencontre une petite fazenda connue sous le nom de Bacury Grande. Elle est momentanément déserte : le propriétaire et sa famille sont maintenant à São João, pour soigner les enfants malades. La petite maison, proprette, est entourée d'une petite plantation d'arbres fruitiers. Poules, canards, toute la basse-cour, un jeune chat, accourent familiers à notre approche. Nous déjeunons au milieu de tous ces affamés qui nous assiègent.

Cette petite fazenda, pourtant bien modeste, paraît presque quelque chose d'important, dans cet Araguaya si pauvre! Deux petits hangars complètent la case : le four à cuire le manioc et la cuisine. On se demande pourquoi le propriétaire, qui semblerait être un homme soigneux, ne s'est pas étendu vers l'intérieur : une petite promenade autour du sitio-fazenda explique tout.

Après des espaces bas où il semble qu'on aurait planté du capim — à moins que ce soit là quelque campina naturelle, — c'est partout, au fond, en aval et en amont, le marécage....

Nous repartons à midi, poursuivant notre route entre la rive gauche et une île basse, marécageuse comme la « terre ferme » d'en face.

Le midi est lourd sur cette rivière des marais. Pas un souffle de brise. Au ciel de vilains nuages dessinant des barbouillages gris sale autour des espaces restés bleus. Sur la rive, de rares papillons, dans le plein ciel de la rivière, une tribu de mouches en voyage se reflétant dans l'eau verte ou bleue. Un grand silence sur tout cela et à l'horizon quelques éclairs rapides et quelques bruits lointains de tonnerre.

Le couchant est maintenant d'azur tendre et fait nuages blancs et légers. Le levant est noir sur un point restreint qui voyage.

La section noire du levant gagne et s'étend, elle projette son ombre sur plus d'une moitié du ciel qui se fait obscure. Ce sont des paysages bizarres comme ceux qu'on verrait de loin à travers les verres de couleur d'une serre fantaisiste.

Puis ce sont de grands rayons qui marchent comme une draperie qu'on tirerait de droite à gauche : le levant change de décors. De nouvelles teintes, de nouvelles formes apparaissent comme un mystérieux grimoire sur un palimpseste à demi effacé.

Puis un vent frais qui devient vif. La toile du levant se plisse et se déchire. Il sort de cette déchirure un énorme brouillard qui déborde, s'avance, rapide et sûr, et bientôt couvre de sa lourde livrée gris-sombre tout ce que nous voyions de la terre et du ciel.

Tout est dans une demi-obscurité. Du gris partout. Une forte poussée d'un vent presque froid sous lequel on frissonne. C'est la nuit momentanée, la nuit grise. L'averse est sur nous. Elle a été prompte, elle tombe maintenant partout, sifflante, crépitante, fumante. On ne voit rien et il règne un seul bruit, le bruit de la pluie énorme et brutale criblant de ses traits rapides et pressés les eaux clapotantes sur lesquelles nous errons, un peu indécis, au hasard d'une direction prise incertaine dans l'obscurité qui tombe de la tempête.

Peu après cet ouragan de pluie, poursuivant vers l'horizon plein d'une

lumière jaune, nous arrivons à la Fazenda do Bacury Grande, propriété de F. J. de Seixas, de São João d'Araguaya. La fazenda n'a pas de campo véritable, c'est de la forêt basse plus ou moins aménagée. La fazenda compte environ 100 têtes de bétail d'espèce bovine, une dizaine de chevaux et quelques moutons. Un vaqueiro et sa famille suffit à l'entretien de sa petite propriété sans toutefois y apporter les améliorations urgentes pour lesquelles il faudrait un personnel plus nombreux. Une maison-maître dans le style de la contrée et deux petites casas pour le vaqueiro et un autre employé, représentent les « immeubles » de l'exploitation.

En face du Bacury Grande, rive droite, se trouve la petite agglomération de la Pedra Grande qui ne comprend aujourd'hui que deux cases habitées. Les habitants n'y tentent pas d'élever du bétail, mais ils y font l'élevage des porcs dont ils vendent un assez bon nombre dans le milieu même.

Quelques petites baraques se succèdent en amont du Bacury Grande. Presque toutes sont actuellement inondées. Leurs propriétaires les ont évacuées provisoirement. Quand les eaux se seront retirées et que le soleil d'été aura séché les terrains détrempés par la crue, les maisons, momentanément veuves de leurs propriétaires, recommenceront à s'animer.

A la pointe nord de la grande Ilha do Arrumanzal — qui a près d'une douzaine de kilomètres de longueur — est le Rapide do Arrumanzal, courant médiocre avec beaucoup de pierres pendant la saison d'été. Toutefois il y aurait, paraît-il, même au fort de la sécheresse, suffisamment d'eau dans le canal pour un petit vapeur de la force de ceux qui naviguaient dans l'Araguaya.

Dès ici, sur la rive gauche, de mauvaises terres qui ne sont ni marais ni « campestres », mais qui participent des deux, existent, paraît-il, et porteraient à croire à l'existence de campos ou de campinas dans les régions inconnues du couchant.

Nos après-midi sont accablants, la chaleur d'orage du temps des pluies, chaleur humide et chargée d'électricité fatigue beaucoup plus que la chaleur sèche de la saison estivale. C'est un ciel toujours orageux, sans un souffle. On suffoque. On respire un air trop chaud qui, par surcroît, est malsain. Cependant il semblerait que nous en serons quittes pour des névralgies — dont chacun de nous a sa part plus ou moins bonne.

Nous arrivons au Travessão do Carmo. C'est à la hauteur de ce travessão que commenceraient, à ce qu'on dit, les Campos Geraes de l'Araguaya du côté de Goyaz. Du côté de Pará on ne connaît pas, jusqu'à présent, de Campos Geraes avant la Cachoeira Grande, du moins dans la région immédiatement voisine de l'Araguaya. Les Campos Geraes Paraenses, riverains ou presque riverains de l'Araguaya, s'étendraient entre la Cachoeira Grande, limite nord, et le Tapirapé, limite sud. Au nord de la Cachoeira Grande les Campos peuvent se continuer dans l'intérieur, à des distances plus ou moins grandes de l'Araguaya, mais on n'a aucune notion positive à ce sujet.

Le Travessão do Carmo, qui coupe l'Araguaya à la pointe d'aval et à la pointe d'amont de ces deux îles d'assez grandes dimensions, le Travessão do Carmo est maintenant complètement au fond. L'été le canal de la cachoeira est rive droite, les petits vapeurs y passeraient sans difficulté.

22. — Au lever l'humidité est excessive. Les rhumatismes commencent à faire leur apparition. Les rhumatismes ! jadis ce fut moi, — maintenant c'est *elle*, — les mêmes causes produisent les mêmes effets. Mais maintenant je dois être indemne : toutes les maladies de l'Équateur américain m'ayant successivement assailli sans arriver à me renverser, je puis maintenant rester debout, dédaigneux et bien portant, au milieu de tous les souffles méphitiques, qu'ils viennent des marais de l'Araguaya... ou d'ailleurs !

C'est un matin bizarre. Des nuages jaunes sur l'horizon projettent des traînées de jaune sur la rivière : on dirait je ne sais quel éclairage électrique manqué.

Les baraques de castanheiros que nous passons sont toutes vieilles, suant la même misère et le même délabrement que celles du Tocantins.

Nous prenons, toujours rive gauche, par un canal, à sec l'été, et qui maintenant ne donne pas un varejão.

Au sortir de ce canal, dans la rivière élargie, le Travessão de São Bento est actuellement au fond, complètement, sans le moindre courant qui l'indique. Les saranzaes qui s'étendent immédiatement en aval du travessão ne sont eux aussi maintenant parcourus que par des eaux pacifiques. L'été, le canal, qui est rive droite, est franc pour les petits vapeurs; toutefois, au fort de la sécheresse il faut alléger le bateau et passer une partie de la charge par le petit sentier qui est établi rive gauche à cet effet.

Un peu en amont, même rive, c'est le petit *Villagem de São Bento*, composé de sept barracas espacées sur la rive en face de l'Ilha de São Bento, île de près de 4 kilomètres de longueur, après laquelle on prend l'Ilha da Sapucaya plus grande encore (environ 6 kilomètres).

Le village de São Bento se poursuit dans la direction du sud est vers la pointe appelée Ponta da Fortaleza, muraille de rochers qui s'étendent sur une longueur d'une cinquantaine de mètres, présentant actuellement une hauteur de 5 à 6 mètres au-dessus des eaux déjà en crue.

23. — Le village de São Bento, que nous avons passé hier, est de fondation récente. Dans cet intérieur presque toutes ces petites agglomérations sont éphémères. La durée moyenne pendant laquelle sont habitées les baraques est de deux à trois ans, quatre à cinq ans tout au plus. Il en est de même des sitios isolés. Après quoi chaque propriétaire abandonne sa rustique demeure et s'en va au loin s'en construire une autre, parfois à plusieurs jours de voyage. Cette pratique, qui ne présente guère que des inconvénients sans aucun avantage notable, est générale dans toute l'Amazonie. Ce n'est que bien exceptionnellement qu'on peut voir un individu passer sa vie entière dans l'endroit qu'il aura choisi dans sa jeunesse et encore moins une famille vivre de père en fils dans la même exploitation. La terre, n'étant pas considérée comme valant la peine d'une appropriation à caractère définitif et perpétuel, n'a en soi aucune valeur. On la prend à volonté, on l'abandonne sans regret; en fait elle n'est pas *res publica* elle est *res nullius*.

Un peu au-dessus de l'Ilha da Sapucaya, la rivière se présente considérablement rétrécie entre la Ponta do Espinhel et la Ponta da Manga.

C'est au *Porto da Manga*, où il a été planté du capim formant aujourd'hui un bon petit pâturage, que vient toucher le bétail du Nord Goyaz que l'on conduit sur Pará. De la Ponta do Espinhel le bétail est conduit, par un sentier longeant la rivière, jusqu'au port de Tapepucú, en face de l'Ilha do Jatahy, en aval d'Arumatheua, en bas du Travessão dos Patos.

(On appelle *manga* : manche, dans la technologie locale, une double palissade partant de la terre ferme pour aboutir dans la rivière. Ce couloir, fermé d'une barrière à chaque extrémité, permet d'embarquer le bétail à peu près sans difficulté aucune.)

La Tapera do Muricizal, en face du Porto da Manga, a aussi quelque capim pour les besoins du bétail qui traverse de Goyaz. Il y eut là jadis, paraît-il, un petit centre aujourd'hui complètement disparu. Un petit cimetière est en face, dans un îlot entouré de saranzaes que sépare de la Tapera du Muricizal un petit canal assez profond.

Un peu en amont, la petite île de São Vicente est continuée vers le sud-est

Une rue de S. Vicente.

par la grande Ilha de São Vicente qui a une dizaine de kilomètres de longueur. Les deux îles sont séparées par un petit canal étroit qui a cependant, même au cœur de l'été, toujours assez d'eau tout au moins pour de fortes montarias.

En face, rive gauche, est une capuera assez vaste. Plusieurs familles ont habité là; toutes ont été successivement chassées par l'invasion hivernale des eaux de crue. Actuellement la vieille capuera a encore une casa habitée.

Sur la même rive, un peu en amont, est le *Villagem de João Matheus*, gracieux hameau d'une dizaine de casas sur la rivière, avec des plantations d'orangers et de manguiers.

24. — Voici les Morros de São Vicente, « chapadas » recouvertes d'un

capim médiocre. Sur la pente orientale de ces morros ce sont déjà les Campos Geraes qui commencent dans l'intérieur par le travers du Travessão do Carmo.

C'est en face de ces morros, à la pointe d'amont de l'Ilha de São Vicente que se trouve le petit Travessão de São Vicente, petite cachoeira dont le canal est rive gauche.

São Vicente, située à un coude brusque de la rivière, à l'extrémité d'une assez longue direction générale est-sud-est, commande, aval et amont, deux assez grands estirões.

Nous arrivons à São Vicente par une de ces matinées obscures et tristes, mais d'une étrange mélancolie, qui m'étonnent chaque fois que je vois étendre leur voile dans le ciel amazonien.

Église de S. Vicente.

São Vicente est plutôt en décadence, on n'y compte guère aujourd'hui que 40 maisons d'assez pauvre aspect, dont cependant une dizaine sont couvertes en tuiles. Quelques chevaux circulent librement dans les rues, où pénètrent également quelques échantillons du bétail qui vit dans les campos voisins. La petite cité Goyana compte tout au plus 200 habitants, elle est un peu moins importante que sa voisine, la cité Paraense de São João. São João progresse, São Vicente décline. Et voici maintenant que les gens de São Vicente, pris de je ne sais quel vertige, délaissent l'agriculture et l'élevage : ils commencent à se disperser par les castanhaes qui menacent d'absorber toute l'activité locale.

En amont de São Vicente ce sont, en grand nombre, des capueras ou des taperas le long de la rive Goyana. Au contraire, la rive Paraense se peuple. En face de São Vicente, mais un peu en amont, au sud-ouest, le petit village de Magnifico, ou, comme il est communément appelé ici — Magnifico Paraense

— émet déjà la prétention, avec ses cinq casas, d'éclipser bientôt sa voisine.

Dans ces parages la rivière est belle, — pas de terres noyées, rien que des berges haut émergées, qui doivent être, l'été, à une singulière élévation au-dessus du niveau des eaux diminuées de plusieurs mètres.... Maintenant ces berges sont à une hauteur moyenne de 2 mètres au-dessus des eaux.

25. — Le temps est humide et voilé. Nous allons longeant la rive droite,

Autre rue de S. Vicente.

que couronnent des végétations basses, indice certain du voisinage du campo. La section à pic de la berge laisse voir les stratifications : ici c'est une couche végétale de 1 à 2 mètres reposant sur une couche compacte de cailloux blancs tassés. Les deux couches paraissent alterner vers le centre avec des épaisseurs sensiblement égales.

Les berges de la rive droite s'élèvent, elles atteignent 3 et même 4 mètres à pic. Elles sont formées d'une terre rouge mêlée de petites pierres de formes diverses.

Des chaînes de collines se montrent en amont, collines de peu d'élévation, mais assez étendues.

Les courants sont violents partout. Sur la rive droite, que nous suivons, nous rencontrons de nombreuses « pontas d'agua » qui obligent, pour quelques instants, à redoubler d'efforts pour doubler le petit cap.

Une montagne double ferme l'estirão en amont et, au delà, une chaine se continue vers le sud, c'est la première chaine un peu importante que nous rencontrons dans le Tocantins-Araguaya.

La banalité première des cours de la rivière fait place à des paysages plus accidentés : la rive gauche se borde de chaines de collines ou même de montagnes; quant à la rive droite elle reste basse et marécageuse, inondée sur de grandes étendues. Cependant, après ces espaces bas, ce sont des campos, des campos que l'on devine très peu en retrait de la rive et qui parfois arrivent à la rive même par une « aberta » de campo « agreste ».

Nous nous arrêtons, rive droite, à une capuera. La casa parait assez récente et pourtant elle est abandonnée. Des bœufs mugissent dans le « campestre » qui entoure la casa. Pourquoi le propriétaire a-t-il délaissé sa fazenda? l'abandonne-t-il définitivement? Le « campestre » ne parait pourtant pas mauvais; c'est une espèce de campo semé d'une garenne claire mais où pousse naturellement le véritable « capim agreste », la meilleure herbe de la prairie. Pourquoi la rive de Goyaz se dépeuple-t-elle, tandis que, au contraire, la rive Paraense va se peuplant peu à peu des propres éléments Goyanos?

D'ici à quelque distance en amont c'est l'*Estirão do Gorgulho*. Puis c'est l'*Estirão da Viraçãosinha*. Puis c'est l'*Estirão da Viração Grande*. C'est un usage constant, par ici, de donner des noms particuliers aux estirões principaux de la rivière.

26. — A l'extrémité amont de l'Estirão da Viraçãosinha, presque en face l'Ilha da Viraçãosinha, se trouve, rive Paraense, à une petite distance dans l'intérieur, une petite fazenda de bétail.

De l'Ilha da Viraçãosinha en amont, c'est une longue journée qui nous permet à peine de terminer le long estirão, une journée sans baraque aucune et avec assez peu de terre ferme sur les rives. A la fin du jour nous nous

arrêtons, rive Goyana, au sitio du nommé Falcão, bon vieux nègre qui vit là avec sa famille répartie en deux casas.

27. — Au lever c'est un fort brouillard assis sur la rivière et faisant des ténèbres grises dans l'espace environnant. L'un souffre d'un rhumatisme, l'autre de névralgies : c'est l'hiver. Tout le monde tombe malade dans ces voyages, la différence n'est que dans le plus ou le moins, et sur-

En aval de la Cachoeira Grande.

tout dans le plus ou le moins d'endurance et de résistance à la maladie.

Le soleil monte, la brume, de grise qu'elle était, se colore de jaune et de bleu. Il s'élève des rives, à peu près partout inondées, des buées que l'on trouve sinistres quand on sait combien elles sont malsaines.

L'Igarapé das Piranhas, rive droite, est de dimensions moyennes, le courant de l'Araguaya le refoule à son embouchure.

Voici la *Serra*, proprement dite, *dos Gradaús*, rive Paraense, le long de l'Estirão da Viração Grande.

Les Indiens Gradaús vivraient aujourd'hui, à ce qu'on dit, mêlés avec les

Apinagés, de l'autre côté de l'Araguaya dans les régions centrales du Nord-Goyaz. Les Gradaús seraient en voie de disparaître. Il n'existe plus un seul Gradaú dans la région de la Serra qui a gardé leur nom. On ne sait rien, à ce qu'il semble, de la langue de ces Indiens. Par suite il paraît difficile de dire à quelle famille ethnique ils appartiennent.

La Serra dos Gradaús s'élève en pente douce de la rive occidentale de l'Araguaya jusqu'à une assez grande distance dans l'intérieur. Elle atteint au moins 200 mètres d'altitude relative au-dessus du niveau de la rivière.

Rive droite, en amont de l'Igarapé das Piranhas, un petit campo qui ne paraît pas de mauvaise qualité se continue, étroit, en face des saranzaes. L'été il y a là une plage haute, mais cette année la crue est déjà à une fort grande hauteur et c'est tout au plus si la vara a prise dans le petit canal entre les saranzaes et le campo.

Le Travessão do Jacaré, en face de l'Igarapé du même nom qui est rive gauche, est actuellement au fond. L'été le canal de la cachoeira est double, soit rive droite, soit rive gauche, le vapeur trouvait suffisamment d'eau.

Un peu en amont de l'Igarapé do Jacaré, même rive, se trouve un autre petit igarapé, l'Igarapé do Chichá, qui donne son nom au district. Un sitio important — le Sitio do Chichá, — propriété du Maranhense Jacintho Alves Lima, pousse ses défrichements et ses plantations dans la direction du Chichá du côté du nord, et de l'Igarapé do Assahyzal du côté du sud. Jacintho travaille là depuis cinq ans, il semble avoir principalement en vue la fabrication de la cachaça si on en juge par un « engenho », moulin en bois assez bien monté, qu'il a cru devoir faire construire tout d'abord en attendant que ses plantations de canne soient suffisamment vastes et que son alambic lui soit arrivé de Pará.

28. — Nous partons de chez Jacintho par une brume épaisse. Notre journée se passera à parcourir le grand coude qui nous sépare de la *Cachoeira Grande*.

Le soleil du matin perce difficilement l'épais brouillard qu'il arrive seulement à teinter d'une belle nuance d'or pâle.

Les rives, un instant inondées à nouveau, après les terres non noyées d'entre l'Igarapé do Chichá et l'Igarapé do Assahyzal, s'élèvent sensiblement, surtout rive droite.

Dans cette « volte » du Chichá à la Cachoeira Grande, la rivière, très sensiblement rétrécie par endroits, est profonde, et cependant si la rive droite est haute pour la plus grande partie, la rive gauche est inondée sur de très grands espaces.

Nous allons, en aval de la Cachoeira Grande, dans les saranzaes, par des courants assez forts. L'après-midi est obscure et orageuse. Du milieu des saranzaes les maribondos, comme si elles étaient excitées par cette atmosphère chargée d'électricité, fondent sur nous sans provocation de notre part, sans le moindre coup de gancho imprudent.

Les *Serras da Cachoeira Grande* s'étendent au sud-sud-ouest sur la rive gauche de l'Araguaya. Cette chaîne est la plus importante que nous ayons rencontrée jusqu'à présent dans ce voyage, non en raison de son extension, mais à cause de sa hauteur. Elle présente des sommets qui paraissent avoir près de 300 mètres au-dessus du plateau qui sert de soubassement.

On arrive au bas de la Cachoeira Grande par des saranzaes où l'eau court rapide et violente, sans arriver toutefois à former de véritable cachoeira, mais seulement des « correntezas ».

CHAPITRE VII

Les trois canaux de la Cachoeira Grande. — Cachoeiras du Canal da Gamelleira : *Travessões de S. João, Travessões da Gamelleira, Travessões da Sahida.* — Campos Geraes Paraenses, de la Cachoeira Grande au Tapirapé. — Commencement des Campos Geraes et fin des grands Castanhaes. — *Cachoeira dos Martyrios.* — La roche dessinée de Martyrios. — S. José. — Les Carajás. — Rencontre d'un dominicain français, le P. Gil Villanova. — *Carreira comprida.* — *Remanso dos Botos.* — Un exploit Carajá. — *Cachoeira de S. Miguel.* — Chambioá. — *Travessão da Pedra Branca.* — *Cachoeira da Pedra Preta.* — Paysages. — Aldeias Carajás. — Estirão do Muricizal. — Estirão da Barreira Branca. — Voyages d'un Presidio. — Dans le froid de la pluie. — Estirão do Itaïpava. — *Cachoeira do Itaïpava.* — Estirão da Primeira Aldeia. — Estirão do Correinha. — Aldeia do Déréké. — Les quatre groupes Carajás. — *Travessão do Correinha.* — Estirão das Andorinhas. — *Travessão das Andorinhas.* — Estirão do Pau d'Arco. — Le « capitão Rocca » et la femme blanche. — Ribeirão do Pau d'Arco.

1er mars. — Nous commençons à passer la Cachoeira Grande. On a ici trois canaux, comme à Itaboca, *le Canal da Gamelleira,* rive gauche, *le Canal Grande*, au centre, *le Canal de Mandacarú*, rive droite.

Nous prenons par le Canal da Gamelleira, canal où la Cachoeira presente des travessões plus faibles mais plus nombreux, que l'on subdivise en trois groupes appelés d'aval en amont : de *S. João*, *da Gamelleira*, *da Sahida*.

1. *Travessões de São João* . . . . { 1er Travessão. / 2e — / 3e — / 4e — }

II. *Travessões da Gamelleira*. . . . { 5e Travessão. / 6e — / 7e — / 8e —

III. *Travessões da Sahida*. . . . . { 9e — / 10e — / 11e — / 12e —

I. Travessões de São João. — En aval de la petite Ilha montagneuse de São João on rencontre d'abord 2 *Travessões*. Nous les passons par la rive gauche, dans des saranzaes fameux par leurs maribondos — qui y sont toujours en nombre respectable, ainsi que nous l'avons constaté. Ces travessões sont médiocres. Le 3e *Travessão* l'est aussi; le 4e *Travessão* est plus fort mais cependant nous pouvons le passer à la vara.

II. Travessões da Gamelleira. — Le 5e *Travessão* est à la pointe de cima de l'Ilha de São João. Nous le passons par le saranzal accosté à la terre ferme de rive gauche, dans les maribondos et les fourmis; ce travessão est assez fort.

Le 6e *Travessão*, de suite en amont, est double; il se compose de deux travessões successifs liés par un fort courant, travessões que nous n'arrivons à passer qu'à la corde et avec passablement de difficultés, le plus souvent dans les buissons, pour éviter la force du courant que l'on voit, entre les branches, passer très rapide au dehors. — A un moment nous avons rencontré des buissons tellement fourrés que tous nos hommes ont dû mettre le sabre à la main pour frayer le passage à travers les branchages. A notre gauche, assez près de nous, une forte pancada centrale grondait, mais nous ne la voyions pas.

Le 7e *Travessão* est plus fort que les deux précédents. On s'applique à l'éviter en prenant, le plus qu'on peut, par les saranzaes de la rive gauche, mais le peu qu'on est toujours obligé d'en passer suffit à laisser le souvenir d'un travessão qui n'est pas médiocre. Les paysages, — des buissons parfois complètement revêtus de lianes, des canaux voûtés ou à ciel ouvert traversant des végétations bizarres — les paysages ne cessent point d'être intéressants. Il faut, par endroits, faire effort à la forquilha et à la pagaye (car la rivière est

profonde sous le courant écumeux de la surface), mais le plus souvent nous pouvons aller à la vara. Il nous arrive même, assez fréquemment, de toucher quelque pierre du fond ; alors, un instant, l'igarité s'arrête net au milieu des poussées des eaux rapides et sautantes qui miroitent au soleil. Parfois l'igarité tremble, — littéralement, — elle tremble sur place sans avancer ni reculer bien que tous, le pilote comme les hommes donnent le maximum de leur effort. Une autre poussée plus adroite ou plus heureuse et on démarre pour pour-

En aval de la Cachoeira Grande.

suivre, toujours dans ce 7e Travessão. Ce 7e Travessão est, en effet, assez long, et peut être décomposé lui-même en trois travessões. L'été il faut ici décharger les embarcations, maintenant nous passons à l'espia. Nous passons aussi à la corde l'espace compris entre le 7e Travessão et le 8e Travessão, court espace plein de courants violents et périlleux.

2. — Par un matin pluvieux nous passons le 8e *Travessão*, toujours parmi des saranzaes. Ce 8e Travessão, le dernier de la Gamelleira (*gamelleira* : grand arbre du pays), ce 8e Travessão se passe au gancho et à la forquilha. On traverse d'abord un coin de saranzal, puis on longe une pointe de terre noyée qui fait corps avec le saranzal, puis on arrive à la rivière libre.

Des Travessões da Gamelleira aux Travessões da Sahida, on passe, pour éviter la violence du courant, à travers les buissons inondés de la rive gauche. On rencontre dans ces saranzaes des courants assez forts mais qui nous évitent les courants beaucoup plus violents du canal central.

Les Travessões da Gamelleira doivent leur nom à l'Igarapé da Gamelleira, igarapé qui débouche, rive gauche, derrière des saranzaes qui masquent son confluent. Cet Igarapé da Gamelleira, qui est un igarapé moyen, serait voisin, dans son cours supérieur, du Rio Itacayuna; la traversée de la Gamelleira à l'Itacayuna aurait déjà été faite par des gens de la région. (Il ne peut s'agir ici que du bras est de l'Itacayuna, l'Uó des Cayapós.)

III. — Les quatre Travessões da Sahida ne forment pour ainsi dire qu'un unique rapide au cours indistinct et vague dans le saranzal continu, cependant l'usage a prévalu de distinguer dans ce très long rapide presque ininterrompu, diverses parties dont on a fait un 9e *Travessão* et un 10e *Travessão* qui se suivent, en aval, et un 11e *Travessão* et un 12e *Travessão* qui se suivent, en amont.

Ces 3 groupes, ces 12 Travessões de la Cachoeira Grande se produisent sur un espace assez restreint qui ne dépasse pas une longueur maximum de huit kilomètres.

Nous avons passé la Cachoeira Grande par les saranzaes de la rive gauche sans même voir le canal central où les travessões se reproduisent, paraît-il, avec une violence accrue par la plus grande masse des eaux. Toutefois les vapeurs de la Compagnie de l'Araguaya n'eurent jamais d'accident dans le grand canal de la Cachoeira Grande : ce sont, paraît-il, de plus fortes masses d'eaux, mais sans péril de pierres ni de rebojos. L'été, le canal central est d'ailleurs le chemin forcé des embarcations : les canaux des rives sont par trop à sec.

Nous laissons derrière nous les travessões de la Cachoeira Grande. Encore quelques buissons. On perçoit encore quelques bruits de rapides, murmure lointain qui n'est pas sans charme, mais qui commence à paraître fastidieux quand on l'entend à peu près tous les jours pendant seulement 35 jours de marche. Et voici encore, paraissant tout à coup vaste, immense au-dessus de la rivière libre, notre ciel coutumier : un ciel de pluie, grisâtre et bas, imprégné d'une humidité intense.

A la sortie de la région de la Cachoeira Grande, la Pedra do Maguary, qui n'est pas encore complètement couverte, nous indique, paraît-il, que la rivière montera encore.

Vue d'amont de la Cachoeira, la *Serra da Cachoeira Grande* laisse voir plus distinctement ses sommets. L'ensemble de ce massif montagneux est couvert de forêts, toutefois quelques parties ne présentent que des végétations rares,

En aval de la Cachoeira Grande.

broussailleuses, des campos semés d'arbustes. C'est le commencement des *Campos qui vont jusqu'au Tapirapé et au delà.*

C'est la région de la Cachoeira Grande qui est considérée comme la limite méridionale de la castanha. Plus au sud on ne rencontrerait plus que de rares pieds de castanheiros, trop espacés pour permettre l'exploitation qui ne saurait plus être rémunératrice.

3. — Après la Cachoeira Grande la Cachoeira dos Martyrios.

La Cachoeira dos Martyrios est une cachoeira d'hiver. L'été la plus grande partie de l'eau de l'Araguaya passe là dans un canal comme ceux qu'on voit au milieu du lit du Xingú; ce canal, rétréci à une douzaine de mètres de largeur,

conduit à la Cachoeira Grande des eaux rapides mais lisses et sans le moindre travessão ni rapide. Maintenant sa violence est loin d'être excessive : on passe à la vara et à la rame, à la vara quand on traverse la rivière, à la rame dans la région du canal.

Nous prenons par la rive droite pour passer la Cachoeira dos Martyrios, laissant à notre droite l'île qui est au milieu des courants. Au premier travessão nous accostons à une roche près de terre ferme ayant cette roche à notre gauche et un petit saranzal à notre droite. C'est à la force de l'espie et des forquilhas que l'on fait remonter, lentement, l'igarité. Tout de suite en amont de ce travessão on en passe un autre plus faible. Ensuite, longeant les collines de la rive droite, on arrive à celle d'entre elles qui a donné son nom à la cachoeira.

Cette colline finit sur la rivière, à peu près à pic, par un rocher actuellement à cinq mètres au-dessus de l'eau, rocher offrant à sa base quelques dessins assez grossiers, qui malheureusement ne peuvent être vus que pendant l'étiage.

Ces dessins, gravés à hauteur d'homme sur le rocher, à l'époque de la sécheresse, par quelque artiste indien de la lointaine époque où les Indiens éprouvaient le besoin de laisser d'eux, sur les rochers des rivières, un souvenir impérissable, — ces dessins ressemblent, me dit-on, à des lettres mal formées. D'autres ont voulu y voir quelques-uns des emblèmes de la Passion....

C'est à peu près en face de la roche dessinée que se trouve le « Fecho dos Martyrios » : l'Araguaya est réduit là à une largeur insolite d'une centaine de mètres ou même moins, — étroit canal qui au fort de la sécheresse, se réduirait, paraît-il, à une vingtaine de mètres tout au plus, au centre du canal profond desséché sur ses rives.

En face de la Roche dessinée et du Fecho, un petit igarapé coule, rive gauche, entre deux montagnes. Cet igarapé, à sec maintenant, descend l'hiver des montagnes en roulant ses eaux a grand bruit jusqu'à une cachoeira entre deux sommets escarpés, cachoeira qui le rejette dans l'Araguaya et dont on devine la position de la rive opposée de la rivière.

La Cachoeira dos Martyrios ne se compose pas seulement des deux travessões en aval de la Roche dessinée. Au-dessus du Fecho on rencontre un rebojo, médiocre, puis un travessão dans des saranzaes.

Dans toute cette région de la cachoeira, l'Araguaya est sensiblement rétrécie présentant sur plusieurs points des étranglements de moins de cent mètres de largeur moyenne. Aussi bien d'assez fortes serras flanquent-elles l'Araguaya de chaque côté, serrant de près les rives sur lesquelles elles finissent en certains endroits en masses presque perpendiculaires. Dès la région de Martyrios ces montagnes sont en grande partie dénudées et les montagnes de rive gauche qui s'étendent des Serras da Cachoeira Grande à la hauteur de São José do Amparo ne se composent guère que de sommets presque complètement dénudés ou plutôt couverts d'une herbe plus ou moins drue. Ces serras en face de S. José dos Martyrios présentent, sur leur versant occidental, de vastes campinas qui sont les indices certains de l'existence des Campos Geraes à une petite distance dans l'intérieur. Ce qu'il y a de certain c'est que ces Campos sont indubitablement connus; ce sur quoi on n'est pas bien fixé, c'est sur leur étendue et leur distribution.

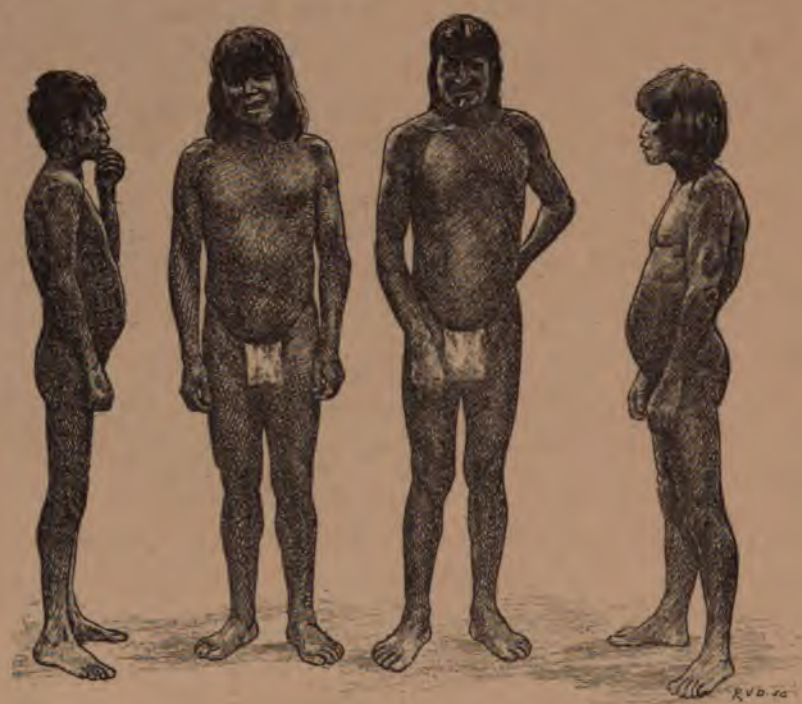
En face de S. José.

Avant d'arriver à São José do Amparo (anciennement São José dos Martyrios), on traverse, au pied des montagnes, une assez vaste enseada que ferme encore en amont un saranzal. L'été, dans cette Enseada « dos Martyrios » la rivière, affaiblie, se réduit à un étroit canal central où le vapeur a cependant toujours trouvé assez d'eau.

S. José (do Amparo ou dos Martyrios, ou simplement S. José), S. José, rive Goyana, est un petit hameau de 6 casas de paille comptant ensemble 35 habitants, appartenant tous ou à peu près tous à une seule famille. C'est l'ancien « presidio » abandonné par le Gouvernement de Goyaz en 1886, c'est-à-dire que le presidio ayant été évacué il n'est resté à São José do Amparo que la population libre dont le doyen est un vieillard aveugle, M. Vanderley.

Les gens de São José ont quelque bétail, une centaine de têtes environ, vivant dans les campos qui sont derrière les serras de la rive occidentale, en territoire paraense. Ils y ont aussi une vingtaine de chevaux.

Ces campos comptent déjà une petite population; de l'Enseada dos Martyrios au Remanso dos Botos il y aurait, tant dans l'intérieur que sur la rive, 10 casas comptant ensemble 56 habitants (les deux points extrêmes compris).



Carajás.

Le principal souci de ce district, ou un des principaux, paraîtrait être en ce moment de se débarrasser des bandes de Carajás vagabonds qui de São José à la Barreira font actuellement métier de s'installer à côté des établissements des civilisés pour y vivre, du moins en bonne partie, de mendicité et de rapine.

Les Carajás attaquaient autrefois à main armée. A l'époque où le P. Sabino dirigeait la Mission de S. José avant l'établissement du Présidio, il y a une douzaine d'années, les Carajás l'attaquèrent, alliés paraît-il aux Cayapós Chicrîs. Tombé dans une embuscade dressée par ces Indiens, le P. Sabino

ne dut, paraît-il, la vie, qu'à l'usage qu'il fut obligé de faire de son revolver.

Un assez grand nombre de Carajás vivent actuellement sans demeure certaine, bien qu'ils soient plus ou moins nominalement attachés à une aldeia. Ils offrent leurs services aux civilisés pour le travail des roças, pour les cano-

Femme et enfant Carajás.

tages. Mal payés, ils pillent, pour vivre, dans les plantations de leurs patrons d'occasion et la crainte des flèches d'une part, la peur des fusils de l'autre, fait vivre Carajás et civilisés sur un pied de paix armée. Ces Carajás sont très peu intéressants, certains civilisés en usent parfois à leur endroit en exploiteurs cyniques et sans dignité, et les uns et les autres gagnent, à un contact qui déplaît également aux uns et aux autres, une inévitable diminution des senti-

ments de bienveillance. Il arrive fréquemment qu'en pareil cas les civilisés et les sauvages se mettent tout d'un coup à s'entre-tuer, — sans qu'il soit facile de dire qui a commencé et de quel côté sont les plus grands torts.

Ces Carajás qui vivent assis à la porte des civilisés sont nus, complètement nus. Leurs femmes ont pour tout vêtement un petit morceau d'indienne qu'elles se passent entre les cuisses et qui est retenu sur les reins par un cordon. C'est exactement aussi sommaire que la classique feuille de vigne.

Ces nudités, en somme assez peu esthétiques, circulent à travers la vie des familles civilisées. Petits garçons et petites filles sont en contact constant avec ces anatomies animées qui d'ailleurs parlent un peu le portugais et ont assez de civilisation pour être fourbes et vicieuses. Toutefois comme ce ne sont là que des Indiens et des Indiennes cela ne tire pas à conséquence quant à la moralité future des enfants civilisés des deux sexes.... Telle est du moins l'opinion des principaux intéressés, opinion qu'il est permis, sans doute, de trouver quelque peu optimiste.

4. — Nous nous arrêtons aujourd'hui à São José; les provisions s'épuisent, je vais acheter un bœuf et le faire abattre, saler et sécher.

Dans l'après-midi, comme j'en suis à mes écritures, on m'annonce, descendant de la Barreira où il a actuellement sa résidence, un Dominicain français, le P. Gil Villanova, qui vient ici en service de son ministère.

Le P. Gil Villanova, qui était destiné au barreau, a fait son volontariat d'un an et pris sa licence en droit avant d'entrer chez les Dominicains. Le P. Gil Villanova est Marseillais.

5, 6. — Je continue mes écritures pendant qu'on sèche la viande.

7. — Nous partons de São José par une belle matinée ensoleillée. Nous traversons, puis nous longeons la rive gauche semée de rochers au pied de collines broussailleuses et demi-dénudées, où par endroits règnent d'assez vastes étendues d'herbe maigre.

Les courants sont très forts partout et ce n'est qu'au gancho et à la forquilha que l'on voyage, les hommes du côté de la rivière pagayant.

Dès que les collines cessent d'accompagner la rive, pour peu que ce soit, c'est la rive inondée qui apparaît; et on se croirait longer encore quelques-uns de ces immenses marais du Bas Tocantins.

Une petite plage est encore dehors à la pointe d'aval d'une petite île à l'extrémité amont de l'Estirão de São José.

C'est en amont de l'Estirão de São José qu'on prend la Carreira Comprída.

La Carreira Comprida est un rapide assez violent, qui commence, en amont, au *Remanso dos Botos* et qui finit à peu près par le travers du confluent du *Ribeirão da Corda*. En somme, c'est plutôt un rapide médiocre, ni bien long, ni d'une force exceptionnelle. On le passe en deux ou trois heures.

La *Sahida da Carreira Comprida* est un rapide assez à pic et très dur que l'on passe dans les buissons, rive gauche.

Le *Remanso dos Botos* est un petit « rebojo », calme maintenant, mais qui, aux eaux moyennes, fait un fort ressac. Un peu en amont, en face de la casa du vieux Manoel Correa Lima, dit Bueno, père de deux de mes hommes, João et Raymundinho, le Remanso dos Botos a un second travessão qui n'existe pas l'été. Ce travessão est produit par un petit plateau rocheux au milieu de la rivière. L'été les eaux courent rapides, dans le canal de droite et dans celui de gauche, l'hiver elles brisent au-dessus du plateau.

C'est d'ici que les Carajás poursuivirent, en août de l'année dernière, jusqu'à l'Ilha do Bananal, un petit canot monté par un nommé Raymundo, un nommé João, une femme nommée Venancia et un enfant. Les Carajás ayant enfin atteint les civilisés, après cette course furieuse, assassinèrent tout : les deux hommes, la femme et l'enfant. Le crime est resté impuni, Pará et Goyaz n'ont pu intervenir et les civilisés de l'Araguaya se sont abstenus de faire justice. Pour ce qui est des deux gouvernements, je ne crois pas qu'ils aient été même informés, et pour ce qui est des gens de l'Araguaya ils ont pensé que c'était aux deux gouvernements qu'il appartenait, exclusivement, de sévir quand le fait viendrait à leur connaissance. Aussi bien ces Carajás-là étaient-ils des aldeias d'au-dessus du Tapirapé et on ne sait trop à qui il appartiendrait d'intervenir, à Pará, à Goyaz ou à Matto Grosso....

Cependant il faut bien dire qu'à l'endroit des Carajás, Indiens vagabonds, pillards, et au besoin assassins, chez qui les enfants sont dit-on dressés au vol par leurs parents, le droit de légitime défense doit primer l'obligation de recourir à l'appareil répressif de la justice régulière, à peu près impuissante en

pareil cas. Mais la situation est déjà trop tendue et il ne m'appartient pas de donner de conseils aux civilisés de l'Araguaya.

Toutefois, pour ce qui est de ces peu intéressants Carajás, il faut faire une distinction entre les différents groupes. Les *Carajás* voleurs, pillards et au besoin assassins, seraient spécialement ceux de l'Araguaya *jusqu'à la Barreira*. Les *Carajás de la Haute-Araguaya*, du Tapirapé à Leopoldina, sont déjà meilleurs. Les *Carajás, dits Tapirapés*, parce qu'ils habitent le bas de cette rivière, seraient de bons Indiens. Enfin on n'a pas de mal à dire de la fraction la plus importante de la tribu, les *Javahès*, qui vivent dans l'intérieur de l'Ilha do Bananal.

Poursuivant en amont du Remanso dos Botos, nous voyons les montagnes qui s'élèvent sur la rive droite, le long de la Carreira Comprida, se continuer dans l'intérieur par une chaîne assez forte. Ces Serras do Remanso dos Botos présentent une altitude relative d'au moins 300 mètres, elles forment une chaîne qui est au nombre des plus importantes de l'Araguaya Paraense.

En dépit de la grande chaîne de la rive droite et des serras éparses sur la rive gauche, les rives, partout où la montagne n'accoste pas, sont inondées et laissent deviner des marais à l'intérieur.

9. — Rétrécie pendant des estirões successifs la rivière a des élargissements brusques dans lesquels nous apercevons, à de grandes distances, des botos qui viennent se faire les éclaireurs de l'igarité....

En face des fortes collines de la rive droite des petits plateaux se montrent sur la rive gauche, également à de petites distances dans l'intérieur; et leur ligne se dessine, se détache très nettement dans la limpidité du matin.

La Cachoeira de São Miguel se trouve à un coude brusque où la rivière qui, en amont, coule sud-nord, prend, en aval, la direction ouest-est. La cachoeira est maintenant complètement couverte, l'été elle commence dès en amont de Chambioá. C'est une série de travessões — j'en compte huit — assez rapprochés les uns des autres, courant à travers des saranzaes et parmi de petites îles laissant toujours voir les deux rives du canal central, un peu sinueux, mais par où peut passer un petit vapeur même aux basses eaux de l'été.

Nous arrivons à Chambioá où nous trouvons le P. Ange Dargainaratz,

missionnaire dominicain qui est le compagnon du P. Gil. Un jeune Belge qui vient du Sud, M. Arthur Stiévenart, accompagne le P. Ange.

Le petit centre appelé *Chambioá*, rive Goyana, se compose d'une maison et de trois barracas. La maison appartient à un commerçant, appelé M. João Chrysostome qui se ravitaille à Pará une fois par an. M. Chrysostome a une quarantaine de têtes de bétail dans un petit campo voisin, et aussi quelques têtes de chevaux et de moutons.

De l'autre côté de la rivière, en face de Chambioá, existe une vaste forêt, un Matto Grande, qui s'étend à peu

Groupe de Carajás.

près du parallèle de Chambioá à celui de la Cachoeira Itaïpava. Ce serait dans cette forêt, que commencent à fréquenter les castanheiros, que vivraient les Cayapós Chicris. Toutefois civilisés et sauvages n'ont pas encore pris contact sur ce point.

Le sitio de Chambioá, propriété de M. Chrysostome, est un ancien presidio dont M. Chrysostome a été le commandant. Ce presidio était appelé, dans les actes officiels, São José dos Martyrios, le São José en amont de la Cachoeira dos Martyrios étant appelé São José do Amparo, — appellations d'une conve-

nance géographique douteuse, mais d'ailleurs d'un médiocre intérêt étant appliquées à des centres de peuplement qui existent si peu[1]....

On dit ici que le Gouvernement de Goyaz va rétablir les trois presidios de São José, Chambioá et Santa Maria, au moyen d'un crédit du Gouvernement fédéral (?) et avec quelques soldats de l'État. Si c'est en vue de donner quelque vie à ces petits centres qui se meurent, il est à souhaiter que ces tentatives de colonisation militaire et pénale aient plus de succès que par le passé. Le rétablissement de ces « presidios » aurait ainsi pour but de motiver la reprise de la navigation à vapeur entre Leopoldina et Santa Maria. Il me semble, quant à moi, qu'au point de vue des saines doctrines économiques, ces procédés de colonisation sont aussi hétérodoxes que possible.

Presque de suite en amont, le Travessão da Pedra branca. Ce travessão n'est pas complètement au fond, il subsiste encore un rapide qui prend toute la rivière d'une rive à l'autre. Nous prenons par la rive droite, entre deux petites îles et la terre ferme, et on ne passe qu'à grand'peine, doublant l'effort des varas, des ganchos et des forquilhas. La « pedra branca » qui donne son nom à la cachoeira est maintenant au-dessous de l'eau.

L'été le travessão est assez fort, mais il garde toujours assez d'eau pour le passage du vapeur. Le canal est au milieu même de la cachoeira.

Dès qu'on quitte les montagnes riveraines de la cachoeira, la forêt apparaît à nouveau inondée sur de grandes profondeurs.

11. — La rive droite est marécageuse, la rive gauche est semée de petites collines espacées.

Nous longeons, en amont du Travessão da Pedra Branca, la rive droite où nous rencontrons d'assez forts courants.

A la Pointe de la Pedra Preta qui fait un petit rapide, commence, d'aval en amont, la Cachoeira da Pedra preta. C'est d'abord un « gorgulho », un gros flot, — actuellement couvert par les grosses eaux. Le canal est au milieu de la cachoeira, — laquelle n'a rien de redoutable. Ce canal, au plus fort de l'été, a assez d'eau pour de petits vapeurs.

La « pedra preta » est actuellement à fleur d'eau. C'est un rocher noir de

1. *Amparo* : protection, défense, soutien, appui, support, abri.

quelques mètres de longueur, sans rien de remarquable, et comme on en trouve tant dans toutes ces rivières.

Les travessões d'amont de la Cachoeira da Pedra Preta se produisent dans une petite enseada où quelques faibles courants indiquent encore la position des rapides aux eaux basses. De petites îles occupent le centre de l'enseada. Le canal est rive droite.

L'Igarapé das Lontras, rive droite, un peu en amont de la Cachoeira da Pedra Preta, a, dans l'intérieur, quelques habitants civilisés sur ses rives. Ce serait un assez fort cours d'eau, on y navigue, paraît-il, plusieurs jours en igarité. Il ne présente, cependant, à son embouchure, qu'une vingtaine de mètres de largeur, mais toute cette région est un vaste marécage.

Nos matinées sont belles et les après-midi orageux. Ce matin c'était, sur les forêts de la rive gauche, comme une chevauchée de petits nuages gris, qui semblaient courir à toute bride dans le plein ciel, emportés comme dans une envolée à une faible hauteur au-dessus des forêts.

Dans l'après-midi, autre décor. Il est deux heures. Le ciel, gris partout, est noir foncé du côté aval. Déjà le vent du nord, poussant la pluie, souffle jusque sur nous, frais, vif. Les feuilles mortes tourbillonnent sur la rive, dont les palmiers s'agitent d'abord dans un rythme lent et régulier, puis bientôt dans des saccades frénétiques, menaçant de briser la frêle attache du chapiteau de feuillage.

Trouvons ce soir, pour y dormir en dehors du marais, une petite colline en face des Ilhas do Perdido, rive droite.

Les Ilhas do Perdido sont au nombre de trois qui, l'été, n'en forment qu'une, dit-on, rattachées qu'elles sont par des plages. La troisième de ces îles, d'aval en amont, a une petite Aldeia Carajá. L'*Aldeia do Perdido* compterait 3 baraques et 15 habitants.

Une autre *Aldeia Carajá*, celle de *Cadete Pedro* se trouve à une île à peu près à moitié chemin entre les Ilhas do Perdido et l'Igarapé das Lontras. C'est l'Aldeia do Cadete Pedro qui est actuellement la plus septentrionale des malocas Carajás sur l'Araguaya. Elle compterait 2 baraques et 10 habitants.

Entre les Ilhas do Perdido et la rive droite c'est, l'été, une plage ne laissant

subsister qu'un étroit canal où, maintenant, des courants assez forts roulent sur le sable.

12. — Un matin blafard, un ciel gris qui sue la pluie.

Entre les Ilhas do Perdido et la rive droite, l'eau, relativement lente, descend dans une forte poussée dessinant de grands cercles qui font penser à la surface d'un rebojo qui déborderait sous les grosses eaux de l'hiver. Dans les grisailles du ciel bas on voit s'esquisser des paysages de pluie tombant dans les lointains. Il règne une petite brise moite, d'une tiédeur amollissante. L'eau, vert sombre dans la pénombre des rives et des mornes, s'irise de reflets d'argent dans le courant central. Un calme lourd tombe d'un ciel maussade sur la rivière maintenant lente et placide.

On entre, par une petite enseada dans l'*Estirão do Muricizal,* puis ce sont, jusqu'aux Ilhas do Muricizal, des saranzaes alternant avec des îles petites ou médiocres. La rive droite, toujours noyée, a pourtant sa chaine de collines dans le fond, à une petite distance dans l'intérieur, mais la rive même est un marais.

A une pointe d'où nous découvrons à une assez bonne distance devant nous, une colonne de fumée qui marche derrière un îlot nous indique un petit vapeur qui descend évidemment la rivière...? Déception! c'est le batelão du P. Gil; la colonne de fumée provient du feu du cuisinier Ambrosio. Le batelão, vu ainsi au sein d'un nuage de fumée, avec ses huit hommes travaillant sur la tolde d'avant et le pilote juché sur la tolde d'arrière, est comme l'apparition inattendue et bizarre de quelque Léviathan d'igarapé.

De petits champs flottants d'aruns et de roseaux se montrent, par endroits, le long de notre grand marécage de la rive droite.

Lentement, dans la chaleur accablante d'un après-midi orageux, nous allons, de ganchos et de forquilhas, le long du marais.

La pluie a pris le ciel derrière nous. Elle remonte la rivière. Nous sentons soudain son vent froid qui chasse d'un seul coup l'oppression que nous valait le ciel d'orage.

L'averse vient sur nous, s'emparant d'abord des collines, puis des rives, puis envahissant le lit de la rivière. Elle commence d'abord à tomber, mais soudain un violent coup de vent s'en empare et la pousse subitement du côté

de Goyaz, où elle se pousse, tombant toujours jusqu'à se dissoudre complètement. — Une menace, une brusque et violente averse, un fort coup de vent, — et voici que le ciel a repris ses premières teintes bleu pâle et blanc laiteux.

13. — A l'extrémité de l'Estirão, aux Ilhas do Muricizal, quelques petites plages de sable sont encore à découvert. Ce sont, l'été, de grandes plages hautes. Le canal de rive gauche, par lequel nous passons, est alors à sec et on passe rive droite par derrière les îles.

Après l'Estirão do Muricizal on prend l'*Estirão da Barreira Branca*. Cet estirão s'étend, sur environ 15 kilomètres en ligne droite, d'une bouche de lac qui est en aval rive gauche, à une campina qui est en amont, rive droite.

Près de cette campina est l'*Aldeia do Raphael* avec 4 baraques et 20 personnes.

C'est rive droite, presque à la sortie de l'estirão, que se trouve la capuera de l'ancien Presidio da Barreira Branca. En réalité Goyaz n'a eu qu'un seul presidio dans cette partie de l'Araguaya, mais ce presidio a voyagé.

Si mes renseignements sont exacts, voici les cinq emplacements successifs occupés par ce presidio :

1° Barreira Branca,

2° Chambioá,

3° São José,

4° Cachoeira dos Martyrios,

5° Cachoeira Grande.

Le presidio a voyagé, toujours descendant la rivière. (Il y a eu cependant, paraît-il, une exception ou deux à cette règle du déplacement vers le nord.) Mais c'était toujours le même presidio qui changeait d'horizon au gré de ses directeurs successifs, sans changer sa destinée, destinée commune à beaucoup de ces presidios et de ces colonies militaires : créer, à grands frais, une *tapera*.

Nous prenons par la rive gauche pour remonter l'Estirão da Barreira Branca.

Après la bouche du lac, dans une région marécageuse complètement inondée maintenant, on va de pointe en pointe, longeant, au gancho et à la forquilha, des rives relativement faciles.

Rive droite, quelques parties de la barreira qui a donné son nom à l'estirão sont encore quelque peu au-dessus des eaux de la crue.

Les maribondos ne nous ont pas abandonnés jusqu'à présent. L'Araguaya paraît spécialement favorisée sous le rapport de ces guêpes. Il est vrai que nous allons à peu près exclusivement au gancho et à la forquilha et que par suite il n'y a, sur la rive où nous passons, colonie de maribondos dont nous n'ayions la visite.

Notre rive gauche est partout basse et inondée et ce sont partout des paysages sans relief.

Le long de quelques-unes des îles qui se succèdent maintenant au centre de la rivière, des végétations basses de plages, mais les plages sont maintenant couvertes, même les plus hautes.

Notre rive gauche nous offre le spectacle, rare dans cette Araguaya de la saison d'hiver, d'une berge à pic de terre rouge actuellement à près de 6 mètres au-dessus de l'eau. Une colline abrupte mais boisée jusqu'au niveau de l'eau continue, du côté amont, la colline de l'éboulement.

14. — Nous partons du campement par l'averse. Le ciel est gros de pluie.

L'équipage se démène et crie un peu pour s'animer. Il pleut. Sous les ondées qui se succèdent mes hommes pagayent toujours, mais ils ne crient bientôt plus : le froid de leurs vêtements mouillés les engourdit. Ils quittent leur chemise, la pluie ruisselle sur leur peau brune, faisant luire les musculatures bronzées. De temps à autre ils poussent encore quelques cris, puis ils retombent dans un silence lourd, que berce, comme un mouvement de balancier, le bruit des pagayes frappées en cadence et qui, par poussées régulières, emportent le canot en avant.

D'abord ça été une forte pluie, qui a commencé avant le jour, maintenant c'est une pluie fine, qui ne veut pas cesser.

Les hommes rament toujours à coups redoublés, s'excitant entre eux. Leurs cris habituels, plutôt gais, semblent un peu étranges dans cette pluie qui tombe, qui tombe toujours, qui leur a mouillé, il y a longtemps, le dernier fil de leur pantalon, l'unique vêtement qu'ils gardent alors. Ils travaillent double pour ne pas sentir le froid, mais ils le font gaiement, souriant au patron et se plaisantant les uns les autres. — Ces qualités de bonne volonté

et de bonne humeur commencent à se faire un peu rares de par le monde....

A l'*Estirão do Itaïpava*, la rivière, semée d'îles, coule entre des rives basses généralement inondées. Cet Estirão de Itaïpava présente, paraît-il, l'été, un grand « pedral » maintenant complètement couvert.

15. — La Cachoeira do Itaïpava, l'été, a peu d'eau. Le canal central, parmi le « pedral » de la rivière, les « lages », les plages de sable, n'a pas

Montagne en face de Déréké.

toujours assez de fond pour que les petits vapeurs qui navigueraient dans l'Araguaya y puissent passer sans rencontrer de difficultés.

La Cachoeira do Itaïpava se compose de 3 Travessões.

Le 1^er^ *Travessão* est médiocre.

Le 2^e^ *Travessão*, où le pedral occupe la plus grande partie de la rivière, est sensiblement plus fort que le 1^er^, cependant nous parvenons à le passer à la vara.

Le 3^e^ *Travessão* est moins fort que le 2^e^, plus fort que le 1^er^.

Le canal de la Cachoeira est entre les îles de la rive droite et la rive gauche.

Immédiatement au-dessus de la Cachoeira do Itaïpava on prend l'*Estirão da Primeira Aldeia*.

Nous suivons la rive gauche, toujours inondée et marécageuse. Dans les saranzaes de la rive, les courants sont assez forts ; la moindre pointe de terre ferme, ou des îlots de saranzal, fait un rapide souvent assez dur. Et, pour ainsi dire accostés à ces courants, d'interminables marécages s'étendent en aval, en amont, et à des profondeurs indéterminées dans l'intérieur.

Sur le soir, par la fin d'un bel après-midi ensoleillé, nous traversons rive droite pour y chercher un torrão, que nous finissons par avoir la bonne fortune de rencontrer.

Nous dormons un peu en aval de l'*Aldeia Carajá do Higino*. Cette aldeia compte, paraît-il, une quinzaine de baraques avec une soixantaine de personnes, chiffre total. La maloca est située dans une petite île haute et sablonneuse, la roça est en terre ferme, rive gauche.

16. — A partir du torrão de rive droite où nous avons dormi, la rive recommence à devenir marécageuse. Sauf quelques petits angles de terre rocheuse, tout est inondé.

Rive gauche, d'assez fortes chaînes de montagnes nous accompagnent toujours, dressant leurs hauts sommets bleu de Prusse ou bleu de ciel dans des lointains plus ou moins reculés mais qui cependant ne doivent pas s'éloigner à plus de 4 ou 5 kilomètres dans l'intérieur ; — ce sont d'épais massifs, dont l'altitude relative doit atteindre 400 mètres.

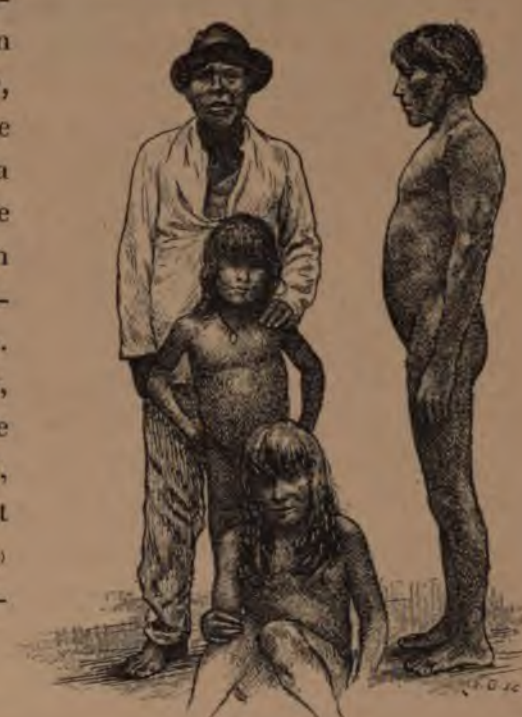
Rive gauche, des îles s'étendent flanquées de plages à buissons maintenant au fond de l'eau ; en face, rive droite, sont deux îles plus grandes et, terre ferme, de vastes marais.

En amont de l'Estirão da Primeira Aldeia c'est le long *Estirão do Correinha* qui mesure une longueur de 45 kilomètres environ dans les limites qu'on lui donne ordinairement, estirão qui est loin d'ailleurs d'être absolument rectiligne, mais qui présente, au contraire, une légère courbure à chaque extrémité de sa partie centrale, qui est à peu près rigoureusement droite, sa partie nord étant à peu près dans le même cas.

Dans cette partie nord de l'Estirão do Correinha on voit se continuer, serrant de plus près la rive gauche, les Serras do Higino. Sans interruption bien marquée, ces serras, toujours hautes et massives, se continuent, d'élé-

vation sensiblement la même que celles des serras précédentes, dans la partie nord-est de l'Estirão do Correinha.

L'*Aldeia do Déréké*, située, pour parler exactement, entre l'Estirão da Primeira Aldeia et l'Estirão do Correinha, est une unique paillote basse, hangar assez long. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi malpropre, d'aussi laid, d'aussi misérable, parmi les maisons indiennes. Une petite population atteinte de maladies de peau, de lèpre, avec des efflanquements de cadavre vidé, grouille ou lentement circule, la fièvre dans les yeux, dans ce cadre de misère. Il y aurait là une population totale, absents compris, de 25 individus, hommes, femmes et enfants. Il paraît que le « capitão » Déréké, confie, pendant son absence, à sa fille Joanna qui est une héroïne, paraît-il, la « direction » de l'Aldeia. Mais c'est moins là un poste d' « amazone » qu'une situation d'infirmière aux Incurables.



Déréké, chef Carajá.

17. — Quittons, sans regret, la pauvre Aldeia de Déréké. Il paraît qu'aujourd'hui toutes les aldeias des Carajás de l'Araguaya sont comme celles-ci, des baraques basses, sales, misérables. Toutefois il n'est pas dans la nature de ces Indiens d'être d'une propreté excessive et il en a toujours été ainsi. Cependant il y eut jadis abondance dans les malocas, les roças étaient vastes et les provisions ne s'épuisaient pas. Il n'y a guère que quatre à cinq ans que, avec le développement des relations de commerce avec les civilisés puis du travail pour ceux-ci, les roças ont été négligées. Aujourd'hui la misère est venue, si générale, compliquée du développement simultané de la paresse et du vol, l'état matériel et moral des Carajás est devenu tellement misérable,

que tout fait présager l'extinction prochaine de la tribu. Les Dominicains de la Barreira eux-mêmes n'entretiennent plus à l'endroit des Carajás que l'espérance de sauver quelques enfants dans le naufrage de la nation, amenant à la civilisation par l'école la progéniture des derniers Carajás.

Des quatre groupes Carajás :

I. Carajás en aval de l'I. do Bananal,

II. Carajás de l'I. do Bananal,

III. Carajás du Tapirapé,

IV. Carajás en amont de l'I. do Bananal.

Le plus misérable sous le rapport du développement de sa vie matérielle serait le groupe en aval de l'I. do Bananal, de même que le plus florissant, le plus nombreux, et aussi le moins connu, celui des Carajás appelés Javahès, de l'Ilha do Bananal.

En amont de Déréké nous longeons la rive droite, toujours inondée sur de grandes étendues. Un peu en amont, derrière de faibles renflements commençant le plateau sur lequel s'élèvent les Serras do Déréké, on voit, à mi-pente de la montagne, apparaître des « carrascos », des « campestres » indices certains du voisinage des campos.

Par moments, quand nous nous éloignons un peu de la rive, le long Estirão do Correinha s'étend à perte de vue devant nous. En amont les forêts des rives indistinctes ne nous apparaissent encore que comme une ligne de maigres buissons clairsemés.

Du côté est, les rives sont plates et basses et rien ne fait soupçonner des montagnes dans l'intérieur.

Des bananiers sauvages, des embaúbas bordent les rives. Des nuages montent des marais vers le ciel étouffant. Les nuages se groupent dans le ciel en prenant des teintes qui deviennent de plus en plus foncées. Sur tous les visages en sueur le rictus de l'accablement physique va s'accentuant.

18. — L'Aldeia do Meio, rive droite, est « au milieu » de l'Estirão do Correinha. Cette petite aldeia Carajá est « dirigée » par une des femmes de Déréké, la nommée Joanna qui « règne » là sur deux baraques peuplées d'une dizaine de personnes.

Le long de a rive droite toujours marécageuse, par le brouillard qui se

dissipe, nous poursuivons par un après-midi lourd et brûlant. Le soleil d'hiver, dans un ciel que voile légèrement une fine poussière de nuages gris, darde des rayons qui tombent sur nous avec une chaleur de brasier.

19. — Les rives sont toujours noyées. Le sont-elles sur une grande profondeur? Y a-t-il seulement un « littoral fluvial » restant inondé? les marais s'étendent-ils au loin dans l'intérieur? — La première hypothèse me paraît plus vraisemblable.

Le Travessão do Corrreinha est maintenant à peu près complètement

Maloca de Déréké.

couvert, et ne laisse voir à la surface que de légers courants. Le travessão, l'été, est assez fort et oblige à décharger en totalité ou en partie. Le canal est au milieu de la rivière. Aujourd'hui le brouillard du matin est sec; les lointains disparaissent sous une vapeur roussâtre.

L'*Aldeia do Correinha* qui se trouvait sans doute primitivement plus en aval mais qui a gardé son nom bien qu'elle soit aujourd'hui à l'*Estirão das Andorinhas*, l'Aldeia do Correinha est située tout en haut d'une petite barreira à pic. Elle se compose d'une dizaine de petites baraques comptant une trentaine d'habitants.

La partie aval de l'Estirão das Andorinhas présente une rivière élargie avec plusieurs îles au centre ou sur les rives.

Par la matinée sombre et lourde, grosse de menaces d'orage, nous arrivons au Travessão das Andorinhas.

Le Travessão das Andorinhas est un « secco » présentant trois petits rapides principaux. L'hiver le travessão est au fond de l'eau, l'été, dans le canal, — sinueux entre des îles nombreuses, — on ne trouve parfois assez d'eau pour de fortes embarcations qu'en déplaçant les pierres. C'est, me dit mon pilote, « l'endroit le plus sec de la rivière ».

Nous le passons peu après midi, par une averse tellement épaisse, sous un ciel tellement noir, qu'il semblerait que c'est la nuit qui se fait subitement, — en raison, pense-t-on, de quelque éclipse.... L'ondée crépite, dru, dans l'eau de la rivière violemment agitée. Par instants l'obscurité se fait à peu près complète : on est tenté d'allumer les lanternes. A quelques mètres de nous, à notre droite, un îlot de la rivière : nous nous fourrons dans ses branchages, car nous ne l'avions pas vu.

L'équipage, cependant, poussant de plus belle la pagaye, chante, crie, gaiement se démène, paraissant vraiment joyeux. Ils sont ruisselants : la pluie brutale rebondit sur leur torse nu; il est visible qu'ils commencent à avoir froid, ce qui les fait pagayer plus vite et chanter plus fort : c'est du mouvement et du vacarme, — pour se réchauffer! Par instants quelques coups de tonnerre scandent le chant des pagayeurs; mais le bruit de l'averse assourdit tout.

L'ouragan de pluie est passé, mais la rivière est violemment agitée. Nous avons beau raser les branches, de grosses vagues nous soulèvent et nous procurent la sensation, le tangage et le roulis d'un voyage sur quelque mauvaise côte marine par une mer démontée.

Puis, la pluie passée, dans la clarté d'un jour très doux, ce sont, dans la rivière, des paysages inattendus : sur notre rive gauche de hautes berges à pic recouvertes d'un gazon vert tendre, des berges éboulées de cinq à six mètres de hauteur mettant à nu une terre rouge très fortement tassée.

Un peu en amont, rive droite, l'*Aldeia das Andorinhas*, une baraque sale avec une dizaine de personnes, hommes, femmes et enfants, le tout très maigre; plus un chien étique aux trois quarts crevé. C'est encore une femme qui dirige, mais cette fois d'une façon continue, cette Aldeia Carajá, la nommée

Maria, une femme ou des anciennes femmes du Déréké. Aussi cette aldeia est-elle appelée quelquefois *Aldeia da Maria*.

Au bas de l'*Estirão do Pau d'Arco*, rive droite, l'*Aldeia do José Ladino* avec 3 baraques et 10 personnes.

20. — C'est dans ces paysages qu'eut son aldeia, qu'on appelait l'Aldeia do Pau d'Arco, un individu resté fameux dans les sertoes de la Haute Araguaya, un certain « Capitão Roca ».

Le « Capitão Roca » aurait été un Carajá, — ou d'après quelques-uns un civilisé de Boa Vista du Tocantins qui se serait fait Carajá, — un Carajá qui se serait signalé par ses violences. Parmi toutes ses prouesses une des plus dramatiques fut l'enlèvement d'une femme blanche qu'il prit dans l'attaque d'un boto et qu'il garda. Par la suite, des civilisés en voyage dans cette partie de l'Araguaya rencontrèrent des lignes entières écrites sur le sable des plages par la jeune femme blanche prisonnière des Carajás et qui confiait aux hasards du sable et des vents ses supplications adressées à d'improbables délivreurs. Cela se passait vers 1880. Le Capitão Roca est mort dans son Aldeia do Pau d'Arco, luttant contre les Cayapós, avec qui il aurait eu des démêlés. La femme blanche n'a jamais reparu.... Est-elle morte? il ne paraît pas qu'il puisse y avoir lieu d'en douter. — Le plus curieux c'est que cette histoire, en dépit de son romanesque, est, paraît-il, très rigoureusement authentique.

Nous montons par la rive droite de l'Estirão; la rive est toujours inondée ou marécageuse, mais de petits campos se laissent deviner par delà, campos qui s'étendent, à ce qu'on me dit, à de grandes distances dans l'intérieur de Goyaz.

Nous passons la nuit à un petit campo de la rive droite, campo ou plutôt campina interrompue de suite par des terres basses du côté de l'est.

21. — Nous partons du petit campo par un brouillard épais, qui ne se dissipe que vers huit heures. La matinée, bien que le brouillard se soit dissipé, est très sombre : ces matinées de brouillard laissent parfois dans le ciel des obscurités étranges, que seul le soleil de midi arrive à dissiper complètement.

La rive droite est toujours inondée, parfois des buissons bas la flanquent sur de grandes étendues.

En amont de l'Estirão do Pau d'Arco, un petit furo entre une île basse et la rive droite toujours inondée et marécageuse.

A neuf heures du matin c'est une chaleur vive dans un ciel clair : on dirait vraiment que c'est l'hiver qui finit et l'été qui commence. Sous ces latitudes l'été doit, en effet, arriver bientôt.

A l'Estirão do Pau d'Arco, dans sa partie amont, le campo, rive droite, accoste absolument la rivière. Ici c'est une ouverture béante d'une cinquantaine de mètres au plus. L'herbe descend jusqu'au bas du talus de la rivière.

Dans cette région des campos, dont les abertas deviennent nombreuses sur la rive droite, nous rencontrons l'*Aldeia do Pau d'Arco* avec 2 baraques et environ 10 personnes.

Les « abertas » de campo deviennent de plus en plus nombreuses; sans doute que le Campo Grande se poursuit dans l'intérieur à une petite distance de la rive. Toutefois dès que les affleurements du campo cessent la rive redevient marécageuse.

En face, rive droite, au-dessous d'une assez forte chaine de montagnes, par le travers de la pointe d'aval d'une île centrale est le confluent du Ribeirão do Pau d'Arco avec des terres hautes au nord et, au delà de la rive actuellement noyée, au sud, des campos avant d'arriver à la chaine de montagnes.

CHAPITRE VIII

Importance du Ribeirão do Pau d'Arco. — *Travessão do Pau d'Arco.* — *Travessão do Jacú.* — *Travessão do Pacú.* — *Travessão Joncon.* — Estirão da Ilha das Pombas. — Paysages froids. — Morro Vermelho. — Serra dos Cayapós. — La « mangaba ». — Santa Maria Velha. — *Travessão de Santa Maria Velha.* — *Travessão do Caldeirão.* — *Travessão dos Tres Portos.* — Gorgulho do Cabororó. — Campo da Missa. — Plateau do Justino. — Ribeirão do Bananal. — Ribeirão das Piranhas. — Torrão hospitalier. — Production de la mangaba à l'Araguaya. — « Pâturages et labourages. » — Campo do Taïtétú. — Ilha da Mortandade. — Igarapé do Chicão. — Santa Maria Nova. — Relations de Santa Maria avec les Cayapós dès 1859. — Les Cayapós éleveurs. — Nouveaux exploits des Carajás. — État actuel de Santa Maria. — Service postal de Santa Maria et Rio do Somno et de Santa Maria à Chambioá. — Travessão da Barreira.

Entre l'Itacayuna et le Tapirapé qui sont de grands affluents, le Tocantins-Araguaya ne reçoit, rive parense, que trois cours d'eau qui ne soient pas de simples igarapés. Ces trois affluents sont le Pau d'Arco qui est presque un « rio », le Chicão et le Najá. Le Pau d'Arco doit une importance particulière à la présence dans son bassin de celui des groupes Cayapós, le plus rapproché de l'Araguaya. Toutefois nous ne traiterons des Cayapós qu'au chapitre spécial que nous consacrons plus loin à ces Indiens.

22 mars. — En amont du confluent du Pau d'Arco, nous suivons le canal de la rive droite entre la terre ferme et les îles. Le campo paraît accompagner à une petite distance dans l'intérieur. Parfois le campo paraît s'interrompre et alors les marais reparaissent.

En amont quatre travessões se succèdent assez rapprochés les uns des autres, ceux du Pau d'Arco, du Jacú, du Pacú et le Travessão Joncon.

Le Travessão do Pau d'Arco est maintenant tout à fait au fond. L'été, la

cachoeira, qui est assez forte, fait pancada rive gauche. Le canal libre est rive droite, un petit vapeur peut le remonter en n'y rencontrant qu'une médiocre résistance. En amont les fonds sont faibles et le canal est quelque peu incertain.

Une « Pedra Grande » maintenant complètement au fond, invisible, se trouve rive droite entre la terre ferme et l'extrémité amont de l'île qui occupe le milieu de la rivière au-dessus du Travessão du Pau d'Arco.

Le Travessão do Jacú, actuellement au fond, complètement invisible, n'a presque pas d'eau pendant l'été. Même pour les igarités qui passent, il faut alors décharger tous les bagages. Le canal, rive droite, ne présente d'autre danger que celui d'être un peu ras pour des embarcations un peu fortes.

Le Travessão du Pacú présente à peu près les mêmes caractères que celui du Jacú. Il est actuellement au fond, mais l'été, il faut alléger, le plus possible, les embarcations. Le canal est entre la rive droite et les îles centrales.

Le Travessão Joncon, dans une enseada, est actuellement couvert. L'été il a un peu plus d'eau que les deux travessãos précédents. Le canal est à peu près au milieu de la rivière.

La rive droite est toujours marécageuse avec quelques petits îlots bas flanquant la rive. Un courant assez fort règne le long de ce marécage. La rive gauche est bordée de petites collines sur d'assez grandes étendues. Au Joncon même commencent, à une petite distance de la rive, des plateaux et des campos excellents pour la colonisation.

C'est à l' « aberta de campo » où nous dormons cette nuit qu'aboutit un *sentier cayapó qui vient de l'aldeia de Amiuti* à huit jours de marche indienne dans le sud-ouest, en passant sans doute par cette « Aldeia fermée » des Cayapós, aldeia où, jusqu'à ce jour, les civilisés n'ont pas été admis, bien qu'on leur ait ouvert le chemin des Aldeias du Pau d'Arco.

En tout cas, il existe, dit-on, de très grands campos derrière la bordure boisée de la rive gauche du Joncon, bordure de 3 ou 4 kilomètres au plus de profondeur, après quoi on trouve un petit campo, puis on traverse une petite étendue boisée, enfin on arrive aux vastes campos en question. Entre cette étendue boisée et les Campos Geraes existerait un assez grand lac aux bords rocheux et au lit semé de rochers émergés.

24. — Le matin est humide, la pluie menace. Sous un ciel voilé, des nuages jaunâtres voyagent vers le sud le long de la rive orientale.

Au-dessus du Joncon, sur l'une ou l'autre rive, ce sont de forts courants très fatigants par cette rivière pleine.

Dès le Joncon, on rencontre en assez grande quantité dans les campos la mangabeira qui fournit un lait analogue à celui du caoutchouc, mais qui se coagule plus difficilement ou du moins par des procédés étrangers à la défumation. On a fait, dans ces derniers temps, quelque agitation autour de ce *lait de mangaba* qui, pour si peu connu et si peu utilisé qu'il soit encore, n'en paraît pourtant pas moins appelé à un certain avenir.

Nous prenons le long *Estirão da Ilha das Pombas*. L'humidité devient froide, la brise qui la pousse du nord vers le sud a elle-même quelque chose d'aigre, qui donne le frisson.

L'Estirão da Ilha das Pombas se présente dans une direction générale nord-sud avec des pointes et des enseadas. L'Ilha das Pombas n'est pas la seule de l'estirão, mais elle en est la plus importante et la plus centrale.

La rive droite, que nous suivons, n'est maintenant inondée de marécages que par endroits.

Nous passons, sur cette rive, le confluent du Ribeirão d'Agua Fria, important affluent de droite.

Un après-midi de pluie s'annonce. Un ciel bas et bien fermé se resserre sur nous, arrondissant sa coupole de nuages. C'est d'abord comme un suitement, quelques gouttes fines, rares, dans le morne espace gris. Puis du ciel terne, toujours plus gris, toujours plus rapproché, la pluie tombe, uniforme, triste, sans répit, sans violence, sans accalmie. Derrière l'épais voile de la pluie tombante, les rives se voient mal : ce sont comme des lignes grises sur un fond de cendres.

Un vent humide balaye et ne cesse de balayer tout du long, du nord au sud, tout ce long Estirão da Ilha das Pombas. Tout est noyé sur les rives ; par ce vent humide et froid va-t-il falloir dormir dans le canot? ne trouverons-nous pas quelque modeste petit torrão?

Le soir tombe. La demi-obscurité du jour se fait presque complète. Nous cherchons de la terre, un petit coin de terre, à la lueur déjà incertaine d'étranges

pénombres bleuâtres qui sont ici le crépuscule d'hiver. La rive est inondée, partout, toujours ; nous allons patiemment, lents et résignés, poursuivant obstinément cette rare fortune : un peu de terre pour y dormir plus au sec au sein de l'interminable forêt noyée. Enfin, ne trouvant rien, il faut se contenter du canot.

25. — C'est alors qu'on se réveille de bonne heure ! Les hommes, ankylosés, sonnent une diane bruyante bien longtemps avant le jour. Ils seraient assez disposés à la mollesse, mais les courants de l'Enseada do Jauary les obligent, malgré l'heure matinale, à se démener et à crier (leurs chants scandant leurs coups de pagaye ou leurs coups de pagaye scandant leurs chants), et l'eau, bruyante aussi, cède, vaincue et s'enfuit bien loin derrière nous.

Après l'Estirão da Ilha das Pombas, l'Estirão do Morro Vermelho. Le Morro Vermelho, à l'extrémité amont et rive droite de l'Estirão, est le plus méridional d'une dizaine de petits sommets répartis en trois chaînons ; le Morro Vermelho a été ainsi nommé à cause de la couleur rougeâtre des pâturages qui le couvrent en partie. En face de la chaîne du Morro Vermelho, la rive gauche et les îles centrales sont basses et inondées

On tue une anta (un tapir), c'est non seulement le premier tapir du voyage, mais c'est le premier gros gibier que nous faisons depuis deux mois et demi que nous sommes partis d'Abobaça.

26. — Nous longeons l'Ilha do Morro Vermelho, île couverte de hautes végétations et de grands arbres.

La rive droite présente une alternance de forêts basses actuellement inondées et de campos encore découverts, qui paraissent se continuer, par delà de petits bois semés en garennes dans le campo, à d'assez grandes profondeurs dans l'intérieur.

Après avoir déjeuné dans une de ces « abertas » de campo de la rive droite, nous repartons par une de ces pluies de midi qui sont une menace pour toute la soirée.

La pluie tombe, fine, lente, sans s'interrompre. Les montagnes de la rive gauche disparaissent complètement sous le brouillard.

Les campos se continuent. Du côté Goyano, ils ont de fréquentes ouvertures sur la rive, des ouvertures de plus en plus étendues, quelques-unes de près

d'un kilomètre de développement continu. Ces campos, inutilisés encore, paraissent être de bonne qualité.

Du côté Paraense, les campos n'arrivent pas jusqu'à la rive, mais on sait qu'ils existent dans l'intérieur.

27. — La grande Serra dos Cayapós profile ses hauts sommets à 4 ou 5 kilomètres en retrait de la rive paraense. Au delà de la bordure boisée de cette rive, entre cette bordure et les forêts de la Serra dos Cayapós, ce sont, paraît-il, de grands campos. Ces campos recommencent, dit-on, au delà de la chaîne, cette fois très vastes et s'étendant à des profondeurs inconnues dans les régions encore mystérieuses de l'intérieur. Cette Serra dos Cayapós est appelée aujourd'hui serra da Conceição, nouvelle appellation que l'on peut conserver, puisqu'elle offre l'avantage d'éviter la confusion entre cette chaîne et la serra dos Cayapós qui est aux sources de l'Araguaya.

Rive Goyana, les Campos, interrompus dans l'intérieur, offrent de fréquentes « abertas ». Une de ces abertas présente deux petites baraques de seringueiros de mangaba dont les propriétaires travaillent actuellement dans l'intérieur.

Ces deux petites baraques sont exactement, me dit-on, à l'emplacement où fut *Santa Maria Velha*, abandonnée il y a environ une trentaine ou une quarantaine d'années.

De la « tapera » une montagne apparaît très distinctement à quelques kilomètres dans l'intérieur. Au delà de cette montagne le campo de Santa Maria Velha s'étend à de grandes distances dans l'est et se confond avec les Campos Geraes de Goyaz.

La « mangabeira » qui donne une sorte de caoutchouc inférieur, la « mangaba », la mangabeira est un arbuste du campo n'arrivant jamais à la dimension d'un grand arbre et ne se présentant que dans le campo, mais point dans la forêt. La mangabeira donne passablement de lait, mais le prix de la mangaba est de beaucoup inférieur à celui du véritable caoutchouc. La *mangaba* se vend, au Rio do Somno, 20 $ l'arroba (de 15 kilogrammes) et à Pará où, il est vrai, le cours n'est pas encore bien établi, on ne peut pas espérer vendre plus de 2 $ 000 ou 2 $ 500 le kilogramme.

Au-dessus de Santa Maria Velha on prend une région de rapides, rapides

qui commencent dès en aval par un rebojão et un rapide, rive goyana, un peu au-dessus de la « tapera » de Santa Maria Velha.

Ces travessões commencent de suite en amont du confluent de l'Igarapé de Santa Maria Velha, même rive que la tapera. Ils sont au nombre de trois, le *Travessão de Santa Maria Velha,* le *Travessão et Rebojo do Caldeirão,* le *Travessão dos Tres Portos.*

Le Travessão de Santa Maria Velha est actuellement au fond, son existence ne se révèle que par quelques légers courants à la surface. L'été le travessão est assez fort, toutefois le canal, entre les petites îles du milieu de la rivière et la rive gauche, est toujours suffisamment large et profond.

Nous passons ce travessão par un de ces obscurs après-midi d'hiver épaissis et attristés encore par une petite pluie fine et froide légèrement fouettée par un petit vent humide qui remonte la rivière. C'est l'hiver amazonien, avec un frisson particulier d'humidité fraîche et vive. Rien de tropical, rien de la serre chaude, quelque chose de spécial, comme est lui-même spécial ce milieu amazonien.

Le Travessão do Caldeirão, dans une petite enseada, est maintenant au fond. Il fait un rebojo qui se laisse encore deviner à un certain mouvement giratoire des eaux. L'été la cachoeira est faible, seul le rebojo est assez dangereux. Le canal, l'été, est franc; il est au milieu de la rivière.

Le Travessão dos Tres Portos, l'été, présente un dénivellement assez brusque et, de plus, les canaux manquent un peu d'eau. Même pour une igarité moyenne il faut alors décharger complètement. Ces canaux sont au nombre de trois : de là le nom de Travessão dos Tres Portos. Le moins mauvais de ces canaux est celui du centre. Maintenant, tout est couvert, et les trois petits travessões successifs qui coupent ces trois canaux sont invisibles; la rivière déborde même dans les marais qui s'étendent sur chaque rive du Travessão.

En face du second Travessão dos Tres Portos, rive droite, dans un petit campo, deux petites baraques de mangabeiros. Cela n'a pas un mètre et demi de hauteur et c'est d'une largeur juste suffisante pour amarrer un hamac. C'est couvert de feuilles de bananier sauvage. Franchement, cette fois, c'est le retour à la hutte, à la demeure préhistorique!

Nous longeons la rive droite au varejão, passant par une sorte de petit furo resserré entre la bordure boisée demi-noyée et le campo noyé par endroits.

Nous voyageons à 27 personnes, 15, tout compris, dans le « bote » des Pères; 12, tout compris, dans mon igarité. Il y a longtemps que cette partie de l'Araguaya n'avait vu semblable *Armada*!

En amont du Travessão dos Tres Portos nous nous engageons dans le Gorgulho do Cabororó, canal entre les îles centrales et la rive droite. L'été le courant du Gorgulho do Cabororó est assez violent sans arriver toutefois à former cachoeira.

La rive droite, après avoir présenté successivement, depuis Santa Maria Velha, des collines et des marais, déroule maintenant un campo ininterrompu, un vaste campo qu'on appelle, d'après je ne sais quelle tradition, le Campo da Missa, et qui s'étend entre l'Igarapé de Santa Maria Velha, en aval, et l'Igarapé do Bananal, en amont.

Comme nous commençons à longer le Campo da Missa, mes hommes qui, pour la plupart, connaissent la route, partent tout à coup d'une unanime, ardente et prolongée exclamation de joie en apercevant, de l'île allongée qui est en amont du Gorgulho do Cabororó, le Morro de Santa Maria Nova, masse à peu près rectiligne, espèce de parallélépipède bleu qui nous annonce le village de Santa Maria Nova, à environ trois jours vers le sud.

Le vaste Campo da Missa est maintenant inondé sur de grandes étendues. Derrière la même bordure boisée, — le plus souvent pas plus épaisse que nos haies d'Europe, — c'est comme des lacs que le long et étroit isthme boisé sépare de la rivière. Ce premier campo n'a que peu de profondeur. Ensuite ce sont des renflements boisés au delà desquels la région des campos recommence et se poursuit en Campo Geral dans l'intérieur Goyano.

29. — Laissant à notre droite la case d'un nommé Justino, au bas d'un plateau formant plan incliné vers la rivière, nous poursuivons vers Santa Maria.

Le plateau qui s'étend derrière chez Justino constituerait, paraît-il, un excellent centre de colonisation, tant au point de vue de la qualité des terres et de la facilité d'accès qu'on y aurait vers les aldeias Cayapós du Pau d'Arco qu'au point de vue du voisinage des Campos. Le Campo Geral qui s'étend, à ce que l'on sait déjà, du Haut-Tapirapé jusque par le travers de la Cachoeira

Grande, se rapprocherait ici à une petite distance de l'Araguaya. Toujours est-il que, après avoir traversé, derrière chez Justino, deux ou trois kilomètres de forêt, on tombe dans un campo assez vaste, que l'on sait se rattacher à ceux du Joncon d'un côté et à ceux de l'Igarapé das Araias de l'autre. La bordure boisée aussi bien que les Campos sont de terrains élevés où l'on n'a à craindre ni l'excès d'humidité ni les inondatoins même les plus restreintes.

Longeant la rive droite, toujours inondée, nous rencontrons, à une petite distance en amont, le confluent du Ribeirão do Bananal.

Le Ribeirão do Bananal est un Igarapé moyen qu'on dit être de quelque importance dans l'intérieur. Il ne paraît avoir, autant qu'on sache, aucune communication avec le Braço Oriental de l'I. do Bananal. Il n'y aurait entre cet igarapé et la grande île en amont qu'une rencontre de nom toute fortuite.

Comme nous arrivons au confluent de ce « ribeirão », une montaria faisant force de pagayes nous atteint et nous dépasse : c'est une des familles qui demeurent près d'un des lacs qui s'étendent entre le ribeirão et l'Araguaya. Ces familles, au nombre de six, viennent du Rio do Somno. Elles pèchent le pirarucú dans les lacs et font de la mangaba dans les campos voisins.

Le Ribeirão do Bananal vient de la région centrale de Goyaz où il prendrait sa source dans la région au sud-ouest de Piabanha. Il longerait d'assez près le Braço Oriental, puis l'Araguaya.

A moitié chemin entre le confluent du Ribeirão do Bananal et Santa Maria Nova, même rive, nous passons le confluent du Ribeirão das Piranhas, un autre cours d'eau de quelque importance qui aurait un cours parallèle au Ribeirão do Bananal. Ce Ribeirão das Piranhas prendrait sa source à la hauteur de Piabanha.

Du Ribeirão do Bananal, en aval, à l'Enseada do Taïtétú, en amont, notre rive droite est complètement inondée. Comme le soir tombe nous voici, tout en hâtant notre marche, scrutant les profondeurs pour y découvrir un torrão afin d'y planter notre tente plutôt que de coucher, comme hier soir, sur le plancher de l'igarité.

Notre soirée rayonne d'un superbe bleu d'été, bien inattendu par ce temps d'hiver.

Enfin! nous entrons en forêt à coups de sabre, nous poussons des mains

et des forquilhas à travers le bois noyé. Voici le torrão demandé : quelques mètres carrés de terre émergée mais humide, où toutefois nous pourrons, sous la tente, dormir d'un bon sommeil dans nos hamacs bien clos.

Le torrão hospitalier toutefois, s'il est hospitalier pour nous ne l'est pas moins pour des éphémères et des fourmis qui, par légions, envahissent nos vêtements ou assiègent nos lumières.

Décidément ce torrão est habité. Un jacaré vient de recevoir une balle

Estirão en aval du Taïtétù.

à côté des canots et un tapir vient d'en « essuyer » une autre dans nos « immédiations ». Les assiégeants reculent et sans doute nous laisseront-ils en paix cette nuit.

30. — D'autres baraques de mangabeiros se montrent dans le campo de rive droite avant d'arriver à Santa Maria Nova. Dans cette région, cette question de la mangaba commence à préoccuper les esprits.

La production, dit-on, est abondante. On cite le fait de trois hommes qui, en cinq jours, ont récolté entre eux 75 kilogrammes. Un homme fait cou-

ramment, en quatre jours, ses 15 kilogrammes valant 20 $ 000, sur le marché du Rio do Somno.

Malgré la modicité relative des prix, l'éloignement des marchés acheteurs, l'incertitude de la vente, on compte déjà de nombreux travailleurs à la nouvelle industrie extractive, travailleurs venus principalement de Maranhão et de la Bahia. Cependant la production totale annuelle reste faible; pour toute la région voisine : le Furo da Maria do Norte et le Ribeirão qui lui fait suite et qui est travaillé jusqu'à près de 80 kilomètres en amont, la haute Araguaya jusqu'à Leopoldina, la moyenne Araguaya jusqu'à Chambioá, le Braço Oriental de l'Ilha do Bananal, — on n'arrive pas à une production totale de 10 000 kilogrammes.

L'industrie de la mangaba paraît devoir être peu rémunératrice. Les prix actuels ne permettent pas à un homme de gagner plus de 5 $ 000 par jour, — l'homme subvenant lui-même à tous ses frais.

Or, l'arbre, — un arbuste de 20 centimètres de diamètre avec une hauteur moyenne de 5 mètres, atteignant rarement le double, — l'arbre est loin d'avoir la robustesse et d'offrir la résistance du caoutchouc. La mangabeira, au contraire, s'épuise et meurt vite si elle est saignée modérément, et très vite si on abuse.

La défumation n'étant pas appliquée — ou pas applicable? — la mangaba étant chauffée, jusqu'à ce que le liquide « prenne », se coagule, dans une marmite que l'on brise ensuite pour retirer le produit, — la déperdition que comporte ce procédé est considérable. Et il n'y a pas jusqu'à présent d'autre procédé connu.

L'éparpillement des arbustes, qui sont plus rares dans leurs campos que ne le sont les arbres à caoutchouc dans leurs forêts, ne paraît pas devoir permettre de grandes et fructueuses exploitations.

Toutefois, si peu rémunératrice que soit l'extraction de la mangaba, il n'est pas impossible de voir les mangabeiros, eux aussi, à l'instar des seringueiros cependant plus favorisés qu'eux, enlever encore à l'agriculture locale des forces qui lui sont de plus en plus nécessaires. Il semble qu'il soit doux de vivre et de mourir dans la misère pourvu qu'on puisse se targuer du titre de castanheiro, mangabeiro ou seringueiro, mais que planter sa roça et élever

son bétail deviennent des labeurs humiliants. Celui qui amènera cette population de l'intérieur, laborieuse, probe, intelligente, mais un peu « désemparée », celui qui amènera le sertão à une saine pratique économique, à la vraie compréhension de ses intérêts, — celui-là aura rendu à l'Amazonie le plus grand service qu'il soit actuellement possible de lui rendre

L'Amazonie n'a point seulement pour richesse des produits industriels d'une

Serra do Taïtétú.

demande qui peut n'être que toute momentanée, comme le caoutchouc et la mangaba; elle possède, en grande abondance, ces « pâturages et labourages », lesquels, selon l'expression d'un grand ministre, sont « les véritables mines et trésors du Pérou ».

Les prairies naturelles, les *campos* comme on dit ici, ne se montrent guère dans le Bas Tocantins, — du moins à ce qu'on en sait, — que dans la région immédiatement au sud ou au sud-ouest d'Arumatheua, mais dans la région proprement dite de l'Araguaya ils s'étendent sur d'immenses étendues.

Dès ici ils commencent à accoster la grande rivière. Les voici, jaunes, brillant devant nous aux rayons du soleil du matin, s'étendant de terrasse en terrasse sur les plateaux qui dominent l'Enseada do Taïtétú. Par endroits le campo

descend du plateau jusque sur le bord même de la rivière qui baigne le pied des graminées maintenant reverdies par les pluies du temps hivernal.

Baignant la verte prairie au pied des coteaux étagés, la rivière, qui roule sur une déclivité assez brusque, esquisse un rapide assez violent qui doit être cachoeira aux basses eaux.

Au-dessus des Campos do Taïtétú, en face de l'Ilha do Gato, la rive paraense

Campo do Taïtétú.

recommence à être basse, marécageuse, inondée; les campos, sans doute, ne se poursuivant qu'à une certaine distance dans l'intérieur.

L'Ilha da Mortandade, en amont de l'Ilha do Gato, est ainsi appelée du massacre de Carajás qu'y firent, il y a quelques années, les Cayapós qui y attaquèrent les Carajás avec qui ils avaient de vieux comptes à régler. Ce fut vers 1859, au moment où le P. Francisco commençait à établir la Mission de Santa Maria.

En amont de cette île, le campo de la rive droite, d'abord plat et masqué par une petite bordure boisée, s'élève, ensuite, en plateaux successifs comme le campo du Taïtétú. Dans l'espèce de lac allongé qui s'étend entre le campo et la bordure boisée, des pirarucús s'enfuient comme nous arrivons.

Nous essayons de laisser la grande rivière pour aller à la vara sur cette lisière inondée, derrière les buissons en bordure. Nous faisons ainsi un peu plus de

chemin, en profitant de ce moyen de locomotion plus rapide, mais qu'il est rarement possible d'employer à cette époque de l'année, car les hautes eaux de l'hiver demanderaient, sur la plus grande partie du chemin, des perches d'une longueur démesurée.

A peu près en face de Santa Maria, se trouve, rive paraense, l'Igarapé do Chicão, où vit, dans les campos, une population de 64 civilisés, hommes,

Santa Maria (1897)

femmes et enfants. Cette population est répartie sur trois points : au nord du Chicão, le Gamelleira avec 27 habitants et Breginho avec 23. Au sud du Chicão, 14 habitants.

Santa Maria (Nova) est devant nous. Sur la rive goyana se succèdent des campos mamelonnés, semés de monticules en partie dénudés que flanquent des bouquets d'arbustes ou de grands arbres groupés parfois dans un ordre véritablement décoratif.

Santa Maria compte 50 maisons : 20 sont couvertes en paille et 29 en tuiles. La cinquantième est l'église, également couverte en tuiles; une construction massive, solide, qui, dans l'esprit de son constructeur, le P. Francisco, qui fonda la Nouvelle Mission de Santa Maria, vers 1859, devait servir à la fois d'église pour les civilisés et les Indiens convertis, et de forteresse contre les « Indiens bravos » de l'intérieur, s'ils venaient à attaquer.

Ces Indiens bravos, que l'on redoutait vers 1859, étaient les Cayapós qui

cependant ne devaient point donner aux civilisés de sujets de mécontentement.

Les relations des Cayapós avec Santa Maria se maintinrent cordiales après comme avant l'affaire avec les Carajás à l'I. da Mortandade.

Il résulta même de ces rapports un fait assez singulier : les Cayapós se firent éleveurs. Le commandant du Presidio de Santa Maria, major Cyriaco José do Azevedo, ayant donné aux Cayapós, en 1878, un verrat et une truie, les Cayapós se mirent à faire de l'élevage.

Ils donnaient, paraît-il, un nom à chacun de leurs porcs — tout comme à chacun de leurs chiens, — et le porc accourait à l'appel de son nom.

Le colonel Fontoura, un des successeurs du major Azevedo et le dernier commandant du Presidio de Santa Maria, fut visité, en 1892, par les Cayapós, qui amenaient avec eux une douzaine de porcs, qu'ils changèrent contre des ferrages » et d'autres marchandises civilisées.

Aujourd'hui, ces animaux domestiques n'existent plus : ils ont été consommés par leurs éleveurs. Il ne restait plus un seul porc à l'Aldeia Pequena et il n'y en aurait plus que deux ou trois à l'Aldeia de João Gongry.

Il en a été de même pour un taureau et une douzaine de vaches ou génisses dont les gens de la Barreira firent présent aux Cayapós dans les débuts de leurs relations avec les Indiens. Le troupeau a disparu, partie « utilisé », le reste perdu dans les bois.

Ce ne furent pas les Indiens de l'intérieur qui attaquèrent, mais bien les Carajas, réputés mansos. Vers 1867, le canot du lieutenant, qui venait renouveler la petite garnison de Santa Maria, fut attaqué par les Carajás, qui tuèrent une partie de l'équipage et purent même voler une femme « blanche », dit-on, qui était à bord.

Cette attaque resta impunie jusque vers 1875. Un nouveau missionnaire, le P. Sabino, d'abord collaborateur puis successeur du P. Francisco, ayant été attaqué, en voyage, par ces mêmes Carajás, fut, paraît-il, obligé de recourir à la force pour défendre sa vie contre ces bandits. Et un « Presidio » ayant été établi à côté de la Mission, le directeur du « Presidio » profita de ce dernier incident pour traiter, avec toute la sévérité qu'exigeait la situation, ces Carajás qui avaient tenté d'assassiner le P. Sabino et qui continuaient, avec l'audace que donne l'impunité, leurs violences et leurs exactions.

Aujourd'hui Santa Maria n'a plus son Missionnaire, ni son Presidio, mais elle a toujours ses Carajás, toujours pillards, voleurs et fainéants, mais moins dangereux parce qu'ils sont en face d'une population civilisée plus nombreuse.

Cette population de Santa Maria se développe peu. Le village, bâti sur un grand « torrão » que les grosses eaux de l'hiver séparent complètement de la terre ferme, n'est pas, cependant, dans une situation véritablement malsaine en

Groupe de femmes Carajás.

dépit des émanations que dégagent, l'été, alors qu'elles se dessèchent, les terres basses périodiquement noyées.

La principale richesse de Santa Maria consiste dans son bétail. Santa Maria possède environ 1000 têtes de bêtes à cornes, dont 800 environ dans les campos de la rive paraense et 200, tout au plus, dans les campos de la rive goyana.

Au point de vue commercial, Santa Maria a surtout ses relations avec le Rio do Somno et seulement en second lieu avec Pará.

Cependant un service postal mensuel établi entre Santa Maria et Rio do Somno n'arrive pas, dans l'absence pourtant, de toutes relations régulières avec Pará, à empêcher le commerce de Santa Maria de faire tous ses efforts

pour se passer du Rio do Somno et s'agréger complètement à la grande capitale du nord [1].

31. — Poursuivant vers la Barreira, où nous arriverons demain. Nous sommes dans les mouvements ralentis d'un voyage de lendemain de fête : nos hommes avaient presque tous des amis et connaissances à Santa Maria, où ils auront sans doute veillé tard, car ce matin ils dorment à moitié sur leurs pagayes.

Femme Carajá.

Nous allons lentement vers l'horizon sud où s'accumulent des nuages de pluie donnant toutes les teintes qui vont du gris de cendre au bleu. Un vent frais vient des pluies d'amont. Sous ce vent, qui bientôt cingle, les mouvements paresseux des hommes s'animent quelque peu.

Nous passons quelques petits campos, qui s'étendent sur le flanc des collines de la rive droite, puis les collines cessent, ce sont à nouveau des terres

1. Ce service postal de Santa Maria au Rio do Somno est complété, au plus grand avantage de Santa Maria, par un autre service postal, celui-là de Santa Maria à Chambioá, service destiné à prolonger, dans une certaine mesure, la ligne de vapeurs de Leopoldina à Santa Maria.

inondées, puis, après le confluent de l'Igarapé de Agua Azul, ce sont de nouvelles étendues de buissons bas qui recommencent avec des végétations de plage maintenant couverte.

La pluie menace pour la nuit; pas de torrão où dormir. Nous armons tant mal que bien la tente de campagne à l'avant; l'équipage dormira là, à l'abri de la pluie. Quant à nous, la tolda d'arrière va nous servir de chambre à coucher,

Femme Carajá.

comme le pourrait faire une grande caisse, ou bien un confortable cercueil.

1er avril. — Les deux rives de l'Araguaya sont toujours inondées, malgré la grande largeur de la rivière. A l'Enseada da Passagem, ainsi nommée parce que, l'été, le bétail passe là à gué de rive à rive, les terres sont complètement noyées. Un peu plus haut, l'Ilha de Santa Anna da Barreira et les deux rives de terre ferme sont dans le même cas.

Le Travessão da Barreira, à la pointe d'amont de l'île, présente encore quelques « pedraes » dehors et quelques courants s'y font encore sentir. Toutefois il n'y a pas là maintenant de cachoeira. D'ailleurs, l'été, alors que le

travessão présente un certain dénivellement, le vapeur franchissait sans peine l'obstacle, au demeurant peu dangereux.

Le canal pour le vapeur est rive droite, à la pointe de l'Ilha de Sant'Anna, — qu'on appelle aussi Ilha do Campo de Sant'Anna à cause d'un campo minuscule qu'on peut y utiliser l'été.

Nous voici à Santa Anna da Barreira. La *barreira* (berge argileuse à pic) qui, pendant la sécheresse, est à 4 ou 5 mètres au-dessus de l'eau, est maintenant au niveau des eaux de la crue. La crue a même pénétré sur plus d'un point et une partie des maisons du village ont été inondées : quelques-unes baignent dans plus de 50 centimètres d'eau.

CHAPITRE IX

Origine et statistique de la population de la Barreira. — Le bétail. — Défectuosité de l'assiette, déplacement prochain. — Le village actuel. — Nouvelle installation projetée. — Nouveaux renforts attendus des Sertões de Boa Vista et du Rio do Somno. — Relations de la Barreira avec Pará. — La crue. — Le lac de la Barreira. — Le Najá. — Ponta do Najá. — Furo et Ilhas do Najá. — Igarapé da Caiçara. — Aval du Furo da Maria do Norte. — Rio Preto. — Barreira de Campos. — Barreira do Aricá. — Tempêtes. — Bouche Sud du Rio Preto. — Le « baixão ». — Barreira dos Veados. — « Où est Manoel? » — Campos non inondés.

Sant'Anna da Barreira ; 1[er] *avril.* — Sant'Anna da Barreira est la dernière agglomération paraense sur la Haute Araguaya.

Le petit peuple de la Barreira a en partie les mêmes origines que celui d'Itacayuna : il vient à peu près moitié de Boa Vista do Tocantins et moitié du Rio do Somno. C'est, des deux côtés, le besoin de paix, de vie tranquille, qui a déterminé, vers la fin de 1892, l'exode qui, depuis, ne s'est plus arrêté, pas plus pendant la « guerre de Boa Vista » (mars 1892 à 1895), que depuis.

Toutefois, les gens de la Barreira appartiennent au parti politique opposé a celui dont les débris ont pris le chemin de Itacayuna avec M. Carlos Leitão. Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans toute cette affaire de Boa Vista, c'est de voir les débris du parti vainqueur et du parti vaincu, une fois que le besoin impérieux de paix et de travail se fait sentir, s'exiler volontairement de l'État natal pour aller commencer une vie nouvelle non point dans l'État tout voisin, le Maranhão, dont leur Rio Tocantins seulement sépare les gens de Boa Vista, mais dans le lointain Pará dont la réputation d'ordre et de prospérité est venue jusqu'à eux. Quant aux émigrants venus du Rio Somno,

bien qu'ils n'aient été mêlés en rien aux affaires des gens de Boa Vista, le drame qui s'est déroulé chez leurs voisins a suffi, en partie, pour les pousser à aller chercher plus loin un pays plus tranquille.

Cette population de la Barreira se compose actuellement de 111 familles comprenant un total de 499 personnes dont 179 enfants, la plupart en âge de fréquenter l'école. La très grande majorité de ces familles appartient à la race blanche pure. Cette population laborieuse, honnête, pacifique, paraît vivre en paix profonde.

Ces 111 familles ont pour centre la Barreira, mais elles habitent temporairement et ordinairement dans l'intérieur, entre les igarapés du Chicão au nord et du Najá au sud, avec un très petit nombre de familles au sud du Najá et au nord du Chicão.

Cette statistique, qui m'a été obligeamment fournie par un des principaux notables de la Barreira, M. Manoel Joaquim dos Santos [1], m'est garantie à peu

[1] POPULATION DE LA BARREIRA

CHEFS DE FAMILLE	TOTAL DES HABITANTS	NOMBRE D'ENFANTS (jusqu'à environ 15 ans.)
Joaquim Pereira Nonato	7	1
Antonio Marques de Salles	6	3
Manoel Ferreira Lima	2	
Rufino de Souza Soares	2	
João Mineiro	2	
Ambrosio Pereira Lima	3	
Valentino Alves da Silva	4	1
Raymundo Pereira de Brito	5	1
Raymundo Pereira da Rocha	7	1
Lourenço Pereira Mendes	2	
Joaquim Pereira da Costa	8	3
Manoel Gomes de Gouveia	6	4
Innocencio Pereira da Costa	7	4
Cyriaco	3	1
C. Mariano da Silva	6	1
Manoel Mariano da Silva	5	2
Zefirino Mariano da Silva	2	
Wenceslau Pereira Mendes	4	1
Luiz Ferreira	7	3
Izidro Pereira da Cruz	8	3
Manoel da Cruz	5	1

près rigoureusement exacte par le P. Gil Villanova, directeur de la Mission d'Araguaya, qui connait mieux que qui que ce soit la petite colonie récemment établie, à sa suite, dans ces parages.

CHEFS DE FAMILLE	TOTAL DES HABITANTS	NOMBRE D'ENFANTS (jusqu'à environ 15 ans)
Pedro da Cruz	3	
Joaquim da Cruz	2	
Pedro Alexandre da Costa	4	1
Joaquim Lourenço	8	2
Antonio Bispo	6	2
Antonio Balduino	2	
Francisco Alves de Oliveira	3	1
Anna Raymunda	4	1
Dorotheu Goumes de Gouveia	6	4
Eusebio Lopes dos Santos	4	1
Altino Lopes de Souza	2	
Izidoro Florenço Nery	6	2
Manoel Joaquim dos Santos	8	4
José de Barros Lima	8	3
Manoel Antonio da Conceição	8	3
Eugenio de Barros Lima	3	
Pedro de Barros Lima	5	1
Eloi	3	
Joaquim Pereira de Souza	5	2
Martim Pereira de Souza	7	3
Manoel Ferreira Pianhy	6	4
Faustino Pereira da Costa	1	
Geraldo	7	2
Basilio	5	1
Domingos	2	
Francisco de Souza Barros	3	1
Manoel de Souza Barros	2	
Francisco Pereira da Costa	5	2
Manoel do Nascimento	3	
Cyriaco Teixeira Evangelista	2	5
João Alves Cardozo	1	1
Emiliano Pereira da Gama	4	1
Candido	4	2
Valerio da Rocha Soares	7	4
Eudorio da Rocha Soares	4	1
Hermenegildo	3	1
Manoel Correa dos Anjos	9	4
José Alves	5	1
		19

Les habitants de la Barreira sont, avant tout, des éleveurs. Le nombre total d'animaux d'espèce bovine qu'ils possèdent actuellement dépasse 2500 ainsi répartis :

Entre le Chicão et le Najá	environ	1 200
Au nord du Chicão	—	1 200
Au sud du Najá	—	100
Total	—	2 500

CHEFS DE FAMILLE	TOTAL DES HABITANTS	NOMBRE D'ENFANTS (jusqu'à environ 15 ans.)
Francisco Pereira Lima	5	1
Pedro da Rocha	2	
José Satyro	9	2
Daniel D. Dias	4	2
Francisco Pereira Miranda	7	3
Manoel Pereira Lima	2	
Manoel José dos Santos	7	2
Felismino	4	1
Antonio Fernando da Silva	3	1
Manoel Lopes de Souza	2	
Antonio Gouveia	4	
Dorotheu Satyro de Souza	5	2
Maria	5	
Avellano do Nascimento	3	
Francisco Pereira da Conceição	2	
Marcolino Pereira da Conceição	2	
Victorino	3	2
Pedro	4	
Thomaz	5	1
Therezino Jesus Damasceno	6	3
Laurindo Pinto de Andrade	4	1
Macario Ruiz	6	2
Athanasio Ferreira de Castro	8	2
Theodorico	3	1
Raymundo Perreira de Castro	4	1
Raymundo Lobo	3	1
Isidorio	2	
Agostinho	2	
Evaristo Alves da Silva	7	2
João Baptista Lima	7	4
Luiz	4	2
José Lopes	6	2

Les animaux d'espèce chevaline sont encore en nombre très restreint, insuffisant : quelques douzaines tout au plus.

La plus grande partie de ce bétail a été amenée des campos de Boa Vista et du Rio do Somno, l'accroissement provient des naissances dans les campos de la Barreira.

Ce bétail est réparti entre environ 60 familles sur 111. Les plus importantes fazendas, celles de Antonio Marques de Salles, Izidoro Florencio Nery, Manoel Gomes de Gouveia, ne comptent guère, chacune, que de 100 à 200 têtes de bétail, au plus. Les autres sont de 50 et au-dessous. Le plus grand nombre des fazendeiros n'ont encore que quelques têtes de bétail. Il existe au Chicão une fazenda de 200 têtes de bétail, celle de Antonio Fructuoso qui vit encore, il est vrai, au sertão de Boa Vista, mais qui expédie son bétail au Chicão pour venir prochainement habiter sa nouvelle fazenda.

La plupart de ces fazendas sont dans le voisinage immédiat du village de la Barreira, dans un rayon de 8 à 10 kilomètres; aussi les fazendeiros qui habitent

CHEFS DE FAMILLE	TOTAL DES HABITANTS	NOMBRE D'ENFANTS (jusqu'à environ 15 ans.)
Zacharias Lopes Soares	5	2
Francisca	3	
José da Luz dos Reis	6	1
Honorato Dias Cardozo, Sud du Chicão	9	4
Santa Anna, Gamelleira do Chicão	9	7
Antonio José da Luz, Sud du Chicão	9	7
Antonio Fructuoso, Bréginho do Chicão (gens de)	2	
Bernardino José da Silva, Bréginho do Chicão	3	
Filippina	4	2
Francisco Martins do Rosario	9	4
João Valerio de Oliveira, Bréginho do Chicão	6	2
Thomaz José da Luz, Bréginho do Chicão	6	4
Pedro José da Luz, Bréginho do Chicão	2	
Martim José da Luz, Gamelleira do Chicão	7	3
Bento José da Luz, Gamelleira do Chicão	6	2
Joaquim dos Santos da Cruz	9	5
Clemente de Araujo	4	2
Raymundo Gomes de Souza, Bréginho do Chicão	3	1
Jacob de Abreu Valladares, Gamelleira do Chicão	6	1
Eliseu de Abreu Valladares	4	1
Total	111 familles, 299 personnes (dont 179 enfants).	

dans ce périmètre viennent-ils plusieurs fois par semaine au village, tandis que ceux qui habitent au delà ne viennent guère que le dimanche. La fazenda la plus reculée est à environ 30 kilomètres de la Barreira, c'est celle de M. Antonio Marques de Salles, qui est établie sur la rive nord du Bas Najà.

Le village de la Barreira n'est qu'un établissement provisoire servant actuellement de centre aux fazendeiros. Quand ils s'établirent dans la région, ce fut sans grande étude préalable des terrains. Or, l'expérience de ces quelques

La messe à la Barreira.

années a suffi pour leur montrer que les campos de la Barreira présentaient l'inconvénient d'être un peu trop *alagados*, les crues hivernales les couvrant partiellement chaque année et inondant même le village à la forte crue qui dans ces régions se produit à peu près une fois tous les dix ans. — Cette année-ci étant une de ces années de grande crue, nous avons trouvé la plupart des maisons de la Barreira baignant dans un demi-mètre ou un mètre d'eau.... Aussi les habitants, pour éviter l'ennui de l'inondation de la grande crue décennale et poussés aussi par la nécessité de terres hautes pour les roças, les habitants se proposent-ils de transporter leur village dans quelque endroit

voisin plus élevé au-dessus des crues, sur la rive gauche du petit Travessão du Joucou ou sur les plateaux de la rive droite du Bas Pau d'Arco. Là on trouve des terres hautes autant qu'on en veut, de vastes campos s'y relient sans interruption avec ceux de la Barreira et, enfin, pour ce qui est de la pénétration chez les Cayapós, — œuvre dont les fazendeiros ne se désintéressent pas plus que les Missionnaires eux-mêmes, — l'accès aux Aldeias sera tout aussi facile,

La Barreira pendant l'inondation.

sinon plus, des parages du Pau d'Arco que du village actuel de la Barreira.

Aussi bien ce qui importe, dans l'agglomération de la Barreira, ce sont les habitants et le bétail, mais nullement les maisons actuelles.

Les cinquante baraques dont se compose actuellement le village sont de bois et de paille, dans le style des plus pauvres du pays. Aussi bien les fazendeiros, ayant leur installation principale, sommaire elle-même, dans le campo, ne se sont-ils pas mis en frais pour leur demeure temporaire du chef-lieu. Sur les cinq cents personnes de l'agglomération, une centaine, tout au plus, peut

se trouver en permanence à la Barreira, et encore la plupart du temps les maisons du petit chef-lieu sont-elles à peu près complètement désertées pour les fazendas. Le véritable capital, ici, n'est immeuble que par destination : le bétail cherche les bons campos et le fazendeiro suit le bétail. Le village définitif de l'éleveur ne s'élèvera que lorsque, près de la grande rivière, les meilleurs campos auront été rencontrés dans le voisinage des meilleures terres à culture.

C'est ce que les gens de la Barreira, gens du peuple, de peu d'instruction mais de beaucoup de sens, comprennent parfaitement. Aussi est-ce du meilleur cœur du monde qu'ils viennent de se mettre, avec le P. Gil, à l'œuvre d'exploration des campos et des plateaux boisés de la région du Bas Pau d'Arco, où ils veulent s'assurer une bonne installation définitive à l'abri des inondations, et à portée, en même temps, et des Campos Geraes des Cayapós et des aldeias de ces Indiens.

Aussi bien est-il nécessaire que les gens de la Barreira s'occupent d'agrandir leur domaine, non seulement en vue de leurs progrès futurs mais en prévision des renforts qui vont bientôt leur arriver. Plusieurs de leurs parents des environs de Boa Vista et du Rio do Somno doivent, dans le cours de cet été de 1897, se transporter, avec leur bétail, dans les campos de la Barreira La raison qui les détermine est, outre un sentiment de famille qui les pousse à se rapprocher des leurs, une tendance toute-puissante, invincible, que l'on retrouve partout dans ces déserts de l'intérieur, un besoin que nous traduirions en français par le besoin de *l'aisance des coudes* et que le peuple du sertão Amazonien rend par cette tournure : *procurar um lugar menos apertado* (chercher un endroit moins resserré). Il y a, il est vrai, de bonnes places à prendre dans les vastes Campos Geraes des Cayapós Paraenses, et ceux qui y établiront les premiers des fazendas ne feront pas une mauvaise opération.

En même temps qu'elle se pousse vers les Campos Geraes pour y multiplier son bétail et vers les aldeias Cayapós pour utiliser ces Indiens comme auxiliaires, la petite colonie de la Barreira cherche à entrer en rapports commerciaux directs avec Pará. Jusqu'à ce jour les rapports des gens de la Barreira avec Pará ont été à peu près nuls. Aucun regatão n'est monté du Bas Tocantins jusque-là. Tout au plus deux habitants, l'un ancien « serviteur » d'une maison

du Bas Tocantins, ont-ils essayé d'y trafiquer. L'un a tenté d'y brocanter quelques marchandises fournies par son ancien maître, en même temps qu'il recueillait de toutes mains une collection d'objets plus ou moins Carajás destinée à figurer l'industrie Cayapó. L'autre est récemment descendu avec trois enfants et des objets ethnographiques présentés ensemble comme Cayapós.

Maisons à la Barreira.

Les Cayapós étant connus pour ne point vendre ni donner leurs enfants, cette traite d'un nouveau genre demeure encore mystérieuse. Toujours est-il que ce ne sont pas là des tentatives « commerciales », — du moins dans le sens honorable du mot.

Quelques-uns des premiers émigrants de la Barreira avaient, et quelques-uns d'entre eux ont encore, je crois, une singulière industrie, la fabrication de « collections Carajás ». C'était bâclé à la diable, mais les quelques amateurs du Bas Tocantins ou de Pará à qui étaient destinées ces mystifications n'ont

point cessé jusqu'à ce jour de prendre les aigrefins qui se moquaient d'eux de la sorte, pour de très grands explorateurs, des Christophes Colombs de première marque.

Les gens de la Barreira souffrent beaucoup de l'absence de toute maison de commerce locale. Quand la ligne de vapeurs de Leopoldina à Santa Maria fonctionnait, ils trouvaient encore à se ravitailler, bien qu'à des prix excessifs. Mais depuis le commencement de l'année on n'a plus eu le vapeur, le service de Leopoldina à Santa Maria est suspendu, peut-être fini. On se demande, à la

Église de la Barreira.

Barreira, si on ne va point, par suite de la cessation du service de la ligne Leopoldina-Santa Maria, tomber, tout au moins pour quelque temps, sous le régime, déjà connu dans les sertões voisins, du commerce avec les regatões venus du Rio do Somno ou même de l'Etat de la Bahia, régime où le pauvre sertanejo est assez durement exploité.... Quelques-uns des principaux fazendeiros de la Barreira se proposent, parfois, de descendre à Pará avec quelques têtes de bétail pour nouer des relations directes avec quelque maison de commerce paraense, mais jusqu'à ce jour rien n'a été fait dans ce sens. D'autres qui ont déjà travaillé à la mangaba, — le nouveau caoutchouc, — veulent descendre avec une récolte de ce produit qui, pour peu rémunérateur qu'il semble devoir être, présente cependant l'avantage d'être plus aisément transportable que ne l'est le bétail dans un voyage comme celui de la Barreira à

Pará. Quoi qu'il en soit, il est fatal qu'à bref délai la Barreira, qui est une région d'avenir, arrive enfin à nouer avec sa métropole naturelle, Pará, les relations auxquelles elle ne cesse de rêver. Ces relations établies, la production locale ne tarderait pas à augmenter : il suffit que les producteurs soient assurés de vendre leurs produits pour augmenter leur production.

6. — En attendant je fais tuer un bœuf et préparer notre provision de farine pour le voyage du Tapirapé. L'excellent P. Gil me traite en ami plus

La maison des Pères à la Barreira.

qu'en hôte et tout va à souhait, en y mettant, cela va de soi, le temps voulu.

7. — La crue paraît rester stationnaire. L'eau, rapide, avec des poussées d'une extrême puissance, semble rouler plutôt qu'elle ne coule. On voit, par moments, s'en aller à la dérive des îles d'herbes flottantes, de nénuphars, de plantes grasses, de gazon. Arrachées par la violence du courant à la bordure de quelque marécage en amont, elles descendent, au gré des courants, dans une poussée tellement rapide et tellement sûre qu'on cherche presque, en poupe ou en proue, un pilote et un équipage invisibles.

L'eau montera-t-elle encore ou va-t-elle baisser? La dernière crue décennale, en 1887, n'avait pas atteint cette hauteur; celle de 1877 fut peut-être un peu

plus forte, disent les gens de Santa Maria, que la crue actuelle. Et le phénomène va ainsi se reproduisant, à peu près dans les mêmes conditions, tous les dix ou onze ans.

Depuis que les eaux restent stationnaires, avant même qu'elles aient baissé, voilà que beaucoup d'habitants du village et des environs sont pris de fièvres. Un ou deux cas de mort, à ce qu'on me raconte, se sont même déjà produits dans les fazendas.

Un parti de Carajás qui s'était récemment installé à la Barreira a décampé cette nuit sans rien dire. La crainte de prendre la fièvre a conseillé à ces Indiens de fuir l'agglomération des civilisés.

Le P. Gil vient de partir au Chicão avec mes hommes qui vont y chercher de la farine. Pour le P. Gil, il va y chercher Pacaranti. Peu après leur départ arrive un jeune Cayapó du Chicão, Meia-Noite, qui m'explique en portugais macaronique que Pacaranti ne viendra pas aujourd'hui mais seulement demain ou après.

10. Le P. Gil arrive du Chicão avec Pacaranti et mes hommes avec la farine prête et le bœuf salé et séché : Pacaranti vient d'enterrer tout récemment sa femme et un enfant. Cet enfant et lui, plus son « soldat » Meia Noite et les deux élèves du P. Gil, Catharino et Cotéimbá, cela nous constitue un groupe de cinq Cayapós, nouveauté rare même à la Barreira.

11. Aujourd'hui le P. Gil, pendant que je mets la dernière main aux préparatifs de voyage, s'en va faire une tournée dans les campos, visiter ses malades déjà nombreux depuis ces quelques jours de retraite des eaux.

13. Nous partons tous les deux aujourd'hui, moi pour le Tapirapé, le P. Gil pour étudier, en aval, un meilleur emplacement à l'abri des inondations, et afin aussi de visiter ce qu'il pourra des aldeias Cayapós. Nous nous donnons rendez-vous à la Barreira dans vingt jours.

En route. Les dernières cases du village, dans la partie amont qui est la plus basse, sont encore dans l'eau. Leurs habitants se sont réfugiés dans l'intérieur ou sont allés demeurer chez des voisins.

Au large, des îles flottantes descendent la rivière, nous en frôlons une grande, qui peut mesurer une trentaine de mètres de longueur.

Nous traversons la bouche du lac. On croirait à quelque affluent important

si l'on n'était informé. Il paraît que parfois, rarement il est vrai, on a tué des pirarucús dans ce lac qui est assez vaste.

En amont de la bouche du lac le campo cesse sur la rive qui devient inondée et marécageuse. L'eau court avec une grande force le long de cette rive noyée.

Un peu plus loin le campo reparaît à travers l'étroite bordure boisée.

Les grandes îles au-dessus de la Barreira, vues d'aval, donnent la sensation

Campement Carajá à la Barreira.

d'une rivière immense, d'une largeur indéterminée. La poussée des eaux est violente dans les canaux entre les îles.

Le Najá, rive gauche, à une petite distance au-dessus de la Barreira, a son embouchure bordée de forêts, mais le campo recommence tout de suite au sud. Le confluent du Najá est au milieu de terres basses qui sont maintenant à peu près aussi noyées que celles de la Barreira. Une case de fazendeiro dans le campo, rive sud, a dû être évacuée : le campo, en cet endroit, a encore 1 mètre d'eau. Toute cette région du confluent du Najá, où le P. Gil avait eu un instant l'idée de transporter la Barreira pour établir le village en un endroit plus élevé, toute la région du Najá est exactement dans les mêmes conditions hypsométriques que la Barreira. Dans toute cette partie de

l'Araguaya, ce n'est que dans les régions de l'intérieur que l'on peut trouver des terres hautes.

Le Najá, dans son cours inférieur, décrit une courbe dont la convexité est tournée vers le nord. C'est à l'endroit le plus septentrional de cette courbe que se trouve une des fazendas les plus importantes de la région de la Barreira, celle de Antonio Marques de Salles.

Un peu en amont, à une colline qui fait un petit cap sur la rivière, on trouve un campo plus élevé et qui ne présente même pas de traces d'inondations. Ce petit coin de terre, connu sous le nom de Ponta do Najá, avait été choisi par le P. Gil pour son futur chef-lieu, malheureusement ce n'est là, au milieu de terres trop basses, qu'un petit campo trop exigu.

Nous poursuivons dans le Furo do Najá entre la rive et les iles; la poussée de l'eau est des plus violentes. De rive à rive, dans la rivière considérablement élargie en cet endroit par les Ilhas do Najá, les courants sont assez forts partout : ce sont des courants de crue.

Les Ilhas do Najá que l'on peut considérer comme une seule grande ile découpée par des furos, les Ilhas do Najá s'étendent du confluent du Najá, au nord, à l'extrémité sud du Furo do Najá.

Poursuivons, rive paraense.

Le campo se décèle par des végétations broussailleuses, mais non noyées et de plus en plus claires dans l'intérieur.

Puis ce sont des végétations de campos, auxquelles succèdent, encore et toujours, les végétations marécageuses. Parfois le marais déborde même sur le lit de la rivière, qu'il encombre de vastes saranzaes. Jusqu'à l'extrémité du Furo do Najá, en face de l'Ilha Grande do Najá, ce ne sont que marécages.

Dans les canaux, entre les iles, des bouts de prairie émergent des eaux de crue; les graminées du campo poussent ici jusque sur le sable des plages.

Au-dessus de la région du Najá, l'Araguaya s'étend sur de très grandes largeurs. De l'un de ces vastes espaces libres nous distinguons nettement, montant dans le ciel clair du soir, la fumée d'une casa qui est tout là-bas dans Goyaz, très loin, sur les bords, à ce qu'on me dit, de l'Igarapé de Agua Azul.

Comme le soleil arrive à l'horizon, nous attachons l'igarité à une branche

sur la rive inondée. Nous allons dormir là. On va maintenant dormir ainsi jusqu'au Tapirapé, mouillés à la rive ou attachés à quelque saranzal du large, — jusqu'au Tapirapé, pas le moindre torrão hors de l'eau! les deux rives sont, à la lettre, complètement inondées.

14. Les hommes n'ont pas dormi cette nuit à cause des moustiques, qui étaient tellement nombreux que ma moustiquaire elle-même n'a été qu'une protection insuffisante. Il n'est d'ailleurs point étonnant qu'il en soit ainsi : les îles et les rives ne présentant, depuis quelques jours, que le spectacle de la décroissance des eaux avec de petits retours partiels de crue, toute la horde des moustiques est en déplacement, en mouvement et grouille sur d'immenses étendues.

L'Ilha de Campos, ainsi nommée de quelques petites campinas qu'elle possède tant du côté gauche de l'île que du côté du canal central de la rivière, l'Ilha de Campos est, actuellement, en grande partie au fond. Aux environs, les courants sont partout très forts, spécialement dans le canal central, entre l'Ilha de Campos et l'île de rive gauche, et aussi sur la rive gauche, où l'on rencontre quelques petites « pointes d'eau ».

Le confluent (que nous ne voyons pas) de l'Igarapé da Caïçara se trouve, paraît-il, dans un furo qui commencerait à la hauteur de la pointe d'amont de l'Ilha de Campos, traverserait un lac et viendrait sortir par le travers d'une île située entre l'Ilha de Campos et l'Ilha do Jatobá.

A une petite distance en amont, des graminées ont envahi une plage et couvrent une partie de la rivière. Plus haut ce sont des saranzaes.

Le fond est faible, nous allons au varejão. Partout des saranzaes, des végétations de marais alternant avec celles des campos. Puis, subitement, la rivière présente de grands fonds, de forts courants, et il faut prendre la rame. Et c'est maintenant qu'il faut s'exciter, et crier, et pousser, si on veut triompher de la force des eaux et de la langueur somnolente de midi.

Les terres de la rive gauche ne sont qu'un marais qui déborde. La végétation est misérable, sur de grandes étendues ce ne sont que des buissons à moitié noyés d'où émergent des palmiers rachitiques, des embaúbas au tronc blanc de chaux.

Puis c'est une « enseada » enserrant trois îles dans l'énorme concavité de ses

rives, et l'on éprouve la sensation que cette pauvre grande rivière des marais est tout de même une grande rivière.

15. Après une nuit de moustiques, un soleil éclatant se lève à l'horizon bas, sur les marais. D'un blanc étincelant, sans le moindre reflet jaune, telle est aussi l'image du soleil dans la grande coulée d'eau de l'estirão qui paraît immobile, rigide comme de l'acier poli. Entre ce miroir, le ciel qu'il reflète fixement, et les rives vert sombre, il règne je ne sais quelle clarté crépusculaire qui fait comme un paysage de rêve de ces monotones aspects de marécages.

La rive goyana présente des végétations maigres mais un peu plus élevées qui paraissent annoncer plutôt le campo que le marais. Encore un peu en amont et l'on voit même quelques collines dans l'intérieur. La rive paraense reste basse et noyée.

En aval du confluent, rive droite, du long Furo da Maria do Norte, la rivière, élargie, forme une grande enseada que des îles basses rayent dans le sens de la longueur. Dans cette région tout ne paraît être que marécages et terres noyées.

Le Furo da Maria do Norte est assez étroit. L'été, il n'aurait, dit-on, pas assez d'eau pour les grandes embarcations. Pendant cette saison, il est fréquenté par les pêcheurs de la contrée qui viennent y charger des œufs de tartarugas. On compte sur ses bords trois casas de civilisés situées dans la partie inférieure de son cours.

16. Nous avons dormi au large. Le mouillage dans les saranzaes n'était plus possible tant les insectes nous y incommodaient. Nous avons eu une nuit d'orage et de pluie. Il a fallu armer à l'avant notre tente de campagne qui sert maintenant de bâche.

Nous allons par une vaste nappe d'eau, du sein de laquelle émergent des traînées de buissons poussés sur des plages maintenant couvertes. Des botos jouent dans les eaux tranquilles. Un chaud soleil matinal alanguit et fait redouter l'orage.

Voici encore une barreira, celle do Aricá. Plus bas c'était la Barreira de Campos, un peu au-dessous du confluent du Rio Preto.

Un peu en amont de la Barreira do Aricá, le campo accoste un campo qui paraît n'être pas noyé et qui se présente sous une garenne d'arbustes clairsemés.

Cependant quelques traces subsistent de l'inondation récente : le maximum de crue qui a pris le campo a été de peu de durée, mais enfin celui-là non plus n'a pas échappé à l'inondation de cette année.

Nous longeons ce campo, tirant du gancho sur quelque branche d'arbuste quand il s'en trouve, ou, à défaut, nous accrochant à une touffe d'herbe, et poussant, de la forquilha, à même la rive émergée.

Par endroits l'eau est à affleurement. Plus en amont le campo est inondé

Autre campement Carajá à la Barreira.

sur de grandes étendues. C'est, décidément, le Campo de la Barreira qui est le plus élevé de tous ceux qui s'étendent de la Barreira au Tapirapé.

Nous allons par de grands estirões qui se succèdent sous des nuages chargés de pluie. L'après-midi est sombre. Sur les trois heures nous sommes obligés de nous arrêter pour laisser passer la tempête. Nous abordons, rive gauche, à une « beirada » de campo protégée du large — du côté de la rivière — par de grands saranzaes. Ce n'est qu'un ouragan de vent sans pluie, une tempête sèche qui n'en creuse que de plus profonds sillons dans l'eau, maintenant bondissante, de la rivière.

Nous mouillons pour la nuit, accostés à un grand îlot de capim de la rive gauche. Cette petite prairie est maintenant une île, mais il semble que, l'été,

le petit canal qui la sépare de la rive gauche doive être complètement à sec, isthme couvert d'herbes lui-même et rattachant l'îlot de capim au demi-cercle de forêts qui l'entourent.

17. — Il ne fait pas jour. Nous partons par un ciel de pluie faisant l'obscurité encore plus complète. Nous allons à la vara, et complètement à tâtons, le long de notre îlot de prairie.

Plus haut, l'eau calme dans le canal central, fait des « pontas » dans les saranzaes de la rive gauche.

Derrière les saranzaes, de petites campinas paraissent parmi les végétations marécageuses.

Six heures du matin. Le ciel est surchargé de gros nuages noirs d'où la pluie tombe déjà aux confins de l'horizon.

Malgré l'heure matinale, c'est une tempête. Une tempête avant huit heures du matin, chose rare! Nous gagnons la rive. Le vent tombe sur la rivière, faisant de grosses vagues, fouettant la pluie, hurlant sinistrement comme le vent d'automne dans nos forêts dépouillées.

La tempête passée, nous recommençons à aller à la vara, longeant des marécages et des « abertas » de campos.

La rivière va s'élargissant. Nous suivons maintenant un estirão, dont les rives sont presque vagues aux feux du soleil matinal, et dont l'extrémité supérieure se perd de l'autre côté de l'horizon.

Sur notre rive paraense, nous voici encore aux campos, mais ces campos sont inondés. A travers la petite et minuscule garenne claire de la rive on voit l'eau débordée qui s'étend, à l'ouest, jusqu'au pied de petites collines boisées limitant le premier horizon du campo. Au delà de la chaine de collines, le campo se continue, selon toute probabilité, jusqu'aux Campos Geraes avec lesquels il se confond.

En amont d'un igarapé de rive gauche à peu près de la force du Najá, et qu'on me dit être la bouche sud du Rio Preto qui formerait delta, nous naviguons sur le campo inondé, poussant de la vara et de la forquilha parmi les caractéristiques buissons des bordures de campo. Une ligne boisée se dessine à l'ouest à deux ou trois kilomètres environ : c'est la forêt du Rio Preto. Nous naviguons pendant plus de deux heures sur ce campo inondé.

Sur ces rives, depuis la Barreira, les collines que l'on rencontre, soit du côté de Pará soit du côté de Goyaz, sont de toutes petites élévations de terrain auxquelles conviendrait mieux le nom local de *torrão*, soit, à peu près, le « tertre » français.

A la bouche d'un lac, encore innomé, le campo de la rive gauche cesse d'être riverain. Les terres basses, marécageuses, noyées, se poursuivent quelques kilomètres en amont.

La rivière s'étend toujours en interminables estirões, larges entre des rives basses, marécageuses, noyées, avec des affleurements de végétations de campos.

Longeons maintenant un assez vaste *baixão*, — en langue locale un terrain bas, en contre-bas de la rivière, avec une végétation de broussailles, d'herbes parasites, de plantes grasses. — Derrière ce baixão passe un bras, le Furo do Baixão, qui ne sèche pas complètement, paraît-il, même au fort de l'été. Entre le Furo do Baixão et la rivière libre, parmi les végétations marécageuses du Baixão, de petites prairies allongées se sont fait place, petites prairies dont l'herbe maintenant à demi noyée est d'un beau vert de champs de blé en herbe.

18. — Les marais de la rive paraense continuent. La rive Goyana, également basse, présente pourtant des petits plateaux au ras de l'eau avec des végétations très basses qui, de loin, paraissent être des bordures de campos, d'un niveau guère plus élevé que celui des eaux d'inondation.

Et toujours ces longs estirões plats qui seraient d'une monotonie si endormante, n'étaient, — hélas! — les carapanás.

Les utiles piqûres de ces insectes tiennent suffisamment en éveil pour qu'on ne perde pas de vue les bouches possibles de lacs ou d'affluents, les îles plus ou moins accostées, — car il faut minutieusement scruter les rives que masquent assez fréquemment de petits ou grands saranzaes.

Un instant, un peu en amont de la Barreira dos Veados, la région paraît marécageuse, la forêt s'élève un peu ; puis bientôt, comme la nuit tombe, voici enfin à nouveau un saranzal où on pourra s'amarrer et dormir, plus ou moins selon les moustiques.

19. — Pour changer la rive est basse et marécageuse du côté de Pará,

marécageuse et basse du côté de Goyaz. Et ce sont, sur des plages immergées, de grandes étendues de saranzaes, des buissons qui poussent parfois le pittoresque jusqu'à être plantés en quinconces ou en plates-bandes.

Entre ces buissons poussés en plates-bandes au milieu du lit de la rivière s'allongent des canaux plus ou moins resserrés. Nous prenons par un canal central qui donne parfaitement au varejão.

Descendant avec les allures louvoyantes de gens qui hésitent à faire un mauvais coup, deux ubás Carajás dissimulées jusque-là derrière les saranzaes fondent en un instant sur nous comme pour nous prendre à l'abordage.

« Où est Manoel? » demande un de ces dignes pillards en prenant à deux mains le bordage de l'igarité. Puis, comme il ne sait pas beaucoup de portugais, il continue en carajá.

Je commence à peine à répondre, poliment, que je ne puis savoir où est « Manoel » ne sachant de quel « Manoel » il s'agit, que mon interlocuteur et ses camarades ont déjà poussé leur ubá au large et pris, vers aval, une course à toute vitesse de pagayes. On avait vu mes quelques rifles au râtelier, sous la tolde de l'igarité, et, soudain, l'intérêt qu'inspirait primitivement « Manoel » disparaissait.

Un peu en amont, avant d'arriver à l'Ilha do Bananal, nous sommes pris par un vent violent qui nous oblige à mouiller à la rive, où nous nous assurons tant mal que bien, aux ganchos et aux forquilhas, sur un flot qu'agite de brusques secousses le vent violent qui règne au dehors.

Nous arrivons à la grande Ilha do Bananal.

Avant d'entrer dans les eaux de cette grande île fluviale, une des plus grandes du monde, nous accostons un instant à des campos que nous signale leur position stratégique. Ces campos, qui sont rive paraense, semblent n'avoir pas été atteints par l'inondation de cette année. J'ai lieu de croire que ce sont là les campos riverains les plus élevés qui existent depuis la Barreira jusqu'à l'Ilha do Bananal, et je pourrais ajouter depuis l'Ilha do Bananal jusqu'au Tapirapé.

CHAPITRE X

La grande Ilha do Bananal, confluent du Braço Maior et du Braço Menor. — Tempête, et navigation en prairie. — Les campos et la crue. — Orage. — Ile et presqu'île. — Rivière de plages. — Paysage matinal. — Furo Comprido. — Nids de fourmis. — Itabocas. — Bucolique. — Tamanacó. — Serra do Tamanacó. — Escorte de Carajás. — Paysage. — Pluie froide. — Furo impraticable. — Bras de rive gauche. — En amont de la grande île. — Furo do Tapirapé. — Fecho do Tapirapé. — Confluent du Tapirapé. — LE TAPIRAPÉ EN AMONT. — EN AMONT DU TAPIRAPÉ.

La grande Ilha do Bananal qui s'étend sur environ 3° latitude, à peu près du 10e au 13e Sud, se termine en aval dans une région de saranzaes, qui enlèvent quelque chose à la grandeur et à la beauté que devrait présenter le confluent du Braço Maior ou Occidental et du Braço Menor ou Oriental de la grande île fluviale Araguayana.

La réunion des deux bras qui forment l'I. do Bananal ne donne point d'enseada. La rivière, qui n'est pas sensiblement élargie, paraît fermée, du côté de l'ouest, par des saranzaes et, du côté de l'est, elle ne paraît guère recevoir, derrière des saranzaes et des îles, qu'une bouche de lac quelconque. Pour qui a remonté la rivière jusque-là, l'ensemble du paysage est banal. Beaucoup d'estirões, d'amont comme d'aval, sont plus imposants que ce confluent.

Le Braço Maior ou Occidental ne paraît pas sensiblement moins large que l'Araguaya au-dessous du confluent. Les caractères généraux du paysage sont les mêmes. Toujours des grands estirões, des saranzaes, et le campo qui suit, rive paraense, derrière la bordure boisée, avec de fréquentes « abertas » sur la rivière.

Ces campos paraissent partout plus ou moins inondés. Par endroits les eaux

de la crue s'étendent au pied des arbustes clairsemés du campo, jusqu'au pied des collines qui forment le fond du paysage.

Parfois, comme en aval, le campo envahit la rivière. Parmi les saranzaes, de petites îles se montrent au ras de l'eau, érigeant vers le soleil et la lumière les tiges mouillées des herbes reverdies.

Dans cette partie aval du Braço Maior, parmi les saranzaes, les îlots de campo, les plages, le vapeur devait le plus souvent chercher son chemin en tâtonnant entre les canaux incertains de ces fonds sablonneux et changeants.

Par moments nous nous reprenons à aller à la vara sur le campo inondé.

Un fort orage gronde sur ce paysage de déluge. Un vent très âpre souffle en trovoada. La rivière se soulève vers le ciel. La crête des vagues se borde d'une écume blanche qui s'irise, sous ce jour de tempête, de curieux reflets jaunes ou verts. Sur le campo inondé, les vagues du large bondissent, accrues, en volume et en puissance, du ressac des vagues sur le talus de la barreira immergée. Une petite pluie de cinq minutes et le vent tombe, les vagues tombent, et, des mains des hommes fatigués d'avoir lutté contre la tempête, les rames tombent aussi. Il s'est fait une détente dans le ciel et dans nos nerfs, les mouvements alanguis du flot qui se calme nous bercent avec mollesse en face du ciel apaisé qui se remet à sourire.

Nous retombons dans la rivière. On longe maintenant un campo qui est actuellement à un demi-mètre au-dessus de l'eau et qui a été, pour la plus grande partie, respecté par la crue.

Puis ce sont les saranzaes qui recommencent et les végétations qui émergent des plages maintenant noyées. Des arbustes, de hauts buissons élèvent au-dessus du flot leurs branches supérieures où parfois un nid, évidemment vide, oscille dans le mouvement saccadé qu'imprime le courant.

Par endroits la rive est haut boisée mais le campo, qui accompagne à une petite distance derrière la bordure, réapparaît bientôt sur la rive.

Tous les campos riverains de la région ont été pris par la crue de cette année, mais ils ne doivent être atteints que par cette crue exceptionnelle, la crue décennale, car nulle part sur la rive ils ne paraissent avoir été couverts de plus de 50 centimètres d'eau, très rarement 1 mètre.

21. — La rivière baisse lentement, cette baisse n'a pas encore atteint un demi-mètre au-dessous du niveau maximum de la crue.

Nous traversons une enseada où, sur la rive gauche, le campo fait place à un marais. Au-dessus de l'enseada, des îles de végétations basses avec des campos minuscules.

Aujourd'hui c'est un ciel d'hiver, de toutes parts surchargé de nuages noirs annonçant l'orage. Sous la voûte noire le jour se fait obscur, et les ténèbres qui gagnent le ciel sont faites plus compactes encore par des lueurs crépusculaires qui entr'ouvrent l'horizon.

Voici que le vent du sud souffle en tempête. La pluie tombe, cinglante et froide. Les hommes, qui grelottent, enlèvent l'igarité dans un furieux mouvement de pagayes, défiant, de leurs gestes et de leurs cris, la trovoada qui devrait nous trouver tranquilles en quelque abri....

Nous longeons maintenant une grande île qui paraît entièrement marécageuse. Rive gauche, le canal qui, l'été, sèche, paraît-il, presque complètement, est, même maintenant, difficilement praticable, étant étroit et obstrué. En amont le canal n'existe même plus et l'île, en réalité, n'est qu'une presqu'île car l'écoulement de l'eau de la rivière se fait là, non par un canal plus ou moins étroit et difficile, mais bien par la forêt même. Au fort de l'été, l'île du temps hivernal, la presqu'île de la demi-saison, — tout cela n'existe plus; pendant quelques jours le canal se dessèche au point de ne plus présenter que quelques flaques d'eau et l'île est entièrement rattachée à la terre ferme avec laquelle elle fait corps.

L'Araguaya, dans cette partie de son cours, et jusqu'au Tapirapé pour le moins, est une rivière de plages; les rochers, les pierres y sont très rares : en amont un furo a été appelé Furo de Pedras parce que aux eaux basses, on y voit quelques roches hors de l'eau. Le fond n'est que sable sur de grandes étendues, la rivière roule, sur ce fond égal, son flot puissant mais tranquille entre des rives plates, basses, où dominent, en Pará les campos et dans le Bananal les marais.

22. — Des centaines d'aigrettes dorment dans les saranzaes de la rive droite. Dans le crépuscule du matin leurs formes blanches, immobiles, s'érigent, hiératiques, parmi les feuillages vert pâle.

Vers le point où le soleil va se lever, une vapeur jaune orangé s'étend et monte derrière les buissons grêles surchargés d'oiseaux blancs. Bientôt une traînée de lumière raye d'un éclat jaune d'or la nuance plomb fondu de la rivière immobile.

Au-dessus du point où le soleil va paraître, une lueur rougeâtre, vaste, grandissante, sert de fond de toile à une scène de genre où des nuages qui représentent des chevaux, des cavaliers, une sorte de carrousel, sont immobiles dans une fantastique parade.

Puis le soleil surgit, grandit, et illumine un instant, avant de l'effacer, la pittoresque vision aurorale.

Nous longeons les îles du Furo Comprido, qui est rive droite.

En amont, la rivière, toujours très large, présente une alternative de campos et de marais sur la rive paraense et, une succession ininterrompue de terres noyées sur la rive goyana.

Du côté Paraense les campos s'étendent jusqu'aux collines boisées, à 2 ou 3 kilomètres dans l'intérieur. Parfois ces campos paraissent noyés sur presque toute leur étendue, parfois ils se montrent à sec, ou plutôt on voit qu'ils viennent récemment de sécher : il ne subsiste, de la récente inondation, que des flaques d'eau éparses. Enfin, un peu plus en amont, le campo est sec complètement.

D'étranges constructions parsèment ces campos : des cônes d'argile atteignant ou dépassant une hauteur d'homme, monuments bizarres qu'on serait tenté d'attribuer d'abord à la fantaisie d'Indiens bâtisseurs. Ce sont des nids de fourmis.

Dans la bordure riveraine des campos, des touffes de cambrouzes ou petits bambous (*itabocas*), jettent une note décorative parmi les maigres végétations.

Puis c'est, à nouveau, le campo qui envahit la rivière : les graminées de la prairie recouvrant des plages hautes. Le vent frais d'un soir d'été fait courir un frisson sur la petite prairie qui doucement s'incline avec un murmure affaibli de zéphirs dans des roseaux. Et comme déjà les ombres de la nuit tombante s'allongent sur la rivière, nous mouillons au sein de cette bucolique entre la prairie et des buissons.

23. — Sur la plage d'une île presque accostée, rive gauche, nous allons au

varejão. Les saranzaes de la plage deviennent de plus en plus clairsemés, puis cessent et, en amont de l'île, la rivière, libre, s'élargit à plus de 500 mètres.

Après avoir tué un veado dans les campos voisins, nous poursuivons longeant toujours la prairie que ne nous cachent qu'imparfaitement l'étroite bordure boisée et les cambrouzes.

En amont de l'Igarapé Tantéyó, qui est rive paraense, commencent de grands saranzaes, végétations de plages découvertes l'été. Un saranzal succède

Village de Tamanacó.

à l'autre, et entre ces saranzaes, par endroits, la récente baisse des eaux laisse voir la plage, parfois à nu, parfois couverte d'herbe des prés.

Entre tous ces différents bancs de saranzaes, la plupart des canaux sont libres maintenant, l'été toutes ces plages sont dehors élevant de grandes îles au-dessus des eaux de l'étiage.

Poursuivant à la vara sur les campos noyés de la rive paraense, nous reprenons la rivière en aval du Furo de Pedras. Nous prenons par le canal de rive gauche; en descendant nous prendrons par le canal de rive droite qui est le Furo de Pedras; une traînée d'îles allongées partagent en cet endroit la rivière en deux canaux à peu près d'égale importance.

A peu près à la pointe aval de ces îles nous sommes accostés par une ubà Carajà qui a pour patron un Indien nu comme un ver, couché tout de son

long sur le dos et pagayant dans cette position incommode. Ce personnage qui parle très couramment portugais, qui sait lire, qui ne sait guère plus écrire mais qui signe encore assez bien son nom, est le sieur Tamanacó, chef de village, — comme les Carajás sont chefs dans leurs villages! Il a été éduqué au collegio Izabel où il a passé, dit-on, quelques années. Et, il faut le reconnaître, les voilà bien, le plus souvent, les résultats soit de la catéchèse, soit de l'éducation laïque des Indiens!

24. — En face du soleil qui se lève parmi les forêts basses du Bananal se développe, à quelque dix kilomètres peut-être, dans le couchant, la forte Serra do Tamanacó. La Serra do Tamanacó, dont nous voyons une dizaine de sommets s'estomper en bleu foncé sur l'horizon occidental, s'élève à 3 ou 400 mètres environ au-dessus du campo. C'est la plus forte chaîne qui soit sur les bords de la rivière, d'Alcobaça (et par suite de Pará) au Tapirapé.

Outre cette chaîne, nous découvrons aussi d'autres montagnes, plus petites, paraissant continuer, dans la direction du sud, la chaîne principale. Quelques-unes de ces serras sont partiellement dénudées, moins cependant que celles qui sont en face de São José.

Les campos paraissent s'étendre depuis la rive jusqu'au pied des montagnes. Ces campos s'élèvent un peu, d'aval en amont. Nous rencontrons même une grande « aberta » qui est maintenant à sec, mais qui toutefois présente des traces encore fraîches de la toute récente inondation.

Nous sommes maintenant escortés. De derrière les îles, de je ne sais où, surgissent des ubás Carajas, qui se mettent à nous accompagner. L'escorte manœuvre à distance, un peu hésitante, se dispersant, s'évanouissant au premier tir de rifle envoyé aux canards qui traversent la rivière. Puis soudain les ubás reparaissent, se rapprochent et fondent sur nous aussi silencieuses que rapides. Bons Carajás! ce sont là leurs vieilles habitudes de voleurs et de mendiants, qui accompagnaient d'abord quelque temps les embarcations, puis les pillaient au moment opportun après avoir tiré, par une tenace mendicité préalable, le plus d'aumônes qu'ils avaient pu obtenir de la générosité des civilisés.

En amont de l'Igarapé do Burity, les saranzaes recommencent avec quelques plages d'herbes à découvert sur le flanc des îlots inondés.

Nous allons à la vara au-dessus de ces étranges prairies. Des petits arbres, du port de nos poiriers et de nos pommiers d'Europe, sont là plantés dans un désordre pittoresque et comme voulu. Ce paysage bizarre est baigné, en plein

Groupe Carajá.

midi, d'une étrange lumière de crépuscule qui tombe d'un ciel pourtant sans nuages. Des tourterelles roucoulent dans les bosquets comme pour donner la note de la réalité à ce paysage qui a quelque chose d'irréel.

Parmi tous ces saranzaes, ces buissons, ces bouts de plage, ces bouts de

prairie, le topographe est fort embarrassé pour donner avec exactitude toutes ces minuties.

Le vapeur prenait par la rive goyana où le canal est libre entre tous ces obstacles et la terre ferme.

25. — A l'horizon oriental, au-dessus d'une large bande vieil or, des nuages noirs sont amassés en stries épaisses. Puis, comme sous l'effort de poussées souterraines, les stries se brisent, tout se tasse à nouveau, s'amalgame, se fond dans une énorme tache couleur noir de fumée. Et soudain un vent froid traverse l'espace en sifflant. Encore un peu et la pluie tombe, froide et cinglante.

Comme nous arrivons à la grande île qui est en amont du Fecho do Tapirapé, j'essaye de prendre un raccourci dont on m'a parlé, un bras plus petit qui coupe plus à l'ouest.

Nous nous engageons dans ce canal. Après un petit campo de rive gauche, broussailleux et noyé, ce ne sont plus que terres noyées et marécageuses, soit dans les îles, soit sur la rive. Çà et là de grands arbres au tronc blanc et au modeste parasol de feuillage émergent d'espaces inondés et nus qui doivent être de minuscules campinas. Le canal est toujours libre et assez large.

Poursuivant notre exploration dans le canal, qui conserve sa largeur, nous sommes tout à coup accostés par une ubá Carajá. Dans le pire Carajá il y a parfois du bon. Ceux-ci, à qui nous avions, il est vrai, donné à dîner hier soir, nous disent qu'il nous faut rebrousser chemin. Nous allons, paraît-il, tomber dans un lac assez vaste. Ce lac reçoit bien, par un autre canal qui prend au-dessus de la grande île, de l'eau de la grande rivière, mais il paraît que, même maintenant, ce canal, sur certains points, présente trop peu d'eau pour notre igarité. Nous ne pourrions pas passer.

A moitié incrédules, nous rebroussons chemin, tout en nous demandant s'il n'y a point naïveté à prendre tout de suite à la lettre un renseignement fourni par un Carajá. Toutefois, un peu plus haut, il nous était donné de constater l'exactitude de ce qui nous avait été dit. Le « sangrador » de la rivière qui alimente le lac a une étroite embouchure, qui paraît en même temps fort peu profonde. Il nous aurait été difficile de passer. Étant donné le peu de profondeur de la partie supérieure du canal, il est probable aussi, comme nous le disait le Carajá, que le lac, l'été, se dessèche presque complètement, le « san-

grador » étant alors tari. Ce n'est qu'aux très grandes crues, celles qui ont laissé successivement leur marque, maintenant indélébile, sur les grands arbres du rivage, marque placée à 1 mètre environ au-dessus de la crue de cette année, — ce n'est qu'aux très grandes crues que le canal occidental pourrait être utilisé par les grandes embarcations.

Revenant sur nos pas, nous prenons par le canal qui, géographiquement, est

Serra do Burity.

le canal du centre, mais qui dans la pratique n'est que le canal de rive gauche.

Ce canal de rive gauche, très large, d'une largeur égale et parfois supérieure à celle de l'Araguaya en aval, ce canal ne baigne, soit du côté de la grande île, soit du côté de la terre ferme, que des terres basses, marécageuses, noyées, d'où n'émergent, sur de grands espaces, que des végétations rachitiques. Une bonne partie de la journée se passe à remonter ce grand canal, en amont duquel, la grande île finie, nous rencontrons, en tournant un peu à droite, la bouche de notre « sangrador ». Là nous attendent, comme pour venir nous bien démontrer la véracité de leur dire, nos Carajás dans leur pittoresque costume de voyage : un chapeau de paille de leur fabrication, sans un morceau de fil ni une fibre d'écorce sur

tout le reste du corps. Leur costume « de ville » est d'ailleurs plus simple encore : ils n'ont pas de chapeau.

C'est généralement à ce « sangrador » que les pilotes de l'Araguaya font commencer le « *Furo do Tapirapé* » furo qui n'est autre que le canal de rive

Vieillard Carajá.

gauche de la rivière qui, depuis le « Fecho do Tapirapé », se partage en deux grands bras que séparent la grande île et ses prolongements. Toutefois le canal de gauche ou Furo do Tapirapé est-il beaucoup moins important que le canal de droite.

En amont du « sangrador » s'étendent des campos marécageux encore noyés, La rivière coule, rapide, par-dessus ces campos, allant à travers la plaine, rejoindre le lac du canal occidental. Le courant est très fort sur la rive buissonneuse de ces campos inondés.

26. — Nous longeons des campos alternativement inondés et émergés. Ces campos sont, en somme, assez élevés; mais l'inondation, cette année, a été exceptionnelle.

Les montagnes du « Fecho » sont devant nous. Ce « fecho » vulgairement connu sous le nom de Fecho do Tapirapé est, en réalité, à quelques centaines

Fécho do Tapirapé.

de mètres en aval du véritable confluent de cette rivière. L'Araguaya, sensiblement rétrécie, passe là entre deux petites montagnes, celle de la rive gauche, à pic, rocheuse, dénudée à son sommet, celle de la rive droite, moins élevée, complètement boisée et en pente douce.

Par le Fecho dit du Tapirapé passe presque toute l'eau de l'Araguaya : un canal en amont de la montagne détourne une partie de l'eau du Tapirapé qui s'en va rejoindre l'Araguaya plus en aval par le canal appelé Furo do Tapirapé.

La largeur de l'Araguaya au Fecho do Tapirapé, largeur que j'ai fait mesurer à la corde, est de 280 mètres. Le Fecho est moins étroit qu'il ne paraît. Mais on est tellement habitué aux grandes largeurs de l'Araguaya, soit qu'on vienne

d'aval, soit qu'on vienne d'amont, que ces 280 mètres semblent ne donner que la largeur d'un canal passablement étroit.

C'est immédiatement au-dessous du Fecho, dans une petite île qui se trouve dans un canal qui fait communiquer le grand bras de l'Araguaya et le Furo do Tapirapé qu'est située l'aldeia Carajá dite du Fecho. C'est cette aldeia qui est en relations les plus fréquentes avec l'aldeia, l'unique aldeia, parait-il, que les Carajás ont au Tapirapé. Cette aldeia Carajá du Tapirapé serait à cinq jours d'ubá en amont de celle-ci, non loin des territoires de parcours des Cayapós Gorotirés.

Quand on a passé les petites montagnes du Fecho et les quelques autres fortes collines, qui les continuent pendant quelques centaines de mètres, on se trouve, presque de suite, en présence d'une vaste étendue d'eau dessinant un estirão est-ouest. C'est le confluent du Tapirapé, à 771 kilomètres d'Alcobaça en ligne droite à travers pays, et à 1081 kilomètres en comptant les sinuosités[1].

Des îles de dimensions moyennes qui s'allongent un peu dans tous les sens au confluent du Tapirapé et de l'Araguaya, rendent difficile, au premier abord, la constatation de ce fait qu'on est en présence d'un confluent. Il faut dépasser les premières îles de l'embouchure du Tapirapé, s'engager quelque peu dans la rivière, pour bien se rendre compte que, malgré qu'on navigue toujours nord-sud, on se trouve, non plus dans la rivière principale, mais dans une rivière beaucoup moins importante, un affluent.

Rive droite et rive gauche du confluent du Tapirapé, ce sont des campos. Les campos de la rive gauche du Tapirapé, broussailleux, surtout sur la rive, sont maintenant complètement inondés. Sur la rive droite, le campo parait être beaucoup moins vaste, mais il n'offre que très peu d'arbustes et il semble de meilleure qualité que les campos de la rive gauche.

Ce premier estirão du Tapirapé, du confluent en amont, fait nord-sud. Sur cet estirão même, à son extrémité sud, les campos cessent sur les deux rives pour faire place à la forêt. Mais ils reparaissent, dit-on, un peu plus haut.

Nous remontons le Tapirapé jusqu'à environ une heure au-dessus de son

1. C'est ce point géographique du Fecho, si apparent, et non le confluent, masqué, du Tapirapé, qui a évidemment donné l'idée de voir là un *point frontière*. Et cela est d'autant plus évident que le cours même du Tapirapé est resté, jusqu'à ce jour, complètement inconnu.

confluent. Parvenus à une île accostée à la rive gauche, île que l'été doit rattacher à la terre ferme par un isthme maintenant détroit, je donne l'ordre du retour. Il ne m'appartient pas de faire maintenant l'exploration du Tapirapé, j'avais seulement à reconnaître le confluent de la rivière qui est, pour

Montagne de la rive paraense au Fecho du Tapirapé.

Pará, la *donnée minimum et hors de question* au sujet de la limite avec Matto Grosso sur le Rio Araguaya.

Le Tapirapé en amont. — Le Tapirapé n'est connu que dans la partie inférieure de son cours. Clémente, un des « praticos » de cette partie de l'Araguaya, est celui qui a remonté le Tapirapé le plus haut et encore ne l'a-t-il remonté que deux jours.

Pendant ces deux jours en amont, — deux jours en novembre, au commencement des pluies, aux eaux moyennes, — le Tapirapé coulerait sensiblement O.-E.

On rencontre des plages nombreuses malgré le niveau, déjà moyen, des eaux.

La rive gauche est élevée, souvent à pic, présentant des collines, des montagnes moyennes. La rive droite est basse, surtout dans le cours inférieur.

Dès le bas du cours inférieur, de nombreuses « abertas » de campo se montrent sur la rive gauche (rive nord) du Tapirapé. Un peu dans l'intérieur, c'est le Campo Geral qui commence, se poursuivant vers le nord, jusqu'à une latitude maintenant inconnue.

Sur la rive droite (rio sud) du Tapirapé, dans la partie inférieure du cours, les campos n'existent pas, — sinon un peu au confluent. Ce n'est qu'à la fin du second jour de voyage qu'on commence à rencontrer des campos sur la rive sud. On ne sait si ces campos de la rive droite se continuent dans le sud, mais cela est probable, car c'est dans les campos que coule le Rio das Mortes.

Pendant ces deux premiers jours en amont, le Tapirapé n'offrirait pas de cachoeiras et ne paraîtrait pas beaucoup moins important que le Rio das Mortes.

Ce serait encore, paraît-il, à deux ou trois jours environ en amont du point d'où Clémente est retourné, que l'on rencontrerait la maloca, — on dit qu'elle serait unique, — la maloca des Carajás-Tapirapés. Ce serait cette maloca qui verrait, de temps à autre, les Cayapós-Gorotirés défiler dans le campo en longues théories guerrières, arc en main, partant en expédition dans le sud où ils vont, disent les Carajás-Tapirapés, « attaquer, de temps à autre, sur la route de Cuyabá, les sertões où ils ont pour alliés les Chavantes et les Coroados.... »

En amont du Tapirapé. — En amont du Tapirapé, — limite que la tradition paraît indiquer assez fréquemment, bien que souvent aussi elle indique, au lieu du confluent du Tapirapé, le confluent du Rio das Mortes à un degré plus au sud, — en amont du Tapirapé, il faut remonter loin pour rencontrer, sur l'Araguaya, l'action de Matto Grosso ou de son gouvernement.

D'abord il est aisé de constater que le territoire entre Tapirapé et Rio das Mortes est vide, complètement vide : on n'y connaît même pas de « taperas ».

Ensuite il faut considérer que la région entre le Rio das Mortes et l'Araguaya est contestée entre Goyaz et Matto Grosso. (Le territoire litigieux entre ces

deux États est même beaucoup plus étendu puisque, au delà du bassin du Tocantins-Araguaya, Goyaz et Matto Grosso réclament également le territoire compris entre le méridien de la Serra dos Cayapós, le Rio Pardo et le Paranahyba.)

Pour ce qui est de la partie septentrionale du Contesté entre Goyaz et Matto Grosso, — c'est-à-dire le territoire compris entre la Serra dos Cayapós au sud,

Campo en aval du Tapirapé.

le Rio das Mortes à l'ouest, et, à l'est, l'Araguaya, appelée, de son cours supérieur à ses sources, Araguaya, puis Rio Grande, puis Cayapó Grande —, pour ce qui est de ce territoire qui s'étend sur 6 degrés du nord au sud et un demi de l'est à l'ouest, il ne paraît pas que ni l'un ni l'autre des deux gouvernements ait fait encore de grandes tentatives pour le peupler ou même pour le connaître.

Frontière au Rio das Mortes. — Toutefois, nous devons bien faire remarquer que, si Matto Grosso nourrit le sincère désir de sortir de son isolement pour chercher un chemin plus avantageux pour ce qui est de ses relations avec le monde extérieur, Pará lui indique ce chemin et peut lui en faciliter l'accès.

Le chemin le plus court, le chemin direct de Cuyabá sur l'Amérique du Nord et l'Europe n'est pas le Tapajoz, où de grandes chutes et de nombreuses cachoeiras interdisent la navigation à vapeur, c'est par le Rio das Mortes, l'Araguaya, le Tocantins et Pará.

Cuyabá n'est pas à beaucoup plus de 200 kilomètres du point où le Rio das Mortes devient navigable. De ce point le Rio das Mortes puis l'Araguaya sont navigables à la vapeur jusqu'à Santa Maria, sans aucun aménagement des deux rivières, et de Santa Maria à Pará avec quelques travaux dans certains travessões et notamment à Itaboca, travaux, d'ailleurs peu dispendieux, qui permettraient de faire faire à des vapeurs de tonnage moyen le voyage de Pará à l'Araguaya, déjà accompli en 1872 par la chaloupe à vapeur N° 2, de la flottille de l'Amazone.

Si Matto Grosso veut se rapprocher des grandes nations d'Europe et de l'Amérique du Nord, il n'y a pas deux voies à choisir, il n'y en a qu'une, c'est celle du Rio das Mortes-Araguaya-Tocantins-Pará.

Et Pará devant nécessairement être l'instrument essentiel de cette plus-value donnée à Matto Grosso, il serait logique qu'en témoignage d'amitié sincère et d'étroite alliance, la limite des deux États fût fixée au point où le chemin central de Matto Grosso rencontre la grande artère Paraense, au confluent du Rio das Mortes, et que la limite s'établisse ainsi : Confluent du Rio das Mortes et de l'Araguaya, Pedra Secca (Xingú), Sete Quédas (S. Manoel), Salto Augusto (Alto Tapajoz).

Le Rio das Mortes a bien eu, en 1887, sa Mission d'exploration Goyana et sa Mission Matto-Grossense.

La Mission Goyana avait pour chef M. José Feliciano Rodrigues de Moraes et la Mission Cuyabana un capitaine. Mais il me semble que les résultats scientifiques de ces deux expéditions n'ont pas beaucoup avancé la question du Contesté. Les deux expéditions ont fonctionné séparément et ne se sont pas rencontrées. On fut obligé de soutenir des luttes contre les Indiens. En résumé, ce qui ressort de plus important de l'exploration de M. José Feliciano Rodrigues de Moraes est la possibilité, certaine d'après lui, d'établir la navigation à vapeur sur le Rio das Mortes jusqu'à 520 kilomètres environ en amont de son confluent.

Le Rio das Mortes traverse une région de campos qui, du côté du nord, s'unissent à ceux du Tapirapé, et du côté du sud-est s'unissent aux Campos de Matto Grosso. Les Campos du Rio das Mortes présenteraient quelques lacs, toutefois, dans leur ensemble, ce seraient des campos élevés, jamais noyés, excellents pour l'élevage. Ces campos se poursuivraient dans les grandes plaines que traverse le Rio Manso qui est le formateur supérieur du Rio das Mortes et qui a ses sources non loin de la ville de Cuyabá. Le Rio das Mortes, drainant ainsi tout le pays entre le centre de Matto Grosso, le Matto Grosso peuplé, et la Haute Araguaya, le Rio das Mortes est évidemment une voie d'un assez grand avenir. Le Pará aurait le même intérêt que le Matto Grosso à voir utiliser cette voie du Rio das Mortes-Araguaya-Tocantins-Pará, voie qui, pour Matto Grosso, serait moins longue pour arriver aux grands marchés de production et de consommation, — actuellement tous situés dans la zone nord du globe — que la voie du Paraguaya et de la Plata.

L'Araguaya est mieux connue. Au-dessus de l'Ilha do Bananal, où l'Araguaya reçoit, en amont du Tapirapé, le Rio das Mortes qui est une grande rivière et le Crystalino dont on ne connaît guère que l'embouchure mais qu'on croit, cependant, être de la force du Tapirapé, au-dessus de l'Ilha do Bananal, l'Araguaya a déjà été navigué à la vapeur, non seulement jusqu'à Leopoldina, au sud du 15^{e} degré, mais encore un peu en amont, jusqu'à Porto do Rio Grande. Il a même été question d'y établir la navigation à vapeur jusqu'à Macedina qui est à peu près par 16° 30′.

L'Araguaya intéresse nécessairement beaucoup Pará comme voie intérieure de pénétration vers le sud. Or, les données ci-dessous fourniront à l'activité Paraense la satisfaction de voir que, si elle voulait se porter de ce côté, elle pourrait bien se dire initiatrice et créatrice, car en réalité il n'y a eu là jusqu'à ce jour que peu de chose de tenté et rien de fait.

Au-dessus du Tapirapé, du Rio das Mortes, de l'I. do Bananal, il n'y a, avant Leopoldina, qu'un seul petit centre, *São José,* rive droite de l'Araguaya, à environ un demi-degré au sud de l'Ilha do Bananal et à environ 2 degrés au nord de Leopoldina. Le village, fondé par Couto de Magalhaens, alors qu'il était Président de Goyaz, n'a pas prospéré. En dépit de sa bonne situation dans un endroit élevé et sain, São José ne compte guère aujourd'hui, dit-on, qu'une

quinzaine de maisons de civilisés, auprès desquelles s'est établie une aldeia Carajá comptant une soixantaine d'Indiens répartis en onze malocas.

C'est dans cette aldeia que se trouvent encore quelques-uns des Indiens éduqués au « Collegio da Catechèse ». Mais comme la plupart des jeunes Indiens amenés là l'avaient été par des pourvoyeurs peu scrupuleux, paraît-il, qui volaient dans les malocas des petits Indiens pour toucher la prime promise, les Indiens, une fois éduqués, ne tardèrent pas à reprendre le chemin des malocas où ils oublièrent leur rudiment d'instruction et l'usage du vêtement.

Aux deux endroits où fonctionna le « Collegio » fondé en 1863 par Couto de Magalhaens pour l'éducation des jeunes Indiens, à Santa Izabel d'abord, rive droite, à 1 kilomètre en aval de Leopoldina, puis à 5 kilomètres plus en aval, rive gauche, à Dumbasinho, il n'y d'abord qu'abandon complet. Mais si Santa Izabel n'est plus aujourd'hui que « tapera », Dumbasinho est devenue une prospère ferme à bétail. Quand le Collège de la Catéchèsa fut abandonné, vers 1889 ou 1890, il restait encore à la ferme-annexe, quelques centaines de têtes de bétail. Aujourd'hui les constructions et la fazenda de Dumbazino sont la propriété des impresarios de la navigation de l'Araguaya, qui y ont aujourd'hui près de 1 000 têtes de bétail.

Leopoldina, même rive, autre création de Couto de Magalhaens, tombe aujourd'hui en ruines. La population fixe de Leopoldina ne dépasserait pas actuellement 150 personnes. Cette population se compose exclusivement de civilisés. Il paraît qu'il n'y a pas d'Indiens à Leopoldina, sinon de passage. Leopoldina eut autrefois un atelier bien monté, avec toutes les machines pour la réparation des vapeurs; il paraît qu'aujourd'hui tout est hors d'usage ou a été gaspillé.

Quand Couto de Magalhaens créa Leopoldina, il rêvait d'en faire la capitale de Goyaz. Malheureusement, Leopoldina, située dans un endroit bas et peu sain, n'a pas tardé à tomber en décadence, après une prospérité éphémère. Elle eut jusqu'à 3 ou 4000 habitants, aujourd'hui elle en a tout au plus la quinzième ou la vingtième partie.

Itacayú, rive gauche du Rio Grande, un peu au-dessus de Leopoldina, n'est aujourd'hui qu'une petite fazenda, qui eut jadis un personnel assez nombreux.

Un peu en amont d'Itacayú se trouvent, en face l'un de l'autre, les deux

villages de *Registro do Rio Grande*, établi par Goyaz rive droite, et de *Porto do Rio Grande* établi par Matto Grosso, rive gauche. Les deux villages se trouvent placés sur la ligne télégraphique Rio-Uberaba-Goyaz-Rio Grande-Cuyabá, ligne qui est en même temps celle du futur chemin de fer de Rio à Cuyabá, En attendant l'achèvement de cette ligne, le village goyano de Registro do Rio Grande et le village de Porto do Rio Grande établi par Matto Grosso dans le Contesté (à l'époque de la guerre du Paraguaya et sous couleur de faciliter le passage des troupes, mais malgré les protestations de Goyaz qui depuis n'a cessé de protester en vain), les deux villages de Registro do Rio Grande et de Porto do Rio Grande sont restés stationnaires.... Le village Goyano de *Registro do Rio Grande* qui eut, paraît-il, 40 maisons, en serait réduit à 2 dont une appartient au gouvernement. Quant au village Matto Grossense de *Porto do Rio Grande*, mieux soutenu par son gouvernement qui vient récemment de faire restaurer l'église, il compterait une vingtaine de maisons et semblerait plutôt prospérer quelque peu. Toutefois on peut dire que Porto do Rio Grande vit avec Goyaz, la majorité de la population est Goyana ainsi que le commerce en presque totalité. D'ailleurs, en réalité, c'est la ligne télégraphique qui fait vivre Porto do Rio Grande.

Macedina, par environ 16° 30′ S., est près du confluent du Cayapó Grande (ou Alto Araguaya, comme on l'appelle aujourd'hui) et du Rio Barreiros. Un presidio Goyano ayant été établi rive droite en cet endroit et, sur l'autre rive, un presidio de Matto Grosso, quand les deux presidios furent évacués, la population libre donna le nom de Macedina à la double povoação. Chacun des deux presidios a de 20 à 30 modestes cases couvertes de paille. Il paraît qu'aujourd'hui Macedina n'existerait guère plus : l'ancien presidio de Matto Grosso serait absolument désert et l'ancien presidio Goyano ne compterait guère qu'une demi-douzaine de casas, habitées seulement d'une façon temporaire.

Il paraît que la *navigation à vapeur, de Leopoldina à Porto do Rio Grande* et même jusqu'à *Macedina*, pourrait être établie sans difficulté. On rencontre un travessão en aval d'Itacayú, mais ce travessão a toujours suffisamment d'eau pour qu'un petit vapeur le franchisse.

Un autre travessão, à 10 kilomètres environ en aval de Porto do Rio Grande

est plus fort que celui d'Itacayú; on l'appelle, avec exagération, « Cachoeira Grande », bien que ce ne soit qu'un rapide un peu fort.

L' « *Araguaya* » a franchi ces deux travessões assez aisément lors des deux voyages qu'il a faits à Porto do Rio Grande. Ce vapeur aurait pu, dit-on, remonter l'Araguaya jusqu'à Macedina, la rivière étant, dans cette partie de son cours, libre de cachoeiras et présentant suffisamment d'eau.

Toutefois, on n'a pas jugé utile de pousser la navigation à vapeur jusqu'à Macedina, Porto do Rio Grande, sur le futur chemin de fer de Rio à Cuyabá, paraissant le terminus tout indiqué de la navigation à vapeur sur l'Araguaya.

Il est donc bon de constater, pour le simple avantage de la mise en évidence du fait, que le territoire qui longe l'I. do Bananal, l'Araguaya et la Serra dos Cayapós (serra qui est un anneau de la chaîne de séparation des eaux entre l'Amazonie et le Sud), est un territoire à peu près complètement désert, litigieux entre trois États, et que c'est pourtant là que passe une des voies naturelles les plus importantes de l'Amérique du Sud, la voie terrestre entre Pará et Rio. Ce territoire, Goyaz avec ses 3 à 400 contos de budget n'est point en état de le mettre en valeur, Matto Grosso dédaigne de l'utiliser, poussant déjà ses collecteurs au delà, ne se préoccupant que de faire rentrer des impôts sans préjugé de frontière. La Serra dos Cayapós, limite l'Amazonie géographique, limitera-t-elle un jour le Pará?

CHAPITRE XI

Furo de Pedras. — Village de Tamanacó. — Le dialecte Carajá. — A propos des Carajás. — Statistique de trois sur quatre des groupes Carajás. — Portrait physique et moral des Carajás. — La « giria » Carajá. — Emplacement de la future « Conceição do Araguaya ». — Terrains élevés, bonnes terres à cultures. — Proximité des Campos Geraes. — Arrivée du P. Gil et des Cayapós. — Cayapós Paraenses. — Cayapós du Sud et Cayapós Paraenses. — Les Cayapós à Santa Maria, en 1859. — Premier voyage du P. Gil, 1891. — Deuxième voyage du P. Gil, 1896. — Troisième voyage du P. Gil, 1897. — Géographie. — Ethnographie. — Résumé des relations des Cayapós Paraenses avec les civilisés.

26 avril. — Nous descendons du Tapirapé en prenant par le canal de droite de la grande île qui est en aval. Le canal, fort large, coule entre des végétations basses, mais non toutes inondées. Nous passons un petit rapide par le travers de la partie centrale de l'île, rapide très affaibli du côté de l'île, mais actuellement assez fort en face du campo de la rive Goyana, où il est accosté.

27. — Le Furo de Pedras, que nous prenons en descendant, est ainsi nommé assez improprement, car le « furo » est aussi large que l'autre bras de la rivière et les quelques pierres qu'on y rencontre ne se voient que l'été, les eaux de l'hiver les couvrant entièrement. Ce « furo » est même le véritable grand canal de la rivière, par endroits le plus large et généralement le plus profond. Le Furo de Pedras était le chemin d'été des vapeurs, alors que le bras de la rive gauche ne leur présentait que des fonds insuffisants. Maintenant les fonds seraient suffisants dans les deux canaux pour les vapeurs d'un grand tirant d'eau. Dans les îles et sur les rives, la crue, qui est de 3 à 4 mètres dans la rivière, a même laissé des traces attestant que le niveau actuel est encore de 1 à 2 mètres au-dessous du niveau précédemment atteint.

Par un vent matinal, froid et soufflant la pluie, nous descendons le « furo » jusqu'à l'aldeia de Tamanacó.

L'aldeia de Tamanacó est dans un petit îlot de campo. Malgré la hauteur des eaux, l'igarité ne peut accoster, la plage, maintenant couverte, qui se trouve en bas du village, étant en pente très douce. On descend à terre dans une ubá conduite à la main.

Nous travaillons un peu, avec Tamanacó, cet idiome carajá, si désagréable !

Serra do Tamanacó.

Parlé sur un ton nasal et pleurard, mal articulé, le carajá est au nombre des langues indiennes les plus difficiles et les plus désagréables à apprendre parmi toutes celles dont j'ai gardé le souvenir.

Nous repartons de chez Tamanacó après déjeuner, par un temps toujours humide et froid. Cet après-midi anormal, obscur, froid, triste, s'harmonise assez bien avec les pensers qu'inspire cette autre anomalie attristante et propre à refroidir certains enthousiasmes : l'anomalie présentée par cette race humaine dont les enfants, même civilisés, s'obstinent à aller complètement nus, nus de la nudité du paradis terrestre, sans besoins, ni idéal ni foi d'aucune

sorte, bien qu'ils aient passé par des écoles du gouvernement! Cette idée que la civilisation est un fait fortuit et sans rien de nécessaire ou de fatal, une trouvaille de rencontre, un rêve réalisé, et que certains hommes à l'esprit inquiet ont été, aux origines, les uniques facteurs de cet étrange mouvement, — cette idée saisit ici à la gorge avec plus de force et d'âpreté encore que le froid brouillard qui maintenant tombe de ce ciel voilé sur cette terre endormie.

Et il est curieux de voir comme cette minuscule fraction de la famille humaine s'achemine rapidement vers son extinction totale, après avoir parcouru le cycle, singulièrement restreint, de son progrès.

D'après les évaluations les plus récentes, spécialement d'après Elisée Reclus, citant Couto de Magalhaens et Lomonaco, les « nombreuses tribus Carajá » compteraient ensemble « quatre mille arcs », c'est-à-dire environ dix mille personnes, hommes, femmes et enfants.

Ces « nombreuses tribus Carajá » se réduisent en réalité à une seule, qui se divise, d'après les régions où elle habite, en quatre groupes géographiques portant chacun le nom d'une région : *Carajás* proprement dits habitant au Braço occidental de l'I. do Bananal et à l'Araguaya jusqu'à Leopoldina; *Carajás-Chambioás* ou simplement *Chambioás*, habitant en aval de l'Ilha do Bananal; *Carajás-Tapirapés* ou simplement *Tapirapés*, habitant au Tapirapé; *Carajás-Javahés* ou simplement *Javahés*, habitant dans l'intérieur de l'I. do Bananal. Ces quatre groupes ont une origine commune, et bien qu'ils vivent, depuis longtemps, assez séparés les uns des autres, les petites différences qu'on observe, paraît-il, dans leur langage, de groupe à groupe, seraient de peu d'importance.

Je n'ai pas de renseignements sur le groupe des *Carajás-Javahés*, mais pour ce qui est des trois autres groupes, *Carajás-Chambioás*, *Carajás*, *Carajás-Tapirapés*, le tableau ci-dessous en donne la statistique approximative, principalement d'après mes propres observations, mais aussi d'après quelques renseignements complémentaires.

Les 380 individus, hommes, femmes et enfants, auxquels sont réduits aujourd'hui les trois groupes occidentaux des Carajás, m'ont semblé beaucoup moins intéressants qu'ils ne l'ont paru aux yeux de mes prédécesseurs. La décadence de la tribu est une explication suffisante de l'amoindrissement de

l'intérêt que pouvaient, autrefois, présenter les Carajás. Le portrait qu'on en a fait ne ressemble plus à l'original, qui a changé.

I. — CARAJÁS-CHAMBIOÁS

	RIVE PARAENSE		RIVE GOYANA	
	BARAQUES	HABITANTS	BARAQUES	HABITANTS
Cadete Pedro, en amont du Travessão da Pedra preta	2	10		
Aldeia do Perdido, Ilha do Perdido	3	15		
Raphael, Estirão do Barreira branca			4	15
Higino, Estirão do Primeira Aldeia	15	60		
Déréké, Estirão do Primeira Aldeia			1	25
Aldeia do Meio, Estirão do Correinha			2	10
Aldeia do Correinha, Estirão das Andorinhas			10	30
Aldeia das Andorinhas, Travessão das Andorinhas			1	10
José Ladino, Estirão do Pau d'Arco			3	10
Aldeia do Pau d'Arco, Estirão do Pau d'Arco			2	10
TOTAL : 10 Aldeias, (3 Paraenses, 7 Goyanas)	20	85	23	110

II. — CARAJÁS

Tamanacó	1	15		
Aldeia d'amont du Furo de Pedras	1	10		
Aldeia do Fecho do Tapirapé	1	10		
Pedro Manco, Lago do Varal			5	30
Capichana, São José			11	60
Achichá, C'roa de Pedras			17	40
TOTAL : 6 Aldeias (3 Paraenses, 3 Goyanas)	3	35	23	130

III. — CARAJÁS-TAPIRAPÉS

Aldeia (Paraense)	1	20		
TOTAL GÉNÉRAL : 17 Aldeias (7 Paraenses, 10 Goyanas)	24	140	46	240
TOTAL des 3 groupes Carajás	17 aldeias ; 70 baraques ; 380 Carajás.			

Les Carajás, qui seraient « peut-être les artisans les plus habiles de tous les indigènes brésiliens »[1] ne sont point les Carajás d'aujourd'hui, aussi peu

1. Cette citation et les suivantes sont empruntées à *Géographie Universelle* de Elisée Reclus qui reproduit les assertions de Couto de Magalhaens et de Lomonaco.

industrieux que possible. Leur « singulière dextérité à la manœuvre des canots », qui a fait croire que « ce sont probablement des Carajás que les voyageurs du Brésil occidental désignaient autrefois par le nom de Canoeiros », cette dextérité n'a aujourd'hui rien qui dépasse ou même qui atteigne celle des civilisés de la région ; les Carajás « restés indépendants » qui « se distin-

Lutte Carajá.

guent honorablement des autres peuplades et de leurs visiteurs blancs », qui « ne s'abaissent pas à ruser et à mentir », qui sont à ce point « rigides observateurs de la foi conjugale » qu'ils « ont institué un mari des veuves », ces Carajás sont les Carajás du passé, comme ces Chambioás « moins purs par suite des nombreux croisements avec des femmes Cayapós et de la fréquente adoption d'enfants captifs ». Depuis que les Cayapós ont massacré, à l'Ilha da Mortandade, un bon nombre de Carajás, ces Indiens s'abstiennent de conquérir sur leurs voisins des femmes ou des enfants. Ces Carajás industrieux, sportsmen, chevaleresques, chastes, héroïques, ne sont plus. Les Carajás d'aujourd'hui ont succédé à ceux-là comme la nuit succède au jour.

Il n'est pas jusqu'au type physique qui ne soit non plus aujourd'hui méconnaissable : les « crânes étroits », nez fortement recourbés, yeux petits et un peu obliques, chevelures beaucoup plus fines que celles des autres Indiens » constituent un ensemble d'ailleurs vraiment un peu spécial, que j'ai vainement cherché chez les Carajás d'aujourd'hui, que rien ne me paraît différencier du

Lutte Carajá (suite).

type général des Indiens et que rien ne rapproche de ce curieux modèle ci-dessus de Don Quichotte chinois.

Quant à l'idiome, qui ne serait ni tupi, ni caraïbe, ni gès, je ne sais pas s'il peut véritablement être classé aujourd'hui. Toutefois, à première vue, il ne paraît être, en effet, ni caraïbe ni tupi. Quant à être ou ne pas être gès, il faudrait d'abord s'entendre au sujet de cette nouvelle famille linguistique, qui n'a, jusqu'à ce jour, obtenu ses lettres de cité qu'auprès d'un petit nombre d'américanistes.

28. — Nous passons, cette nuit, la pointe nord de l'Ilha do Bananal.

Après une journée de bonne marche, nous nous trouvons, comme la nuit vient, à une petite distance au-dessus de la Barreira.

Nous pourrions arriver au village cette nuit, mais assez tard. Nous mouillons. Demain, à la première heure, nous arriverons.

29. — 7 heures du matin. La Barreira. Nous avons mis deux jours et

Lutte Carajá (suite).

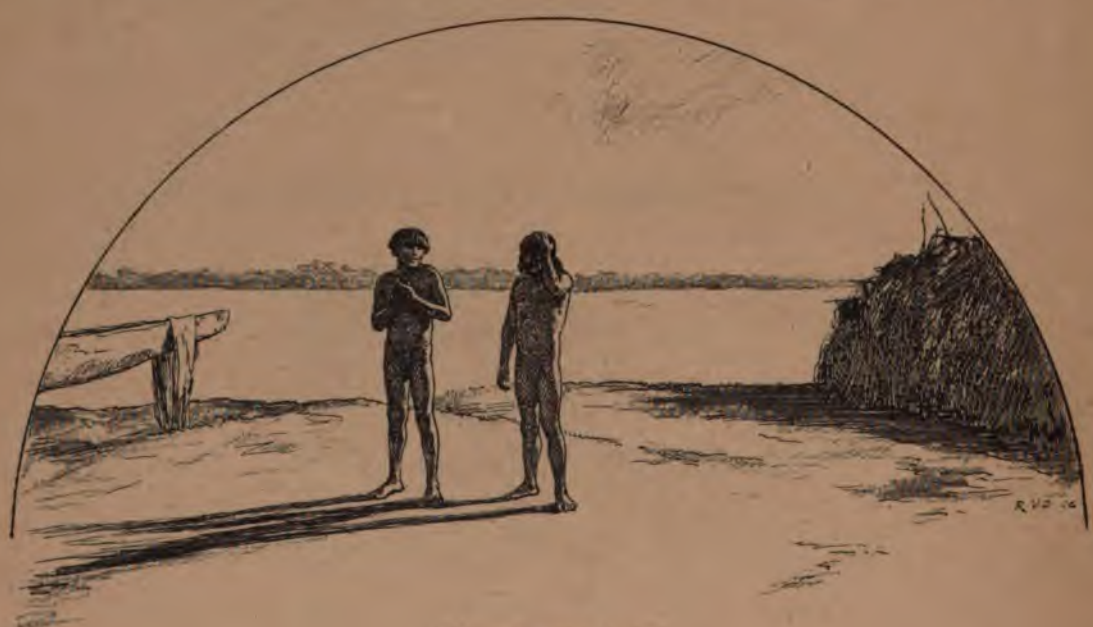
demi, soixante heures allant de jour à la rame et de nuit au fil de l'eau, pour descendre du Tapirapé à la Barreira.

Le P. Gil n'est pas de retour.

Le P. Gil est allé d'abord étudier et choisir les terrains du futur village où la population de la Barreira va transporter son centre. L'endroit choisi et auquel on a déjà donné le nom de *Conceição do Araguaya*, se trouve à une petite distance en aval de Santa Maria Volha, toujours rive Paraense. C'est dans cette région que se trouve un petit travessão d'été appelé le *Landit*. Les terres de la future colonie seraient immédiatement en aval du travessão.

Le P. Gil revenu, à ce qu'on me raconte, assez satisfait de son exploration ainsi, d'ailleurs, que les gens de la Barreira qui l'ont accompagné, se propose de faire faire, pour son propre compte, très promptement, le défrichement de la première roça de la Mission. Une demi-douzaine d'habitants vont également, en même temps que les hommes du Père, préparer leurs roças en vue de la future et prochaine installation.

Les terrains de la Conceição ont été choisis à une « aberta de campos ».



Lutte Carajá (suite).

On est là dans le voisinage des Campos Geraes des Cayapós. Une exploration ultérieure fera connaître la topographie exacte du voisinage; toutefois on sait déjà que de l' « aberta » aux « Geraes », il n'y a qu'une petite distance et point de difficultés. (Le chef Cayapó Gongrî s'est depuis, tout récemment, engagé à tracer et à ouvrir par les campos et les îles de « matto » qu'on peut avoir à traverser, un sentier partant de l'aldeia et arrivant au futur village civilisé, sur le bord de l'Araguaya.)

L'aberta de campo du futur village accoste la rivière par un talus actuellement élevé de plus de 2 mètres au-dessus des eaux de la grande crue de

cette année. Ensuite, vers l'intérieur, l' « aberta » se continue en dos de pays jusqu'à un ruisseau qui coule dans une vallée boisée au delà de laquelle le campo recommence et se poursuit jusqu'aux Campos Geraes qui ne sont pas, en ligne droite, à plus de 3 ou 4 kilomètres de l' « aberta ».

De chaque côté de l' « aberta » sur le bord de l'Araguaya, la forêt présente,

Lutte Carajá (fin).

de l'avis des gens de la Barreira qui ont accompagné le P. Gil, d'excellents terrains pour la culture.

Enfin de là on a en face de soi, par les campos, le chemin de Santa Maria à Boa Vista et à Rio do Somno, les deux centres d'immigration pour la future colonie.

Toutes les conditions se trouveraient donc là réunies : terrains élevés qui, nulle part n'inondent; forêts voisines dont la terre est de première qualité pour les plantations, — pour le café comme pour le manioc —; Campos Geraes immenses aisément accessibles; et enfin voisinage immédiat d'une importante tribu déjà unie par un traité de paix et d'amitié et qui a déjà

donné, depuis quelques années, plusieurs preuves de loyauté. Par l'agriculture et l'élevage pratiqués par les civilisés et enseignés aux Cayapós qui perfectionneront leurs procédés rudimentaires, le P. Gil espère inaugurer une œuvre de bonne civilisation dans les vastes Campos Geraes d'entre l'Araguaya et le Xingú Paraenses.

Une fois terminée son exploration des terrains du futur village, le P. Gil

Catharino (Cayapó).

Pacaranty (chef Cayapó).

est parti, à cheval, pour les villages Cayapós avec Pacaranty, guide, et le « pratico » Clemente, tous deux également à cheval. Un cheval de charge accompagnait, portant quelques présents aux Cayapós. La troupe s'est mise en route le 21 avril. Les deux jeunes Cayapós Catharino et Cotïmbá, qui n'auraient été d'aucune utilité, ont été laissés au Chicão chez Sant'Anna. Le voyage sera poussé à toute rapidité, le P. Gil voulant, a-t-il dit, être de retour des villages Cayapós avant que je revienne du Tapirapé.

3o. — En attendant le retour du P. Gil qui va me donner des renseignements complémentaires sur les Cayapós et la région qu'ils habitent, je fais

préparer les vivres pour la descente : un bœuf qu'il faut aller chercher dans les fazendas, tuer, saler et sécher, ce qui me prendra trois ou quatre jours, en admettant que tout aille pour le mieux.

1er mai. — Mon pilote et son fils Pedro vont m'attendre à Santa Maria. Pedro épouse, paraît-il, sa promise, qu'il reviendra ensuite chercher, une fois

Mon cuisinier Joaquim.

le voyage fini. Or, on va préparer ce mariage que le P. Gil viendra faire à Santa Maria sitôt que je vais descendre.

Hippolyte va m'acheter un bœuf pour le voyage. C'est une fazenda du Chicão qui le fournit. Outre le temps matériel de la préparation de la viande, il y a encore la distance : nous avons devant nous quelques jours de repos forcé.

2. — Le P. Gil est arrivé, ce soir à huit heures. Une dizaine de Cayapós qui l'accompagnent, sont restés en arrière; ils arriveront demain.

3. — Voici les Cayapós! Ils sont au nombre de dix dont les trois chefs Pacaranty, Gongry, Becca, plus cinq hommes, une jeune femme, appelée Bécouéitac, et un petit garçon qui va rester avec le Père.

C'est ici le moment et le lieu de traiter du groupe septentrional de la famille Cayapó, les Cayapós Paraenses.

CAYAPÓS PARAENSES. — Historique.

Longtemps les Indiens Cayapós n'ont été connus que comme nation du sud du Brésil. Cependant quelques documents géographiques ou cartographiques

Bécouéitac, jeune femme Cayapó (profil).

récents ou relativement récents donnent les Cayapós d'entre Araguaya et Xingú, ou Cayapós du Nord, ou Cayapós Paraenses. De plus, on rencontre, dans un groupe de tribus vivant du Sud du Maranhão aux sources de l'Araguaya, de très grandes affinités avec les deux grands groupes Cayapós.

Les Cayapós du Sud qui sont, des deux grands groupes Cayapós, celui qui, de beaucoup, est le plus connu, les Cayapós du Sud sont aujourd'hui complètement séparés des Cayapós du Nord, autant, du moins, qu'on puisse présentement le supposer. Ils sont divisés en deux groupes, le groupe du Rio Pardo et le groupe d'entre Tiété et Paranapanema.

Groupe du Rio Pardo. — Le Rio Pardo est le premier grand affluent de

droite que reçoive le Paraná en aval de sa formation par le Paranahyba au nord et le Rio Grande au sud. (Le Rio Pardo et le Paraná forment une partie des limites est et sud du Territoire Contesté entre Goyaz et Matto Grosso.)

Les Cayapós du Rio Pardo sont cantonnés aujourd'hui sur divers points du bassin de cette rivière. Naguère, ils s'étendaient au delà des limites de ce

Bécouéitac, jeune femme Cayapó (face).

bassin et occupaient l'intérieur jusqu'à la Serra dos Cayapós d'où l'Araguaya descend sous le nom de Rio Cayapó Grande. C'est de cette serra que les Cayapós poussaient leurs incursions à travers le sud de Goyaz et jusqu'aux environs de cette capitale.

Groupe d'entre Tiété et Paranapanema. — C'est entre le Tiété et le Paranapanema, tous deux affluents de gauche du Paraná en aval du Rio Pardo, c'est entre le Tiété et le Paranapanema, dans l'État de São Paulo, que vit aujourd'hui, considérablement réduit en nombre, le groupe Cayapó qui

fut jadis le plus fameux. Chaque jour resserrés dans leurs « réserves » par l'active colonisation Paulista, les Cayapós de ce groupe, ayant peut-être déjà leurs relations coupées avec ceux du Rio Pardo comme les Cayapós du Rio Pardo ont leurs relations coupées avec ceux d'entre Araguaya et Xingú, les Cayapós « Paulistas » sont menacés d'une prochaine extinction.

Elle est déjà bien loin dans l'histoire des Cayapós, cette date pourtant relativement récente (1807) où la première pierre de la future cité aujourd'hui florissante d'Uberaba fut posée dans les campos du Triangulo Mineiro, entre le Rio Grande au sud et le Paranahyba au nord, au milieu des aldeias, alors maîtresses des pays. La colonisation Paulista a fondu les aldeias, dispersées, éteintes en plus grande partie, assimilées aussi un peu par la forte race de São Paulo.

Ainsi sans doute, dans un délai peut-être bref, l'action paraense aussi forte, mais plus douce, plus liante, fusionnera-t-elle les Cayapós d'entre d'Araguaya et Xingú dans les éléments constitutifs de la famille et de la civilisation amazoniennes.

Les deux groupes Cayapós d'entre Tiété et Paranapanema et du Rio Pardo ont-ils eu autrefois des relations avec le groupe Cayapó d'entre Araguaya et Xingú, groupe longtemps inconnu, aujourd'hui le plus important? Il est rationnel de l'admettre; toutefois, à ma connaissance du moins, histoire, tradition, légende, tout est, à ce sujet, silence, ténèbres ou confusion.

La première fois, je crois, qu'il a été parlé des Cayapós du Nord ou Cayapós Paraenses, ce fut vers 1859, par le P. Francisco, de l'Ordre des Capucins. Le P. Francisco, chargé de fonder la Mission de Santa Maria (Santa Maria Nova) eut à parler des Cayapós de la Moyenne Araguaya à propos du massacre qu'ils firent des Carajás, à l'île, depuis appelée Ilha da Mortandade, un peu en aval de Santa Maria Nova. Ce fait est relaté, le nom des Cayapós de l'Araguaya est cité dans les documents officiels de Goyaz et des Missions, documents, il est vrai, que je n'ai pu consulter directement et que je ne cite que « de seconde main ». Les Cayapós avaient alors une aldeia sur la rive Paraense, en face de Santa Maria Nova. Après l'affaire de l'Ilha « da Mortandade », ils abandonnèrent leur aldeia de la rive gauche et peu à peu se

retirèrent dans l'intérieur jusque dans les parages où se trouve aujourd'hui l'aldeia appelée Aldeia Pequena.

Un fait à noter est que les Cayapós du Nord n'ont jamais attaqué les civilisés et n'ont jamais eu maille à partir avec eux. Après leur affaire avec les Carajás à l'Ilha da Mortandade, ils n'eurent que de rares entrevues avec

Enfant Cayapó.

les civilisés de Santa Maria, mais ces relations eurent toujours un caractère loyalement pacifique.

Le P. Francisco fut le premier à signaler l'existence des Cayapós du Nord. Les gens de Santa Maria eurent encore par la suite quelques rares rapports avec eux. Mais ce fut, en réalité, la petite colonie de la Barreira qui la première établit avec les Cayapós, les relations qui, rendues depuis, plus fréquentes par le P. Gil, ont amené le double résultat : 1° de l'état de paix et de bon voisinage dans lequel vivent actuellement Cayapós Paraenses et leurs « alliés » les civilisés de la Barreira ; 2° la connaissance de « l'ethnique » et de l' « habitat »

Cayapó-Paraense qui ont pu être déjà assez sérieusement étudiés par le P. Gil dans trois explorations assez heureuses.

Lorsque les premiers émigrants de Boa Vista et du Rio do Somno arrivèrent à la Barreira en 1891, il se trouva qu'ils ne tardèrent pas à être bientôt fortement frappés de ce fait qu'une forte tribu indienne était voisine et que cette tribu pouvait devenir dangereuse. Alors on avisa. Quelques-uns des principaux

Enfant Cayapó.

émigrants, Raymundo Lobo, Santa Anna, Cyriaco, s'ingénièrent, de concert avec les plus fortunés de la petite colonie, à réunir un lot d'une douzaine de têtes de bœufs ou vaches qu'ils remirent aux Cayapós, moyennant quoi ceux-ci promirent de ne pas tuer de bétail et de ne pas inquiéter la colonie. Les premiers rapports furent établis avec l'Aldeia de Gongry.

Peu après, quand le P. Gil, en Mission, arriva à la Barreira, et se trouvant en présence de cette situation déjà créée, il entra à son tour en relations avec les Cayapós. Il envoya un Indien Cayapó demi-civilisé, appelé Praxedes, qui avait eu avec les civilisés de plus fréquents contacts, il envoya ce Praxedes, déjà l'ami du colon Manoel Lopes, chercher les chefs Pacaranty et Fontora

et un autre Cayapó d'aldeia qui s'était à demi civilisé dans des contacts antérieurs, le nommé Domingos. Praxedes devait informer Pacaranty, Fontoura et Domingos que le Père venait à la Barreira surtout dans l'intention d'ouvrir une école pour les enfants Cayapós.

Le Père Gil Villanova.

Les Cayapós une fois informés de l'arrivée du Missionnaire et de ses intentions, le P. Gil fit un premier voyage dans les aldeias.

Premier voyage du P. Gil, 1891. — Le P. Gil était en Mission, il avait obtenu de ses supérieurs l'autorisation de faire ce voyage à l'Araguaya, — car il était alors Directeur du couvent de Porto Nacional. La vocation de la catéchèse ayant été impérieuse chez lui, il était autorisé à abandonner la direction du couvent dominicain de Porto Nacional pour préluder, par une exploration à caractère plutôt géographique, à l'œuvre projetée : la catéchèse

et la civilisation des Cayapós du Nord. (Le P. Gil, comme Directeur du couvent de Porto Nacional, avait déjà, d'ailleurs, passablement étudié la plupart des tribus indiennes voisines.)

Ce fut en *février et mars* que le P. Gil accomplit son voyage. La Barreira était alors complètement déserte, les premiers colons du lieu n'arrivèrent à la Barreira que quelques mois plus tard, en août.

Dans ce premier voyage, le P. Gil remonta le Chicão sur environ 4 kilomètres, puis traversa la forêt de la rive droite de Chicão, forêt qui est, en cet endroit, large de 1 kilomètre environ. Puis, doublant la pointe sud de la Serra do Chicão, il poursuivit à travers des Campos Geraes pendant environ 40 kilomètres jusqu'au Ribeirão das Arayes, qui coule là entre une double bordure boisée de 2 ou 3 kilomètres de largeur totale. Le Ribeirão das Arayes fut passé en « balsa ». Il pouvait mesurer en cet endroit 70 mètres et en avoir 200 en y comprenant les terrains inondés sur les deux rives. Au delà du Ribeirão das Arayes, le P. Gil poursuivit pendant une dizaine de kilomètres encore, toujours à peu près dans la même direction N.-O., mais il ne put parvenir à l'aldeia vers laquelle il se dirigeait, aldeia aujourd'hui éteinte, mais connue dans la région sous le nom de « Tapera da Aldeia Velha », ou simplement de « Aldeia Velha ».

Pendant ces 10 kilomètres environ qu'il s'avança au delà du Ribeirão das Arayes dans la direction de l'Aldeia Velha, le P. Gil remarqua que le nouveau sentier était plus large que le sentier suivi du Chicão au Ribeirão. Ce sentier allait s'élargissant en approchant de l'aldeia. Du point où le P. Gil fut obligé de rebrousser chemin, à cause du manque de vivres et surtout à cause de la panique à laquelle étaient visiblement en proie la plupart de ses compagnons, le sentier pouvait mesurer au moins 8 mètres de largeur. Ce n'était plus un sentier, c'était un chemin. Toutefois, ce n'était pas un chemin ayant coûté beaucoup de travail. Du moment que l'on était en plein campo, il était assez facile de faire une voie large, puisqu'il n'y avait qu'à abattre çà et là, quelques arbustes. Toutefois, les traces de cette besogne étaient parfaitement visibles. Sur tout le tracé, les troncs des arbustes clairsemés, que présentent les campos, étaient coupés environ à 1 mètre de hauteur et soigneusement enlevés sans qu'il en restât des vestiges. Ce bizarre chemin aurait, paraît-il, été l'œuvre

du récent chef Cayapó, qui aurait voulu, par cette voie, assurer la domination des Cayapós sur les Gorotirés. Le sentier aurait été poursuivi et existerait encore de l'autre côté des Arayes dans la direction de l'ouest, du moins à ce que disent les Cayapós.... Ce chef « agent voyer » qui aurait également été l'auteur d'un autre chemin semblable dont on voit des vestiges au Limpo Grande au nord du Bas Chicão, se serait appelé Manaó, et aurait

Becca, chef Capayó.

été le chef de l'Aldeia en face de Santa Maria lors de l'affaire de l'Ilha da Mortandada. Quant à cette affaire, elle aurait été dirigée par les chefs suivants : ce Manaó aujourd'hui mort, Becca, Fontoura, Pacaranty, un autre appelé Barú, tous gens alors de l'Aldeia d'en face de Santa-Maria, aujourd'hui de l'Aldeia Pequena et tous les quatre vivants.

Cette exploration terminée, le P. Gil rentra à Porto Nacional.

Deuxième Voyage du P. Gil, 1896. — Ce ne fut que cinq ans et neuf mois après ce premier voyage que le P. Gil donna suite à ses projets sur les Cayapós. Ce second voyage dura de novembre à décembre 1896.

Parti de la Barreira qui commençait à se peupler depuis la fin de 1892, il

prit par le sentier que les gens de la Barreira avaient établi sur le Chicão, passa le Chicão au hameau de Brejinho et poursuivit par l'autre hameau voisin, la Gamelleira. Il traversa la région de campos connue sous le nom de Limpo Grande entre la Serra do Chicão à l'ouest et les Serras do Taïtétú et dos Cayapós (aujourd'hui da Conceição) à l'est, puis après une marche d'environ 20 kilomètres au nord de la Gamelleira, il arrive à l'Aldeia de Pacaranty, aldeia

Le P. Ange.

aujourd'hui abandonnée, Pacaranty s'étant établi avec les civilisés de la Gamelleira, au Chicão. La région du Limpo Grande, à l'extrémité nord de laquelle se trouvait alors l'Aldeia de Pacaranty est faite de grandes pierres plates figurant un gigantesque pavage. L'herbe du campo ne pousse guère qu'entre les pierres. Parfois une de ces pierres manque et sa place vide figure une baignoire naturelle. On voit encore dans le Limpo Grande, les vestiges d'un chemin du chef Manaó identique à celui de l'Aldeia Velha.... Ce sont, paraît-il, deux sections du même chemin des Gorotirês. L'hiver le chemin du Limpo Grande est inondé et impraticable.

A l'Aldeia de Pacaranty le P. Gil reçut la visite du chef Becca, de l'Aldeia

Pequena, le « colonel Becca », comme on l'appelle d'ordinaire. Le P. Gil fit tuer un bœuf, et, le soir civilisés de la Barreira et Cayapós fraternisaient une fois de plus.

Les deux chefs, — Pacaranty, et le « colonel » Becca, — non seulement promirent au P. Gil de lui donner les enfants pour l'école mais ils l'embarrassèrent même un peu en lui offrant de les lui donner tout de suite, — après avoir construit la grande « maloca » où les enfants « iraient apprendre ». Comme ces petites preuves d'amitié entre sauvages et civilisés ne vont pas sans la formalité classique de force présents de la part de « l'homme blanc », le P. Gil dut faire comprendre à ces braves Cayapós qu'il fallait attendre un peu parce que la création d'une école ne s'improvisait pas tout à fait comme une partie de chasse.

João Gongri (profil), chef Cayapó.

Rentré à la Barreira après cette expédition, le P. Gil reçut, quatre ou cinq jours après son retour, la visite du chef Fontoura, qui vint ratifier, en ce qui le concernait, la promesse faite par les autres chefs de donner les enfants pour l'école. Fontoura est avec Becca et Ikrentonhi une des influences de l'Aldeia Pequena.

Le P. Gil installa Fontoura et sa suite, qui était nombreuse, à la fazenda de Manoel Lopes, où il y avait la place et les ressources voulues pour traiter ces quelques douzaines d'Indiens ayant bon appétit et l'habitude de ne pas se gêner. Trois bœufs furent mangés dans cette petite fête. Fontoura avait d'ailleurs avec lui près de cent personnes : il avait amené au P. Gil une partie de son

futur personnel scolaire à titre d'échantillon : à peu près deux douzaines de garçons et autant de petites filles. Plus une cinquantaine d'adultes.

Chaque matin, ce petit peuple Cayapó venait de la fazenda de Manoel Lopes, qui est à l'extrémité du village de la Barreira et défilait en ordre parfait pour provoquer l'admiration des civilisés.

Au bout de quelques jours, les Cayapós se retirèrent, Fontoura et ses gens emportant le meilleur souvenir de leurs voisins civilisés, qui eux-mêmes étaient assez satisfaits de trouver chez les Cayapós une correction de tenue rare chez les Indiens.

Troisième voyage du P. Gil, 1897. — Le troisième voyage du P. Gil fut accompli — hier pour ainsi dire — pendant que je faisais mon voyage de la Barreira au Tapirapé Ce voyage, pendant lequel le P. Gil visita l'aldeia du chef João Gongry, eut lieu du 21 avril au 2 mai. L'accueil a été excellent. Nous avons vu plus haut Gongry, Becca, Paracanty et une petite suite, arriver en visite à la Barreira, accompagnant, à distance, le P. Gil, qui avait pris les devants.

Ce troisième voyage, par la fazenda de Cyriaco, l'Aldeia de Fontoura, jusqu'à l'Aldeia de João Gongry, comporta une marche de 100 kilomètres de la Barreira à l'Aldeia de Gongry. A partir de chez Cyriaco, on traversa les Arayes, on arriva à l'Aldeia de Fontoura, on passa un affluent des Arayes, puis un affluent du Pao d'Arco, puis on arriva à l'Aldeia de Gongry située à 6 kilomètres de cette rivière. Le voyage eut lieu constamment dans les Campos Geraes, entre la Serra do Chicão à l'est et la lointaine Serra da Matta à l'ouest.

GÉOGRAPHIE

Les Cayapós Paraenses se divisent en quatre groupes dont un seul, le groupe des Cayapós proprement dits, n'est, jusqu'à ce jour, connu autrement que par des renseignements.

Ces quatre groupes Cayapós sont les suivants :

I. Cayapós, (Pau d'Arco et Chicão) ;

II. Gorotirés, à l'ouest des Cayapós, au delà de la Serra da Matta et jusque sur les bords du Rio Fresco qu'ils ont probablement franchi, si on en croit

quelques vagues renseignements cayapós. (Le Rio Fresco est, dans ces parages, généralement appelé « Xingú » par les Cayapós et par les civilisés.)

Depuis la tentative de Manaó sur les Gorotirés, les deux groupes paraissent être restés ennemis. Les Cayapós disent que les Gorotirés sont « brabos ». Ces Gorotirés sont encore bien mystérieux. Leur position géographique les fait voisins des *Suyas* du Xingú qui appartiennent aussi à la famille Aymoré ou Botocudo. Les mystérieux Gorotirés sont-ils apparentés aux Suyas du Xingú? Peut-être ne sont-ils que la même tribu sous deux noms différents....

III. Purucarús, au nord-ouest des Cayapós, seraient sans relations avec ces Indiens; toutefois il paraît qu'il n'existerait aucune haine entre les deux groupes et que l'on pourrait se hasarder des Cayapós chez les Purucurús sans trop de risques d'être mal reçu par ces derniers.

IV. Chicris, au nord-est des Cayapós, dans la grande forêt de Itaïpava, où Chicris et civilisés, chacun de leur côté, et sans s'être rencontrés encore, iraient ramasser des castanhas. Dans cette forêt, à son extrémité occidentale, coule le Uó des Cayapós, rivière qui ne doit être autre que le bras oriental de l'Itacayuna. Bien que de famille Cayapó, les Chicris sont en mauvais termes avec les autres groupes de cette nation. Par contre, les Chicris entretiendraient de bonnes relations avec les Carajás. D'après ce que disent ces derniers, il y aurait presque toujours des Chicris parmi eux, de même qu'il y aurait presque constamment des Carajás chez les Chicris. Peu de temps avant l'affaire de l'Ilha da Mortandade, des Chicris s'étaient, paraît-il, joints aux Carajás pour aller piller et voler des enfants chez les Cayapós du village de Manaó.

Il paraît que Gorotirés, Purucarús, Chicris auraient leurs premières aldeias à peu près les unes et les autres à la même distance du groupe des Aldeias Cayapós. Pour ce qui est des Aldeias Chicris, on connaît à peu près leur situation exacte. Quant aux aldeias des Purucarús comme celles des Gorotirés, elles commenceraient, celles des Gorotirés comme celles des Purucarús, à peu près à cinq jours de marche des aldeias des Cayapós.

La position des *Cayapós* étant connue, celle des *Chicris* pouvant être exactement conjecturée, on peut aussi indiquer, avec des chances d'assez grande approximation, la position des *Gorotirés* à environ 150 kilomètres de l'Araguaya et 100 des Cayapós, c'est-à-dire à moitié chemin de la Cachocira

de la Pedra Secca et non loin de Rio Fresco; et celle des Purucarús, également à 150 kilomètres de l'Araguaya et 100 des Cayapós, dans les plateaux, — probablement boisés, mais limitrophes des Campos Geraes, plateaux où l'Itacayuna, le Pacajá de Portel, le Uanapú et le Pacajá do Xingú prendraient probablement leurs sources, — soit dans les Campos soit dans les hauts plateaux boisés qui limiteraient les campos du côté du nord.

Les Cayapós disent que, primitivement, les quatre groupes actuels ne formaient qu'une seule tribu parlant la même langue, et que ce sont des dissensions intestines qui amenèrent la primitive grande tribu à se fractionner en quatre sections.

Les Cayapós proprement dits sont répartis, en presque totalité, entre trois aldeias qui comptent ensemble environ 1 500 personnes. Ces trois aldeias sont du sud au nord, l'aldeia Pequena, chefs Becca et Fontoura avec 26 casas et 250 habitants, celle de João Gongri, avec 52 casas et 500 habitants, celle de Aminti[1], environ 80 casas et 750 habitants. En plus de ce total, il faut compter Pacaranty qui vit au Chicão avec les Cayapós Domingos, João Raymundo et une dizaine de personnes; et « l'Aldeia Fechada » au sujet de laquelle on n'a aucun renseignement précis.

D'après les chefs Cayapós, le groupe des Gorotirés et le groupe des Purucarús seraient chacun à peu près aussi important que le groupe des Cayapós proprement dits; quant au groupe des Chicris, il représenterait à peine la moitié d'un des autres groupes, — ce qui nous donnerait la statistique approximative suivante : Cayapós : 1 500; Purucarús : 1 500; Gorotirés : 1 500; Chicris : 500; total général des quatre groupes Cayapós : 5 000. — J'avoue, toutefois, que ce total me paraît, jusqu'à plus ample informé, une rareté presque jamais rencontrée parmi les tribus amazoniennes.

Toutefois, la statistique positive de l'Aldeia de João Gongri, aldeia où le P. Gil a compté lui-même, un à un, ou à peu près, les enfants qu'on avait

1. Le vieil Aminti vient de mourir. Les Cayapós disent qu'il était si vieux que ses cheveux étaient blancs. Son successeur s'appelle Moké. Cette aldeia de Aminti n'avait pas voulu entrer en relations avec les civilisés. Il faut espérer qu'avec le nouveau chef cela changera. C'est cette aldeia de Aminti qui aurait un sentier qui aboutirait au confluent du Ribeirão das Andorinhas en passant par une mystérieuse « Aldeia Fechada », autre aldeia fermée non seulement aux civilisés, mais aussi à la plupart des Cayapós.

fait mettre en rangs pour les lui montrer, cette statistique qui donne 110 enfants d'environ 5 à 15 ans, à peu près 200 enfants au total, et, en tout 52 baraques et une population totale, enfants et adultes, de 500 personnes, à très peu de chose près; cette statistique positive de l'aldeia de João Gongry porterait à

João Congri, (face), chef Cayapó.

croire que les évaluations ci-dessus, conjecturées avec les chefs Cayapòs, peuvent n'avoir rien d'exagéré.

L'ensemble de ces 5000 Cayapós — en admettant que les quatre groupes réunis atteindraient ce chiffre, — est réparti sur un vaste territoire qui s'étend de l'Araguya au Rio Fresco et du Tapirapé à l'Itacayuna, sur environ 200 kilomètres de l'est à l'ouest et 500 kilomètres du sud au nord, soit sur environ 100 000 kilomètres carrés.

La rivière la plus importante de cette région, dans le bassin de l'Araguaya, est le Pau d'Arco. C'est dans le bassin du Pau d'Arco et de ses deux affluents, le Ribeirão das Arayes à l'est et le Ribeirão do Aminti à l'ouest, que vit le

groupe des Cayapós proprement dits. En outre de l'Itacayuna et de son affluent de droite, en outre des affluents de droite du Rio Fresco, la région ne possède comme rivières que les formateurs supérieurs du Parajá, du Xingú, du Uanapú et du Parajá de Portal. Au sud, le Najá est tout au plus de l'importance du Ribeirão das Arayes. Quant au Pau d'Arco, il viendrait de la Serra da Matta. Son importance générale ne doit pas être de beaucoup inférieure à celle de l'Itacayuna.

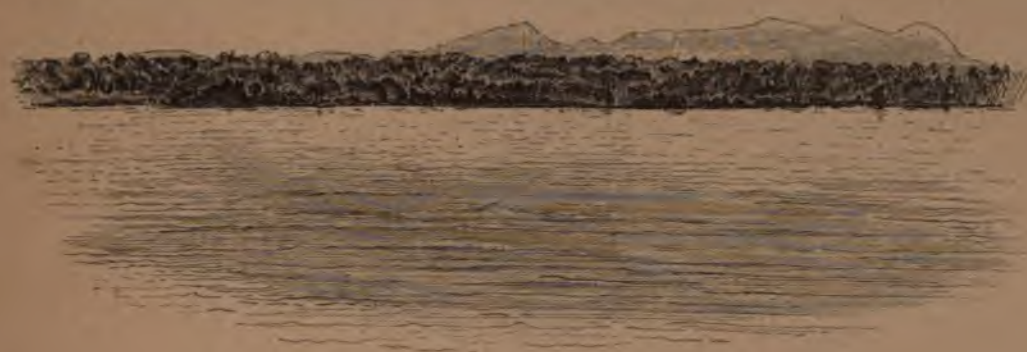
Cette région des Cayapós du Nord présente, dans son ensemble, l'aspect d'un haut plateau. Du côté du Xingú et du Rio Fresco, nous avons vu les montagnes s'élever, sur la rive même du Xingú, à d'assez grandes hauteurs. Du côté de l'Araguaya, trois chaînes successives s'étendent parallèlement à la rivière. La première chaîne, longeant d'assez près l'Araguya, est formée d'aval en amont par les serras principales do Gongry, da Conceição et do Taïtétu ; la seconde chaîne est formée par la serra do Cocal et la serra do Chicão ; la troisième chaîne est formée par la serra da Matta, la serra do Najá et la serra do Tamanacó. La plupart de ces montagnes paraissent être partie boisées, partie couvertes de campos ; souvent ce sont des aspects de hauts pâturages dans des paysages de rochers. La Serra da Matta est la plus importante, elle présente une continuité compacte et massive.

La Serra da Matta, la Serra do Najá et la Serra do Tamanacó constituent, selon toute apparence, le faîte de partage des eaux entre le bassin de l'Araguaya et le bassin du Xingú, à peu près entre le 7e et le 10e degré de latitude sud, et à peu près sous le 53e degré de longitude ouest de Paris.

Dans le prolongement septentrional de la Serra da Matta, existerait une haute montagne visible de chez Aminti. A cette montagne, la serra do Fogo, se rattacherait une légende que racontent les anciens des Cayapós, mais que les « lettrés » d'aujourd'hui, Gongri et les autres, ne citent plus sans sourire. Autrefois, la Serra do Fogo, disent-ils, se revêtait parfois, la nuit, d'un éclat extraordinaire. Au milieu de cette immense lueur d'incendie, on voyait errer une ombre semblable à une ombre humaine. Quand on voulait approcher plus près pour mieux voir, l'ombre et la lueur s'effaçaient graduellement.

La particularité géographique la plus importante du vaste territoire habité par les Cayapós Paraenses est que, du nord au sud et de l'est à l'ouest, de

l'Araguaya au Rio Fresco et du Tapirapé au plateau des sources des deux Pacajás et du bras nord de l'Itacayuna, ne faisant pas exception de quelques rares cantons boisés, les montagnes, par exemple, et aussi le Matto des Chicris, — tout est campos. On peut dire, en gros, que les 100 000 *kilomètres carrés des* Cayapós Paraenses *sont* 100 000 *kilomètres carrés de* Campos Geraes. Ces campos, un peu secs dans l'intérieur, un peu humides ou même noyés sur le bord des cours d'eau, paraissent excellents et dans les meilleures conditions



Serra da Conceição ou dos Cayapós Paraenses.

sur les pentes et sur les plateaux de moyenne altitude. Il n'y a qu'à gravir ou à descendre les plateaux pour trouver les pâturages d'hiver ou d'été.

ETHNOGRAPHIE

La famille Cayapó, qui est une des plus importantes familles ethniques de l'indigénat sud-américain, ne comprend pas seulement les Cayapós du Sud et les Cayapós Paraenses, elle comprend aussi un troisième groupe non moins important, situé au nord-est.

Le groupe du nord-est comprendrait 8 tribus : *Apinagès*, *Caraós*, *Canellos*, *Gaviões*, *Cayapós*, *Acroás*, *Timbiras* et *Gamellas*.

Les Apinagès seraient au nombre total de 400 environ, répartis en 3 aldeias, entre la basse Araguaya et Boa Vista do Tocantins. Ils paraissent être de la famille Cayapó. Parmi eux vivraient quelques Indiens *Gradaús*, dont la filiation ethnique est mal connue.

Les Caraós, au Manoel Alves Grande (Goyaz et Maranhão), Indiens à botoque, parlent, le fait paraît prouvé, à peu près exactement la même langue que les Cayapós d'entre Araguaya et Xingú. Les Canellos, au nord-est des Caraós (Maranhão) ; les Gaviões[1] sur la rive droite de l'Araguaya et du Tocantins, dans les forêts de l'intérieur, à peu près depuis Imperatriz jusqu'à la Praia Alta (Maranhão et Pará) sont aussi de la famille Cayapó. *Canellos* et *Caraós* habitaient primitivement ensemble et ne formaient qu'une seule tribu. C'est assez récemment, du temps d'un certain colonel Tito, leur chef, qu'ils se sont séparés. Un ensemble de renseignements sérieux permet d'affirmer que s'ils ne parlent pas absolument la même langue, les Caraós se comprennent avec les Gaviões sans beaucoup de difficultés, et, par suite, avec les Cayapós.

Entre le Tocantins et le Grajahú, dans la Serra da Cinta et la Serra do Negro, vivent des Cayapós, peu connus, et des Acroás paraissant appartenir à la même famille ethnique Cayapó. A l'est des Acroás et de ces Cayapós s'étendent, dans le Maranhão occidental jusqu'à une petite distance de la mer, et dans le Pará du sud-est, dans la partie supérieure du bassin du Gurupy, les Indiens appelés Timbiras et Gamellas, Indiens à disques labiaux, que l'on croit aussi appartenir à la même famille que les Cayapós.

Ces huit tribus constitueraient un groupe, peu compact, il est vrai, mais présentant cependant une indubitable unité linguistique.

Un troisième groupe de tribus de famille Cayapó, le groupe du sud-est, peut être constitué avec les quatre tribus suivantes qui vivent du Rio do Somno au Paranahyba, des Cayapós du sud aux Cayapós du nord par la région de l'Est : les *Chérentes*, les *Chavantes*, les *Chicriabas* et les *Coroados*.

Les Chavantes et les Chérentes sont, ou ont été, les tribus les plus importantes de ce groupe. Les Chérentes habitent dans la région du Rio do Somno, où ils sont répartis en 7 aldeias, 5 sur la rive gauche du Tocantins et 2 sur

1. Les grandes cartes portent généralement *Aracatis* ou *Gaviões*, le mot « Gaviões » écrit rive droite du Tocantins, le mot « Aracatis », rive gauche; or, en cet endroit, il n'y a pas d'Indiens sur la rive gauche des Tocantins. Mais ce qui rend cette erreur piquante, c'est que en langue Cayapó et par suite en Gavião, comme dans la plupart des gírias de cette famille, *aracati* ou *arecati* signifie : « il n'y en a pas. » On se représente la scène : « Y a-t-il des Indiens ici, rive droite? — Les Gaviões. — Et ici, rive gauche? — Aracati. — C'est une seule tribu? Une seule. » — Et on aura écrit : *Aracatis* ou *Gaviões*.

la rive droite. Ils se sont assez aisément laissé domestiquer. De même que la plupart des tribus « civilisées » ils ont montré que, dans leur vie nouvelle, ce qu'ils retenaient surtout de la civilisation était la faculté de vivre par la mendicité et le vol. A diverses reprises ils entreprirent le long voyage de Rio de Janeiro dans l'unique fin de mendier des secours. Mendicité à domicile et pillage sur les routes, telle est l'évolution à laquelle on amène beaucoup de tribus qu'on a cru civiliser. A l'époque où ils ne s'étaient pas encore « civilisés » ils faisaient de fréquentes incursions à travers le nord de Goyaz. Ce furent leurs attaques successives qui obligèrent à évacuer le Presidio de Santa Maria Velha.

Les Chavantes paraissent n'avoir formé autrefois qu'une même tribu avec les Chérentes. Ce serait vers l'époque où les Chérentes sont devenus « mansos » que la scission se serait produite. Les dissidents Chérentes, connus depuis sous l'appellation de Chavantes, quittant la région du Rio do Somno, prirent le chemin du Sud. Couto de Magalhaens voulut en réunir quelques-uns à Santa Izabel, en 1863, mais ils ne tardèrent pas à se disperser en plus grande partie. Ils se cantonnèrent sur les bords du Rio das Mortes où ils attaquèrent en 1887 la Commission chargée d'explorer la rivière. Cependant il y aurait aujourd'hui à São José do Araguaya, une maloca chavante à côté des onze malocas carajás, ce qui indiquerait chez les Chavantes une tendance à suivre l'exemple de leurs pères « mansos » du Tocantins.

Chérentes, mansos, et Chavantes, bravos, auraient toujours des relations entre eux, ce seraient les « mansos » qui, du Rio do Somno iraient au Rio das Mortes visiter leurs frères « bravos ». L'idiome, primitivement le même, ne présenterait pas encore de différences sensibles entre le dialecte des « bravos » et celui des « mansos ». Les Chavantes se donneraient aujourd'hui à eux-mêmes l'appellation de *Akuès*. Chavantes et Chérentes sont des Indiens marcheurs et non canotiers, ils n'usent guère d'ubás, fort grossières, que pour passer les cours d'eau.

Les Chicriabas habiteraient les faîtes de partage entre le Paranahyba et le Paranátinga. La presque identité de nom avec les *Cayapós Chicris* indiquerait peut-être une vie commune encore récente entre les Chicriabas et les Chicris comme entre Chavantes et Chérentes.

Les Coroados peuvent être considérés comme la dernière tribu du groupe du sud-est, bien qu'on les rattache généralement aux Cayapós du sud. Les Coroados occupent le Rio Barreiros, le Piquiry et le São Lourenço. Ils ont fait mine, récemment, à diverses reprises, de vouloir vivre en paix avec les civilisés, toutefois leurs incursions n'ont pas encore pris fin. Il y a peu d'années, des Cayapós et des Coroados unis parurent du côté de Macedina et attaquèrent à Porto do Rio Grande. Il paraît que les Coroados descendent maintenant vers le nord, par la rive gauche du Rio das Mortes, à travers les vastes campos de cette région, jusque dans le voisinage des Chavantes. Pour ce qui est de l'appellation de « Coroados » sous laquelle ces Indiens, dont on ignore le nom, sont connus, il est bon de remarquer qu'elle ne désigne qu'une mode de coiffure commune aussi aux Cayapós : les cheveux courts sur le sommet de la tête et longs partout ailleurs.

On pourrait peut-être aussi rattacher à ces trois grands groupes Cayapós la tribu des Guajajaras, Indiens vigoureux à type mongolique dont on voit des restes dans le Haut Grajahú, et celle des mystérieux Canoeiros.

Les Canoeiros, ou, du moins, les Indiens désignés dans ces derniers temps sous ce nom, ne sont nullement de famille Carajá, ainsi que les primitifs Canoeiros, dont il fut parlé au début de la conquête, et qui n'étaient autres que des Carajás du nord. Attaqués par les Carajás, les derniers Canoeiros auraient plutôt été de famille Cayapó.

On place entre le Rio Pequeno au sud de l'Ilha do Bananal et la frontière de l'État de Bahia, à peu près sous le 12° 30′ de latitude du sud, dans la partie la moins peuplée de Goyaz, le « parcours » des Canoeiros à qui on attribue une foule de méfaits dans la partie quelque peu peuplée de cette région, du côté de Palma.

Les Canoeiros, en dépit de leur nom qui doit son origine à une confusion entre les Carajás et les Indiens d'entre Rio Pequeno et Palma, les Canoeiros n'étaient aucunement canotiers, ignoraient l'art de construire des « ubás », mais en revanche étaient de grands marcheurs, comme les Chavantes et les Chérentes, qui sont, également, fort peu navigateurs. Cette particularité, commune aux Cayapós d'aujourd'hui, permet peut-être de classer dans la famille Cayapó les mystérieux Canoeiros — sur lesquels, toutefois, on ne sait rien de

bien positif; leur existence elle-même n'étant qu'une probabilité, sera presque une certitude, mais non pas une certitude absolue, lesdits Canoeiros n'ayant jamais été étudiés de bien près.

Toutes ces tribus appartiendraient, ainsi que les *Suyás* du Haut Xingú, à la famille ethnique des « Botocudos », nom vulgaire n'indiquant qu'une particularité de parure, d'ornement, et appliqué primitivement d'une manière exclusive à la tribu d'Indiens qui s'appelaient eux-mêmes *Burung*. Ce sont ces *Burung*, appelés *Botocudos* par leurs visiteurs qui sans doute voyaient pour la

Cayapós.

première fois la botoque chez des Indiens, ce sont ces Burung qui étaient connus sous le nom d'*Aymorés* par d'autres tribus et aussi sous celui de *Tapuyas* (étrangers, barbares) que donnaient à ces Indiens de la côte les Tupys, qui habitaient l'intérieur et étaient plus avancés en civilisation.

Cette famille de tribus apparentées entre elles au point de vue de la langue et des mœurs, famille des *Botocudos* ou *Burung* ou *Aymorés* ou *Tapuyas*, Martius a cru devoir, au commencement de ce siècle, changer son nom et l'appeler la famille des *Gès*, et cela, sans doute, dans un but de clarté et pour simplifier la question.

L'*unité du triple groupe Cayapó*, très difficile à prouver par la seule induction historique, ou même par la tradition, paraît une vérité qu'il n'y a

pas à réfuter en doute si on considère dans leurs affinités linguistiques les divers dialectes des trois groupes. Il suffit de comparer entre eux le dialecte que j'ai rapporté des Cayapós du nord et celui des Cayapós du sud pour voir que, s'il n'y a pas identité, il y a similitude telle que l'origine commune en devient indubitable. Aussi bien ce que l'on sait du type et des mœurs des Cayapós du sud vient encore montrer l'étroite parenté de ce groupe avec celui des Cayapós Paraenses.

Aussi bien l'unité d'origine n'est-elle peut-être pas si difficile à démontrer. En effet, les premiers Aymorés ou Botocudos ou Burung ou Tapuyas ayant été connus au Rio Doce et au Mucury, dans la partie orientale de l'État de Minas, il paraît tout naturel d'admettre que les Cayapós Paraenses et les Cayapós de S. Paulo ne sont que le dédoublement de la primitive nation dont une partie aurait pris le chemin du sud-est, où on la voit aujourd'hui dans S. Paulo, et l'autre le chemin du nord-ouest où elle forme aujourd'hui le groupe des Cayapós Paraenses. Les origines du groupe de tribus du nord-est, apparentées à la famille Cayapó, se trouveraient dans des migrations parallèles.

Pour ce qui est du type Cayapó, que des généralisations prématurées ont voulu mongoloïde et brachycéphale, il suffit de regarder les photographies données dans ce volume pour voir que si la brachycéphalie est peu prononcée, le type mongoloïde l'est encore moins.

La forme arrondie du visage, les fossettes aux pommettes et au menton, l'air de gaieté répandu sur la physionomie feraient plutôt penser au type Caraïbe, n'étaient les caractères spéciaux du langage. Leur couleur rouge-brun, caractéristique des Indiens de Campos, ne saurait être utilisée pour la classification ethnique.

Il me semble plus prudent d'attendre que la langue ait été étudiée à fond, que des centaines de photographies aient été prises ainsi que des centaines de mensurations, avant de classer les Cayapós, ou tout au moins les Cayapós Paraenses, dans un groupe ethnique qui aurait des chances d'être celui qui leur convient.

Ce que nous savons des mœurs des Cayapós Paraenses, en dehors de l'intérêt intrinsèque, pourra déjà servir d'indice pour la classification future.

Toutefois il faut remarquer que si les Cayapós dont nous donnons ici les

photographies ont le visage complètement glabre, il ne serait pas rare, d'après le P. Gil, de voir des Cayapós avec un rudiment de moustache et quelques poils au menton. Cette particularité, de médiocre intérêt en soi, montre que chez les Cayapós — phénomène commun à beaucoup de tribus indiennes — l'unité du type n'est pas absolue.

Cayapós.

L'usage des *botoques* qui est, dans une certaine mesure, caractéristique d'un groupe de tribus, l'usage des botoques, pour très fréquent qu'il soit chez les Cayapós, ne paraît pas absolument général. La lèvre inférieure est le plus souvent trouée, le lobe de l'oreille l'est aussi, mais les petits disques de bois ou d'os qui doivent « orner » les endroits forés sont souvent absents. Dans l'intérieur on voit, paraît-il, des botoques d'assez grande dimension, sensiblement plus petites toutefois que celles qui ont valu leur nom aux fameux

Botocudos. Les botoques des Cayapós de l'intérieur, de dimensions plutôt « modérées », affecteraient diverses formes : disques circulaires, bâtonnets cylindriques, coniques, en bois, en os ou en pierre.

La *couronne*, c'est-à-dire la tonsure des cheveux coupés ras du sommet de la tête sur le front, les autres étant portés longs, la « couronne », commune aussi aux Coroados, est générale chez les Cayapós de l'intérieur, plus rare chez ceux qui sont en contact plus fréquent avec les civilisés.

On trouve chez les Cayapós les *armes* des plus primitives tribus indiennes, armes toutes rustiques et sans ornement, — sauf celles faites sur commande spéciale des civilisés, lesquelles sont alors quelque peu ornées.

Leurs arcs et leurs flèches n'ont rien de particulier, ce sont les arcs et les flèches de tous les Indiens. L'arc est de carnaúba, arbre commun dans leurs campos.

Les armes particulières des Cayapós, armes caractéristiques de la primitive vie indienne, sont *l'épieu*, un bâton de deux mètres emmanchant à une extrémité un os rendu poitu, — un os de tigre, disent orgueilleusement les Cayapós, — et *l'épée de bois*, espèce de latte à deux tranchants, maniée à deux mains. Enfin un *bâton casse-tête* comme celui des Carajás, terminé par un gros bout taillé en plein bois et entouré dans sa partie médiane d'un tissu serré de paille soigneusement tressée, constitue en même temps qu'une arme une fantaisie élégante à laquelle a pu se rattacher quelque idée d'autorité ou de hiérarchie.

La nudité chez les hommes et chez les femmes est absolument complète. Toutefois comme l'impérieux goût de la *parure* ne saurait jamais perdre complètement ses droits, les femmes aux jours de fête, peignent leur nudité en noir en s'enduisant de génipa. Les hommes, plus coquets encore, portent, en permanence, un petit cône en paille tressée ou en écorce, qui cache l'objet de leur pudeur comme l'éteignoir cache la bougie. Ce n'est que dans les grandes fêtes qu'ils s'enduisent le sommet rasé de la tête, et aussi telle ou telle partie du corps, d'une résine à laquelle ils fixent des plumes. C'est là le grand costume de gala.

Les Cayapós sont primitifs en tout. Ils n'ont pas de *hamacs*. Ils ignorent la *marmite* et mangent tout rôti. Récemment les civilisés de la Barreira ont introduit quelques marmites chez les Cayapós mais l'usage ancien prévaut

toujours. Quant au hamac, ceux mêmes des Cayapós ayant quelque teinture de civilisation trouvent que la natte le remplace avantageusement.

Ils n'ont *pas d'ubás*. Ils en ont parfois une grossière par village, mais elle ne sert que de bac pour passer l'igarapé. Les Cayapós, Indiens de campos, ne sont aucunement navigateurs, mais en revanche ils sont grands marcheurs et parcourent de grands espaces dans les prairies où ils habitent.

Cayapós.

Les *maisons* sont basses et longues, rectangulaires, généralement petites, mais quelques-unes un peu plus grandes: elles sont ouvertes complètement d'un des côtés sur les quatre, le côté donnant sur la place publique, côté dont le toit est quelque peu arrondi. Les trois autres côtés sont complètement fermés.

Le *village* est composé de l'agglomération des maisons, assez rapprochées les unes des autres et entourant la place publique. Le *chef* ou les *chefs*, dont l'autorité paraît aussi illusoire que dans les autres tribus indiennes, n'a point de maison différente de celle des autres Indiens.

Bien que les Cayapós aient des *fêtes*, au sujet desquelles nous ne savons encore à peu près rien de positif, on ne connaît pas à ces Indiens de *boissons fermentées*.

L'ÉTAT DE GUERRE n'existe plus chez les Cayapós depuis déjà plusieurs années. Toutefois on peut, en présence de certains indices, affirmer que les Cayapós Paraenses ont été, assez récemment encore, une tribu guerrière. Le « *chemin de Manaó* » établi par ce chef Cayapó pour assurer la domination sur les Gorotirés serait un de ces indices. L'usage des « *gardes de nuit* » conservées à l'occasion de tout événement important et dont le P. Gil a vu un spécimen à l'Aldeia de João Gongri, sont un autre de ces indices. Enfin l'empressement tout impulsif qu'ont mis quelques enfants Cayapós à grimper de prime abord sur la croupe des chevaux dans les fermes de la Barreira montre peut-être un fait d'hérédité et une *parenté avec les races guerrières du sud, dompteuses de chevaux*.

Une particularité qui pourra être d'un certain secours pour la classification ultérieure des Cayapós Paraenses est celle des *sépultures*.

Les sépultures des Cayapós Paraenses présentent deux types, du moins on a trouvé deux types de ces sépultures, au Limpo Grande et au chemin derrière la montagne à l'ouest du Limpo Grande.

Au chemin du Limpo Grande le mort est assis dans un trou cylindrique. On remplit la fosse jusqu'au ras du sol puis on ferme l'orifice au moyen d'un treillis de bois qu'on enfonce dans le trou à une petite profondeur.

Au chemin derrière la montagne à l'ouest du Limpo Grande, le mort est assis dans le même trou cylindrique, mais on ne recouvre pas la fosse d'un treillis, on se borne à jeter de la terre, jusqu'à ce que cette terre amoncelée fasse un cône à hauteur d'homme sur la fosse recouverte.

Ce cône funéraire est consolidé du mieux qu'il est possible par les parents et les amis du mort, mais le temps et les pluies l'affaissent et l'émiettent et le monument du défunt ne résiste généralement pas à une longue succession d'étés — qui disjoignent, et d'hivers — qui provoquent les écroulements.

La *religion* des Cayapós Paraenses est encore mal connue. Il semble qu'ils croiraient à une sorte de dualisme, où l'Esprit Mauvais serait conjuré sous

diverses formes et sous différents rites, et où l'Esprit Bon, inoffensif de sa nature ne serait l'objet d'aucun culte.

La *vie économique* d'une tribu où tout le monde va nu est nécessairement des plus simples. Elle se réduit chez les Cayapós à la confection et à l'entretien de grandes roças, qui suffisent d'autant plus abondamment à leurs besoins que l'usage des boissons tirées du manioc paraît peu ou point répandu dans la tribu. Les Cayapós, d'un développement économique encore rudimentaire, commencent toutefois à se mettre à l'école. Ils aiment à fréquenter certaines fermes de la Barreira. Il y en a presque toujours quelques-uns en permanence chez Raymundo Lobo, au Chicão. Jusqu'à présent les relations ont été bonnes et tout fait espérer que leurs suites seront heureuses pour ce qui est du développement de la vie agricole chez les Cayapós.

Résumé des relations des Cayapós Paraenses avec les civilisés. — Pour si peu connus que soient les Cayapós Paraenses, ce serait faire preuve d'une grande ignorance que de présenter aujourd'hui ces Indiens comme une tribu tout récemment découverte. Nous avons vu plus haut que, dès vers 1859, le P. Francisco, fondateur de Santa Maria Nova, avait, forcément, signalé l'existence de l'Aldeia Cayapó située en face de sa mission. Cette aldeia, la carte de l'Araguaya de Joaquim R. de Moraes Jardim, éditée en 1879, la porte comme existant encore.

Le Collegio Izabel doit avoir dans ses annales (si ces annales ont été conservées, ou même s'il a eu des annales) la liste de ses élèves Cayapós. Un de ces élèves Cayapós du Collegio Izabel, João Gongri, qui me parlait à la Barreira du docteur Couto (Couto de Magalhaens), me dit qu'il n'était pas seul de jeune Cayapó à ce collège. Or, depuis l'âge d'homme, João Gongri a fait, me dit-il, cinq voyages soit dans le Bas Tocantins, soit jusqu'à Pará. Un autre Cayapó, João Raymundo, a fait aussi à Pará des voyages au moins aussi nombreux.

Le P. Francisco et la Mission de Santa Maria Nova, le Collegio Izabel et Couto de Magalhaens donnent une authenticité positive de 38 ans à la connaissance de l'existence des Cayapós sur la rive gauche de l'Araguaya. Des Cayapós venus ou non du Collegio Izabel voyagent depuis vingt ans sur la ligne de la Haute Araguaya à Pará.

Toutefois c'est l'initiative des gens de la Barreira qui, en 1893, a créé les premières relations suivies entre ces Indiens et les civilisés; de même que ce sont les trois voyages du P. Gil Villanova en 1891, 1896 et 1897, qui nous ont valu tout ce qui constitue actuellement la géographie du pays des Cayapós Paraenses et l'ethnographie positive des quatre groupes de cette tribu.

CHAPITRE XII

Suite de la descente. — Émigration Goyana sur la rive Paraense. — Huîtres perlières. — Sentier de Rio do Somno. — Les terres de Conceição ou du Landit. — Photographies d'antiquités. — Les « fechos ». — Les campos de Martyrios. — La région de Martyrios. — Canal de Mandacarú (Cachoeira Grande). — Les trois Goyaz. — Descendant le Tauiry — Descente des Cachoeiras da Itaboca. — Canal do Capitaricuara. — De la navigation a vapeur a l'Araguaya et au Tocantins. — De Arumatheua à Pará par les « furos » et le Mojú. — Pará.

4 mai. — Les Cayapós ne sont véritablement pas des Indiens importuns. Les trois chefs sont d'une discrétion parfaite et leurs hommes sont silencieux et bien stylés. Il n'est pas jusqu'à la jeune femme qui ne soit d'une parfaite tenue, ceci soit dit sans allusion à son costume....

Congri nous est du plus grand secours pour vérifier et compléter le dialecte Cayapó commencé avec Pacaranty. Le P. Gil s'occupe à cette besogne alors que j'essaye d'arracher, de-ci et de-là, des renseignements géographiques complémentaires, pendant que vont s'établissant, sur la table voisine, les grandes lignes de la carte, au 100 000e, du pays Cayapó.

6. — Nous restons ici pour sécher notre viande de route, mais les averses qui tombent presque chaque jour ne nous favorisent guère.

7. — Nous descendons de la Barreira à Santa Maria en deux heures. On brûle les campos du côté du Chicão. La rive Paraense est réellement en voie de se peupler. Goyaz, d'ailleurs, semble se vider de partout à son profit. Les gens du Landit, immédiatement au-dessus de Santa Maria, même rive, s'en vont tous habiter au village du P. Gil. Quelques familles de Santa Maria accompagnent déjà leurs voisins du Landit. Rien que pour le Landit, c'est une émigration d'une vingtaine de personnes.

Santa Maria (Nova est déjà en ruines) est sérieusement menacée d'un

abandon prochain et complet. Étant donnée la facilité avec laquelle les gens de l'intérieur se déplacent, il n'est pas douteux qu'aux mains du P. Gil le nouveau village à établir à « Conceição », un peu en amont de Santa Maria Velha, ne draine du côté des Campos Geraes dos Cayapós, une partie de la population de tout le sertão Goyano, de Santa Maria à Boa Vista et au Rio do Somno.

8. — La farine nous manque encore une fois et ce n'est pas sans de grandes difficultés que j'arrive à m'en approvisionner pour le reste du voyage. Il faudrait, de Pará même, faire des provisions pour le retour comme pour

Une rue de Santa Maria.

l'aller. Quant à la viande, on est bien obligé de s'arrêter plusieurs fois pendant le voyage pour tuer des bœufs. Pour ce qui est d'emporter de Pará la provision complète de vivres pour l'aller et le retour, il n'y faut pas songer : il faudrait deux ou trois canots, emmener vingt hommes, doubler ou tripler la dépense, et se résigner à voyager deux ou trois fois plus lentement.

Passons le confluent de l'Igarapé do Bananal. Dans les lacs qu'alimente le cours inférieur de cet igarapé, on trouve des huîtres perlières, dont la perle aurait une assez grande valeur, car elle est achetée, paraît-il, bon prix par un commerçant du bas de la rivière.

L'Igarapé do Bananal longe le sentier de campos qui va au Rio do Somno. A un point où l'igarapé est atteint par le sentier se trouve le petit centre de S. Felice avec 5 ou 6 casas, à environ 20 ou 25 kilomètres du Campo

da Missa. Le sentier traverse l'Igarapé do Bananal, qui reste dès lors à droite, à moitié chemin du Rio do Somno, à environ 75 kilomètres du Rio do Somno comme de l'Araguaya.

Nous laissons en amont la bouche d'aval du Furo da Mambuca qui commence un peu au-dessous du confluent du Chicão.

En aval du Furo da Mambuca commencent, sur la rive paraense, les terres

Serra de Chambioá, vue prise de la Cachoeira de S. Miguel.

hautes récemment choisies par le P. Gil et les gens de la Barreira pour l'établissement de la nouvelle colonie. Le point central où s'élèvera le village est en face de la petite Ilha do Landit, à une « aberta de campos » entre de hautes forêts, l'aberta se poursuivant avec quelques petites interruptions jusqu'aux Campos Geraes, les forêts riveraines constituant, en amont et en aval, d'excellentes terres à cultures.

L'Ilha do Landit est coupée dans son travers, par un petit rapide d'été, le *Travessão do Landit*, qui vient finir en face de l' « aberta de campos » où s'élèvera le village.

10. — Ce soir, à six heures, nous passons le Travessão Joncon, qui commence à découvrir.

11. — Nous nous réveillons dans l'Estirão das Andorinhas, au coucher du soleil nous achevons l'Estirão da Primeira Aldeia et au commencement de la nuit nous passons la petite Cachoeira de Itaïpava.

12. — Ce matin nous arrivons à Chambioá.

M. Chrysostome, qui a été photographe à Goyaz avant de commander le Presidio de Chambioá, me remet, pour mon volume, une demi-douzaine de clichés concernant la région entre Leopoldina et Santa Maria, notamment la flottille de l'Araguaya à Leopoldina et Santa Maria Nova dans son état primitif.

En aval de Chambioá, la Cachoeira de São Miguel est maintenant d'un fort mouvement d'eau, toutefois le dénivellement est médiocre.

Au Fecho de Chambioá, en aval de la Cachoeira de São Miguel, la rivière resserrée par les montagnes de la rive gauche ne paraît guère plus large qu'au Fecho do Tapirapé. Une autre montagne qui s'étend à l'extrémité aval d'un court estirão en bas du « fecho » donne la sensation que la rivière coule au fond d'un étroit défilé en contre-bas.

Dans cette région, la rivière coule de « fecho » en « fecho ». Un de ces « fechos » les plus sensibles est celui de Remanso dos Botos. Là une pointe de rochers qui s'avance de la rive gauche vers la montagne de la rive droite, produit un étranglement tel que, l'été, le canal par où passe toute l'eau de la rivière est rétréci, paraît-il, à moins de 20 mètres.

Bien qu'il ne soit que trois heures de l'après-midi, nous nous arrêtons au sitio du Remanso dos Botos, deux de mes canotiers, João et Raymundinho, ayant là leur vieux père.

Les campos de la rive paraense, un moment interrompus par la grande forêt, dite d'Itaïpava, recommencent, à Remanso dos Botos, à paraître sur la rive et de là se poursuivent jusqu'à la Cachoeira dos Martyrios. Sur le bord de la rivière, ces campos sont un peu « serrados », c'est-à-dire entremêlés d'arbustes, mais, dans l'intérieur, il paraît qu'ils sont d'excellente qualité.

D'après ce que racontent les gens de la région, les campos, à la hauteur de

Martyrios, s'étendraient sur des plateaux qui se poursuivraient jusqu'à environ 30 ou 40 kilomètres en ligne droite de la rive de l'Araguaya. Là commencerait la forêt, de profondeur inconnue, dans laquelle coule le bras sud de l'Itacayúna, la rivière Uó des Cayapós. Cette forêt serait supportée par une sorte de soubassement rocheux immense qui, sur de très grandes étendues, s'élèverait brusquement au-dessus du campo par une paroi rocheuse à pic, formant une muraille continue, atteignant jusqu'à cinq fois hauteur d'homme.

13. — En aval du Remanso dos Botos, la Carreira Comprida n'est pas

Santa Maria primitive, l'église et le fort.

complètement couverte. Le rapide, qui n'est pas dangereux, est comme disséminé, dispersé sur plusieurs points mal reliés entre eux.

Jusqu'à São José, les montagnes, rive paraense, sont de végétation rare et maigre avec de petits espaces de campo libre.

Le Fecho de São José est un des plus curieux spécimens des étranglements successifs de l'Araguaya dans cette partie de son cours. Une montagne en amont, en aval une montagne plus forte à contre-biais, entre les deux passes l'Araguaya, plus étroite ici, semble-t-il, qu'au Fecho do Tapirapé.

Après une heure d'arrêt à São José, nous reprenons notre route. L'« enseada » en aval de São José s'arrondit, dans son exiguïté relative, dans le cercle des montagnes que l'entourent.

La rivière tourne ensuite assez brusquement du côté gauche et, rétrécie, continue à dévaler dans un étroit couloir, entre de petites montagnes. Et de

couloir en couloir, passant, après un « fecho », un autre, elle arrive à la Cachoeira dos Martyrios.

Le long de l'étroit couloir aux étranglements successifs, les chaines de montagnes sont ininterrompues et paraissent doubles de chaque côté. Quelques-unes de ces montagnes, un peu obliques sur la rivière, paraissent se relier entre elles par des cirques aux pentes abruptes, dessinant des demi-cercles évasés. Dans cette région les montagnes sont plus fortes, rive paraense, où elles prolongent vers le nord l'arrête orientale du Plateau des Campos Cayapós.

La Cachoeira dos Martyrios est un peu plus forte qu'à la montée : les eaux ont baissé. Le *Travessão de Cima* est médiocre; le *Travessão do Meio*, avec son *Rebojo*, est médiocre sans être négligeable, le *Travessão de Baixo* est un peu plus fort.

L'Ilha dos Martyrios, le long de laquelle se produit le Travessão de Baixo, l'Ilha dos Martyrios tient le milieu de la rivière. Elle est précédée, en amont, d'un banc de roches nues et d'un banc de sable planté d'une haie. En face, rive gauche, sur le flanc d'une petite montagne abrupte, un petit campo jaune-vert partagé en deux moitiés égales par une petite dépression longitudinale semée de broussailles. De hautes crêtes demi-boisées s'étagent en retrait des mornes du premier plan.

L'Ilha dos Martyrios, en aval, est campo broussailleux. Rive droite, par le travers de la pointe de l'île, un banc de roches, maintenant dehors, fait un rapide qui termine le Travessão de Baixo, en face de rochers broussailleux continuant l'île en aval.

Encore un rebojo en aval et nous sommes tout à fait en dehors de la cachoeira.

Les montagnes de la rive paraense offrent au premier plan des forêts de palmiers, qui égayent le paysage un peu sévère de ces « fechos ». Au second plan ce sont de maigres végétations de campos, avec des affleurements de roches blanches. Par endroits, à mi-côte ou plus près de la ligne de faite, des éboulements à pic, dessinant comme des chemins de ronde au pied de remparts en ruines.

Du sommet de ces montagnes, les gens de São José ont vu, au delà d'une

vaste étendue de campos, un lointain horizon brisé que l'on suppose être le « matto » de l'Itacayuna, qui continuerait sans doute, étroit et n'étant plus qu'une bordure de rivière, le Matto Grande de Itaïpava, où l'Itacayuna du sud coulerait sous le nom Cayapó de Uó.

Peut-être ces Campos de Martyrios, au delà des deux bras de l'Itacayuna, se rattachent-ils à ceux de Remansão et d'Arumatheua. .. Le fait paraît assez probable, sans toutefois avoir été vérifié.

A moitié chemin de la Cachoeira dos Martyrios et de l'entrée d'amont de la Cachoeira Grande, on remarque parmi les montagnes de la rive paraense, le Morro da Igreja, ainsi nommé de rochers dessinant vaguement une église au clocher flanqué de deux tourelles.

Des trois canaux de la Cachoeira Grande, le Canal da Gamelleira que nous avons pris en montant, rive gauche, le Canal Grande, au centre, le plus puissant, et le Canal de Mandacarú, rive droite, c'est ce dernier qu'on prend, à peu près toujours, en descendant, parce qu'il est, en somme, bien que passablement tumultueux, le moins dangereux des trois.

Le Canal de Mandacarú doit son nom à des buissons de jamaracarús ou mandacarús, plante épineuse dont on utilise l'écorce dans les affections de poitrine. Il existe quelques-uns de ces buissons à l'entrée d'amont du canal.

Par le Canal de Mandacarú on passe la Cachoeira Grande par huit travessões successifs, qui se suivent à de petites distances dans le canal passablement large et à peu près libre de rochers et de saranzaes — bien qu'on appelle aussi le Canal de Mandacarú « Canal do Saranzal » en raison d'un saranzal qui se trouve à l'entrée amont.

Le 1er *Travessão*, d'amont en aval, est faible.

Le 2^{e} *Travessão* est un assez fort rapide entre la terre ferme de la rive droite et une ligne d'îlets, à gauche.

Le 3^{e} *Travessão* est formé par deux brusques rapides se suivant et qui occasionnent un flot énorme, au milieu duquel il est difficile d'éviter d'embarquer.

Le 4^{e} *Travessão* est assez fort et surtout dangereux. Il est semé de roches au milieu desquelles il faut tenir l'embarcation ferme dans un canal étroit.

Le 5^{e} *Travessão* est d'un énorme mouvement d'eau, il est dangereux.

Le 6e *Travessão* semble être la reproduction du cinquième.

Le 7e *Travessão* est médiocre.

Le 8e *Travessão*, dans un saranzal clair, est faible.

Dans l'ensemble, la Cachoeira Grande forme non un rapide mais une « cachoeira » véritable. C'est la plus forte de l'Araguaya. Toutefois ce ne serait qu'une cachoeira qui ne serait point appelée « grande » dans le Xingú ou le Tapajoz.

14. — A cinq heures du matin, ayant passé, comme les précédentes, la nuit à descendre la rivière au fil de l'eau, nous arrivons à l'Ilha da Sapucaya. C'est un peu en avant de cette ile qu'on trouvera les troupeaux de bœufs de la terre de Goyaz pour celle de Pará. Le chemin par terre qui commence en face de l'I. de Sapucaya aboutit dans le bas du Tocantins, en aval d'Arumatheua au point appelé Tapépucú, en face de la pointe de cima de l'Ilha do Jatahy, point où, chaque année, un vapeur va recevoir les bœufs, en bas du Travessão dos Patos.

Ce CHEMIN DE LA SAPUCAYA A TAPÉPUCU est un chemin public, ouvert gratuitement à tous. Il est propriété de l'État comme l'Estrada Velha, entre le Tucuruhy et l'Ambé, au Xingú. Ce chemin — sentier de bétail — est connu à Aramatheua et dans le Bas Tocantins sous le nom de « Caminho dos Bois ». La presque totalité des bœufs envoyés sur Pará par le nord de Goyaz et le sud de Maranhão passe par là.

Ce soir, nous sommes à S. João d'Araguaya, d'où, après une rapide visite, nous poursuivons vers Pará, laissant derrière nous l'Araguaya et Goyaz, qui finissent tous les deux par cette latitude.

La partie septentrionale de l'État de Goyaz, que nous longeons depuis tant de jours déjà, est la partie la plus riche de cet État. C'est le *Goyaz Paraense*, qui s'étend sur le Tocantins jusqu'à Porto Nacional et sur l'Araguaya jusqu'à la hauteur du confluent du Tapirapé. Tout le commerce de cette partie de l'État se fait avec la ville de Pará, qui est la vraie capitale économique du Goyaz septentrional. La population se compose, dit-on, presque exclusivement de blancs, vieux Goyanos ou émigrants venus de Maranhão, de Pianhy ou de la Bahia. Cette population s'adonne exclusivement à l'élevage et à l'agriculture.

Au sud de Porto Nacional et de la latitude du confluent du Tapirapé, le

reste du haut bassin Goyano du Tocantins et de l'Araguaya constitue le *Goyaz propre* ou *Goyaz Goyano*. C'est l'ancien pays minier, région pauvre, peuplée en majorité des descendants des nègres qui travaillaient jadis aux mines d'or et de diamants. Sur les ruines des mines et au milieu d'une agriculture qui ne se développe pas, on vit surtout du gouvernement, des fonctionnaires, de la troupe.

Femmes de la Barreira.

Au delà des limites de l'Amazonie géographique, les terres goyanes du bassin du Parana constituent ce qu'on peut appeler le *Goyaz Mineiro*, où les blancs dominent, éleveurs sur grande échelle, mais aussi agriculteurs et ayant à peu près toutes leurs relations avec Minas, comme les Goyanos du nord les ont avec Pará.

La partie la plus déserte, la plus pauvre, la plus délaissée de l'État de Goyaz, du moins du Goyaz Paraense, est le bassin ou tout au moins la rive de l'Araguaya. Ce n'est pas que la rive goyane de l'Araguaya soit malsaine ou

stérile, ni que les campos qui s'étendent dans l'intérieur jusqu'au faite de partage des eaux soient plus mauvais que ceux du Tocantins, mais les hasards du peuplement en ont décidé ainsi : le versant de l'Araguaya est presque désert et c'est dans le bassin du Tocantins qu'est la masse de la population de Goyaz.

La rive paraense de l'Araguaya est plus déserte encore, puisque de São João à l'agglomération de la Barreira, le désert est presque absolu. Cependant l'agglomération de la Barreira est un commencement d'une assez grande importance et du meilleur augure pour l'avenir. Le courant d'immigration établi du Rio do Sommo et du sertão de Boa Vista vers les Campos Paraenses des Cayapós ne peut avoir qu'un excellent résultat pour ces populations Tocantinas, qui trouveront sous l'égide du Pará, pour leur développement économique, des facilités qu'elles ne sauraient avoir avec Goyaz.

Au-dessus de S. João, nous reprenons le Tocantins. Dans cette rivière, la crue est actuellement beaucoup moins forte que dans l'Araguaya. De plus, les eaux de crue de l'Araguaya n'étant pas encore arrivées jusqu'ici, nous ne tardons pas à naviguer dans des eaux plus basses que celles que nous avons eues à la montée. Au pedral de São João nous avons constaté une différence en moins d'environ 1 mètre dans le niveau des eaux. Pour cette raison, le Travessão do Secco de São João était plus fort qu'à la montée, sans être autre chose qu'un rapide moyen.

15. — Ayant dormi à une plage en aval de S. João, nous poursuivons ce matin avant le jour.

Notre plage, découverte et déjà haute, se continue en aval par d'autres plages à saranzaes également découverts.

Après un arrêt de 15 minutes au Burgo, nous arrivons, à 7 heures du soir, à la *Praia da Rainha* déjà haute, par endroits, de près de 2 mètres.

16. — Nous entrons dans le Tauiry où les rétrécissements des « fechos » recommencent. Nous entrons dans les rapides. Celui de la *Pedra do Maranhão*, assez fort, est déjà derrière nous.

Sous un ciel nébuleux, nous allons descendant ce Tauiry où la pluie toujours tombe ou menace.

Les plages découvrent. La rivière est à environ 2 mètres au-dessous de son niveau de février.

Nous revoyons ces mêmes canaux étroits du Tauiry, et ces rapides, que nous remontions si péniblement au gancho et à la forquilha, nous voient maintenant défiler à toute vitesse dans les saranzaes, qui nous cinglent, au passage, mais dont notre vitesse froisse ou brise les rameaux.

Le canal étroit s'ouvre soudain sur le Rebojo de *Agua de Saude* qui ne paraît avoir maintenant rien de dangereux. Puis l' « enseada » de Agua de Saude traversée, nous reprenons à nouveau les courants parmi les îlots et les saranzals.

On passe à toute vitesse entre les buissons inondés. On a parfois l'illusion de regarder le paysage par la portière d'un wagon de train express. Parfois des roches semblent barrer la route en aval, puis on franchit soudain, dans quelque éclaircie, quelque travessão qu'on a à peine le temps de voir. Puis de nouveaux paysages défilent dans de nouveaux rapides et une impression n'a pas le temps de se fixer qu'une autre l'a déjà effacée.

On fait des préparatifs pour passer la *Cachoeira do Cajueiro*, on couvre tous les bagages de l'avant, car on va, paraît-il, embarquer. Toutefois, on n'embarque que fort peu, la cachoeira est moyenne,

Voici que nous arrivons en amont du *Canal do Inferno*. Tout de suite au-dessous de cette entrée d'amont on entend le bruit, en ce moment formidable, d'un fort rebojo, l'un des plus forts des périlleux rebojos qui ont valu à ce canal son nom sinistre.

Après avoir passé Bacury, à la réputation sinistre, et dont le rebojo, d'ailleurs, est assez périlleux en ce moment, nous nous arrêtons chez José da Costa, à l'issue d'amont du sentier do Arrependido. Demain matin, nous descendrons toutes les autres CACHOEIRAS DA ITABOCA.

Au sitio de José da Costa, nous rencontrons M. Julião Penna, le propriétaire du lieu. M. Penna se propose d'agrandir le défrichement et de créer là un grand établissement commercial. M. Penna, homme industrieux et complexe, — comme beaucoup de Brésiliens non moins que de Yankees, — ne se contente pas de son « Estrada » pour le bétail, commencée entre Imperatriz et Pará et menée déjà de cette première ville à la Praia do Jacaré; il veut aussi tenter d'améliorer le Canal da Itaboca. Cette dernière idée, qui me semble pratique, consiste à ne pas s'encombrer d'imaginations grandioses et dispen-

dieuses à la mode des ingénieurs : il veut, à la sécheresse, étudier le canal, déplacer quelques pierres et en briser à la mine quelques autres, fort dangereuses, situées aux angles des courants. La cachoeira ne sera pas supprimée mais elle aura perdu, à peu près en totalité, son caractère de cachoeira périlleuse. Elle ne naufragera plus les igarités et les botes, — huit de ces embarcations y ont été brisées déjà depuis notre passage en janvier!

17. — J'ai sauté, nous avons sauté tous les deux, les Cachoeiras du Canal da Itaboca, toutes ces cachoeiras.... Il paraît que les patrons qui descendent font rarement à ces cachoeiras l'honneur de les visiter ainsi, la sécurité du chemin par terre leur paraissant préférable aux petites satisfactions d'une vaine curiosité. Or, toutes ces cachoeiras descendues, il m'a semblé que, pour ce qui est de la transitabilité des neuf grands travessões da Itaboca, non seulement pour les embarcations actuellement en usage, mais aussi pour des vapeurs appropriés, c'était encore en se bornant, tout simplement, à déplacer quelques pierres et à en faire sauter quelques autres qu'on arriverait au résultat le meilleur, le plus prompt et le plus complet. Et il n'y a pas à nier qu'une solution s'impose quand on songe que s'il n'y a eu, depuis notre passage ici en janvier, que huit embarcations naufragées ou brisées au Canal da Itaboca, il est des années où les naufrages sont plus fréquents, — sans parler des malheureux « barqueiros », dont nul registre mortuaire ne donne le compte, qui ont brisé leur triste vie à l'angle de la pierre traîtresse qui les guettait à quelque tournant de cataracte.

Après Bacury, tout de suite en aval de José da Costa, la Cachoeira Grande, malgré son fort mouvement d'eau, se passe, sous la barre expérimentée de mon pilote, Raymundo Teixeira, avec une aisance qui laisse à peine soupçonner le danger.

Nana, le Rebojo do Nana, ne sont qu'un jeu.

La forte Cachoeira do Correão est passée par le « desvio » appelé Cachoeira do João Correa. Le tumulte des eaux est très fort, toutefois nous n'embarquons même pas.

Tortinha, Tartarugueira, Arrependido et Rebojo do Arrependido se passent également sans incident.

Pour toutes ces cachoeiras, d'amont de la Cachoeira Grande à aval du

Rebojo do Arrependido, nous avons mis exactement dix minutes, de 6 h. 55 à 7 h. 05. Le parcours est d'environ 3 kilomètres.

Peu après la sortie du Canal da Itaboca, avant d'arriver à Areião, nous laissons derrière nous les bouches du Canal do Inferno et du Canal de Capitari-

Mon pilote Raymundo Teixeira.

cuara. La distribution des travessões dans le Canal do Inferno est mal connue. On peut dire, sous bénéfice de très rares exceptions dont il est à peu près impossible de constater l'authenticité, on peut dire que jamais personne n'a complètement monté ou descendu le Canal do Inferno.

Le *Canal do Capitaricuara* est utilisé l'été alors que le Canal da Itaboca n'a plus assez d'eau. Ce canal est étroit comme Itaboca et n'est pas plus encombré. Jusqu'au cœur de l'été il a de l'eau pour les grandes embarcations

et aussi pour les petits vapeurs. L'hiver on n'y passe guère, car ses rebojos, alors, passent pour violents.

Les cachoeiras du Canal do Capitaricuara sont, d'aval en amont, au nombre de cinq :

I. Cachoeira da Entrada;

II. Cachoeira das Tres Pedras;

III. Cachoeira das Tres Boccas;

IV. Travessão Grande, qui vient du Canal do Inferno;

V. Saltinho.

Ces cachoeiras présentent assez d'eau pour le passage à l'étiage. Seul *Saltinho* n'offre-t-il, au fort de la sécheresse, qu'un fond un peu insuffisant.

On peut dire, en substance, que pour la navigation des igarités et des botes, et aussi pour la navigation à vapeur, le Canal do Inferno est inutilisable en tout temps, le Canal da Itaboca est utilisable l'hiver et le Canal de Capitaricuara l'été, — Capitaricuara étant inutilisable l'hiver, parce qu'il est trop violent et trop périlleux, et Itaboca étant inutilisable l'été, parce qu'il n'a pas assez d'eau.

Il est à remarquer que les trois canaux d'Itaboca présentent respectivement une certaine similitude avec les canaux correspondants de la Cachoeira Grande do Araguaya : le Canal da Itaboca avec le Canal da Gamelleira, le Canal do Inferno avec le Canal Grande ou Canal do Meio, et le Canal de Capitaricuara avec le Canal de Mandacarú. Si de semblables analogies à d'aussi grandes distances ne sont pas un cas fortuit, il serait intéressant d'en fournir l'explication.

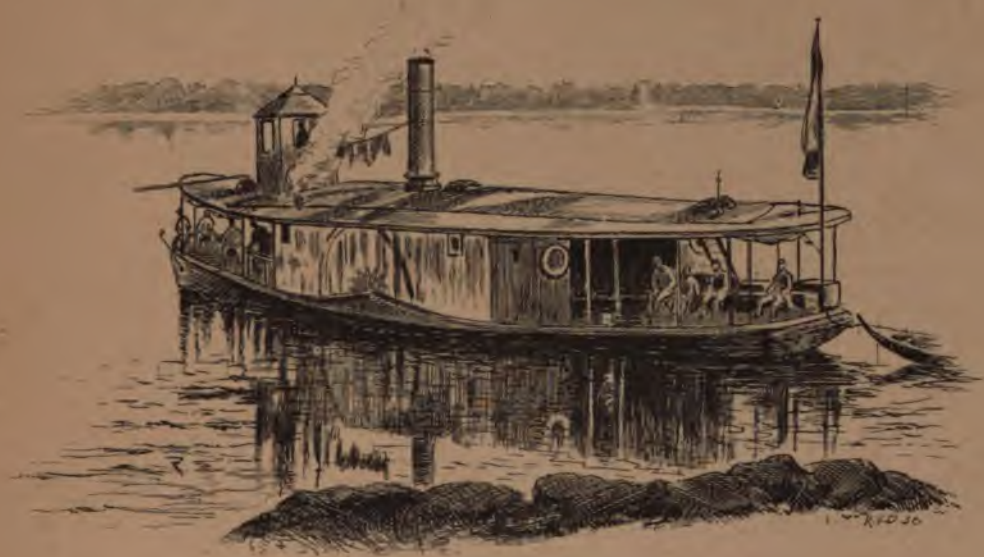
En aval du groupe da Itaboca nous descendons le *Rebojo do Remansão*, le *Rebojo* et le *Rapide do Remansinho*, laissant à notre droite le *Rebojinho do Chiqueirão* accosté à la rive orientale; puis nous arrivons au dernier groupe de cachoeiras que présente le Tocantins, le groupe qui commence par Arapary, rive gauche, et Cunoá, rive droite, pour finir par Guariba, rive droite, Capueraña et Capueraninha, rive gauche.

L'ensemble de ces derniers travessões est, en somme, plutôt médiocre. Ces travessões présentent beaucoup moins de danger que ceux mêmes de la Cachoeira Grande do Araguaya et infiniment moins que ceux da Itaboca. Nous

passons le rebojo le plus important — Guariba — à la section dite du Cavalleiro, assez tranquille en ce moment.

A deux heures de l'après-midi, nous arrivons en face d'Arumatheua, chez mon pilote Raymundo Teixeira. Nous avons mis à peu près *dix jours depuis le Tapirapé*, ce qui fait un peu plus de *cent kilomètres par jour*!

18. — Nous partons ce matin de chez mon pilote Raymundo Teixeira.



L'*Araguaya*.

Après une visite à Mundico, à Arumatheua, nous voici sur le chemin, — libre enfin de cachoeiras! — le bon chemin qui, après cinq mois, nous ramène à Pará.

De la Navigation a vapeur a l'Araguaya et au Tocantins. — Nous ne saurions quitter le Tocantins des cachoeiras sans dire un mot de l'idée qui a préoccupé tant de bons esprits, tant de Brésiliens de haute valeur, depuis Couto de Magalhaens jusqu'à ce jour: *la possibilité d'établir la navigation à vapeur au Tocantins-Araguaya*.

On a vu plus haut que ce service a fonctionné sur la section de Leopoldina à Santa Maria pendant plusieurs années et que c'est seulement depuis

décembre 1896 qu'il est suspendu ou abandonné. Depuis décembre 1896, l'*Araguaya*, le seul vapeur de la ligne qui soit encore en état de fonctionner reste au port à Leopoldina.

Ce service de la navigation à vapeur de l'Araguaya a passé par quatre phases :

I. — Couto de Magalhaens, alors Président de Goyaz, créa le service, il y a une vingtaine d'années.

II. — Le service fonctionna ensuite pour le compte du Gouvernement de Goyaz.

III. — Le Gouvernement de Goyaz ayant mis le service en adjudication, ce fut Corrêa de Moraes qui fut le premier adjudicataire.

IV. — A l'expiration du contrat Corrêa de Moraes ce furent les frères Amorim (Luiz Guedes de Amorim Costa et Adolpho da Costa Amorim) qui prirent le service à la date du 18 juin 1890. Ce service fonctionna régulièrement jusqu'à la date récente de décembre 1896. Il paraît que c'est sur la subvention du Gouvernement Fédéral à Goyaz qu'auraient été pris les 30 contos accordés à la ligne; la subvention fédérale ayant été retirée, le service de la ligne cessait, *ipso facto*, de fonctionner.

Bien que le service réglementaire ne fût que de Leopoldina à Santa Maria, *deux voyages furent faits jusqu'à Porto do Rio Grande* par l'*Araguaya* qui aurait pu aisément, dit-on, remonter jusqu'à Macedina, sans trouver d'obstacles sérieux. Toutefois *Porto do Rio Grande se trouvant sur la ligne du futur Chemin de fer Central de Rio à Cuyabá*, on pensa, avec raison, que le véritable terminus de la navigation à vapeur sur la Haute Araguaya était, logiquement, Porto do Rio Grande.

Cette navigation de Leopoldina à Santa Maria était faite sans commerce. Ce n'était guère là qu'une ligne pour desservir un presidio, le presidio de Santa Maria. Les soumissionnaires ne pouvaient faire leur bénéfice qu'en s'appliquant à ne pas dépenser la totalité de 30 : 000 $ 000 qu'ils touchaient pour leurs six voyages annuels, Or, comme chaque voyage ne revenait guère paraît-il, qu'à 2 : 500 $, la moitié de la subvention leur restait de bénéfice.

On dit que, d'abord, pour ne pas faire concurrence au commerce de Goyaz,

les soumissionnaires s'abstinrent de traiter de commerce sur leur ligne. Mais « le commerce de Goyaz » ne s'étant pas présenté, force fut bien aux soumissionnaires d'avoir, eux-mêmes, des marchandises à leur bord. De plus, les soumissionnaires, pour ne pas indisposer contre eux « le commerce de Goyaz » ne voulurent point établir des prix qui auraient pu être considérés comme des prix de concurrence : on ne connut jamais sur la ligne d'autres

Le *Mineiro*. Le *Colombo*. L'*Araguaya*.

prix que ceux du regatão qu'exploitait primitivement la contrée. Les passages non plus n'étaient pas à des prix doux : c'était 80 $ de Leopoldina à Santa Maria. De sorte que la ligne administrative et pénale de la Haute Araguya ne profita jamais à personne pas même au « Presidio » de Santa Maria, qu'elle avait pour objet principal de desservir et de développer et qui passa, sous son régime, d'une prospérité relative à la ruine presque complète. (Quand je dis que cette ligne ne profita jamais à personne, il va de soi que je n'entends point comprendre, dans cette généralisation, les commissionnaires qui réalisèrent, du fait de leur contrat, un bénéfice assez appréciable

dont je ne songe pas d'ailleurs un seul instant à contester la parfaite légitimité.)

Si le fait de sectionner la navigation à vapeur sur le Tocantins-Araguaya, de créer une ligne pour rattacher ensemble un village et un presidio, sont entreprises condamnées d'avance au plus complet insuccès, la NAVIGATION GÉNÉRALE DU TOCANTINS-ARAGUAYA DE PARÁ A PORTO DO RIO GRANDE, avec des vapeurs appropriés, ne serait-elle pas susceptible de donner d'heureux résultats? Il me semble qu'on peut répondre par l'affirmative à la question ainsi posée.

Toutefois la question présente deux faces qu'il faut envisager séparément : le *côté économique* et le côté technique.

Il est certain que le Tocantins-Araguaya, de Pará au chemin de fer Central de Rio à Cuyabá, est peu peuplé, soit pour ce qui est des rives paraenses, soit quant à la rive Goyana.

Toutefois si on admet le bien fondé de cette doctrine moderne que la vapeur, — navigation dans certains cas, chemin de fer dans d'autres, — que la vapeur doit ouvrir la voie à la colonisation, il est certain qu'on trouverait peu de régions plus intéressantes que celle du Tocantins-Araguaya pour expérimenter cette doctrine.

Cette navigation en cachoeiras, de Pará à la Haute Araguaya, en même temps qu'elle est facile l'hiver, ne présenterait, l'été, que des difficultés faciles à vaincre par la suite.

En attendant, le service d'hiver suffirait largement aux besoins de l'Araguaya et du Bas Tocantins. En effet, c'est actuellement à la fin de l'été qu'on se ravitaille pour la période hivernale qui est celle de la castanha. Le vapeur ferait les ravitaillements au commencement de l'hiver. Puis, pendant la suite des mois de pluies, il chargerait la castanha produite et l'emporterait à Pará ainsi qu'un autre produit qui déjà existe sur place mais qui ne tarderait pas dès lors à se développer dans de grandes proportions : le bétail des campos de Goyaz et des campos des Cayapós Paraenses.

La vente et le ravitaillement directs à Pará feraient connaître aux Castanheiros des prix plus rémunérateurs pour ce qui est de la vente de leur produit et des prix plus doux pour ce qui est de leurs marchandises de ravi-

taillement. Et la production de la castanha, plus rémunératrice, augmenterait.

Enfin il ne faut pas négliger ce point de vue qui par la suite deviendrait le plus important, celui de la navigation à vapeur comme auxiliaire de la colonisation sur les bords de la rivière, qui est avant tout la rivière de Pará et la grande voie du transit intérieur entre Pará, Goyaz, Minas et Rio.

Quant à la *possibilité technique* de l'établissement de la ligne, — je n'ai pas la prétention de pouvoir traiter la question avec la compétence d'un ingénieur spécialiste, — toutefois j'ai passé ces cachoeiras avec la préoccupation prin-

Montagne de la rive Goyana du Fecho do Tapirapé.

cipale de me rendre rendre compte de leur navigabilité, j'ai beaucoup interrogé mon pilote, qui est un des meilleurs de la région, et maintenant je demeure avec la ferme conviction qu'un vapeur de rivière, vapeur moyen, peut naviguer pendant les six mois d'hiver entre Pará et Porto do Rio Grande et probablement toute l'année après quelques travaux dans les cachoeiras, travaux qui ne coûteraient pas la millième partie de ce que coûterait l'établissement d'un chemin de fer longeant les deux cours d'eau.

19. — Nous nous réveillons ce matin en bas de l'Ilha de Jutahy. A 1 heure du soir, par la pluie, nous passons devant Baião.

20. — Cette nuit nous avons vu passer le vapeur qui va à Arumatheua, nous serons arrivés à Pará avant qu'il y soit de retour.

21. — Le matin, au Furo do Pindobal, le soir au Lago do Anapú.

22. — Dans le Mojú.

23. — En aval de Jaguary, toujours dans le Mojú.

Ce chemin, par les « furos » de rive droite et le Mojú, n'est pas exposé aux gros temps qu'on rencontre parfois dans le Bas Tocantins et la Bahia de Marajó, mais il est sensiblement plus long.

A 6 heures du soir nous laissons à notre droite l'engenho (usine) de Jaguary, et comme minuit sonne, nous entrons dans le port de Pará.

TABLEAUX STATISTIQUES

MÉTÉOROLOGIE

HORAIRE DE LA MONTÉE

DESCENTE

POPULATION CIVILISÉE D'ALCOBAÇA AU TAPIRAPÉ

ALTITUDES BAROMÉTRIQUES

PHOTOGRAPHIES

MÉTÉOROLOGIE

LIEU	DATE	HEURES
Cametá	1er janvier 1897	pluie au Nord, 5 h. du soir.
Baião	3 —	pluie au N.-E., 8 h. à 8 h. 30 du soir.
S. Joaquim	4 —	pluie au N.-N.-E., 6 h. à 6 h. 30 du matin.
Alcobaça.	5 —	pluie au N., 3 h. 15 à 3 h. 50 du soir, 4 h. à 4 h. 15 du soir.
Alcobaça.	6 —	pluie, 3 h. 30 à 3 h. 40 du soir.
Igarapé Caraïpé.	8 —	pluie de 1 h. à 5 h. du matin, 6 h. à 9 h. du matin; pluie fine de 1 h. 15 à 2 h. 20 du soir.
Mucura	9 —	pluie de 8 h. 15 à 8 h. 25 du matin, 9 h. 20 à 9 h. 40 du matin, 9 h. 50 à 10 h. 10 du matin.—Orage à l'E. de 1 h. 15 à 1 h. 30 et de 2 h. 5 à 2 h. 10 du soir; pluie de 3 h. à 3 h. 10 du soir. Orage à l'E. à 4 h. 40 du soir. Pluie, 8 h. 30 à 9 h. du soir.
Arumatheua	10 —	pluie de 4 h. à 5 h. du matin ; 7 h. 30 à 8 h. 15 du soir.
Arumatheua	11 —	pluie de 4 h. à 6 h. du matin.
Arumatheua	13 —	petite pluie au N., 3 h. à 3 h. 10 du soir.
Arumatheua	14 —	pluie de 1 h. 50 à 1 h. 55 du soir, 2 h. 5 à 2 h. 10 du soir.
Arumatheua	15 —	pluie de 3 h. à 4 h. du matin, de 1 h. 5 à 1 h. 10 du soir; orage à 1 h. 30 du soir; pluie fine à l'O., 3 h. 20 à 3 h. 30 du soir.

LIEU	DATE	HEURES
Igarapé Ararinha	17 janvier 1897	orage et pluie, 2 h. à 2 h. 15 du matin ; pluie fine de 4 h. 30 à 5 h. du matin ; pluie fine 7 h. 50 à 8 h. 5 du soir ; pluie, 11 h. 45 à 11 h. 50 du matin.
Igarapé do Arapary.		2 h. 15 à 2 h. 25 du soir, pluie.
Igarapé do Arapary.	18 —	de 1 h. à 2 h. du matin, orage et averse ; 2 h. 25 à 2 h. 30 du soir, petite pluie ; orage au S. à 4 h. du soir ; orage à l'E. à 5 h. du soir ; petite pluie, 6 h. à 6 h. 10 du soir.
Igarapé São Miguel.	19 —	pluie à 3 h. du matin, 6 h. à 6 h. 15 du matin.
Campo do Defuntinho		forte averse de 9 h. 45 à 10 h. 50 du soir.
Ilha do Tocantins.	21 —	pluie à 3 h. du matin.
Arrependido.		pluie de 5 h. 45 à 6 h. 15 du soir.
Arrependido.	24 —	petite pluie de 1 h. 45 à 2 h. 30 du soir ; orage à l'E. à 6 h. du soir.
José da Costa.	25 —	pluie à 2 h. du matin.
José da Costa.	26 —	pluie de 2 h. à 4 h. du matin.
José da Costa.	28 —	pluie de 7 h. 30 à 8 h. du matin, à midi.
José da Costa.	29 —	pluie fine de 6 h. à 9 du matin, midi, 1 h. à 1 h. 5 du soir, 3 h. à 3 h. 15 du soir.
José da Costa.	30 —	pluie de 11 h. 15 à 11 h. 20 du matin, midi à 12 h. 15, 3 h. 5 à 3 h. 10, 5 h. 20 à 7 h. 20 du soir.
José da Costa.	31 —	pluie de 1 h. 15 à 1 h. 20, 1 h. 40 à 1 h. 45, 3 h. 5 à 3 h. 10, 3 h. 30 à 4 h. 15, 7 h. 15 à 7 h. 20, 9 h. 45 à 10 h. 40 du soir.
Igarapé do Bacury	1er février	petite pluie de 11 h. à 11 h. 5 du matin ; pluie de 5 h. 40 à 5 h. 50, de 9 h. 30 à 10 h. 40 du soir.
Igarapé do Bacury	2 —	pluie de 1 h. à 2 h. 30, de 3 h. à 4 h. du matin.
Furo do Gavião		petite pluie de 7 h. à 7 h. 15, de 7 h. 30 à 7 h. 40.

LIEU	DATE		HEURES
Jatobal.		février	pluie de 12 h. 30 à 12 h. 40, 5 h. 25 à 5 h. 30, 5 h. 40 à 5 h. 50.
Tauiry Grande	3	—	petite pluie de 1 h. 30 à 1 h. 35 du soir; orage au S. à 2 h. du soir.
Largo do Valentim	4	—	averse de 2 h. à 2 h. 30 du matin; pluie de 7 h. à 7 h. 10, 8 h. à 8 h. 5, 8 h. 50 à 9 h., 10 h. 10 à 10 h. 30, 11 h. 5 à 11 h. 15 du matin, 12 h. 45 à 1 h. du soir; averse de 1 h. 15 à 3 h. 30 du soir.
Agua de Saude.	5	—	petite pluie de 2 h. 5 à 2 h. 20 du soir.
Agua de Saude.	6	—	orage à l'E. de 2 h. à 2 h. 30 du matin.
Jahú			petite pluie de 1 h. 5 à 1 h. 10; orage à l'O. à 4 du soir; orage au S.-O. à 4 h. 30 du soir; orage à l'E. à 11 h. du soir.
Cachoeira do Maranhão . . .	7	—	petite pluie de 2 h. 25 à 2 h. 50 du soir; trovaada de 3 h. à 3 h. 25 du soir; petite pluie de 3 h. 25 à 3 h. 35; orage à l'O., petite pluie de 3 h. 50 à 4 h.; orage à 6 h. 30 du soir.
Estirão da Praia da Rainha. . .	8	—	orage à l'O. à 2 h. du matin; pluie de 5 h. à 8 h., 8 h. 15 à 9 h. 50, 10 h. 5 à midi 40.
Estirão do Jacaré.	9	—	pluie de 2 h. 30 à 2 h. 40 du soir.
Itacayuna	11	—	pluie de 2 h. 15 à 2 h. 20 du soir; orage à l'E. à 10 h. du soir; pluie de 11 h. 10 à 11 h. 30 du soir.
Itacayuna	12	—	pluie de midi à 12 h. 5, de 12 h. 15 à 12 h. 35 du soir; orage à l'E. à 2 h. du soir; pluie de 2 h. 30 à 2 h. 50 du soir; orage à l'O. à 3 h. 30 du soir.
Itacayuna	13	—	pluie de 2 h. à 2 h. 10 du soir.
Itacayuna	14	—	petite pluie de 7 h. 25 à 7 h. 35, 8 h. 40 à 8 h. 45, 10 h. 10 à 10 h. 15, 10 h. 20 à 10 h. 35, 10 h. 40 à 10 h. 50 du matin; orage au N. à 4 h. 45 du soir.
Travessão do Secco Grande . . .	15	—	pluie de 3 h. à 4 h. 30 du matin.

LIEU	DATE	HEURES
Tauirysinho	février	petite pluie de 9 h. 50 à 10 h., 10 h. 10 à 10 h. 15, 10 h. 20 à 10 h. 30, 10 h. 45 à 10 h. 55 du matin.
Travessão da Mãe Maria	16 —	orage au S., à 5 h. du soir.
Travessão da Mãe Maria	17 —	pluie de 5 h. 10 à 5 h. 20 du matin.
Ponta da Ronca	18 —	6 h. 30 du soir, orage au N.-E.; 7 h. 15 à 9 h. du soir, orage et averse à l'E.; orage et pluie de 11 h. à 11 h. 30 du soir.
S. João do Araguaya	19 —	pluie de 8 h. à 8 h. 30 du matin.
Igarapé do Apinagé.		petite pluie de 10 h. 50 à 10 h. 55, de 11 h. 40 à 11 h. 45 du matin; pluie de 1 h. 45 à 2 h., de 2 h. 15 à 2 h. 25 du soir.
Bacury Grande.	20 —	orage au S. de 2 h. 45 à 3 h. 5 du soir; orage à l'O. à 4 h. 15.
Bacury Grande.	21 —	pluie de 5 h. 30 à 5 h. 40 du matin.
Travessão do Carmo.	22 —	averse de 2 h. à 3 h. du matin.
Ilha da Sapucaya		averses de 9 h. 30 à 10 h. du matin, et de 2 h. 30 à 5 h. du soir.
Magnifico	24 —	orage au N. à 8 h. 30 du soir; orage et averse de 11 h. 10 à 11 h. 40 du soir.
Gorgulho	25 —	pluie de 12 h. 10 à 12 h. 15, de 2 h. 45 à 2 h. 50, de 9 h. 25 à 10 h. du soir.
Jacintho.	26 —	pluie de 5 h. 25 à 5 h. 35 du soir.
Cachoeira Grande.	28 —	orage à 2 h. du soir.
Cachoeira Grande.	1er mars	pluie de 11 h. du soir à minuit.
Cachoeira Grande.	2 —	pluie de 2 h. à 4 h. du matin; petite pluie de 7 h. à 7 h. 50, de 8 h. à 8 h. 10 du soir.
São José.	4 —	pluie de 3 h. à 3 h. 15 du soir.
São José.	6 —	pluie de 4 h. à 6 h. du matin; averse de 8 h. à 8 h. 20 du matin; petite pluie de 9 h. à 10 h. 10 du matin, et de 1 h. 5 à 1 h. 10 du soir.
Estirão de S. José	7 —	pluie de 8 h. à 8 h. 20 du matin; orage et pluie à l'E. de 8 h. à 8 h. 35 du soir.

LIEU	DATE	HEURES
Cachoeira de São Miguel.	9 mars	pluie de 2 h. à 2 h. 30 du matin; petite pluie de 1 h. 10 à 1 h. 15 du soir.
Chambioá		pluie de 7 h. 45 à 8 h. et de 11 h. à 11 h. 50 du soir.
Chambioá	10 —	pluie de 2 h. à 4 h., 7 h. 30 à 8 h., 10 h. à 10 h. 15 du matin.
Travessão da Pedra Branca. . . .		orage à l'O. de 7 h. 30 à 8 h. du soir.
Igarapé das Lontras.	11 —	pluie de midi à 12 h. 15 du soir.
Ilhas do Perdido		orage et pluie de 2 h. 25 à 3 h. du soir; orage au S. de 4 h. à 4 h. 30 du soir; pluie de 6 h. à 6 h. 50 du soir.
Estirão do Muricizal.	12 —	orage au S. de 3 h. 30 à 4 h. du soir; pluie de 3 h. 45 à 4 h. du soir.
Estirão da Barreira Branca. . . .	13 —	petite pluie de 1 h. 10 à 1 h. 15 du soir; pluie de 4 h. 15 à 4 h. 30 du soir; orage au S. à 7 h. 50 du soir.
Estirão da Barreira Branca. . . .	14 —	pluie de 4 h. à 5 h., 6 h. 30 à 6 h. 45 du matin, 6 h. 15 à 7 h. 15, de 8 h. 45 à 9 h. 5 du matin.
Estirão de Itaïpava		petite pluie, 1 h. 15 à 1 h. 20. 2 h. 5 à 2 h. 10, 2 h. 25 à 2 h. 55; orage à l'O. de 2 h. 30 à 3 h. du soir.
Estirão da Primeira Aldeia	15 —	petite pluie de 11 h. 30 à midi.
Estirão da Primeira Aldeia. . . .	16 —	pluie de 11 h. 45 à midi, de 12 h. 10 à 12 h. 25; orage au S. de 1 h. à 1 h. 15 du soir; orage au S. de 2 h. 10 à 3 h. 45; pluie de 5 h. 45 à 5 h. 55, de 9 h. 50 à 10 h., de 11 h. à minuit.
Estirão do Correinha	17 —	pluie de 4 h. à 4 h. 15 du soir; forte pluie, 4 h. 15 à 4 h. 25 du soir; orage à l'O. de 4 h. 30 à 4 h. 45 du soir.
Travessão das Andorinhas. . . .	19 —	orage et averse de 3 h. à 4 h. 50 du soir; orage à l'E. à 6 h. du soir.
Estirão do Pau d'Arco.	21 —	orage au N. à 3 h. 30 du soir; orage au N. de 6 h. à 7 h. du soir.

LIEU	DATE	HEURES
Travessão do Pacú	22 mars	pluie fine de 10 h. à 10 h. 15, 10 h. 45 à 10 h. 55 du matin ; orage au N.-O. à 2 h. 30 du soir ; pluie de 4 h. à 4 h. 10 du soir ; orage au S.-E. de 4 h. 10 à 4 h. 30 ; orage et pluie de de 6 h. à 6 h. 30 du soir ; pluie de 6 h. 30 à 7 h., de 8 h. à 9 h. du soir.
Travessão Joncon.	23 —	petite pluie de 4 h. 30 à 4 h. 40 du soir ; averse de 4 h. 45 à 5 h. 10 du soir.
Estirão da Ilha das Pombas. . . .	24 —	pluie de 11 h. 20 à 11 h. 30, de 11 h. 35 à 11 h. 45 du matin, de 1 h. 50 à 2 h., de 2 h. 10 à 3 h. 15 du soir.
Estirão da Ilha das Pombas. . . .	25 —	petite pluie de 11 h. 5 à 11 h. 15, de 11 h. 25 à 11 h. 30, de 3 h. 10 à 3 h. 15 du soir ; orage à l'O. à 4 h. 30.
Morro Vermelho	26 —	pluie de 8 h. 55 à 9 h. 10 du matin ; petite pluie de 11 h. 15 à 11 h. 20, de midi 5 à 12 h. 10, de 12 h. 20 à 1 h. 30, de 2 h. 5 à 2 h. 15 du soir ; pluie, 8 h. 55 à 9 h. 10 du soir ; petite pluie, 11 h. 15 à 11 h. 20, minuit à 12 h. 10, 12 h. 20 à 1 h. 30, 2 h. 5 à 2 h. 15 du matin.
Serra dos Cayapós	27 —	pluie de 1 h. à 1 h. 30, 4 h. à 4 h. 30 du matin ; petite pluie de 12 h. 15 à 12 h. 30, de 3 h. à 3 h. 15, de 3 h. 20 à 3 h. 30, de 8 h. à 9 h. du soir.
Santa Maria	31 —	petite pluie de 10 h. 30 à 10 h. 35 du matin ; averse de 1 h. à 1 h. 40 du soir ; orage à l'O. ; petite pluie de 2 h. à 2 h. 15 du soir ; orage au N. à 5 h. 30 du soir ; pluie de 7 h. à 8 h. du soir.
Sant'Anna da Barreira.	1er avril	orage au N. à 5 h. 30 du soir ; orage à l'E. à 6 h. 30 du soir.
Sant'Anna da Barreira.	2 —	pluie de 4 h. à 4 h. 15 du soir.

LIEU	DATE	HEURES
Ilha de Campos.	14 avril	petite pluie de 9 h. 30 à 9 h. 35 du matin; averse de 1 h. 30 à 1 h. 45 du soir; pluie de 1 h. 55 à 2 h. 5 du soir.
Ilha de Campos.	15 —	pluie de 2 h. à 2 h. 15 du matin.
Furo da Maria do Norte.		pluie à 3 h. 10 du soir.
Furo da Maria do Norte	16 —	orage et pluie de 3 h. 30 à 4 h., 5 h. à 5 h. 10 du matin; orage et trovoada de 3 h. 15 à 3 h. 30 du soir.
Furo da Maria do Norte	17 —	pluie de 5 h. à 5 h. 30, 6 h. 15 à 6 h. 25, 6 h. 40 à 6 h. 50, 7 h. 45 à 7 h. 55 du matin.
Furo da Maria do Norte.	19 —	pluie de midi 45 à 12 h. 55; orage à l'E. de 3 h. 30 à 4 h. 30 du soir.
Ilha do Bananal (Ponta Norte). .	20 —	orage et pluie de 4 h. à 5 h. du matin; pluie de 7 h. 15 à 7 h. 50, de 7 h. 20 à 8 h. du matin.
Ilha do Bananal (Ponta Norte). . .	21 —	orage à l'E. de 8 h. 45 à 9 h. du matin; pluie de 9 h. 50 à 12 h. 30.
Ilha do Bananal (Furo Comprido).	22 —	orage à l'E. à 3 h. 30 du soir.
Serra do Tamanacó	24 —	orage au N.-E. de 9 h. 30 à 11 h. du matin, de 2 h. 20 à 2 h. 30 du soir, orage à l'E.
Igarapé do Burity.	25 —	orage au N.-E. à 6 h. du matin; pluie de 7 h. à 8 h. du matin.
Tapirapé (Furo, Fecho, confluent).	26 —	orage à 1 h. du matin; orage à 4 h. du matin; pluie de 11 h. 30 à 11 h. 35 du matin; orage à l'E. de 4 h. 30 à 5 h. du soir; orage à l'E. à 6 h. du soir; orage, vent et pluie de 6 h. à 10 h. du soir.
Tapirapé (Furo, Fecho, confluent).	27 —	orage et pluie de 4 h. à 4 h. 30 du matin; pluie de 6 h. 30 à 6 h. 55, 7 h. 10 à 7 h. 40, 7 h. 45 à 8 h., 8 h. 40 à 9 h. 10 du matin.
Santa Anna da Barreira	2 mai	pluie de 1 h. 30 à 1 h. 50 du soir; orage au N. de 1 h. 30 à 1 h. 50, de 3 h. 40 à 4 h. du soir; vent, orage et pluie de 4 h. 30 à 5 h. du soir.

LIEU	DATE		HEURES
Santa Anna da Barreira	3	mai	orage à 4 h. 15 du soir.
Santa Anna da Barreira	4	—	pluie de 7 h. 30 à 9 h. 15, 9 h. 30 à 10 h. du matin; orage et averse de 3 h. 30 à 3 h. 50 du soir.
Santa Anna da Barreira	5	—	pluie de 4 h. à 5 h. du matin, de 2 h. à 4 h. du soir.
Serra dos Cayapós	9	—	petite pluie de 8 h. 30 à 8 h. 55, de 9 h. à 9 h. 5 du matin.
Serra dos Cayapós	10	—	pluie de 10 h. 45 à 10 h. 50 du matin.
Remanso dos Botos	12	—	orage et pluie de 3 h. 15 à 3 h. 30 du soir.
São João d'Araguaya	14	—	3 h. 30 du soir, pluie; orage à l'E. à 4 h. 30 du soir.
Cachoeira do Cajueiro.	16	—	pluie de 1 h. 10 à 1 h. 15, de 1 h. 30 à 1 h. 35 du soir; orage à l'E. à 2 h. 15 du soir; pluie de 2 h. 50 à 3 h. du soir.
Itaboca	17	—	pluie de 1 h. 30 à 1 h. 35 du soir.
Baião	19	—	pluie de 1 h. 25 à 1 h. 35 du soir.

HORAIRE DE LA MONTÉE[1]

1er	jour	Alcobaça à l'Igarapé Caraïpé	6 h. 20 m.
2e	—	Igarapé Caraïpé à Mucura	7 h. 45 m.
3e	—	Mucura à Igarapé Bacury	6 h. 45 m.
4e	—	Igarapé Bacury à Arumatheua	2 h. 50 m.
5e	—	Arumatheua à Travessão do Cupim	6 h. 35 m.
6e	—	Travessão do Cupim à Ponta do Cocal	8 h. 00 m.
7e	—	Ponta do Cocal au Timbozal	7 h. 05 m.
8e	—	Timbozal à Ponta do Defuntinho	8 h. 00 m.
9e	—	Ponta do Defuntinho à Remansão	8 h. 25 m.
10e	—	Remansão à Arrependido (aval)	4 h. 20 m.
11e	—	Arrependido (aval) à Porto do Arrependido	2 h. 55 m.
12e	—	Porto do Arrependido à José da Costa	0 h. 40 m.
13e	—	José da Costa à Porto do Bacury	0 h. 30 m.
14e	—	Porto do Bacury à aval du Tauiry Grande	3 h. 30 m.
15e	—	Aval du Tauiry Grande à Igarapé Sucuryú	7 h. 45 m.
16e	—	Igarapé Sucuryú à en aval de Agua de Saude	7 h. 45 m.
17e	—	Aval de Agua de Saude à Igarapé do Alexandre	5 h. 20 m.
18e	—	Igarapé do Alexandre à Igarapé da Cajazeira	8 h. 45 m.
19e	—	Igarapé da Cajazeira à Rapide do Maranhão	6 h. 15 m.
20e	—	Rapide do Maranhão à Praia da Rainha	6 h. 30 m.
21e	—	Praia da Rainha à Furo do Macaco	9 h. 25 m.
22e	—	Furo do Macaco à Itacayuna (Burgo)	5 h. 40 m.
23e	—	Burgo de Itacayuna en amont de l'Itacayuna	7 h. 25 m.
24e	—	En amont de l'Itacayuna à en aval de Tauirysinho	8 h. 15 m.
25e	—	En aval de Tauirysinho à Travessão da Mãe. Maria	7 h. 45 m.
26e	—	Travessão da Mãe Maria à Prata	9 h. 50 m.
27e	—	Prata à S. João do Araguaya	7 h. 15 m.
28e	—	S. João do Araguaya à Furo Grande dos Veados	8 h. 25 m.

1. Le temps est compté déduction faite de tout arrêt de quelque nature que ce soit, il n'est tenu compte que du temps de marche.

29e	—	Furo Grande dos Veados à Bacury Grande.	7 h. 10 m.
30e	—	Bacury Grande à Carmo.	8 h. 15 m.
31e	—	Carmo à Ilha da Sapucaya.	7 h. 35 m.
32e	—	Ilha de Sapucaya à Ilha de S. Vicente.	10 h. 05 m.
33e	—	Ilha de S. Vicente à en amont de S. Vicente.	6 h. 05 m.
34e	—	En amont de S. Vicente à Viraçãosinha	8 h. 30 m.
35e	—	Viraçãosinha à Falcão.	8 h. 25 m.
36e	—	Falcão à Jacintho	9 h. 05 m.
37e	—	Jacintho à entrée da Cachoeira Grande	8 h. 30 m.
38e	—	Cachoeira Grande jusqu'au 3e Travessão.	8 h. 30 m.
39e	—	3e Travessão à sortie da Cachoeira Grande.	7 h. 50 m.
40e	—	Sortie da Cachoeira Grande à S. José.	9 h. 40 m.
41e	—	S. José à Bieno	6 h. 40 m.
42e	—	Bieno à Cachoeira de S. Miguel.	6 h. 35 m.
43e	—	Cachoeira de S. Miguel à Chambioá.	6 h. 30 m.
44e	—	Chambioá en amont du Travessão da Pedra Branca	5 h. 05 m.
45e	—	Travessão da Pedra Branca à Ilha do Perdido.	9 h. 40 m.
46e	—	Ilha do Perdido à Ilhas do Muricizal	8 h. 10 m.
47e	—	Ilhas do Muricizal à Ilhas da Barreira Branca	7 h. 50 m.
48e	—	Ilhas da Barreira Branca à Cachoeira de Itaïpava	8 h. 10 m.
49e	—	Cachoeira de Itaïpava en amont de l'Estirão da Primeira Aldeia . .	8 h. 55 m.
50e	—	En amont de l'Estirão da Primeira Aldeia à Déréké.	8 h. 40 m.
51e	—	Déréké à en aval de l'Aldeia do Meio	9 h. 05 m.
52e	—	En aval de l'Aldeia do Meio à en aval de la Cachoeira do Correinha.	9 h. 15 m.
53e	—	En aval de la Cachoeira do Correinha au Travessão das Andorinhas.	8 h. 05 m.
54e	—	Travessão das Andorinhas en amont de l'Estirão das Andorinhas .	9 h. 00 m.
55e	—	En amont de l'Estirão das Andorinhas à l'Aldeia de José Ladino. .	8 h. 50 m.
56e	—	Aldeia de José Ladino à Travessão do Jacú	8 h. 15 m.
57e	—	Travessão do Jacú à en amont du Travessão Joncon.	8 h. 40 m.
58e	—	En amont du Travessão Joncon à Enseada do Jauary.	9 h. 30 m.
59e	—	Enseada do Jauary à Ilha do Morro Vermelho.	7 h. 25 m.
60e	—	Ilha do Morro Vermelho à Serra dos Cayapós.	8 h. 35 m.
61e	—	Serra dos Cayapós à Travessão de Santa Maria Velha.	7 h. 40 m.
62e	—	Travessão de Santa Maria Velha à Campo da Missa	11 h. 05 m.
63e	—	Campo da Missa à Enseada do Taïtétú.	10 h. 05 m.
64e	—	Enseada do Taïtétú à Santa Maria (Nova).	7 h. 50 m.
65e	—	Santa Maria Nova en amont du Furo da Magdalena	6 h. 30 m.
66e	—	En amont du Furo da Magdalena à Santa Anna da Barreira. . . .	3 h. 30 m.
67e	—	Santa Anna da Barreira à Ilha de Campos	9 h. 25 m.
68e	—	Ilha de Campos à Ilhas da Enseada.	9 h. 50 m.
69e	—	Ilhas da Enseada à Furo da Maria do Norte	9 h. 50 m.

70e	—	Furo da Maria do Norte à Ilha do Capim.	9 h. 00 m.
71e	—	Ilha do Capim à Furo do Baixão	10 h. 35 m.
72e	—	Furo do Baixão à en amont de Maria do Norte.	11 h. 20 m.
73e	—	En amont de Maria do Norte à Ponta aval da I. do Bananal. . . .	10 h. 15 m.
74e	—	Ponta aval da I. do Bananal à l'Enseada.	10 h. 50 m.
75e	—	L'Enseada à en bas du Furo Comprido	10 h. 35 m.
76e	—	D'aval en amont du Furo Comprido.	10 h. 25 m.
77e	—	En amont de Furo Comprido à Furo de Pedras.	9 h. 15 m.
78e	—	Furo de Pedras à Ilhas en bas du Tapirapé.	11 h. 00 m.
79e	—	Ilhas en bas du Tapirapé à Furo do Tapirapé.	9 h. 20 m.
80e	—	Furo do Tapirapé au Rio Tapirapé	4 h. 25 m.

DESCENTE

LE JOUR À LA RAME LONGUE, LA NUIT AU FIL DE L'EAU

Du Tapirapé à Arumatheua.	10 jours et	10 nuits.
D'Arumatheua à Pará.	6	6
Du Tapirapé à Pará.	16 jours et	16 nuits.

ALTITUDES BAROMÉTRIQUES

Areião (aval de Itaboca)	21	mètres	(au-dessus du niveau de la mer).
José da Costa (amont de Itaboca)	44	—	—
Amont du Tauiry.	60	—	—
Burgo Agricola.	67	—	—
Tauirysinho	68	—	—
S. João do Araguaya	77	—	—
Furo dos Veados.	92	—	—
Chichá	96	—	—
Aval de la Cachoeira Grande.	98	—	—
Cachoeira de S. Miguel	131	—	—
S. Maria Velha.	140	—	—
S. Anna da Barreira.	143	—	—
Confluent du Najá.	143	—	—
Furo da Maria do Norte (nord).	150	—	—
Furo da Maria do Norte (sud).	159	—	—
Confluent du Bananal	167	—	—
Furo de Pedras	175	—	—
Furo dos Javahés.	182	—	—
Confluent du Tapirapé.	191	—	—

POPULATION CIVILISÉE

DE ALCOBAÇA AU TAPIRAPÉ[1]

	RIVES OU RIVE PARAENSES		RIVE GOYANA	
	CASES OU BARAQUES	HABITANTS	CASES OU BARAQUES	HABITANTS
De Alcobaça à Arumatheua	44	176		
Arumatheua	40	160		
De Arumatheua à Itaboca	151	604		
De Itaboca à Agua de Saude	12	48		
De Agua de Saude au B. A. de Itacayuna	20	82		
B. A. de Itacayuna	15	60		
De B. A. de Itacayuna à S. João do Araguaya	18	72		
S. João do Araguaya	50	200		
De S. João do Araguaya à S. Vicente	56	224	4	16
S. Vicente			40	160
De S. Vicente à S. José	17	68	3	12
S. José			6	35
De S. José à Chambioá	10	56		
Chambioá			4	16
De Chambioá à Santa Maria (Nova)	1	4	2	8
Santa Maria (Nova)			50	200
Groupe de la Barreira		499		
De la Barreira au Tapirapé	»	»	»	»
TOTAL	434	2253	109	447

1. La population des îles, d'ailleurs très peu nombreuse, a été comptée en totalité comme Paraense.

VOCABULAIRES INDIGÈNES

CARAJÁ
CAYAPÓ

DIALECTE CARAJÁ

I. — ÉLÉMENTS

Ciel	Sonétoutouré.
Nuage	Iroutou (ou bien) aïnan.
Vent	O ouou.
Grand vent	Co nou ou anétoutouré.
Soleil	Tiou ou
Le lever du soleil	Idi tiou ou orèné tanouré.
Midi	Tioué tiou ou iri.
Le soir	Tiora bora.
Coucher du soleil	Rou ou ééré.
Nuit	Rou ou.
Lune	An-andou.
Pleine lune	An-andou irarité bouran
Étoile	Andou (ou bien(taïnan.
Été	Iéouéra.
Grande chaleur	Bédééco catétoutouré.
Hiver	Biouré nan nan é.
Pluie	Biou.
Pluie fine	Biou looréli.
J'ai froid	Ourou malé toutouari.
Éclair	Biouré lacanéri. Biouté déca.
Orage	Bioumata.
Terre, sol	So'o'o.
Sable	Can oura. Cao uara.
Pierre	Ma oua.
Savane	Bédéro.
Herbes de la savane	Ancé.
Montagne	An' ouanlo.
Forêt	Bédiou.

Eau	Bé'é.
Sel	Dioura.
Lac	An'o.
Igarapé	Anouitira.
Rivière	Bérooco.
Source	Bercu'onna.
En amont	Ibocomouaro.
En aval	Irarou alaoué.
Embouchure	Tolaïdio.
Ile	Béé'ébouté.
Feu	Éoti.
Foyer	Éoti déco.
Fumée	Ouadé.
Tison	Êrotico.
Flamme	Racora.

II. — HOMME, FAMILLE, VIE SOCIALE, ETC.

Homme	Babou'oudounandé.
Femme	Anoucoucoudounandé.
Petit garçon	Oueroulécan.
Petite fille	Oueourou.
Fils	Narioré.
Frère	Oua'si.
Vieux	Matoucari.
Vieille	Saïnandouc.
Jeune	Iradocoman.
Petit-fils	Ourario.
Père	Oua oua.
Mère	Naandi.
Mariage	Takénénabora.
Ami	Ouazaquima.
Chef	Chandénondo.
Village	Taoua.
Fils du chef	Toara.
Indien	Itacousosoré.
Blanc	Itacouolarécon.
Nègre	Iroubourou.
Travailleur	Tiouréré.
Travailleur	Méribоc.

Compagnon	Oua'sakina.
Ville	Oua'ancan.
Remède	
Mort	Ororo.
Cimetière	
Enterrement	É'téconan
Peintures du corps	Reuchiounara.
Danses	Reiréri.

III. — PARTIES DU CORPS, MALADIES

Corps	Ouaoumen.
Chair	Daboudé.
Peau	Tacou.
Visage	Naonsana.
Tête	Ouara.
Cheveux	Ouaradé.
Front	Oucouro.
Tempes	Loué.
Sourcils	Ouaroutati.
Cils	Ouarouché.
Paupière	Ourou digneté.
Œil	Ouaroudé.
Oreilles	Noon'oti.
Bouche	Ouaarou.
Lèvres	Ouaiété.
Moustaches	Oua'idiotéri.
Langue	Ouadoroto.
Dents	Ouadiou.
Salive	Ouaroubéchi.
Menton	Ouadou outié.
Barbe	Ioutécéré.
Cou	Ouabato.
Bras	Ouachicon.
Coude	Ouatiraricon.
Main	Outépon.
Doigt	Ouadéchicon.
Pouce	Ouadéyoudouou.
Index	Ouadéboutoucou.
Majeur	Ouadéboutoucou' calandoumé.

Annulaire	Ouádéboutou' calédou.
Auriculaire	Ouadéboutoucou' lantot.
Ongles	Ouadéchiou.
Sein de femme	Ouaoucan.
Lait de femme	Ouanoucausé' maqui.
Cœur	Ouaman.
Ventre	Ouaouancame.
Nombril	Ouabino.
Dos	Ouarancoti.
Fesses	Ouaatidième.
Genou	Ouarouti.
Jambe	Ouatirorame
Pied	Ouaoua.
Talon	Oualocon.
Plante du pied	Ouacoubé.
Aveugle	Irouéta.
Fou	Iticouité.
Tousser	Anatonara.
Rhume de poitrine	Coua'ato.

IV. — ALIMENTATION, HABITATION, USTENSILES, ETC.

Chasse	Éito.
Chasseur	Éitori.
Pêche	Catoura.
Hameçon	Oua' si.
Canot	Aoun' o.
Grand canot	Aonoca.
Pagaye	Naarii.
Abatis	Coourou.
Manioc	Irou.
Farine de manioc	Canandé.
Tapioca	Ouéro.
Maison	Ééto.
Toit	Ooro.
Balai	Dioucherá.
Marmite	Oua' si' sa.
Calebasse	Oua' labocon.
Coui	Icha.
Panier	Irouou.

Porte	Idjo.
Coffre	Corououca.
Peigne indien	Sio'o.
Flûte	Tourono.
Tabac	Cooti.
Pipe	Ouricoco.
Arc	Oua tsi'até.
Flèche	Bouourou.

V. — MARCHANDISES EUROPÉENNES

Aiguille	Toucourourénan.
Bague	Déebo.
Bougie	Diouchi.
Bracelet	Découri'tantanténé.
Chapeau	Dou'i'ra.
Ciseaux	Ouaré'sina.
Couteau	Mari'oré.
Petit couteau	Maou.
Manche de couteau	Maoudéo.
Fusil	Macaoua.
Hache	Ooman.
Hameçon	Ouachi.
Miroir	Itérénan.
Peigne	Si'o'o.
Perles noires	Idobouré.
Perles blanches	Iouaré.
Perles rouges	Idéécoutoure.
Perles jaunes	Toné'tonléri.
Plomb	Manaoutou.
Poudre	Mananouadé.
Sabre	Manouléré.
Allumettes	Éotou.
Bouteille	Ouéroubéété.
Cuir-de-bœuf	Irodoukékré.
Bâton	Canooro.
Étoffe	Néaçou.
Chemise	Doukon.
Tafia	Irédioubélé.
Pantalon	Ourouou.

VI. — QUADRUPÈDES

Mâle	Irococaan' oucou.
Femelle	Irococaan' bou.
Agouti	Acouri.
Bœuf	Bororéné.
Cerf	Boudo'é.
Chat-tigre	Anoloé'ni.
Chien	Iceroça.
Cochon sauvage	Ichon.
Couata	Assan.
Loutre	Djouré.
Pak	Adiou.
Rat	Nanoélé.
Singe rouge	On'i.
Tamanoir	Ouradi.
Tatou	O'an.
Tigre	Anolé.

VII. — OISEAUX

Oiseau	Louaroana.
Plumes	Dé'é'é.
Bec	Tiouondé.
Nid	Taïnan idéou.
Œuf	Éici.
Queue	Ton' éra' rou.
Agami	Inanou' né'né.
Aigrettes	Oura oura.
Ara rouge	biita.
Ara noir	Arara.
Ara jaune	Andédoura.
Canard	Aléca lecan.
Charpentier	Tononson.
Chauve-souris	Nondi'yo.
Colibri	Oubéda.
Poule	Anicá.
Sa crête	Iooté.

Hirondelle	Yacoutéré.
Hocco	Manouqui.
Jabourou	Ouaérecan.
Maraye	On'ouré.
Martin-pêcheur	Kéré.
Mergulhão	Ouaca.
Onaré	On'i.
Paganis	Cochi toumarou.
Perroquet	Do'oré.
Perdrix	Nan'ouquini.
Perruche	Bi'iri.
Poule d'eau	Diou'a.
Ramier	Botoé.
Toucan	Téroucrou.
Urubu	La'ara.

VIII. — POISSONS, MOLLUSQUES

Poisson	Catoura.
Petit poisson	Mon'ouri.
Arête	La'itoé.
Courmiata	Canan ancan.
Pacou	Ari'oua.
Pirarara	Dou'ouré.
Piraruçu	Bédo louqué.
Tucunare	Benora.
Peixe cacharro	La'até.

IX. — REPTILES, BATRACIENS

Serpent	Émalala.
Caïman	Cabararo.
Grenouille	Crooré.
Lézard	Éama.
Soucourijou	Émanlala
Tartarouga	Cootouné
Jabouti	Acou ouri.
Tracaja	Cootou.

X. — INSECTES

Abeilles	Ononri.
Araignée	Cantiouroucou.
Chique	Coonon.
Fourmi de feu	Aranan.
Fourmi manioc	Colobouré.
Fourmi noire	Ourari.
Guêpes	Coo'ébreu.
Luciole	Ouourou.
Maringouin	En'ri.
Moustiques	Monronra.
Papillon	Youasé.
Pou	Tabouran.
Ravet	Itio roucou.
Tiques	Co'en'ri.

XI. — ARBRES

Arbre	Irarire.
Racines	Irarouchi.
Écorce	Té'é.
Branches	I'yo.
Feuilles	Ti' irou.
Buriti	Été' on.
Fleur	Tonédiessa.
Fruit	Bodératou.
Graine	I'isso.
Épine	Dé'édé.
Palmier	Boudératou.
Quina	Coorouki.
Bois canon	Érouri.
Cotonnier	Essondé.
Canne à sucre	Ma'iti.
Liane	Ouaré anchidé.
Maïs	Maï.
Marie-tambour	Mariounc nonsaï.
Roucouyer	Ouarénan.
Pied de tabac	Cooti issamon.
Timbo	Achidé.

XII. — FRUITS

Ananas	Djata.
Banane	Djatasso.
Giraumon	Tocaéra.
Haricot	Comata.
Papaye	Toarionan.
Piment	Cachi'ouéra

XIII. — NUMÉRATION

Un	Soodi.
Deux	Naati.
Trois	Naatan.
Quatre	Inanoubioa.
Cinq	Ouroucouré.
Six	Leiouroma.
Sept	Inatirémo.
Huit	Nateureuroma.
Neuf	Débaïtoé.
Dix	Dobossoodite.
Beaucoup	Son'é toutouré.

XIV. — PRONOMS

Je, moi, me	Béoté.
Tu, te, toi	Ménoka.
Il, lui	Béréoti.

XV. — PRÉPOSITIONS

C'est pour toi	Biouc.

XVI. — ADVERBES

Non	Joncon.
Hier	Kenau.
Demain	Bicouroso.

Quand est-ce?	Téo' sé.
Adieu	Taï' sé.
Combien?	Oua'san.
Bien	Aoui toutoure.
Par où?	Déo.
Bonjour	Taï'sé araraïne.
Bonsoir	Caïbé'é

XVII. — ADJECTIFS

Beau	Aouineiété ourina.
Bon	Aoui'toutoure.
Dangereux	Ororona.
Injurieux	I'ér'é.
Honnête	Idi'ouidinoto.
Mauvais	Ibine.
Pourri	Irora.
Paresseux	Téorou' séréé.

XVIII. — VERBES

Allumer	Ritoco.
Aider	Bérabéké.
Arriver	Macrébéré.
Sucrer	Biberarouchinon.
Accepter	Biobétirioré.
Je m'en vais	Coïké.
Je suis arrivé	Iroranaréré.
Avaler	Iré'saura.
Avoir	Naïnréré.
Aimer	Anouéteké.
Ouvrir	Ritioua.
Embrasser	Ritécatecare.
Trouver	Taïrâra.
Rôtir	Cobiyou'i.
Se fâcher	Tamarébouréré.
Mange	An' soé.
J'ai mangé	Quiroéké.
Je mangerai	Rérochira.

Cracher	Rébéchudiaonan.
Tomber	Récéra.
Pleurer	Robouréri.
Manger	Rerochiqué.
Conduire	Biouéké.
Construire (une case)	Hétobiouna.
Sentir	Tanarèré.
Se taire	Iroubecoin.
Chasser	Ouaémenca.
Défendre	Iroréré.
Découvrir	Tionéboroco.
Dire	Tamanbédéqué.
Dormir	Ronrocré.
Disparaître	Tootambionbo.
Défaire	Indékécoma.
Choisir	Monboyedéraré.
Sécher	Birbodecan.
Voler	Iouassioré.
Faire	Biouïna.
Blesser	Tairodire.
Frire	Brimangin.
Fuir	Raénara.
User	Riora.
Dîner	Tioron quirochiré.
Se lever	Binéki.
Laver	Roonké.
Mordre	Térourouara.
Tuer	Ribonara.
Mentir	Arouiré.
Mourir	Rorora.
Plonger	Ramaoura.
Nager	Roboun réra.
Entendre	Tamanquiroisara.
Payer	Rioïn'naran.
Demander	Ouotékébédéon.
Perdre	Réossara.
Pouvoir	Aniamloanacré.
Prendre	Bimambéna.
Tousser	Delitain.
Pêcher	Ouatirmerca.
Vouloir	Ouadéquinimaré.

Brûler.	É'sotéra.
Recevoir.	Dijonbéroïdé.
Répondre	Toumanabéri.
Rire.	Routinénanéri.
Savoir.	Térébété.
Je ne sais pas	Iquéroucon.
Sortir.	Arouonécré.
Sauter.	Iratorénéré.
Monter	Anrassoanacré.
Vivre	Anindé.
Revenir	Manacré anré.
Voir	Arouéinambo.
Viens ici.	Manaca.
Vomir.	Rai'soréré.
Visiter	Anrébédécon araréri.
Voler (oiseau)	Rouora.

DIALECTE CAYAPÓ

I. — ÉLÉMENTS

Ciel	Caïcoua.
Nuage	Caïcoua arinegoro.
Temps couvert	Caïcoua touc.
Temps couvert au lever du soleil	Aroumena moûte cato.
Brouillard	Caïcoua mède mède.
Le ciel devient beau	Caïcoua aroumena met.
Le ciel devient rouge (aube)	Aroumna caïcoua cambric.
Vent	Co-oc.
Grand vent	Co-oc toide met.
Brise	Co-oc ingrînré.
Soleil	Moute.
De bon matin	Aroumena coi moute cou.
Midi	Caïcoua pog moute gnou.
Quatre heures	Aroumena pai moute.
Heures chaudes	Aroumena moute ibone.
Le soir	Aroumena poï nou moute.
Le coucher du soleil	Aroumena moute vouade jo.
Obscurité	Aroumena camonc, (ou bien) aroumena paral.
Lune	Moutouroué.
Nouvelle lune	Aroumena moutourou adjó.
Commencement de la lune	Aroumena moutouroué nou ouou.
Premier quartier	Moutouroué cato.
Pleine lune	Moutonroué atiré.
Étoile brillante	Oumaicroti.
Étoile petite	Caniéti.
Été	Aroumna meine.
Commencement de l'été	Aroumna mède meine.
Il fait chaud	Atchoué icanguero.
L'été est chaud	Atchoué am meine icanguero.
Commencement des pluies	Aroumena na toum.
Pluie	Na.

Arc-en-ciel	Jouangué outi.
Froid	Atchoué imacrou.
L'ombre	Icaouron.
L'hiver n'est pas fini	Aroumena na toumein.
Éclair	Nanajeine.
Tonnerre	Nana cricrit.
Terre	Poulca.
Sable	Pouicati.
Pierre	Kein.
Savane	Capot.
Montagne	Cragni.
Pays montagneux	Atchoué cragni met.
Gravir une montagne	Gouai cragni ouabi.
Descendre une montagne	Gouai cragni érouéou.
Forêt	Boo.
Eau	Ouno.
Sel	Cadjoua.
Lac	Inmo.
Émissaires du lac	Inmo bitcha biéré.
Terres noyées	Aroumena pog pouica cango tomne.
Vase boue	Gnou oune.
Ruisseau	Ouno pacréti.
Rivière	Ouno cati.
Fleuve	Ouno boutiré.
Source	Aroumena ouno tamo.
En amont	Gouai qué mamone.
En aval	Gouai pari mamone.
Embouchure	Ouno niot.
Fort courant	Gouaï boinot.
Peu de courant	Gouaï djoua.
Saut	Kène crouango.
Ile	Ouno ktékaikep.
Feu	Cououéou.
Cendre	Moro.
Charbon	Moro peureu.
Fumée	Cououéou coum.

II. — HOMME, FAMILLE, VIE SOCIALE, ETC.

Homme	Yabatoye.
Femme	Ipron.

Petit garçon	Couben gode jouré.
Petite fille	Ipron caro.
Nourrisson	Caro.
Jeune homme	Gnogno nouré.
Vieux	Couben gouété.
Mariage	Arone quicré.
Mon époux	Imiène.
Mon épouse	Ipron.
Jeune fille	Printi.
Veuf	Aroum ipron ket.
Veuve	Icoupreu.
Aïeul	Tou-i-oua.
Père	Djounoua.
Mère	Niri.
Grand'mère	Irouari.
Orphelin	Counitou.
Mes enfants	Icran met.
Mon fils	Icra.
Frère	Icamou.
Jeune frère	Aton iré.
Sœur	Angméré.
Oncle	Touiré.
Tante	Niet.
Neveu	Cranou.
Cousin	Caanouré.
Beau-père	Inmaniet.
Belle-mère	Popaniet.
Ami	Icrandjoua.
Tribu	Mé cotom.
Maison	Quicré.
Village	Quicré ératé.
Village récent	Quicré nou.
Village déjà ancien	Quicré toum.
Village abandonné	Rouome.
Sentier	Peurou.
Suivons le sentier	Peurou en.
Indien	Manguebaltème
Indiens brabas	Mé-ogré.
Indiens mausas	Mé ouabo.
Un noir	Mé catouc.
Un blanc	Mé cacadjo.

Un chef de village	Coutem méoba.
Sujet	Coumo peine.
Ennemis	Couma bé'inpa.
Remède	Pidjo.
Enterrement	Aroumena nadjo.
Cimetière	Atchoué pouca djogré.
Quel est ton nom ?	Manang djité ?
Payement	Amèné imaïgno.
Fête	Goume eayoc.
Chants	Goume aquia.
Danses	Goume métorouio.
Prostituée	Couprou.

III. — PARTIES DU CORPS, MALADIES

Corps	Ingré.
Chair	Mourougni.
Sueur	Iagno.
Graisse	Gouré djoua.
Os	Nicra.
Sang	Camero.
Veines	Icoudjek.
Nerfs	Idjé.
Pouls	Ipacam outantoc
Tête	Icran tontoc.
Crâne	Inimoc.
Cervelle	Icran ianbobe.
Cheveux	Iqui.
Cheveux bouclés	Iqui nikri.
Visage	Icouca.
Front	Icouca cré.
Tempes	Iniocré praro.
Sourcils	Inno ho.
Cils	Inno hoho.
Œil	Inno.
Paupières	Innoko.
Larmes	Inno kan ouno.
Nez	Iniacré.
Narines	Iniacrécré.
Oreilles	Iamac.
Joue	Inimé.

Bouche	Io ïcoua.
Lèvres	Yapé.
Langue	Ignoto.
Salive	Iain ouno.
Dents	Idjouani.
Menton	Yama.
Barbe	Yamao.
Moustache	Ignignouho.
Poil	Kran iqui.
Cou	Imoute.
Gorge	Kran imoute.
Estomac	Icocrate.
Épaules	Idjoukinhi.
Aisselle	Yaracri.
Bras	Ipa.
Avant-bras	Ipagnote.
Coude	Ipagnope.
Poignet	Ignognote.
Main	Inicra.
Main droite	Idjouboc inicra.
Main gauche	Nihihi inicra.
Paume	Inicra gné.
Doigts	Inicra rérec.
Phalanges	Inicrahi.
Pouce	Inicraktanou.
Index	Inicra ktanou oücureu.
Majeur	Inicranot.
Annulaire	Inicra konein.
Auriculaire	Inicra ktanou griré.
Ongles des doigts	Inicop.
Poitrine	Ignomkot.
Sein	Nomié.
Sein de femme	Meni nomié.
Lait de femme	Meñi cocango.
Côtes	Irouï.
Cœur	Iaougnoro.
Ventre	Itic.
J'ai le ventre dur	Itic toid mete.
Nombril	Inot.
Fou	Ignincro.
Rate	Iticambro.

Entrailles	Inret.
Pénis	Immou.
Urine	Idjo.
Testicules	Ingré.
Matrice	Nico.
Femme grosse	Aroum ipron touaro.
Accouchement	Icraré aroumena ouroua.
Dos	Igni boume.
Épine dorsale	Icoye.
Rognons	Ipénot.
Fesses	Itécré.
Excréments	Mi in.
Cuisse	Équié-i.
Genoux	Icon cran.
Rotule	Icon cranhi
Jambe	Ité.
Tibia	Itégnot
Mollet	Itégni.
Cheville	Iparicon.
Pied	Ipari,
Talon	Iparicrat.
Orteils	Iparicran.
Gros orteil	Iparicran at.
Plante du pied	Ipari gnocré.
Ongles des orteils	Ip aricop.
Aveugle	Inon ngueuro.
Blessure	Té iré.
Borgne	Innocré capeuron.
Diarrhée	Iaorou.
Fièvre	Capremp.
Maladie du foie	Iti cambro toid mète.
Ivresse	Bibongni.
Mort	Tou.
Rhume de poitrine	Icac.
Rhume de cerveau	Igniarop.
Sommeil	Bague gnoro.

IV. — ALIMENTATION, HABITATION, USTENSILES, ETC.

Chasseur	Imari reim prom.
Gibier	Mouroum.

Ici il y a peu de chasse	Ia mouroum grinré.
Il y a beaucoup de chasse.	Ia atchoué mouroum comete.
Piste	Pouca cam mouroum nitou.
Pêcheur	Beureu tep omibi.
Poisson	Tep.
Pêcher en suivant la rivière.	Aroùm tep coyon.
Amorce	Tep gnou mourou.
Canot	Coo.
Petit canot.	Coo grinré.
Grande pirogue.	Coo ram niete.
Braie	Mégnambou.
Pagaye	Cos paré. .
Patron du canot	Coo camtem camaan.
Les hommes de l'avant	Coo couront cam cri.
Abatis.	Pouroum.
Faire un abatis.	Gouai eureu pouroum caré.
Manioc	Cou ouréou.
Râpe à manioc.	Cououréou rot.
Farine de manioc.	Jumgro.
Tapioca	Cououréou angou.
Bouillie de tapioca	Cououréou cango.
Jus de canne.	Mein cango.
Maison	Quicré.
Ma maison.	Igno quicré.
C'est sa maison.	Om quicré,
Maison haute.	Quicré pregrat.
Maison de paille	Bouho quicré.
Maison couverte en tuiles	Mougno quicré.
Bois pour monter (échelle).	Pim onné obiri djo.
Petit banc.	Mécrindjo.
Natte	Coupip.
Balai	Capoindjo.
Souffle feu.	Cououou caribéré djo.
Briquet	Bororomé.
Boucan	Mouroum pari.
Marmite.	Oun hoï.
Terre à potier	Nou ou.
Marmite de fer.	Cot ché.
Bouillon.	Mouroum cango.
Palette à remuer le bouillon	Meia couroudjo.
Assiettes des Indiens	Oun hoïcrat.

Mamis	Djouoca pindjo.
Mortier	Caouo.
Pilon	Cootouc.
Calebasse	Ouno iang iendjo.
Bouchon	Aniedjo.
Vase à boire	Mem coundjo.
Panier	Réré copro. Cateoc.
Coton	Cadjot.
Fil de coton	Cadjot djé.
Corde	Cadjot ouati.
Nœud	Bodicat ouéou,
Tangue	Predjo.
Hamac	Beipoutou.
Corde de hamac	Beipoutou djejo.
Hamac des enfants	Ahin.
Jarretière	Cahin.
Bâton	Codjoin.
Casse-tête	Co.
Arc	Djoujé.
Mon arc	Igno djoujé.
Ton arc	Ouon djoujé.
Son arc	Tamou agno djoujé.
Flèche	Couroua.
Le bois de la flèche	Pou.
Les dents de la flèche	Icop.
Les plumes de la flèche	Imro.
Ma flèche	Ignocouroua.
Percer avec une flèche	Couroua omoroubi mouroum.
Coiffure de plumes	Icran mnou.
Botoque	Iacocaco.
Morceau de bois dans les oreilles	Nicrégaco.
Bracelet indien	Inignot ounoye.
Étoffe	Coubenco.
Collier	Aniocredji.
Tabac	Carigno.
Faire un cigare	Baoupreu dam carigno oinpet.
Paille de maïs	Baoupreu.
Pipe	Ouoricoco.

V. — MARCHANDISES CIVILISÉES

Aiguille	Cocaouroudjo.
Bague	Anicrudjé anicra man djendjo.
Bouton	Mourouhi.
Bracelet	Anignot cangriedjo.
Malle	Pinpet.
Dentelle	Cadiourou.
Cuir	Mourico.
Chapeau	Mécrondjé.
Ciseaux	Ounquérétou.
Clé	Quicré anjedjo.
Couteau	Cot.
Le manche	Cot pu.
Petit couteau	Cot jouangri.
Fusil	Catongré.
Hache	Cranmen.
Harpon	Cot coincop.
Houe	Pouroumré.
Lime	Cot angredjo.
Couteau qui se ferme	Cot moucou in.
Couteau qui ne se ferme pas	Cot modja.
Hameçon	Tep aroumena jod.
Ligne à pêcher	Ajajéjo.
Miroir	Itchéré.
Peigne	Pidjouaré.
Perles	Ango.
Plomb	Catongré ouou.
Poudre	Catongré peureu.
Sabre	Métadjo.

VI. — QUADRUPÈDES

Mâle (non castré)	Mourounré.
Mâle (castré)	Mourouné cadjoro.
Femelle	Mourouniré.
Les petits	Craré.
Poil	Kin.

Patte	Itou.
Queue	Amou.
Terrier	Cré.
Bœuf	Mourouti.
Renard	Romet.
Lapin	Cairé.
Cerf (campinaire)	Mo.
Cerf (branco)	Caareu.
Taétitou	Angruré.
Agouti	Couquein.
Cochon domestique	Angro amour.
Écureuil	Crocro.
Cerf (galleira)	Ajoti.
Cerf (du boro)	Niadjou.
Chat-tigre	Orop moré.
Chien	Oropéré
Petit chien	Oropéracré.
Cochon sauvage	Angro.
Loutre	Né.
Pak	Neugroura.
Rat	Amiou.
Sarigue	Niiré.
Singe barbu	Coubout.
Singe rouge	Couco-i.
Son hurlement	Couco-i pagnoré.
Tamanoir	Poot.
Tapir	Coucrot.
Tatou	Toon.
Tigre	Orop.
Tigre rouge	Romé.
Son hurlement	Orop crori.
Tigre noir	Orop touc.
Cornes du bœuf	Mourou boori.

VII. — OISEAUX

Oiseau	Namto.
Ailes	Ara.
Plumes	Nou oine.
Bec	Courouétou.

Patte	Pari.
Œuf	Neugeuré.
La poule a pondu	Oukrein on neugeuré adjoua.
Nid	A é.
Queue	Amou.
Agami	Ougno crité.
Arara	Ougné moin.
Autruche	Coucré naniré.
Aigrette	Kiété.
Canard	Ougno caï outi.
Charpentier	Ni-o-iné.
Chauve-souris	Niep.
Coq	Moïré.
Poule	Oukrein onhiré.
Crête	Carancan.
Ergot	Noré.
Flamand rose	Caméri camhric.
Héron	Cameriti.
Hirondelle	Tiprotiré.
Martin pêcheur	Tep modjouen.
Hocco femelle	Kain goroti.
Hocco mâle	Tocti.
Maraye	Mouteng.
Perdrix	Mecti.
Perroquet	Couroué.
Ramier	Tocti.

VIII. — POISSONS, MOLLUSQUES

Poisson	Tep.
Œufs de poisson	Tep neugeuré.
Arête	Tep-hi.
Petits poissons	Tep granré.
Gros poissons	Tep tiré.
Poisson boucané	Tep joro.
Trahire	Courouet.
Toucounaré	Tepicot.
Pirarara	Nianpocti.
Piraroucou	Mouriaroti.
Courimata	Oun goroti.

Mandoubé	Tabarigou apo.
Pacou	Tépo.
Pacou noir	Coaouponiré.
Pacou blanc	Jourorot.
Piragne	Couca cambric.
Raie	Bie in kiet.
Souroubi	Conra.
Jaou	Camigno cahoc.
Piratinga	Bédo.
Fillotte	Tépibéra.
Barbade	Camignoro.
Jaraqui	Téparitou.
Caragne	Cramponiré.
Marsouin	Mouromiré.

IX. — REPTILES, BATRACIENS, ETC.

Serpent	Kan-o.
Venin	Kan-o ondjouagri.
Soucourigou	Oroti.
Serpent à sonnette	Abat.
Jararacoussou	Irouca oc.
Couleuvre	Bouatocti.
Calman	Mi.
Crapaud	Bribri.
Crapaud bœuf	Bribroïti.
Grenouilles	Bringrangranré.
Serpent liane	Oroï couto.
Jabouti	Capron.
Tartarouga	Caprapocti.
Tracaja	Coancto-it.

X. — INSECTES

Abeille	Med.
Miel	Ico ouo.
Cire	Med é.
Araignée	Hé-é.
Fourmi	Mounoum méré.
Fourmi manioc	Mounoum craoncti.

Fourmi de feu	Mounoum moré.
Guêpes	Amiou. Nicrani. Tiiré.
Mouche	Coberé.
Nid de guêpes	Amiou mourou krancoc.
Papillon	Vouévué
Caropano	Pouré.
Pou	Ounouré.
Abeilles	Coucran iti. Coucran iré. Cangoro.
Cigale	Cocot.

XI. — ARBRES

Arbre	Pim.
Tronc	Pim crat.
Racines	Piin aré.
Écorce	Piin co.
Branches	Piim pa.
Feuilles	Piim-ho.
Fleur	Piim iran.
Fruit	Piin djo.
Graine	Piin ou.
Huile	Piin cango.
Épine	Piin mouro ou ĩ.
Cèdre	Piin kein.
Bois d'arc	Tcho cran.
Mangabeiro	Beĩn.
Quinaquina	Mandchiet coudjouré.
Castanheiro	Pün ouré.
Caoutchoutier	Pün ongré.
Mutambá	Ororé.
Jatobá	Mooit.
Mombin	Bouoĩré régré.
Calebassier	Ougnotouat.
Génipa	Morouti.
Palmiers	Oungrouá. Ounrouáiaté. Couméré.

XII. — ARBUSTES, PLANTES

Embauba	Pooti
Canne à sucre	Meïn.
Cotonnier	Cadjoni.
Manioc	Coueureu.
Manioc franc	Coureujon.
Igname	Mou' hó.
Liane	Acró.
Timbó	Acrouré.
Maïs	Baeuhou.
Giraumon	Catiouré.
Pied de tabac	Carignoboori.

XIII. — FRUITS

Anana	Mourenidjó.
Banane	Touroutiré.
Citron	Pioudjó.
Goyave	Cong'nocodjó.
Haricot	Moucrouetou.
Piment	Booriou.
Papaye	Catépari.
Pastèque	Orocoubéréqué.
Melon	Catiré tom courou.
Amandes de Palmiers	Oroïou. / Oroné. / Gradjaré.
Riz	Baougnouré.

XIV. — NUMÉRATION

Un	Poudi.
Deux	Amaïcrout.
Trois	Amaïcrout ikicket.
Quatre	Amaïcrout amaïcrout.
Cinq	Amaïcrout amaïcrout kiekret.

Six	Amaïc-amaïk-amaïc.
Sept	Amaïc-amaïc-amaïc ikiet.
Beaucoup	Atchoué conret, atchoué crampti.

XV. — PRONOMS

Je (1re personne)	Bá, i.
De moi	Ignon.
Mon couteau	Ignon coot.
Ma main	Ignon inicrá.
Mon hamac	Ignon béïpoutou.
Ma fille	Ignon icra.
Mon canot	Ignon coo.
Mon chien	Ignon oropéré.
Tu, toi (2e personne)	Gá.
Ton couteau	Agnó coot.
Ta main	Agnó inicrá.
Ta peau est rouge	Agnó acoc cambric.
Ce chien est à toi	Agnó oropéré.
Ce chien n'est pas à toi	Djom agnó oropéré,
J'ai apporté des sabres pour toi	Ignó coot godjabam koum'han.
Il, elle (3e personne)	Togá.
Il est bon	Tamuana ouabó.
Le couteau de lui	Tamuagno coot.
Le bras de lui	Tamua cra.
Le fils de lui	Tamua éraré.
La femme de lui	Tamuá pron.
Le hamac de lui	Tamuá béïpoutou.
La flèche de lui	Tamuá couroua.

XVI. — PRÉPOSITIONS

Allons à la roça	Gouaion purum man.
Allons à la ville	Gouaion kikrérat man.
Le poisson nage dans l'eau	Tep nam ounô kammó.
Je viens de l'aldeia	Ignon kikré num na bamo.
Je dors dans le hamac	Ba pépoutou ca man nognoro.
Je suis dans ma casa	Igno kikré camou man gougnou.
Il est dans le canot	Tano coo caman nagnu.

Je vais à ma casa.	Ba om ino kikré mo tein.
L'oiseau est sur l'arbre	Ga mutéin pim pa angnoró.
Je coupe le bois avec mon sabre	Ba igno coot pimpa koanta.

XVII. — ADVERBES

Oui.	Amrom meri.
C'est bien	Atchouémet.
Non.	Couanic.
Ici	Niamman.
Elle est ici.	Ga mou niamman.
Devant	Imacot.
Derrière.	Ibouman.
Loin	Onia.
Près	Tamnaya.
Dedans	Amouadjo.
Dehors	Tamnonroua.
Il arrive aujourd'hui.	Nom ouaion got teheboï.
J'arrive aujourd'hui.	Ba ouaion boï.
Je suis arrivé hier	Amoucrou aroumna ba boï.

XVIII. — ADJECTIFS ET PARTICIPES

Adroit.	Atchouet pou met.
Maladroit	Paqueté.
Je suis maladroit	Br paqueté.
Tu es maladroit	Imourou kété.
Bon tireur (au fusil), bon tueur de gibier .	Atchoué icatongré omoroum parimet.
Habile à flécher.	Atchoué oudja rimet.
Aigre	Napeu.
Amer	Heuheu.
Assis	Gneu.
Avare	Oudjou.
Bas	Gnibo.
Bavard	Cabeupram.
Joli	Atchouémet.
Cette femme est jolie	Méni atchouémet.
Bon.	Atchouémet.
Rouge.	Cambrigue.

Bleu.	Coicuactuc.
Marron	Caingoro.
Jaune	Grangran.
Noir	Touc.
Blanc	Icaiacá.
Vert.	Ourouarou.
Violet	Couirant.
Merci	Arouméouri.
Bon à manger	Atchoué oin.
Pas bon à manger.	Atchoué ré.
Fermé.	Oniyé.
La rivière est fermée	Atchoué ûnó cocoucti.
Peu causeur	Cabeniquet.
Chaud.	Aringoro.
Chauve	Icrannkein.
Content	Kinkatiré.
Mécontent	Momi grourounmé.
Couché	Gno.
Va te coucher	Ga-mou-gnó.
Debout	Comdjá.
Doux	Ouabó.
Droit	Atchoué kainreré.
Dur.	Atchoué toit.
Fâché	Nourougmet,
Ce « christão » est fâché avec sa femme. .	Cubencrut ipron cam mourougné.
Fendu.	Pim kokié; pim niepo.
Fatigué	Nam catoug oumen meïn
Grand.	Atchouéprec.
Mouillé	Anùnó met.
Souffrant	Cané
Laid.	Pounouré.
Maigre	Iré.
Je suis malade	Ba icané.
Méchant	Atchoué ogré.
Menteur	Enigré.
Véridique	Egni ket met.
Mûr	Omnick.
Vert	Toïnmick.
Neuf	Ommounouá.
Odorant (qui sent bon)	Aban.
Qui sent mauvais.	Coudjeueu.

Paresseux	Moucanga.
Petit	Grinré.
Peureux	Counmá.
Pas peureux	Counmá ketmet.
Plein	Atchoué ipou.
Pourri	Croo.
Profond	Oubom met.
Pas profond	Cororé.
Rassasié	Naboya nèm nèm.
Rond	Ipongmet.
Rôti	Tchied met.
Travailleur	Atchoué opeiou pranè.
Voleur	Djoquigni.

XIX. — VERBES

Abandonner un village pour en faire un autre.	Couanri kikré ouadjó gouai até kikré.
Je veux faire un abatis	Ba pouroum coueudji.
Le chien aboie	Oropéré nacorodja.
Acheter	Abécoueubou.
Je veux acheter ton chien	Ba béoropéeé ombou.
Aiguiser	Juangró.
Prends et aiguise le couteau	Mi ma coot juangró.
Aimer	Atchoué imokin.
Aimer une femme	Atchoué ima ipron kin.
Je t'aime	Ba atchoué ga ima kin.
Allaiter	Ocao.
Aller	Ba-on.
Aller au village des nègres	Ba mum méoumrou kouam mo.
Je n'y vais pas	Ba imou oket.
Où est-il allé ?	Yam naté.
Demain j'irai chasser	Ba aka tibé ariren.
Je vais me baigner	Ba orodjouá.
Je vais dormir	Ba eureunognoró.
Il va dormir	Om moua te gnoró.
Allez manger	Amoutéin ouon coucré.
Couper les cheveux	Incrininké.
Allons-nous-en	Gou on.
Viens ici	Aménété.
Allons	Guayon.

Viens voir	Aménété mabou.
Travailler un morceau de bois	Angoreké bacoumcouta.
Construire un canot	Coo ba coinpet.
Voyager en canot	Bang oré mamo.
Allumer le feu	Ba koueuento.
Apporter	Amené oten.
Apporter de l'eau	Amené ouno oten.
Arracher le manioc	Coueureu yari.
Arriver	Aroumna boï.
Mon père est arrivé	Aroumna djunua boï.
Le canot est arrivé	Aroumna coo boï.
Les bananes sont vertes, il faut les faire rôtir.	Touroutiné grangonne, amoué touroutiré ga.
Il n'y aura pas de pluie	Naqueti.
Attacher	Ampéré.
Attacher le hamac	Bépouton gno.
S'arracher les cils	Innoho ré.
S'arracher la barbe	Iamas ré.
La cigale chante	Nam cocot courououa yet.
Prends!	Mi.
Qu'est-ce ?	Moina?
La graine du mamao est amère	Achouet catilouri oudjó.
Donne	Améné man-hó.
Celui qui a fait le ciel	Caïcoua cadmemoro.
Rôtir	Agá.
Se peigner	Ba ami cacrouéou.
Se laver	Badjoua.
C'est près	Amtamnaya.
C'est loin	Omniya.
Le vent est très fort	Cooc jouoberi toid met.
Le vent est petit	Cooc jouoberi ingrînré.
Il est arrivé	Aroumna boï.
Fumer du tabac	Carigno aco.
Je me brûle la main	Ba inicra Kiéré.
Il m'a brûlé les mains	Mombu inikra Kiéré.
Je vais rôtir une piragne et la manger	Ba couon tétoucti aga coucré.
Il va rôtir une piragne et la manger	Ga cotch aga tétoucti coucré.
Tomber	Manoïné.
Manger du manioc	Juungró cré.
Soulever	Caimagnó.
Siffler	Abo.
Chanter	Bangueuré.

Le canot vient de loin.	Coo oniya amené cammo.
Mets cela dehors	Urum mamé.
Mets ce taïtétis dehors.	Urum angrouré mé.
Cuisiner	Omonó.
Donne du maïs à ces poules.	Amou okrenoiré bahù gahan.

TABLE DES GRAVURES

1. — Alcobaça et le « General Jardim ». 5
2. — Arumatheua, vu de la rivière 7
3. — Arumatheua, rue du Port. 9
4. — Campement à Arumatheua 10
5. — Arumatheua, la grande rue, partie sud. 11
6. — Arumatheua, la grande rue, partie nord 13
7. — Areião Velho, vu de Areião Novo 27
8. — Areião Novo, vu de Areião Velho 28
9. — Rue Chico Acacio à Areião Novo 29
10. — Église de Areião Novo 30
11. - Arrependido (Itaboca) 34
12. — Repartição do Naná (Itaboca). 35
13. — Cachoeira do Correão (Itahoca). 39
14. — Casa de José da Costa à Arrependido (Itaboca) 41
15. — Barraca de castanheiro. 49
16. — Burgo Agricola de Itacayuna, amont. 63
17. — Burgo Agricola de Itacayuna, aval. 65
18. — Burgo Agricola de Itacayuna 67
19 — Trois de mes canotiers : João, Raymundinho, Pedrão 73
20. — Mon équipage au repos. 77
21. — Une rue de S. João do Araguaya 81
22. — Furo de S. João do Araguaya. 83
23. — Église de S. João do Araguaya. 85
24. — Une rue de S. Vicente. 91
25. — Église de S. Vicente 92
26. — Autre rue de S. Vicente 93
27. — En aval de la Cachoeira Grande 95
28. — En aval de la Cachoeira Grande. 101
29. — En aval de la Cachoeira Grande. 103

30. — En face de S. José 105
31. — Carajás 106
32. — Femme et enfant Carajás 107
33. — Groupe de Carajás 111
35. — Montagnes en face de Déréké 117
34. — Déréké, chef Carajá 119
36. — Maloca de Déréké 121
37. — Estirão en aval du Taïtétú 133
38. — Serra do Taïtétú 135
39. — Campo do Taïtétú 136
40. — Santa Maria (1897) 137
41. — Groupe de femmes Carajás 139
42. — Femme Carajá 140
43. — Femme Carajá 141
44. — La messe à la Barreira 148
45. — La Barreira pendant l'inondation 149
46. — Maisons à la Barreira 151
47. — Église de la Barreira 152
48. — La maison des Pères à la Barreira 153
49. — Campement Carajá à la Barreira 155
50. — Autre campement Carajá à la Barreira 159
51. — Village de Tamanacó 167
52. — Groupe Carajá 169
53. — Serra do Burity 171
54. — Vieillard Carajá 172
55. — Fecho do Tapirapé 173
56. — Montagne de la rive paraense au Fecho du Tapirapé 175
57. — Campo en aval du Tapirapé 177
58. — Serra do Tamanacó 184
59. — Lutte carajá 187
60. — Lutte carajá, suite 188
61. — Lutte carajá, suite 189
62. — Lutte carajá, suite 190
63. — Lutte carajá, fin 191
64. — Catharino (Cayapó) 192
65. — Pacaranty (chef Cayapó) 192
66. — Mon cuisinier Joaquim 193
67. — Becouéïtac (profil), jeune femme Cayapó 194
68. — Becouéïtac, face 195
69. — Enfant Cayapó 197
70. — Enfant Cayapó 198
71. — R. P. Gil Villanova 199
72. — Becca, chef Cayapó 201
73. — P. Ange 202
74. — João Gongri (profil), chef Cayapó 203

75. — João Congri, chef Cayapó, face; avec son autographe 207
76. — Serra da Conceição ou dos Cayapós Paraenses. 209
77. — Cayapós 213
78. — Cayapós 215
79. — Cayapós 217
80. — Une rue de Santa Maria 221
81. — Serra de Chambioá, vue prise de la Cachoeira de S. Miguel 223
82. — Santa Maria primitive 225
83. — Femmes de la Barreira. 229
84. — Mon pilote Raymundo Teixeira. 233
85. — L' « Araguaya » 235
86. — Le « Mineiro », le « Colombo », l' « Araguaya » 237
87. — Montagne de la rive Goyana du Fecho do Tapirapé 239

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION . . . . . .

CHAPITRE PREMIER

De Pará à Alcobaça. — La *Companhia Viação Ferrea e Fluvial de Tocantins e Araguaya*. — Cametá Mocajuba, Baião. — S. Joaquim. — Patos. — Travessão dos Patos. — Alcobaça. — D'Alcobaça à Arumatheua. — Arumatheua. — Les Campos du Bas Tocantins. — L'équipage et le pilote. 1

CHAPITRE II

Les premières cachoeiras : *Guariba* et *Capuerana*, *Cruz* et *Arara*, *Tucumanduba* et *Cupim*, *Breu Branco*, *Curauá* et *Arapary*. — Les « castanheiros ». — La « rivière aux buissons ». — Igarapé Picuruhy et ses Indiens inconnus. — Aspects du Tocantins. — Furo do Caminho Longe. — Paysages d'hiver. — Campo de S. Miguel, Campo do Defuntinho, Campo do Remansinho et Remansão. — Centres de castanheiros. — Ilha do Tocantins. — Areião Velho et Areião Novo 15

CHAPITRE III

Les CACHOEIRAS DA ITABOCA. — Les trois canaux. — Cachoeiras du Canal da Itaboca : *Rebojo do Arrependido*, *Pancada do Arrependido*, *Tartarugueira*, *Pancada Tortinha*, *Cachoeira do José Correa* et *Pancada do Correão*, *Rebojo do Naná*, *Cachoeira do Naná*, *Cachoeira Grande*, *Rebojo do Bacury*. — Campinho de Arrependido. — José da Costa. — Les Cachoeiras da Itaboca et du Tocantins-Araguaya remontées par la chaloupe à vapeur N° 2. — La navigation à vapeur sur la Haute Araguaya. — Sitio de José da Costa. — Projets de canal de l'Igarapé do Bacury au port du Arrependido et jusqu'à Areião. — Reprise du voyage avec du renfort. — L'Igarapé do Bacury et ses Indiens inconnus. — Furo do Gavião et Gorgulho de Pirocaba. — Bruits de cachoeiras et mirages olfactifs. — Batelões endormis. — Estirão do Muricizal. — Rivière libre. — Tauiry Grande 33

CHAPITRE IV

Le Tauiry Grande. — Aspects du Tauiry. — Gîte de castanheiro. — Les *maribondos* (guêpes). — Igarapé de Sucuryú. — Route lente. — L'averse. — Le froid. — La forêt du silence. — *Agua da Saude*. — Un archipel. — *Rebojo* et *Travessão do Jahú*. — Igarapé da Cajazeira. — Furo do Pequiá. — Trovoada. — Praia Alta. — *Cachoeira do Maranhão*. *Rebojo do Lourenção*. — En amont du Tauiry. — Indiens Gaviões 47

CHAPITRE V

Du Tauiry à l'Estirão da Prainha da Rainha. — M. Raymundo Liart et les Indiens Gaviões. — Paysages calmes. — Lago Amitaú. — Village abandonné « do Lago Vermelho ». — Région des lacs du Lago Vermelho. — Estirão do Jacaré. — Les marais et la nuit. — Furo do Veado et Furo do Macaco. — *Burgo Agricola de Itacayuna*. — Paysages du ciel et de la pluie. — La Tapera do Itacayuna. — Le Rio Itacayuna. — *Travessão do Secco Grande*. — *Cachoeira do Tauirysinho*. — *Travessão do Landit*, *Travessão da Ronca*, *Travessão da Mãe Maria*. — Picada de Imperatriz à la Plage du Jacaré. — *Travessão do Taïtétú*. — *Travessão do Bacabal*. — Encore les Gaviões. — *Travessão dos Araras*. — *Travessão da Ponta da Ronca* et *Travessão da Ponta do Armazem*. 59

CHAPITRE VI

Travessão do Secco de S. João. — L'Araguaya et le Tocantins. — Souvenirs d'un autre confluent. — São João. — Les trois furos entre Tocantins et Araguaya. — Igarapé dos Apinagés. — Indiens Apinagés. — Rives uniformément noyées jusqu'au Tapirapé. — Rares exceptions de terres émergées. — Paysages de la terre et des cieux. — Fazendas de Bacury Grande. — Pedra Grande. — *Travessão do Carmo* et Campos Geraes Goyanos. — *Travessão de S. Bento*. — S. Bento. — Porto da Manga, Ponta do Espinhel et Chemin de bétail aboutissant au Bas Tocantins. — Village de João Matheus. — *Travessão de S. Vicente*. — S. Vicente. — Magnifico Paraense. — Estirão do Gorgulho. — Estirão da Viraçãosinha. — Estirão da Viração Grande. — Serra dos Gradaús. — Indiens Gradaús. — *Travessão de Jacaré*. — Chichá. — Serras da Cachoeira Grande 79

CHAPITRE VII

Les trois canaux de la Cachoeira Grande. — Cachoeiras du Canal da Gamelleira : *Travessões de S. João*, *Travessões da Gamelleira*, *Travessões da Sahida*. — Campos Geraes Paraenses, de la Cachoeira Grande au Tapirapé. — Commencement des Campos Geraes et fin des grands castanhaes. — *Cachoeira dos Martyrios*. — La roche dessinée de Martyrios. — S. José. — Les Carajás. — Rencontre d'un dominicain français, le P. Gil Villanova. — *Carreira*

Comprida. — *Remanso dos Botos.* — Un exploit Carajá. — *Cachoeira de S. Miguel.* — Chambioá. — *Travessão da Pedra Branca.* — *Cachoeira da Pedra Preta.* — Paysages. — Aldeias Carajás. — Estirão do Muricizal. — Estirão da Barreira Branca. — Voyages d'un Presidio. — Dans le froid et la pluie. — Estirão do Itaïpava. — *Cachoeira do Itaïpava.* — Estirão da Primeira Aldeia. — Estirão do Correinha. — Aldeia do Déréké. — Les quatre groupes Carajás. — *Travessão do Correinha.* — Estirão das Andorinhas. — *Travessão das Andorinhas.* — Estirão do Pau d'Arco. — Le « Capitão Rocca » et la femme blanche. — Ribeirão do Pau d'Arco 99

CHAPITRE VIII

Importance du Ribeirão do Pau d'Arco. — *Travessão do Pau d'Arco.* — *Travessão do Jacú.* — *Travessão do Pacú.* — *Travessão Joncon.* — Estirão da Ilha das Pombas. — Paysages froids. — Morro Vermelho. — Serra dos Cayapós. — La mangaba. — Santa Maria Velha. — *Travessão de Santa Maria Velha.* — *Travessão do Caldeirão.* — *Travessão dos Tres Portos.* — Gorgulho do Cabororó. — Campo da Missa. — Plateau do Justino. — Ribeirão do Bananal. Ribeirão das Piranhas. — Torrão hospitalier. — Production de la mangaba à l'Araguaya. — « Pâturages et labourages ». — Campo do Taïtétú. — Ilha da Mortandade. — Igarapé do Chicão. — Santa Maria Nova. — Relations de Santa Maria avec les Cayapós dès 1859. — Les Cayapós éleveurs. — Nouveaux exploits des Carajás. — État actuel de Santa Maria. — Service postal de Santa Maria au Rio do Somno et de Santa Maria à Chambioá. — *Travessão da Barreira.* 125

CHAPITRE IX

Origine et statistique de la population de la Barreira. — Le bétail. — Défectuosité de l'assiette, déplacement prochain. — Le village actuel. — Nouvelle installation projetée. — Nouveaux renforts attendus des sertões de Boa Vista et du Rio do Somno. — Relations de la Barreira avec Pará. — La crue. — Le lac de la Barreira. — Le Najá. — Ponta do Najá. — Ilhas et Furo do Najá. — Igarapé da Caïçara. — Aval du Furo da Maria do Norte. — Rio Preto. — Barreira de Campos. — Barreira do Aruá. — Tempêtes. — Bouche sud du Rio Preto. — Le « baixão ». — Barreira dos Veados. — « Où est Manoel? » — Campos non inondés. 143

CHAPITRE X

La grande Ilha do Bananal, confluent du Braço Maior et du Braço Menor. — Tempête et navigation en prairie. — Les Campos et la crue. — Orage. — Ile et presqu'île. — Rivière de plages. — Paysage matinal. — Furo Comprido. — Nids de fourmis. — Itabocas. — Bucolique. — Tamanacó. — Escorte de Carajás. — Paysage. — Pluie froide. — Furo impraticable. — Bras de rive gauche. — En amont de la grande île. — Furo do Tapirapé. — Fecho do Tapirapé. — Confluent du Tapirapé. — *Le Tapirapé en amont.* — *En amont du Tapirapé* 163

CHAPITRE XI

Furo de Pedras. - Village de Tamanacó. — Le dialecte Carajá. — A propos des Carajás. — Statistique de trois sur quatre des groupes Carajás. — Portrait physique et moral des Carajás. — La « giria » Carajá. — Emplacement de la future « Conceição do Araguaya ». — Terrains élevés, bonnes terres à cultures, proximité des Campos Geraes. — Arrivée du P. Gil et des Cayapós. — Cayapós Paraenses. — Cayapós du sud et Cayapós Paraenses. — Les Cayapós à Santa Maria en 1859. — Premier voyage du P. Gil, 1891. — Deuxième voyage du P. Gil, 1896. — Troisième voyage du P. Gil, 1897. — Géographie. — Ethnographie. — Résumé des relations des Cayapós Paraenses avec les civilisés. 183

CHAPITRE XII

Suite de la descente. — Émigration Goyana sur la rive Paraense. — Huîtres perlières. — Sentier do Rio do Somno. — Les terres de Conceição ou du Landit. — Photographies d'antiquités. — Les « fechos ». — Les Campos de Martyrios. — La région de Martyrios. — Canal de Mandacarú (Cachoeira Grande). — *Les trois Goyaz*. — Descendant le Tauiry. — Descente des Cachoeiras da Itaboca. — Canal do Capitaricuara. — De la navigation a vapeur a l'Araguaya et au Tocantins. — D'Arumatheua à Pará par les « furos » et le Mojú. — Pará. 221

TABLEAUX STATISTIQUES

Météorologie. — Horaire de la montée. — Descente. Population civilisée d'Alcobaça au Tapirapé. — Altitudes barométriques. — Photographies. 241

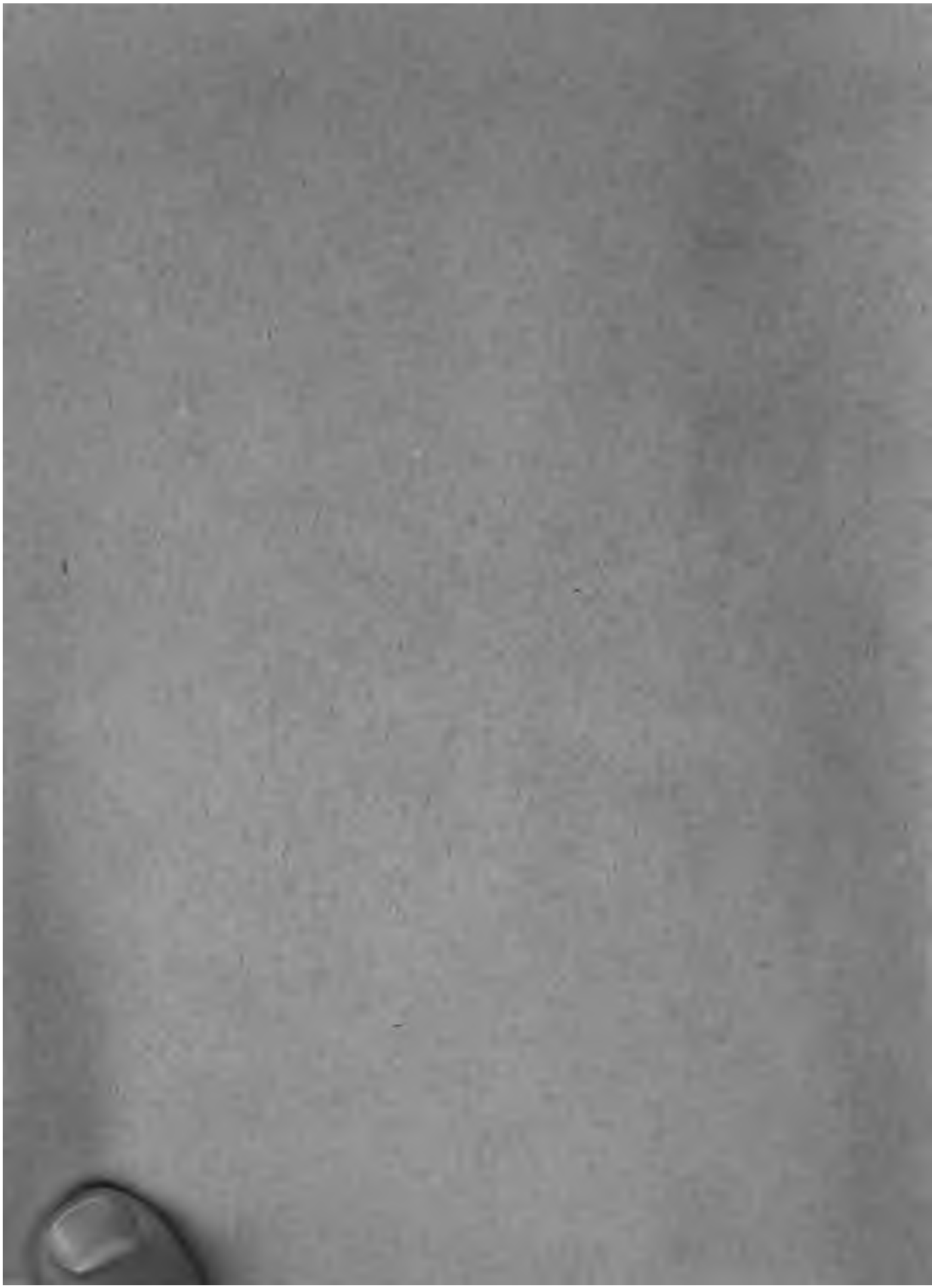
VOCABULAIRES INDIGÈNES

Dialecte Carajá. — Dialecte Cayapó 257

Table des Gravures 291

35 720. PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

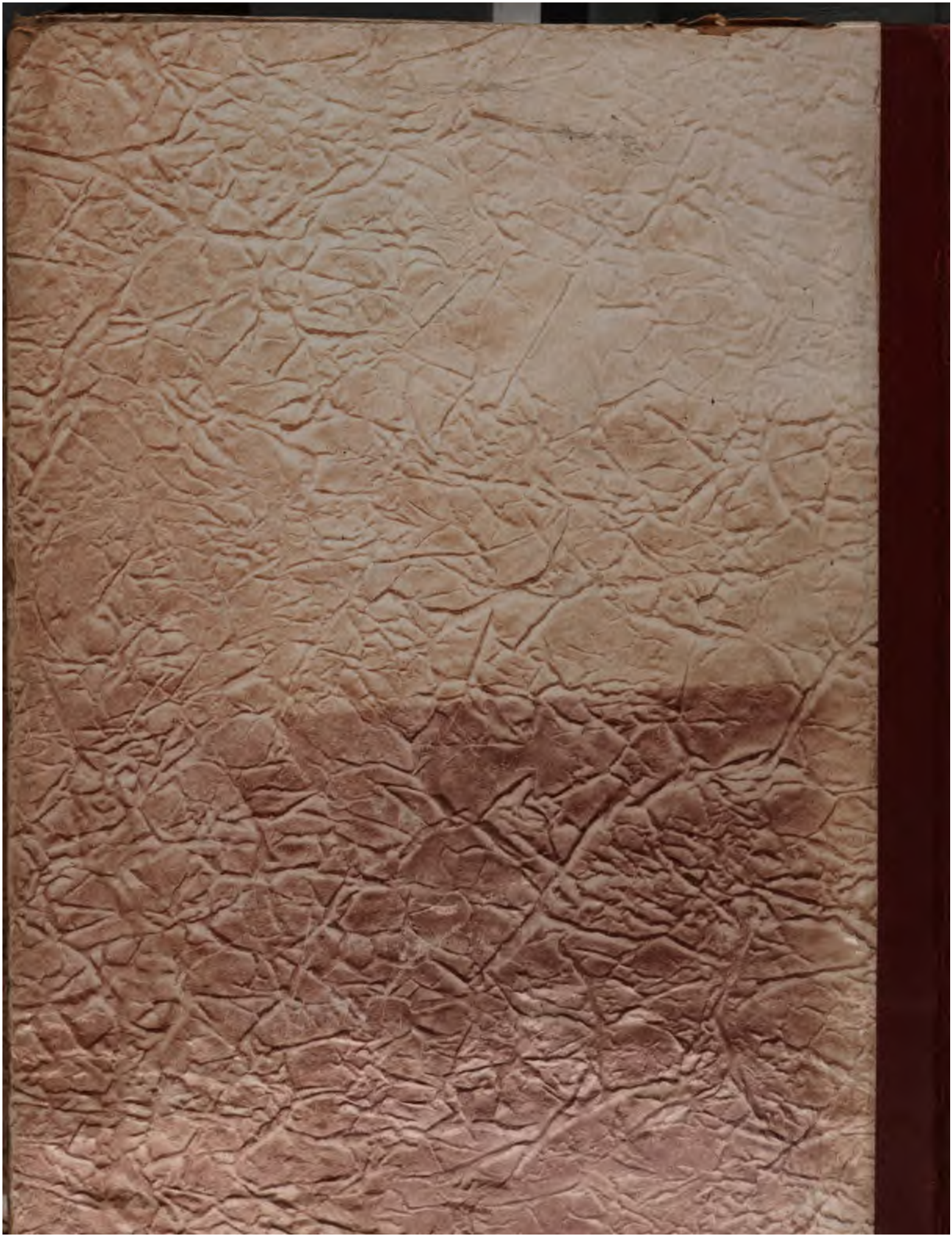
9, RUE DE FLEURUS, 9



F 2586
C87

F 2586 .C87
Voyage au Tocantins-Araguaya,
Stanford University Libraries
3 6105 033 500 146

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

FEB 16 1979